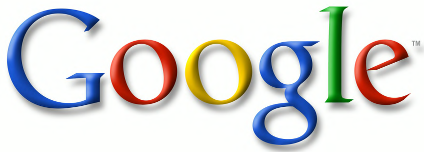
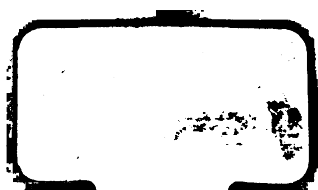




# HISTOIRE

# DE FRANCE.

# HISTOIRE

# DE FRANCE,

PAR

**Le Comte de Ségur.**

NOUVELLE ÉDITION.

---

TOME I.




BRUXELLES,

J. M. LACROSSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 7.

---

1834

# INTRODUCTION.

En sortant du monde romain, le premier peuple qui, sur ses débris, se lève puissant et victorieux, c'est le peuple français; nous devons donc commencer l'histoire de l'Europe moderne par celle de la France, puisque c'est en France que nous suivrons les premiers pas de la civilisation et de la grandeur Européenne.

La gloire de notre nation ne craint aucune comparaison avec celle de Rome: nous pouvons fièrement opposer notre Clovis à son Romulus, Charles-Martel à Camille, Charlemagne à César.

Nos Godefroy, nos Raimond, nos Duguesclin, nos Dunois, nos Coligny, nos Montmorency, nos Bayard, nos Catinat, nos Turenne, nos Villars, nos Condé, peuvent marcher à côté de ses consuls, et de nos jours une foule de héros égale tous ceux de la Grèce et de l'Italie.

Saint Louis, Charles V, Louis XII, Henri IV, semblent avoir été vivifiés par l'ame des Antonins; Louis XIV, comme Auguste, a donné justement son nom à son siècle; depuis, un

nouvel Alexandre a brillé et a disparu ainsi que le Macédonien; conquérant rapide, guerrier long-temps indomptable, aussi belliqueux que Trajan, il a porté notre gloire, nos armes et son nom en Afrique, en Germanie, en Italie, en Espagne, en Scythie, au centre de l'Asie, et, comme lui, a perdu ses conquêtes pour avoir refusé de leur fixer des bornes.

Sully, Lhôpital et d'Aguesseau, célèbres par leurs vertus autant que par leur habileté; l'immortel Bossuet, le touchant Fénélon, l'illustre Montesquieu, le sublime Corneille, l'inimitable Racine, ce Montaigne si original, ce Molière et ce naïf Lafontaine qui n'ont point eu de rivaux dans leur genre; Voltaire si étonnant par l'universalité de son génie; enfin un nombre prodigieux d'écrivains brillans, d'ingénieux moralistes, de poètes harmonieux, de savans profonds et d'éloquens orateurs, ne nous laissent rien à envier pour les palmes de la chaire, du barreau, de la tribune, du théâtre, et pour toutes les couronnes que décernent les muses.

Nos découvertes dans les sciences, nos progrès dans les arts, le perfectionnement de l'agriculture et de toutes les industries, le pinceau des David et des Gérard, le ciseau de Houdon, de Pigal et de leurs émules, la création de nos machines, la diversité de nos métiers, les

prodiges de nos manufactures, la destruction de tout esclavage, la variété et la multiplicité des jouissances qui embellissent la vie des citoyens de tous les rangs, des laboureurs comme des citadins, nous feraient trouver aujourd'hui, si elles reparaissaient, Athènes sauvage, et Rome barbare.

Soyons donc fiers de notre siècle et de notre France, de cette France que l'Europe liguée a tant redoutée dans ses triomphes, qu'elle respecte encore après ses défaites, et que ses efforts réunis ont ébranlée sans pouvoir l'anéantir.

Mais que notre juste fierté ne jette point un œil de dédain sur notre antique origine; n'imitons pas la plupart des historiens qui ne font remonter nos souvenirs que jusqu'à Clovis; montrons-nous moins injustes pour les auteurs de toutes nos races; nous descendons tous des Gaulois, des Romains, des Germains et des Francs; notre nom, notre langage, nos mœurs sont nés de leur mélange; nos caractères, nos lois, nos coutumes, nos vices, nos vertus en conservent encore des traces indélébiles.

Une partie du droit romain nous régit jusqu'à présent; nos poésies doivent leur charme à l'ancienne mythologie grecque et latine; nos jurés nous rappellent l'antique égalité des Francs; nos duels, leur belliqueuse indépendance.

Nos croisés en Palestine, nos rois conquérans de l'Italie, notre invasion aventureuse en Égypte, la prise de Rome même, réveillent le souvenir des Sigovèze, des Bellovèze et des Brennus.

Les fées gauloises amusent encore notre enfance; nos pontifes, succédant autrefois en Gaule à la prééminence et à la puissance des druides, inspirent toujours aux peuples une juste vénération, même après la chute des abus d'une domination ambitieuse.

Les nobles, ducs, comtes et barons français ont hérité long-temps dans notre patrie de l'influence et du pouvoir qu'exerçaient en Gaule les sénateurs, les grands, les chefs, entourés d'Ambactes ou de dévoués et nombreux Soldurii, ainsi que de l'autorité des Antrustions et des Leudes parmi les Francs : aujourd'hui même encore, réduits à la seule puissance des souvenirs, plusieurs se rappellent avec fierté et regrettent trop vivement ces temps chevaleresques où ils dominaient les peuples et combattaient les rois : enfin, en France ainsi que dans la Gaule, les femmes, loin d'être asservies, exercent un grand empire sur nos mœurs et reçoivent une espèce de culte d'autant plus durable qu'il est plus moral et plus épuré.

Remontons donc orgueilleusement à la source

de notre existence et de notre gloire; saluons avec respect nos vieux et rustiques monumens; pénétrons dans les vastes et sombres forêts qui ombrageaient notre berceau; et avant d'écrire les fastes de la France, parcourons rapidement ceux des Gaulois et des Francs nos aïeux.

Leurs fables n'ont pas le charme séduisant de celles d'Hésiode et d'Homère; mais elles sont peut-être moins absurdes que celles des adorateurs d'Isis, des farouches Pélages, et des grossiers fondateurs de Rome.

L'Hercule gaulois est plus moral que l'Hercule grec : au lieu d'une massue, il porte attachée à sa bouche une chaîne, emblème heureux du pouvoir de la raison et de l'éloquence.

Notre Theutatès remplit dans les cieux la même mission que Mercure.

Ésus est sanguinaire comme Mars, mais moins débauché que Jupiter.

Les Gaulois rendaient à Minerve le même culte que les Grecs.

Nos fées sont plus attrayantes que les sybilles.

Le gui de chêne, par ses merveilles, choque moins le bon sens que ce clou sacré, enfoncé solennellement par les dictateurs à la porte des temples pour éloigner la peste; et l'image de Bérécynthie promenée dans les champs gaulois, ainsi que les chrétiens y portèrent depuis celle

de la vierge de Nanterre pour appeler sur eux la rosée du ciel, plaît davantage à l'imagination que le culte sévère de Cybèle et de Vesta.

Revenons donc à présent sur nos pas, et reportons nos regards sur cette époque désastreuse où la ruine de Rome parut replonger dans le chaos le monde civilisé.

Les antiques monumens, les mystérieuses et gigantesques grandeurs de l'Égypte sont loin de nous; nous avons vu naître et mourir l'empire de Cyrus; les héroïques et riantes fables de la Grèce ont disparu; la nation des miracles, le peuple de Dieu languit dispersé; l'orgueilleuse Carthage est détruite.

Nous avons suivi tous les pas du colosse romain depuis son berceau jusqu'à sa tombe; nous avons décrit son accroissement rapide, son habileté profonde, sa force, sa gloire, sa grandeur, sa liberté, son luxe, sa corruption, sa décadence, sa servitude; nous entendons encore le bruit de sa chute, et nous venons de voir ses derniers débris écrasés dans Byzance par les farouches enfans de Mahomet.

Au signal de la destruction de l'empire romain en Italie, l'Occident est devenu la proie des sauvages guerriers du nord; une moitié du monde s'est vue esclave et musulmane, l'autre chrétienne, mais barbare; les arts, les lumières,

les richesses, la civilisation de tant de siècles ont fui devant le fer des Celtes et des Scandinaves; l'Olympe est sans Dieux, le Parnasse sans Muses.

Le voile sombre de l'ignorance s'est étendu sur ces belles contrées où les sciences jetaient naguère un si vif éclat; ce Capitole où montaient tant de triomphateurs, ce Forum où Cicéron enchaînait par son éloquence une foule attentive, cette superbe Rome que Virgile enorgueillissait en ressuscitant les héros troyens, cette cité célèbre où les vers harmonieux d'Horace disposaient le cruel Octave à faire chérir le pouvoir d'Auguste, où le sévère Tacite faisait pâlir les tyrans, ne retentissent plus que des cris de guerre des Hérules, des Goths et des Lombards.

L'indomptable Espagne a succombé sous les coups des Suèves, des Visigoths; les Vandales l'ont traversée pour ravager l'Afrique; enfin la Gaule, depuis long-temps plus tranquille, plus riche, plus florissante que l'Italie, la Gaule inondée par un torrent dévastateur de Goths, de Bourguignons, de Huns, d'Allemands, d'Alains et de Francs, a vu ses champs dépouillés, ses écoles désertes, ses temples renversés, ses cirques détruits, ses villes incendiées.

La Gaule, jadis la terreur de Rome et l'effroi

de l'Asie; la Gaule, qui coûta dix années de travaux à César; la Gaule, rempart inexpugnable de l'empire contre les Germains ; la Gaule, si heureuse sous les Antonins, si paisible sous Constance, si chère à Julien, la Gaule est devenue l'esclave de mille tyrans.

Nous la voyons couverte d'épaisses ténèbres, mais elle n'est qu'abattue et non détruite; à la lueur sanglante des glaives meurtriers qui se choquent dans son sein, admirons ses efforts pour se relever! Bientôt elle va civiliser ses farouches vainqueurs; bientôt cette Gaule fameuse, se frayant une nouvelle route à la gloire, va, sous le nom brillant de France, disputer encore à Rome son antique renommée, fonder un nouvel empire d'Occident, servir d'exemple au monde par ses lois, l'étonner par ses triomphes, l'éclairer par ses chefs-d'œuvre, l'enrichir par son commerce, et répandre la splendeur de son nom et de ses armes jusqu'aux extrémités de la terre.

C'est de cette France prospère que doit s'élever un nouveau monde plus durable, plus riche, plus puissant, plus éclairé que l'ancien; c'est de cette France glorieuse que sortiront tant de royaumes célèbres, tant de génies immortels; c'est de cette France, capitole des héros modernes, asile des sciences, musée des

arts, panthéon de tous les talens, que nous allons retracer l'histoire.

Qu'à ce beau nom de France la vieillesse se glorifie par ses souvenirs! que l'âge mûr suive avec fierté les progrès de la grandeur, toujours croissante pendant quinze siècles, d'un empire qui ne laisse point encore prévoir sa décadence! que la jeunesse sur-tout étudie avec ardeur ces fastes d'un pays dont elle est l'espoir.

Puisse ce vaste tableau que nous allons offrir, puisse cette histoire rapide de la France antique et moderne inspirer à nos lecteurs la vénération pour la vraie piété, l'horreur du fanatisme, le respect pour nos lois et pour nos rois, l'attachement inviolable à la liberté, et sur-tout l'amour sacré de la patrie! C'est lui seul qui me dicte cet ouvrage; c'est lui seul qui me donne quelque espoir de succès; et en cédant à son inspiration, je n'invoquerai d'autre muse que la vérité.

# HISTOIRE MODERNE.

## HISTOIRE DES GAULES.

### CHAPITRE PREMIER.

Origine obscure des différens peuples. — Origine imposante des Gaulois. — Leur caractère guerrier. — Ancienne étendue des Gaules. — Manière de compter le temps. — Theutatès. — Les Celtes. — Origine du nom *Gallus*. — Température de la Gaule. — Fertilité. — Forêts, animaux, richesses du pays. — Habitations. — Premières villes gauloises. Alise. — Souterrains. — Manière de vivre des Gaulois. — Leur taille élevée. — Le courage était leur première vertu. — Courage des Gauloises. — Chiomara. — Sinorix et Camma. — Mépris des Gaulois pour les arts. — Ils méprisaient leurs ennemis. — Leurs stratagèmes de guerre. — Ils étaient crédules. — Hospitaliers. — La saye. — Leurs armes. — Luxe. — Ils inspiraient la terreur. — Leurs chefs. Leur liberté. — Druides. — Ambactes. — Origine de la noblesse gauloise. — Vénération pour le chêne. — Grande renommée des druides. — Leurs doctrines. — Division des Gaules du temps de César. — Assemblées. — Druidesses. — Dieux des Gaulois. — Respect pour les fées. — Le gui de chêne. — Mépris du célibat, — Augures.

---

*Origine obscure des différens peuples.*

En lisant l'histoire des peuples anciens de l'Orient, de la Grèce et de l'Italie, on voit que les plus illustres, semblables aux grands fleuves, sortent d'une

source faible, obscure et presque ignorée, que l'orgueil et la crédulité ont vainement cherché à grandir par des prestiges, et à illustrer par des fables.

Une famille errante donne naissance au peuple juif; l'Égypte se peuple peu à peu par des tribus pastorales que policent quelques prêtres, et qu'illustrent quelques heureux guerriers; leur origine se perd ainsi que celle du Nil dans les sables de l'Éthiopie.

L'Asie, condamnée dans tous les temps à la servitude, et corrompue avant d'être civilisée, cherche inutilement dans les ténèbres le commencement de ses fastes. Sémiramis, Ninus, Nabuchodonosor, accroissent leur empire sans l'éclairer, et depuis Cyrus les monarques d'Orient appesantissent encore les chaînes de leurs peuples, en les étendant et en les rendant plus brillantes.

La Grèce, long-temps habitée par des sauvages nourris de glands, reçoit des navigateurs d'Égypte ses dieux, ses lois et ses héros. L'orgueilleuse Carthage est bâtie par une femme et par quelques Tyriens fugitifs.

Un chef de pâtres et de brigands est le fondateur de cette bourgade de Rome, qui depuis fut la reine du monde.

Origine imposante des Gaulois.

La nation gauloise seule semble n'avoir point eu d'enfance; elle apparaît dans la nuit des temps, comme une ombre gigantesque; la première impression qu'elle produit, c'est l'effroi; ses premiers pas sont des invasions; ses premiers chefs, des conquérans : le premier regard qu'on jette sur eux frappe d'étonnement par l'étendue de leur territoire, par

la force de leur population, et c'est la terreur de leurs armes qui fait prononcer pour la première fois leur nom à l'Italie conquise, à la Grèce ravagée, à l'Orient tributaire.

Leur caractère guerrier.

A quelque époque qu'on remonte, on voit toujours cette nation guerrière, que le sort destinait à faire trembler le peuple-roi, et à lui succéder, occuper la vaste étendue de pays située entre les Pyrénées, l'Océan, les Alpes et la Méditerranée.

Ancienne étendue des Gaules.

Le Piémont s'en trouvait séparé; mais elle comprenait l'Helvétie et la Batavie, et sa position s'étendait du 42e au 52e degré de latitude, et du 13e au 27e de longitude : bientôt ses armes y réunirent le nord de l'Italie, que les Gaulois disputèrent pendant deux siècles aux Romains.

Les autres peuples, frappés de la grandeur gauloise, et ne pouvant connaître son origine, lui en cherchèrent et lui en prêtèrent une fabuleuse. Ammien Marcellin prétend que la Gaule déserte avait été peuplée par les Grecs dispersés après le siége de Troie. D'autres donnaient à la Gaule pour fondateur, Hercule, suivi de quelques Doriens.

Les druides disaient qu'une partie de leurs ancêtres était indigène, et l'autre venue des contrées situées au-delà du Rhin. Plusieurs auteurs chrétiens les font descendre de Gomer et de Japhet. Enfin, selon la tradition fabuleuse la plus répandue dans la Gaule par les Romains et par la colonie phocéenne qui s'établit à Marseille, les Gaulois descendaient d'un roi nommé Manus, dont le fils Saturne se révolta et fut battu par Titan son frère; Jupiter à son tour vainquit Titan et rendit le sceptre à Saturne;

depuis, ce même Saturne s'étant vü forcé, par la révolte de ses sujets, à s'enfuir en Italie, Jupiter donna la Gaule à Pluton, que les Gaulois appelaient Dis ou Tis, et dont ils se disaient issus. Aussi cette croyance les remplit d'une vénération superstitieuse pour les ténèbres; ils ne comptaient le temps que par les nuits, et prenaient pour temples les plus sombres forêts.

Manière de compter le temps.

César assure qu'après Pluton, Mercure était le Dieu que les Gaulois respectaient le plus; ils le nommaient Theutatès, et le regardaient comme leur premier législateur.

Theutatès.

Ce qui est certain, c'est qu'avant Alexandre-le-Grand les anciens n'avaient de notions exactes que sur l'Italie, la Grèce, la Sicile, l'Égypte, l'Asie mineure, l'Espagne et les côtes d'Afrique; ils divisaient vaguement le reste de la terre en quatre parts; ils plaçaient l'Inde à l'orient, l'Éthiopie au midi, la Scythie au nord, et la Celtique à l'occident.

Les Celtes.

Selon Strabon, les Celtes s'étendaient en traversant la Gaule, depuis le nord de la Batavie jusqu'au détroit de Cadix; il leur assignait à l'orient, pour limites, la Vistule, qui les séparait des Scythes.

Aristote donnait le nom de Celtes aux Germains et aux Gaulois : cette opinion fut long-temps générale, quoique plusieurs écrivains célèbres séparassent les Celtes des Ibères, des Illyriens et des Bretons. César fut le premier qui distingua positivement les Germains des Celtes ou Gaulois; il donnait à ceux-ci le Rhin pour limite.

On voit dans Appien que la Celtique, située à l'occident de ce fleuve, avait pris le nom de Gaule,

comme les Celtes à l'orient s'étaient donné celui de Germains.

Ces contradictions peuvent s'expliquer facilement par les invasions successives des hordes du Nord et de l'Orient qui bouleversèrent si souvent la distribution des peuples dans les vastes contrées placées entre le Rhin et la Vistule : les peuples y changèrent continuellement de territoire, de fortune et de dénomination. Chaque tribu, chaque ligue ou confédération prit un nom différent; celui des Celtes s'y perdit; les Gaulois long-temps invaincus le conservèrent seuls : mais dans la suite, cédant à la fortune de Rome, ils devinrent Romains, reçurent après, par une autre conquête, le nom de Francs, et gardèrent enfin celui de Français.

Les anciens faisaient venir le nom de Celtes de Celtus, fils d'Hercule et de Celtina, qui rendit à ce demi-dieu les boeufs que lui avait volés Gérion. Quelques écrivains modernes attribuent l'étymologie du nom de Celtes au mot grec *kelos*, qui veut dire *rapide*; d'autres au mot *zelt*, ou *tente* en langue celtique : ce qui est plus probable, c'est que le nom de Celtes venait du mot *kalt* ou *froid*, et qu'on nomma ainsi généralement les peuples du Septentrion.

L'origine du nom des Gaulois n'est pas mieux connue; les uns l'attribuent à la corruption du mot *kalt*; d'autres à celui de *gelt* ou *valeur*; d'autres au mot *gal* ou *lait*, parce que ce nom rappelle la blancheur de la peau des peuples du Nord; enfin quelques autres auteurs prétendent que les Romains donnèrent à nos aïeux le nom de *Gallas*, parce qu'ils trouvaient quelque ressemblance entre la

Origine du nom *Gallus*.

crête du coq et la chevelure que les Gaulois avaient l'habitude de rassembler sur le sommet de leur tête.

Température de la Gaule. De tout temps on a vanté l'heureuse température de notre patrie; cependant il paraît qu'autrefois la Gaule, couverte d'étangs et de forêts, était beaucoup plus froide que la France actuelle; des armées entières y passaient avec leurs chariots les fleuves sur la glace; mais la nature l'avait rendue fertile avant qu'elle devînt riche par la population et par l'industrie.

Fertilité. On y voyait des vignes fécondes, de gras pâturages, des fruits de tout genre, des arbres de toute espèce, de nombreuses salines, des eaux thermales renommées; les montagnes qui la bornaient au midi contenaient de riches mines de fer et d'or.

Forêts, animaux, richesses du pays. Les forêts gauloises étaient remplies de porcs, de bisons, de taureaux sauvages très-féroces; il s'y trouvait alors en abondance un animal dont la race paraît perdue, qu'on appelait alcée, et qui tenait à la fois du cerf et du chameau. Les prairies émaillées de fleurs nourrissaient un grand nombre d'abeilles: les Phéniciens, les Carthaginois et les Grecs venaient chercher, sur les côtes de la Gaule, de la cire, du bétail, des cuirs, des bois de construction et des paillettes d'or charriées par les rivières.

Habitations Long-temps les nombreux habitans des Gaules n'eurent pour logement que des cavernes et des creux d'arbres; leur premier luxe fut des huttes qu'ils rassemblèrent en bourgade.

Premières villes gauloises. Alise. Marseille se vantait d'avoir civilisé la Gaule; cependant, avant la fondation de cette ville, cette vaste contrée était couverte de villages: dès le

temps de la guerre des Cimbres on parle de villes gauloises dont l'histoire cite les noms; il fallait même que celle d'Alise en Bourgogne fût très-ancienne, puisque Diodore de Sicile raconte qu'Hercule la fonda, que la beauté d'une femme de ce lieu l'enflamma, qu'il l'épousa, et en eut un fils célèbre nommé Galatus, qui donna son nom au peuple et au pays.

Les Gaulois, déjà civilisés, déjà logés dans des bourgs et dans des cités, conservèrent long-temps l'usage de serrer leurs récoltes dans ces vastes souterrains qu'ils avaient jadis habités, et ce fut une de ces cavernes qui servit d'asile à l'illustre Éponine, lorsque cette courageuse Gauloise déroba pendant plusieurs années la tête de son époux Sabinus aux vengeances de Vespasien. Souterrains

La nourriture des Gaulois était simple et grossière; elle se composait de laitage, de fromage, de miel, des produits de leur pêche et de leur chasse; les peaux des animaux leur servaient de lit et de siége; ils déchiraient les viandes avec leurs mains : leur boisson la plus commune était une sorte de bière faite avec de l'orge fermentée qu'ils nommaient *cervoise*; les femmes employaient l'écume de cette liqueur pour blanchir leur teint. Manière de vivre des Gaulois.

Dans les festins une seule coupe servait à la ronde à tous les convives. La sobriété était en honneur chez les Gaulois; ils punissaient l'intempérance; on regardait comme une honte l'embonpoint excessif qui en est la suite, et la loi soumettait à une amende le Gaulois quand son corps ne pouvait tenir dans une ceinture dont la mesure était fixée.

Les travaux de l'agriculture et du ménage étaient le partage des femmes; les combats, les plaisirs et le repos celui des hommes : la passion de ceux-ci pour la chasse, pour la guerre, pour les exercices violens, contribuait avec leur tempérance à leur donner cette taille élevée, cette force prodigieuse, qui les rendaient l'effroi des autres peuples.

Leur taille élevée.

Tous les auteurs anciens les représentent comme des géans; les Romains les comparaient à des éléphans, et plaçaient les prisonniers de cette nation sur le front de leurs lignes pour servir de signaux aux évolutions.

La taille commune des Gaulois s'élevait de six à sept pieds; ils avaient la peau très-blanche, les yeux bleus, les cheveux blonds, le regard farouche, la voix forte et rude: Athénée cite leurs femmes pour les plus belles de toutes les barbares.

Le courage était leur première vertu.

Ils regardaient la bravoure comme la première des vertus; la guerre semblait être leur élément, et toujours ils se battaient entre eux lorsqu'ils n'avaient point d'ennemis étrangers à combattre : la première place dans les assemblées, dans les festins, était donnée au plus vaillant, et le désir ardent d'obtenir cet honneur excitait sans cesse entre eux de bruyantes querelles qui ensanglantaient souvent leurs repas et leurs fêtes.

La loi du plus fort était la loi gauloise; tout droit semblait donné par la victoire et perdu par la défaite; Brennus ne le fit que trop entendre aux Romains par ce mot funeste : *Malheur aux vaincus* : aussi la honte de ne pouvoir vaincre les rendait furieux, et souvent on les vit, lorsque leurs épées

étaient brisées, se jeter désarmés sur les Romains et les étouffer dans leurs bras.

Un peuple gaulois vaincu par Marcius massacra ses femmes, ses enfans, et se jeta après eux sur des bûchers qui confondirent leurs cendres.

Dans leur lutte contre César, on vit les habitans du Berri ( les Berruyers ) incendier vingt de leurs villes pour affamer les Romains. La plupart du temps ils tuaient leurs blessés pour les dérober à l'esclavage.

Le courage des Gauloises n'était pas moins célèbre que celui de leurs époux; elles les suivaient à la guerre, les animaient dans l'attaque, les arrêtaient dans la fuite, et lorsque tout espoir semblait perdu, elles tuaient leurs enfans, et s'en servaient comme de massues pour repousser les violences de l'ennemi. Courage des Gauloises.

Chiomara, captive d'un officier qui voulait l'outrager, le poignarde, lui tranche la tête, traverse le camp ennemi, rejoint son époux, et jette à ses pieds le trophée sanglant qui prouvait à la fois son audace et sa vertu. Chiomara.

Un prince nommé Sinorix avait assassiné le tétrarque gaulois Sinatus, époux de Camma; il voulait forcer cette veuve inconsolable à l'épouser; la Gauloise furieuse dissimule son dessein de vengeance pour en assurer le succès, elle feint de consentir aux vœux du meurtrier, le conduit à l'autel de Diane, lui présente la coupe de l'hymen, boit ainsi que lui le poison qu'elle y avait versé, remercie la déesse d'avoir favorisé sa vengeance, et meurt en disant à Sinorix expirant : « Barbare, au lieu Sinorix et Camma.

» d'entrer dans ce lit nuptial que tu voulais souil-
» ler, descends avec moi dans la tombe que j'ai
» creusée sous tes pas. »

Tant que les Gaulois conservèrent cette âpreté de mœurs et de courage, ils répandirent par-tout la terreur : les Romains les comparaient à la foudre.

Au seul bruit d'une guerre avec eux, le sénat nommait un dictateur: on ouvrait le trésor sacré; toute dispense de service cessait même pour les prêtres et pour les vieillards; et dès que le chant guerrier des Gaulois retentissait dans les plaines de l'Italie, le Capitole semblait encore s'ébranler sur ses vieux fondemens. Le peuple-roi ne se regarda comme maître du monde qu'après avoir conquis la Gaule, et ce fut au seul César vainqueur des Gaulois qu'il crut pouvoir sans honte soumettre sa liberté.

Mépris des Gaulois pour les arts.

Les Gaulois, par un orgueil puéril et barbare, méprisaient la culture, l'industrie, l'étude; dans l'intervalle de la chasse et des combats, le repos était leur seule volupté. La conquête de l'Italie leur inspira pour le vin une passion funeste, et telle qu'on les voyait souvent vendre un esclave pour obtenir une cruche de cette liqueur.

Habitués à un climat très-tempéré, ils redoutaient les chaleurs du Midi, et ne pouvaient supporter la fatigue des longues marches : Annibal les comparait *à la neige qui se fond aux rayons du soleil;* il plaçait à leur tête des Espagnols, et derrière eux des Carthaginois pour les forcer à ne point s'arrêter dans leur route.

L'habitude de l'indépendance et de l'oisiveté les rendait inconstans, légers et curieux; ce fut toujours

leur caractère distinctif. César raconte qu'ils harcelaient de questions tous les voyageurs, et, d'après leurs récits souvent mensongers, se décidaient témérairement à tenter les plus grandes entreprises.

Présomptueux avant le combat, ils aimaient dans leurs défis à insulter l'ennemi par leurs bravades; quelquefois, en voyant s'avancer contre eux les légions romaines, ils s'asseyaient sur le champ de bataille, pour prouver le mépris avec lequel ils attendaient leur attaque; se levant ensuite, jetant de grands cris, et choquant bruyamment leurs boucliers, ils s'encouragaient mutuellement par ce tumulte : leur bravoure devenait de la fureur, et leurs affreux hurlemens répandaient plus de terreur que leurs armes. Ils méprisaient leurs ennemis.

Cruels après la victoire, ils sacrifiaient une partie de leurs captifs aux dieux infernaux. Si l'ennemi résistait à leur première furie, bientôt on les voyait se décourager; ardens pour attaquer, ils ne savaient pas se défendre; et leur retraite était précipitée comme leur attaque.

Tous les auteurs, Polybe, Diodore, Strabon, Plutarque, Silius Italicus, César et Dion Cassius, s'accordent sur ce point; ils disent tous que chez les Gaulois la terreur était sans limite, comme l'audace, et qu'ils passaient subitement de la témérité au découragement.

L'ennemi vaillant excitait leur générosité; mais ils se montraient sans pitié pour les lâches et pour les traîtres. Lorsque l'intrépide Fabius osa descendre du Capitole et traverser leur armée pour accomplir sur les débris de Rome un voeu sacré, ils respectèrent sa vertu et lui laissèrent tranquillement

consommer son pieux sacrifice; mais lorsqu'une femme grecque eut livré Éphèse à Brennus pour une somme d'or considérable, ce chef gaulois, maître de la ville, et pensant qu'on devait profiter de la trahison et punir les traîtres, ordonna à ses troupes d'assommer la perfide Grecque en jetant sur sa tête tout l'or qu'on lui avait promis.

Leurs stratagèmes de guerre.

Quoique les Gaulois, ne se fiant qu'à leur courage et à leur force corporelle, dédaignassent d'imiter cet ordre savant, cette tactique guerrière qui donna aux Romains l'empire du monde, on les vit quelquefois employer la ruse pour s'assurer la victoire, abandonner leurs camps et y laisser des boissons soporatives, afin d'égorger sans péril l'ennemi épuisé de débauche et endormi.

Lorsque le consul Posthumius marcha contre eux, ils déracinèrent les grands arbres qui bordaient sa route, et les laissèrent debout; quand les Romains furent engagés dans la forêt, un seul arbre poussé entraîna les autres, qui tombèrent sur la colonne, l'écrasèrent, et rendirent sa défaite aussi complète que facile.

Dans leurs invasions, leur passion pour le pillage n'épargnait ni les temples ni les tombeaux, et ne connaissait rien de sacré; mais dans leur pays on les voyait soumis aux prêtres, crédules, superstitieux, consultant le vol des oiseaux, remplis d'une aveugle confiance pour les prédictions des druides, des fées, et soumettant quelquefois leurs enfans nouveaux nés à l'épreuve de l'eau, afin de s'assurer de la légitimité de leur naissance.

Ils étaient crédules.

Hospitaliers.

Ce peuple, si redoutable à ses ennemis, était pour

les voyageurs le plus doux et le plus hospitalier de la terre. La mort d'un étranger exposait à un châtiment double de celui qui était imposé au meurtrier d'un Gaulois; et s'il arrivait que le voyageur éprouvât quelque perte dans une habitation, son hôte et toute la bourgade étaient assujettis, pour l'indemniser, à une forte amende.

Leurs vêtemens, simples comme leurs mœurs, se composaient d'une tunique de peau nommée *sagum* ou *saye*, sur laquelle ils portaient dans l'hiver un manteau fourré, avec de larges pantalons qui renfermaient leurs jambes, leurs cuisses et qui descendaient jusqu'à la cheville : ces amples vêtemens ne pouvaient pas gêner la liberté de leurs mouvemens; cependant, soit dans le dessein d'être plus légers, soit par bravade, ils s'en dépouillaient sur le champ de bataille et combattaient nus jusqu'à la ceinture. La saye.

Un bonnet de poil était la seule coiffure des hommes; les femmes en portaient une triangulaire; leurs robes ne différaient de la *saye* que par leur longueur.

Le guerrier gaulois, songeant plus à tuer l'ennemi qu'à se défendre, n'avait ni casque ni cuirasse; il ne couvrait son corps que d'un bouclier d'osier revêtu de cuir, dont il se servait comme d'un bateau pour traverser intrépidement les fleuves les plus rapides. Ses armes offensives étaient la lance, les flèches, la hache, et des sabres d'une faible trempe, dont la longueur, embarrassante dans la mêlée, luttait avec désavantage contre le glaive court des Romains. Leurs armes.

Luxe.

Le luxe des hommes distingués par leur rang, par leur richesse ou par leurs exploits, consistait en bracelets, en colliers, en anneaux d'or pour lesquels ils montraient une passion effrénée; aussi pour honorer leurs idoles ils les couvraient de ces ornemens, et lorsque le roi gaulois Catumandus entra dans Marseille, voulant se rendre Minerve propice, il fit hommage à cette déesse d'un riche collier d'or.

Un luxe plus étrange et plus conforme à leurs mœurs barbares, était celui qui brillait dans leurs armées; ils attachaient au bout de leurs lances et au cou de leurs chevaux les têtes de leurs ennemis immolés par eux dans les combats; ces crânes enrichis d'or devenaient ensuite des vases pour leurs festins.

Ils inspiraient la terreur.

Différens de tous les autres peuples, les Gaulois, possédant depuis un temps immémorial un vaste territoire, remplirent pendant plusieurs siècles les autres contrées de la terre du bruit de leur nom et de la terreur de leurs armes; on les voit occuper une part considérable dans l'histoire de toutes les nations, et cependant, lorsqu'ils brillaient au dehors d'un si grand éclat, leur histoire intérieure restait obscure et ignorée : à peine quelques faibles rayons de lumière percent dans l'antiquité au travers de ces nuages sombres qui semblaient couvrir cette Gaule conquérante, dont l'Asie, la Grèce et l'Italie voyaient avec effroi descendre tant d'orages.

Leurs chefs. Leur liberté.

Au temps de leurs premières invasions, on voit par les récits des auteurs latins que toutes leurs tribus s'étaient réunies dans les Gaules sous un chef. Cette union faisait leur force; la liberté, l'égalité qui

régnaient entre eux étaient prouvées par leur bravoure, par leur fierté, par les assemblées dans lesquelles ils décidaient leurs expéditions et jugeaient quelquefois leur chef; mais il paraît que peu à peu l'ambition de leurs prêtres et celle de leurs plus puissans guerriers les désunit, changea la forme de leur gouvernement et le rendit à la fois théocratique et aristocratique, de sorte qu'ils perdirent graduellement la plus grande partie de leur force et de leur liberté.

Lorsqu'on connut mieux l'intérieur de la Gaule, c'est-à-dire, au moment où les armes victorieuses des Romains y pénétrèrent, cette nation ne pouvait déjà plus leur opposer la vigueur qui naît de l'union et de l'égalité. La Gaule, cessant d'être un objet d'effroi, était devenue pour Rome une proie tentante et facile.

César nous apprend que les pontifes gaulois, si célèbres sous le nom de druides, se recrutaient toujours et choisissaient leurs novices dans la classe des Gaulois les plus distingués par leur naissance et par leurs richesses; ainsi les nobles et les prêtres formèrent dans l'état deux classes ou deux castes prééminentes, qui, suivant la marche naturelle des corps privilégiés, détruisirent graduellement l'indépendance des peuples. Druides.

Conformément à l'antique usage qu'on retrouve dans tous les pays habités par les Celtes, les chefs les plus vaillans se voyaient entourés de jeunes guerriers nommés Ambactes ou Soldurii, qui s'attachaient inviolablement à leur sort; leur dévouement pour eux était sans bornes; ils les suivaient dans Ambactes.

toutes leurs expéditions, les couvraient de leur corps dans les combats, et regardaient comme une honte de leur survivre.

Les chefs, à leur tour, remplissaient à l'égard de leurs Soldurii tous les devoirs de compagnons d'armes et de patrons; ils les soutenaient dans leurs querelles, les soldaient avec une part du butin proportionnée à leurs services, et les récompensaient soit par des terres conquises, soit par des dons de chevaux, d'armes, de colliers et de bracelets.

Ces chefs et leurs principaux Ambactes combattaient seuls à cheval : l'infanterie, autrefois la force des armées gauloises, ne fut plus en honneur; l'élite de la nation forma un ordre équestre qui prit bientôt la prééminence dans les assemblées comme dans les camps. Telle fut l'origine de la noblesse gauloise dont l'autorité s'accrut par son union avec le sacerdoce; de sorte que la Gaule, autrefois si libre, si fière, si redoutable, ne présentait plus aux regards de ses ennemis que le spectacle d'une aristocratie brillante, belliqueuse, mais faible, orgueilleuse, turbulente et anarchique.

Origine de la noblesse gauloise.

César assure que de son temps toute l'autorité était entre les mains des nobles et des prêtres, et que le peuple se trouvait dans un état peu différent de la servitude.

Tandis que les nobles se saisissaient de l'autorité militaire, les druides s'étaient emparés du pouvoir législatif et judiciaire. César nous apprend que ces pontifes décidaient des différends relatifs aux propriétés, qu'ils jugeaient toutes les causes, punissaient tous les crimes, réglaient tout ce qui était

relatif au culte; et qu'un Gaulois, frappé par eux d'anathème, ne pouvait plus paraître dans les camps, aux sacrifices, aux assemblées, ni aux repas publics.

On prétend que ces prêtres s'appelaient autrefois Semnothées et ensuite Saronides, nom dérivé de celui de Saron, troisième roi des Gaules.

Vénération pour le chêne.

La vénération de ces pontifes pour les forêts, et particulièrement pour le chêne, qu'on appelait en celte *deru*, leur fit probablement donner depuis le nom de druides. Le lieu principal où ils se rassemblaient dans une forêt sacrée, se nomme encore aujourd'hui Dreux, ville des chênes. C'est là, ainsi qu'à Chartres, qu'ils réglaient leurs intérêts communs et élisaient le grand druide ou souverain pontife.

On trouve encore près d'Autun, capitale des Éduens, une montagne appelée Mont-Dru, parce qu'autrefois les druides y avaient établi un de leurs colléges.

Grande renommée des druides.

La renommée des druides s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Orient; on vantait leur sagesse, leur gravité, leur science, leur philosophie : universellement respectés, ils formaient le premier ordre de la nation. On regardait leurs volontés comme des lois, leurs paroles comme des oracles.

Leurs doctrines.

Il paraît que, semblables aux pontifes d'Égypte, ils professaient deux doctrines différentes; l'une publique pour le vulgaire, l'autre mystérieuse, réservée aux adeptes et aux hommes les plus distingués de l'état; leurs dogmes n'étaient point écrits, on ne les connaissait que par tradition.

« Les druides, dit César, enseignent la marche
» des astres, la nature des choses, la puissance des
» dieux; ils persuadent aux Gaulois l'immortalité
» et la transmigration des ames; par cette croyance
» ils éloignent d'eux toute crainte de la mort. »

Division des Gaules du temps de César.

Lorsque les Romains conquirent la Gaule, ils la trouvèrent divisée en grandes confédérations rivales, telles que les Berruyens, Arverniens, Éduens, Séquaniens, Rhemiens, Nerviens, etc., et trois cents petits peuples, dont les uns étaient gouvernés par des rois, et d'autres par un sénat et par des chefs élus.

Celui des Éduens portait le titre de Vergobrete; il avait sur ses peuples le droit de vie et de mort; mais enchaîné lui-même, il ne pouvait sortir de sa résidence sans s'exposer à perdre le pouvoir et la vie. César, pour se concilier l'esprit des Éduens, déposa le Vergobrete Cotus qui avait usurpé le pouvoir par une élection illégale, et il soutint de son autorité l'élection régulière de Convictolanus.

Le seul lien qui unissait encore les Gaulois, et qui leur laissait quelque force contre leurs ennemis extérieurs, et quelques moyens pour remédier à leurs dissensions intestines, c'était une diète générale ou assemblée confédérée; elle avait lieu en pleine campagne; on s'y rendait armé; tous les cantons confédérés y envoyaient leurs députés; les druides et les nobles, ou chevaliers, représentaient la nation gauloise.

Assemblées

Là on décidait de la paix ou de la guerre; on nommait les magistrats; on jugeait les administrateurs; mais probablement ce jugement devait être

bien illusoire pour des chefs aussi puissans que cet Orgétorix, dont parle César, et qui marchait entouré de dix mille Soldurii dévoués.

On pouvait presque encore compter un troisième ordre dans l'état; c'était celui des femmes distinguées par leur rang et sur-tout de celles qui se dévouaient au culte et à la divination; plusieurs fois elles décidèrent de la paix ou de la guerre; souvent, comme les Sabines, elles apaisèrent la fureur des peuples prêts à se détruire; le respect qu'on avait pour elles s'étendait tellement hors des bornes de leur pays, qu'Annibal stipula, dans un traité conclu avec les Gaulois, que les différends qui pourraient survenir entre ceux-ci et les Carthaginois seraient soumis à l'arbitrage des femmes gauloises. Druidesses.

On ne trouvait point de lois écrites chez ce peuple; tout était réglé par les mœurs et par les coutumes; la mémoire des prêtres tenait lieu d'archives. Le vol et le meurtre étaient punis de mort; on n'avait point posé de bornes au pouvoir des pères sur leurs enfans.

Indépendamment du culte secret enseigné par les druides, les Gaulois adoraient des dieux qu'ils semblaient avoir empruntés à plusieurs nations étrangères. Leur Theutatès, inventeur des arts, portait un caducée et des ailes comme le Mercure des Grecs, des cornes d'abondance ainsi que le Tautes de Phénicie, le Teutat de Carthage et le Thau d'Égypte; il avait aussi d'autres attributs semblables à ceux du Theut ou Tuiscon de Germanie. Dieux des Gaulois.

Ésus ou Jehova, ou Mars, était le dieu de la guerre. Quelquefois adoré sous les noms de Camulus

ou de Belénus, il répandait ainsi qu'Apollon la lumière, et il guérissait des maladies.

Sur les bords de la Seine, on rendait hommage à une déité que les uns croyaient être Minerve, et les autres Isis. Quelques auteurs font même venir le nom de Paris, de Parisis, ou temple d'Isis.

Nous avons déjà parlé de la vénération des Gaulois pour Dis, dieu des enfers, dont ils croyaient descendre : cette superstition se prolongea longtemps après l'établissement du christianisme : on conserva pendant plusieurs siècles l'usage gaulois de compter le temps par les nuits, et Charlemagne se crut obligé de proscrire, par une disposition expresse dans ses capitulaires, les restes de cette idolâtrie.

L'Hercule gaulois, différent de celui des Grecs, était un vieillard ridé, portant une peau de lion, et une chaîne attachée à sa bouche.

Les Gaulois adoraient encore des divinités inférieures et locales : Rôte était la déité de Rouen ; Matuta ou Leucothoë celle de Lutèce ; on honorait Namus à Namur, Néhalémia en Toxandrie, Ardouène dans les Ardennes.

On peut croire que ces divinités étaient des femmes déifiées; comme elles passaient pour savantes dans l'art de connaître l'avenir et de lire dans les décrets du destin, on les appelait fatacées, fatidicae ou fées.

Les plus célèbres et les plus saintes se rassemblaient, dit-on, dans une île nommée Séna (1), sur la côte d'Armorique.

On regardait aussi les druidesses comme douées

(1) L'île des Saints.

du don de prophétie. L'histoire rapporte qu'une d'elles prédit à Alexandre Sévère la révolte de ses soldats et sa mort.

Aurélien les consulta sur le sort de sa postérité. Dioclétien, élevé au trône par la mort du rebelle Arrius Aper, qu'il avait poignardé, racontait que dans les Gaules une druidesse lui avait annoncé qu'il deviendrait empereur dès qu'il aurait tué le sanglier, qui s'appelle en latin *aper*.

Le respect superstitieux pour les fées dura longtemps en France après la chute des idoles, et l'enfance n'est pas toujours par-tout la seule qui conserve encore à présent le souvenir des fées et la croyance aux devineresses. Respect pour les fées.

On ne sait pourquoi Tacite dit que les Gaulois n'avaient point de temples ni d'idoles; des faits nombreux démentent cette assertion : Cépion trouva un riche trésor dans un temple gaulois à Toulouse; on porta dans un autre la tête du consul Posthumius; Ausone parle d'un temple de Bélénus, desservi par les druides. A Lutèce, on allait chercher dans un temple l'image de Bérécynthie pour la promener dans les champs; enfin Grégoire de Tours raconte la destruction d'un temple magnifique en Auvergne, qui fut renversé sous les règnes de Valérien et de Gallien par les Allemands.

Ce qui peut avoir donné quelque créance à cette opinion, c'est qu'avant d'admettre des dieux étrangers, les Gaulois, comme tous les Celtes, ne rendant hommage à la divinité et ne croyant voir sa présence que dans ses ouvrages, adoraient les astres, la terre, les bois, les fleuves et les montagnes.

Les druides conservèrent avec soin ce culte de la nature; ils croyaient sur-tout que les dieux aimaient à résider dans le fond des plus sombres forêts; leur obscurité inspirait une terreur qui disposait à la crédulité, et les druides trouvaient ces ténèbres mystérieuses favorables à leur ambition; c'était sous leurs voiles qu'ils prétendaient communiquer secrètement avec les dieux, et consulter leurs oracles.

Le gui de chêne.

Au milieu de ces forêts sacrées, le grand druide, vêtu d'une robe blanche, s'avançait solennellement, suivi de tous les pontifes, le sixième jour de la première lune, sacrifiait aux dieux un taureau blanc, montait sur le chêne révéré, coupait avec une serpe d'or le gui précieux, objet d'un superstitieux respect, le recevait dans un manteau blanc, et terminait cette fête par un grand festin.

Le peuple attribuait à ce gui, réduit en poudre, la vertu merveilleuse de guérir la plupart des maladies et de donner la fécondité.

Chez les Gaulois, ainsi que chez toutes les nations qui ne connaissaient point encore le luxe ni la misère, la fécondité était en honneur, et la stérilité paraissait un malheur et une honte, parce que le nombre des enfans, loin d'y peser comme une charge, y devenait une vraie richesse.

Mépris du célibat.

Le célibat était méprisé dans la Gaule; le mari apportait une dot à sa femme, comme celle-ci à son époux; les filles avaient le droit de choisir parmi leurs prétendans l'homme à qui elles voulaient unir leur sort. Un druide présentait au fiancé et à la fiancée une coupe dans laquelle ils buvaient tous deux : là se bornaient toutes les cérémonies du mariage.

Quelques femmes consacrées aux dieux avaient seules le droit de rester sans honte célibataires. A la naissance des enfans, elles appelaient sur eux la protection et les dons des fées.

Les jeunes Gaulois ne paraissaient jamais en public avant quinze ans; jusque-là les pères avaient sur leurs enfans le droit de vie et de mort; mais arrivés à cette époque, et prouvant qu'ils pouvaient porter et manier les armes, on leur donnait la lance, le bouclier; ils devenaient hommes indépendans, et prenaient leur place dans les assemblées publiques, ainsi que dans les camps.

Les exercices militaires leur tenaient lieu de toute étude; cependant, pour enflammer leur courage, pour éveiller en eux la passion de la gloire, on leur apprenait l'histoire des héros de leur patrie : cette histoire n'était point écrite, c'était des récits poétiques, des chants guerriers, composés par les bardes, qu'on regardait comme inspirés, et qui formèrent parmi tous les peuples du Nord une classe presque sacrée.

Les eubages, devins ou augures, étaient aussi l'objet de la vénération des Gaulois. Ils consultaient le vol des oiseaux, la direction de la foudre, et encourageaient les armées, en leur annonçant la faveur des dieux. Augures.

Les druides se chargeaient de l'éducation des jeunes nobles destinés à entrer dans leur ordre ou dans la magistrature; ils les initiaient à leur culte secret, et leur communiquaient assez de connaissances pour les élever au-dessus du vulgaire, mais en leur laissant avec soin la superstition qui les maintenait sous leur dépendance.

Ce fut ainsi que les druides, unissant le pouvoir judiciaire au pouvoir sacerdotal, dominant les peuples par l'autorité, et gouvernant les princes par la conscience, surent rester pendant plusieurs siècles les vrais maîtres de la Gaule.

La fondation d'une colonie grecque à Marseille, une communication plus fréquente avec les autres nations, l'introduction des cultes étrangers, et surtout les victoires des Romains, minèrent peu à peu cette puissance théocratique qui lutta pourtant contre les vainqueurs avec opiniâtreté.

L'empereur Claude proscrivit enfin le culte des druides; mais les Gaulois le professèrent long-temps en secret. Dans le quatrième siècle, les familles descendantes des druides étaient encore un objet de respect public. Deux cents ans après, Procope nous apprend que les Francs conservaient une partie des superstitions gauloises.

Grégoire de Tours écrivait à Brunehaut, pour l'inviter à défendre les sacrifices fréquens qu'on faisait encore en France aux idoles.

Une disposition des capitulaires de Charlemagne déclare sacriléges les curés qui n'emploieraient pas tous leurs soins pour abolir totalement le culte des pierres, des arbres et des fontaines.

Près de Metz, on rendait encore un secret hommage au tombeau d'une prêtresse sur lequel on lisait cette inscription : *La druidesse Arété, avertie par un songe, a consacré ce lieu à Sylvain et aux nymphes.*

Les romanciers français, succédant aux bardes, chantèrent pendant plusieurs siècles Morgane, Mel-

lusine, les fées et les enchanteurs; nos paladins croyaient aux prodiges de la fontaine de Merlin, et s'approchaient avec une crainte superstitieuse de ces tombeaux antiques, de ces amas de pierres qui couvraient les cendres des chefs gaulois, et des esclaves immolés à leurs mânes selon l'usage des nations barbares : enfin au dix-septième siècle même, les enfans en Guienne demandaient encore des étrennes en répétant le refrain d'un vieux chant gaulois, *au gui l'an neuf*.

Tel est le sort de l'humanité, les erreurs les plus grossières répandent avec rapidité leurs voiles sombres sur la terre, et il faut des siècles à la vérité pour dissiper ces ténèbres.

---

## CHAPITRE SECOND.

Fondation de Marseille. — Sagesse de ses lois. — Son commerce. — Ambigat. — Humeur guerrière des Celtes. — Sigovèze traverse le Rhin. — Bellovèze. — Confédération étrusque. — Trahison d'Arons. — Brennus. — Discours de Brennus. — Bataille de l'Allia. — Entrée des Gaulois dans Rome. — Siége du Capitole. — Les Gaulois vaincus par les Ardéates. — Malheur aux vaincus. — Les Gaulois vaincus par Camille. — Sentimens divers sur la défaite des Gaulois. — Les Gaulois reviennent dans le Latium. — Ils évacuent le territoire romain. Paix de 50 ans. — Ils rentrent en Toscane. — Ils assiégent Rome une seconde fois. — Leur défaite. — Trève de 45 ans. — Anéroste et Congolinatus. — Viridomar. — Fin de la puissance des Gaulois en Italie. — Les Gaulois s'unissent à Annibal. — Ducarius. — Les Gaulois vaincus par Scipion. — Les Gaulois résistent à Alexandre-le-Grand. — Ils entrent en Macédoine. — Second prince gaulois du nom de Brennus. — Défaite des Gaulois en Grèce. Mort de Brennus. — Les Gaulois rentrent en Macédoine. — Pyrrhus admirateur des Gaulois. — Établissemens des Gaulois en Europe et en Asie. — Division des Gaulois dans la Galatie. — Les Galates vaincus. — Les Gaulois s'allient à Mithridate. — Dejotarus. — Cavare. — Les Scordisques. — Les Taurisques et les Boïens. — Marseille appelle les Romains. — Entrée des Romains dans les Gaules. — La Gaule se civilise. — Guerres des Arverniens et des Éduens. — Bituitus. — Fondation de Narbonne. — Irruption des barbares du Nord. — Combat des Cimbres et des Teutons contre les Romains. — Ils sont vaincus par Marius. — Rebellion des esclaves gaulois. — Les Gaulois n'arment plus contre les Romains.

---

Le premier point de contact entre la Gaule et les peuples civilisés de l'ancienne Europe fut cette côte

méridionale du pays que nous nommons aujourd'hui la Provence.

La différence des lois, des langages et des moeurs séparent les peuples, l'ambition les divise, le commerce travaille constamment à les rapprocher et à les unir.

Tant que Tyr fut libre, ses navigateurs répandirent par-tout les lumières et l'industrie; Carthage, avant de devenir, comme Rome, l'effroi du monde, en fut long-temps, par son commerce, l'heureux lien; les Grecs naturalisèrent en Sicile, en Italie et dans une partie de l'Asie, la liberté, les lettres et les arts. Les vaisseaux de tous ces peuples se montraient souvent dans les ports méridionaux de la Gaule, seule contrée des pays barbares dont le climat se rapprochât par sa douceur de ceux de la Grèce et de l'Asie.

A l'époque où Cyrus fonda son empire dans l'Orient, Harpalus, un de ses satrapes, ruinait l'Ionie par ses exactions, et faisait gémir sous un joug despotique les peuples dont il détruisait la richesse et opprimait la liberté. Décidés à fuir sa tyrannie, quelques habitans de Phocée s'embarquèrent et vinrent dans la Gaule fonder une colonie, près d'un port où des avantages commerciaux avaient porté, cinquante ans avant, plusieurs négocians de leur ville à s'établir. Fondation de Marseille.

Les Gaulois de ce canton se nommaient Saliens; Nannus, leur chef et leur roi, reçut les Phocéens en amis, leur céda des terres, et donna la main de sa fille à Protis, commandant l'expédition phocéenne.

Protis fut le fondateur de Marseille ; il y établit un gouvernement républicain, dont la durée ferait seule l'éloge, et dont plusieurs siècles de prospérité, de richesses et de gloire, prouveraient la sagesse, quand même le plus illustre des Romains, Cicéron, ne nous aurait pas dit que les lois de Marseille lui semblaient préférables à celles de tous les peuples connus.

Sagesse de ses lois.

Les forces croissantes de la nouvelle république excitèrent bientôt la jalousie d'une tribu gauloise voisine de Marseille ; on appelait ces Gaulois les Ségobrigiens. Comanus, leur chef, avait pratiqué des intelligences dans la ville, que des traîtres devaient lui livrer ; une Gauloise découvre le complot aux Marseillais ; ils se tiennent en état de défense ; et lorsque Comanus s'approche de la porte qu'on devait lui ouvrir, ils sortent, se précipitent sur lui, et taillent en pièces les sept mille hommes qu'il commandait ; Comanus lui-même périt dans la mêlée.

Cette victoire fit respecter Marseille par ses voisins ; bientôt sa puissance et sa renommée s'étendirent ; car ce n'est pas la grandeur du territoire qui fait la force des nations, elles ne la doivent qu'à leurs lois, qu'à leur industrie et à leurs vertus.

Son commerce.

Marseille, par son commerce, par l'activité de ses navigateurs, par la bravoure de ses guerriers, devint la rivale de Carthage, l'appui de l'Espagne et l'alliée de Rome ; foyers des arts, asile des sciences, elle se montra l'émule d'Athènes, et ce fut de son sein que partirent les premiers rayons de lumières qui se répandirent dans les Gaules.

Cependant les Gaulois, dans les premiers temps, cherchèrent moins à profiter de ses bienfaits qu'à ruiner sa puissance naissante : jalouses de ses progrès, presque toutes leurs tribus se réunirent contre elle sous les ordres d'un prince appelé Catumandus : il vint l'assiéger, elle lui opposa une vigoureuse résistance ; mais après d'opiniâtres efforts, le courage allait céder au nombre ; heureusement Catumandus, dont l'imagination était sans doute frappée comme celle de ses compatriotes par les récits merveilleux que les Grecs répandaient partout sur la puissance et les miracles de leurs dieux, croit voir en songe une déesse qui lui défend de poursuivre son entreprise ; cédant à la crainte, il demande une trêve aux Marseillais, entre dans la ville, suivi de peu des siens, croit reconnaître dans le temple de Minerve l'image de la déesse qui lui était apparue, lui fait hommage d'un collier d'or, et conclut la paix avec la république.

On doit regarder la fondation de Marseille comme une grande époque pour la Gaule, car ce fut à cette même époque, 600 ans avant J.-C., dans le temps où les Mèdes brillaient en Asie, où Tarquin régnait à Rome, lorsque les Juifs étaient en captivité, et peu avant l'année où Solon donna des lois aux Athéniens, qu'une irruption formidable en Italie fit connaître à l'Europe le nom et les armes des Gaulois.

L'opinion générale regardait alors la Gaule comme divisée en trois parties : au nord, la Belgique ; au midi, l'Aquitaine ; au centre, la Celtique. La longueur des blonds cheveux que portaient les Gaulois, ainsi que

la manière bizarre et effrayante dont ils les rassemblaient sur le sommet de leur tête, firent donner à tout leur pays le nom de *Gaule, comata*, ou *chevelue*.

Ambigat. Ambigat était alors chef, prince, duc ou roi des Berruyens, habitans du Berri. Tous ces noms se confondaient dans l'histoire ancienne, et se donnaient indistinctement aux commandans des bourgades celtiques, germaines et des hordes scythes : les mots *khan* chez les uns, *konig* chez les autres, répondaient au mot latin de *rex*, qui régit, ou roi. *Furst*, qui signifiait le premier, avait le même sens que *princeps* ou *prince*; Herzog, venant de *Héer-Ziehen*, ou mener une troupe, présentait la même idée que le mot romain *dux*, tiré de *ducere*, conduire, et dont la dénomination de *duc* est dérivée.

C'est de cette confusion que vient l'erreur commune qui fait attacher l'idée de la grandeur actuelle des princes et des rois, au pouvoir temporaire et borné de cette foule innombrable de chefs de tribus, et de capitaines commandant les hordes errantes et barbares du Nord.

Tous ces peuples belliqueux aimaient trop l'égalité pour qu'aucune magistrature y fût puissante; en temps de guerre seulement, la nécessité de la discipline faisait accorder aux chefs une autorité que la victoire seule pouvait leur conserver, et qu'une défaite leur enlevait : ils ne formaient aucune grande entreprise sans le consentement du peuple assemblé, qui les rendait cependant seuls responsables du succès.

La fortune avait secondé les armes du roi des Berruyens, et à la suite de plusieurs victoires, Ambigat était devenu le chef de toute la Celtique; mais, loin d'exercer sur ses peuples un pouvoir paisible, obligé de réprimer sans cesse leur humeur turbulente et querelleuse, las de séditions, voulant occuper au loin leur activité, il les rassemble, et leur propose de profiter des forces de leur union, pour porter leurs armes dans l'Orient et dans le Midi.

Présenter aux peuples du Nord des projets de guerre, d'invasion et de pillage, fut toujours un moyen assuré de leur plaire; méprisant le travail et la culture, leur nombreuse population avait besoin de se soulager par des expéditions lointaines, et par l'émigration de leurs belliqueux essaims; la guerre était leur élément, le repos seul les fatiguait; et en leur ordonnant de combattre, Ambigat les gouvernait selon leurs mœurs. Humeur guerrière des Celtes.

Ses paroles sont accueillies avec un enthousiasme que manifestent le heurtement des lances et le choc des boucliers; à sa voix trois cent mille guerriers se rangent sous les ordres de ses neveux Sigovèze et Bellovèze, et ils se divisent en deux bandes égales, qui tirent au sort les contrées sur lesquelles ces deux torrens doivent se précipiter.

Sigovèze traversa le Rhin et la forêt Hercinie (aujourd'hui la forêt Noire), répandit la terreur dans toute la Germanie, et fonda des colonies puissantes en Bavière, en Pannonie et dans la Bohême, dont le nom rappelle encore celui des Boïens qui s'y établirent. Sigovèze traverse le Rhin.

Bellovèze. Bellovèze, non moins heureux et suivi des Berruyens, des Sennonais, des Séquanais, des Arverniens, des Éduens, des Parisiens, des Carnutes, descend le Rhône, s'assure l'alliance et l'appui de Marseille en la défendant contre quelques tribus voisines alors en guerre avec elle; il franchit les Alpes, entre en Italie, et combat intrépidement les Toscans ou Étrusques, ancienne colonie lydienne qui avait civilisé dans ce pays la sauvage nation des Pélages.

Confédération étrusque. La confédération étrusque était puissante; on y comptait déjà dix-huit cités considérables : mais ce peuple, amolli par la douceur du climat, ne put résister à l'impétueux et âpre courage des Gaulois. Une victoire complète, remportée par Bellovèze sur les bords du Tésin, lui soumit le nord de l'Italie, et toute la contrée située entre les Alpes, le Rubicon, la mer et les Apennins; elle reçut le nom de Gaule cisalpine.

Les Gaulois y fondèrent les villes de Côme, de Vérone, de Brescia, de Padoue, de Bergame, de Vicence et de Milan. *Milan*, en langue celtique, signifiait un endroit placé au milieu des terres.

Les tribus gauloises, disséminées dans ces cantons qu'elles se partagèrent, y devinrent nombreuses et puissantes, sous les noms différens de Cénomaniens, Insubriens, Boïens, Lingons et Sennonais. Leur domination pendant près de deux siècles sur cette partie de l'Italie, et leurs guerres perpétuelles avec les habitans des Alpes et des Apennins, restèrent enveloppées d'une profonde obscurité, jusqu'au moment où leur entreprise contre

Rome les mit en lumière, et associa leur gloire à celle du peuple-roi.

Un Toscan, nommé Arons, irrité contre le chef de sa cité, Lucumon, qui avait séduit sa femme, se réfugie chez les Gaulois Sennonais, sacrifie sa patrie à son ressentiment, et inspire aux Gaulois le désir de s'y établir, en leur faisant goûter le vin délicieux que produit son fertile territoire : il doit leur servir de guide, et avec le secours de ses amis aplanir devant eux les obstacles qu'on pouvait opposer à leur dessein. Trahison d'Arons.

Brennus, prince gaulois, prend les armes et entre dans la Toscane à la tête de soixante-dix mille Sennonais (388 ans avant J.-C.). Rien ne l'arrête dans sa marche; il arrive aux portes de Clusium, et menace cette ville d'une destruction totale, si elle refuse de lui céder une partie de ses terres. Les Toscans résistent; mais, effrayés de la force de l'ennemi qui les assiége, ils implorent le secours des Romains. Brennus.

Depuis trois siècles Rome était victorieuse des peuples qui l'environnaient; elle venait alors de soumettre, après de longs combats, la cité de Veïes, sa redoutable rivale; et par les conseils de Camille, elle se préparait à de plus vastes conquêtes, en soldant ses troupes et en se créant ainsi des armées régulières.

Souvent l'époque où les nations brillent du plus grand éclat précède de peu d'instans celle de leur chute; il ne faut qu'une injustice et une trahison pour renverser l'édifice élevé par les travaux de plusieurs siècles; la perfidie d'un Toscan et l'exil in-

juste d'un grand homme ruinèrent la ville qui devait un jour commander au monde; et son nom aurait disparu de la terre, si son vainqueur avait su profiter de sa victoire.

Le sénat romain, apprenant des députés de Clusium que cette ville, assiégée par les Gaulois, craignait également de se donner des voisins si belliqueux, ou de combattre seule des ennemis si terribles, leur promet de les secourir; mais avant de commencer cette guerre formidable, il charge trois jeunes sénateurs, fils de Marcus Fabius Ambustus, de se rendre près de Brennus pour l'inviter à ne point attaquer sans motifs les Clusiens leurs alliés.

Le prince gaulois, suivant l'antique usage de son pays, rassemble sa tribu guerrière, et reçoit en sa présence les ambassadeurs romains : ceux-ci lui représentent l'injustice de son invasion, et le prient de laisser en paix un peuple que Rome serait obligée, comme alliée, de soutenir par ses armes.

Discours de Brennus.

Le prince gaulois, après avoir pris l'avis de son peuple, dit aux ambassadeurs : « Le nom des Ro-
» mains nous était jusqu'à présent inconnu; nous
» l'entendons prononcer pour la première fois : on
» doit croire cependant que vous êtes une nation
» vaillante, puisque c'est votre protection seule qui
» fonde l'espoir des Clusiens dans un aussi grand
» péril; mais lorsque vous semblez préférer les né-
» gociations aux armes, nous sommes disposés,
» par considération pour vous, à conclure la paix
» avec Clusium; il faut seulement que ce peuple,
» possédant plus de terres qu'il n'en peut cultiver,
» nous en cède une partie : si cette condition est

» rejetée, nous sommes décidés à combattre les
» Toscans en votre présence, afin que vous puis-
» siez apprendre à Rome, combien le courage gau-
» lois est supérieur à celui de toutes les autres
» nations. »

« Et de quel droit, répond l'un des Fabius, les
» Gaulois prétendent-ils forcer une cité à lui céder
» une part de son territoire ? »

« Du même droit, réplique Brennus, qui vous a
» fait envahir les terres de tant de peuples vos
» voisins; si vous souhaitez connaître nos titres,
» apprenez qu'ils sont écrits sur la lame de nos
» sabres, et que tout appartient de droit au plus
» vaillant. »

Les Romains, irrités d'un langage si fier, contiennent cependant leur courroux, et se retirent, en annonçant qu'ils vont conférer avec les Clusiens sur la proposition de Brennus. Mais rentrés dans la ville, ces jeunes sénateurs, bouillans de colère, oublient leur mission pacifique, cessent d'agir comme médiateurs; et après avoir, par leurs discours violens, excité les Toscans à la guerre, ils quittent la toge, se revêtent de leurs armes et courent se placer à la tête des Clusiens, qui sortent de leurs portes pour attaquer les Gaulois.

Le combat commence; une égale fureur anime les deux armées: au milieu de la mêlée, Quintus Fabius, s'élançant sur son coursier à la tête des Toscans, perce de sa lance un chef ennemi, et le renverse; à l'instant où il descendait de cheval pour s'emparer de l'armure du vaincu, quelques Gaulois le reconnaissent; son nom vole de bouche en

bouche; cet oubli du devoir des ambassadeurs, cette insolente agression d'un Romain enflamme de colère tous les guerriers de Brennus; Clusium n'est plus rien pour eux; les Romains deviennent seuls l'objet de leur vengeance : ils sonnent la retraite, ils s'éloignent, et pressent, en tumulte, leur chef de marcher avec eux contre Rome.

Brennus, secondé par les plus expérimentés de ses officiers, parvint avec peine à calmer l'impétuosité des Gaulois; enfin, cédant à ses conseils, ils convinrent qu'on enverrait d'abord des députés à Rome pour demander qu'en réparation de l'outrage reçu elle leur livrât les ambassadeurs qui avaient enfreint la neutralité et violé le droit des gens.

La raison condamnait évidemment la conduite des jeunes Fabius; mais leur audace plaisait à la multitude. Le sénat, n'osant ni violer la justice, ni s'opposer à l'opinion publique, renvoya le jugement de cette affaire au peuple; la témérité fut applaudie; la demande de satisfaction rejetée; on joignit l'affront au refus, et les Fabius, élus tribuns militaires, loin d'être punis, se virent élevés au commandement de l'armée.

Rome semblait alors privée de son génie, et frappée de cet aveuglement qui annonce la chute des états.

Autrefois on avait vu les Romains, pour combattre quelques faibles cités voisines, s'armer en foule, choisir les chefs les plus habiles, et toujours en garde contre les surprises, s'enfermer chaque soir dans des camps retranchés qu'ils entouraient de larges fossés : aujourd'hui, tandis que quatre-vingt

mille Gaulois fondent sur eux, et répandent la terreur sur leur passage, bien qu'ils s'écrient par-tout que Rome est le seul but de leur vengeance, le sénat et le peuple semblent mépriser cet ennemi formidable.

On se borne à lever à la hâte et au hasard quelques soldats; on leur donne de jeunes généraux plus propres à irriter les Gaulois qu'à les vaincre.

Au lieu d'aller au-devant d'eux, on les attend avec indolence; lenteur dans les préparatifs, incertitude dans les plans, négligence pour se garder, tout se réunit pour favoriser les desseins de Brennus.

Aucun obstacle n'arrête sa marche; il n'aperçoit de Romains qu'à quatre lieues de Rome, au confluent du Tibre et de l'Allia, et les trouve occupant une faible position.

Bataille de l'Allia.

Leur gauche est appuyée à l'Allia, leur droite à une montagne facile à tourner; le Tibre coule derrière eux; leur réserve est placée sur une petite éminence; aucun camp fortifié ne leur présente d'asile en cas de retraite, et, contre leur coutume, ils étendent sur une longue ligne leur faible front, dans la crainte d'être débordés.

Par un bizarre contraste, les dispositions de Brennus étaient sages, presque savantes; et dans cette journée ce furent les barbares qui marchèrent dans un ordre régulier.

Brennus, ayant rangé son infanterie au centre et sa cavalerie aux ailes, attaque habilement la réserve des Romains, qui n'opposent qu'une courte résistance à son impétuosité; il se précipite ensuite sur leur centre et l'enfonce. De ce moment, ce ne

fut plus un combat, mais un carnage; une partie des Romains périt sous le fer gaulois, une autre se noya dans le fleuve, quelques-uns rentrèrent dans la ville, le reste, traversant l'Allia, s'enfuit à Veies.

Un pas de plus, Rome périssait tout entière, et le sort du monde était changé.

Mais au lieu de profiter de la victoire et de poursuivre les vaincus, les Gaulois indisciplinés se livrèrent au pillage du camp, et perdirent trois jours en débauche. Cette courte trève sauva la république.

Rome, d'abord consternée, se ranime; l'excès du malheur réveille son courage; toute la jeunesse s'arme et s'enferme dans le Capitole, résolue à périr ou à conserver ce dernier asile de la liberté : les femmes, les enfans et les dieux s'exilent; il ne reste dans les murs que les consulaires, les patriciens et les sénateurs appesantis par l'âge; ils ne peuvent combattre; ils dédaignent de fuir.

Entrée des Gaulois dans Rome.

Enfin Brennus s'approche des remparts; un silence effrayant répond seul aux cris des Gaulois : au lieu d'entrer dans une ville en tumulte, il ne voit qu'un vaste désert; et le vainqueur, effrayé de cette solitude qui lui paraît cacher un piége, loin de marcher en triomphe, s'avance lentement d'un pas craintif, et comme s'il eût été lui-même entouré, poursuivi et vaincu.

Cependant il se rassure, et parcourt avec admiration cet héroïque désert. Tout à coup, l'aspect des sénateurs vénérables, revêtus de leurs toges, portant leurs bâtons d'ivoire et assis sur leurs chaises curules, leur inspirent un respect religieux : Rome vide de soldats leur paraît encore peuplée

de génies et défendue par des dieux. Mais bientôt cette illusion cesse; un soldat gaulois porte une main hardie sur la barbe blanche du sénateur Papirius; ce vénérable consulaire, irrité de cet affront, frappe le barbare avec sa baguette d'ivoire : à ce signal, le respect des Gaulois fait place à la fureur; ils égorgent tous ces vieux patriciens, parcourent les rues, et livrent la ville aux flammes, sans prévoir que cet incendie, qui souillait leur victoire, leur en enlevait le fruit en les privant de tous moyens de subsistance.

Brennus espérait pourtant que le spectacle de l'embrasement de Rome abattrait le courage des Romains enfermés dans le Capitole, et que cette forteresse ne lui coûterait qu'un léger combat; il ordonne l'assaut : les Gaulois s'élancent à sa suite, et entonnent d'une voix effrayante leurs chants guerriers; ils gravissent le mont, en couvrant leurs têtes de leurs boucliers; mais arrivés à la moitié de cette route escarpée, ils rencontrent les Romains qui les attaquent avec fureur, les combattent avec acharnement, les enfoncent, les renversent, et leur prouvent ainsi que Rome survit à ses cendres. Siége du Capitole.

Brennus repoussé change le siége en blocus, et se voit forcé, pour chercher des vivres, de disperser dans les campagnes voisines la moitié de son armée : plusieurs de ses colonnes marchaient du côté d'Ardée.

Un illustre banni, Camille, gémissait alors dans cette ville sur l'ingratitude, sur les malheurs et sur la ruine de Rome. Instruit de l'approche des ennemis, ce grand homme, éclairé par l'amour de la

patrie, paraît inopinément au milieu du sénat des Ardéates, il leur peint avec éloquence les malheurs et la honte que la lâcheté prépare à l'Italie, si elle n'offre aux féroces Gaulois qu'une proie facile et des victimes soumises; il leur prouve que ces barbares plus redoutables à l'œil qu'au courage, se sont livrés eux-mêmes à leurs armes; que, poursuivis par la famine et dispersés, ils donnent le jour au pillage et la nuit à la débauche; enfin il leur promet, s'ils veulent suivre un guerrier qui n'a jamais trouvé la fortune infidèle, un triomphe facile et une victoire sans combat.

Les Gaulois vaincus par les Ardéates.

Les Ardéates, entraînés par son génie, marchent sous ses ordres; il attaquent de nuit un corps nombreux de Gaulois, les surprennent, les mettent en fuite, et en font un affreux carnage.

Au nom de Camille, au bruit de sa victoire, tous les Romains, épars en Italie, se raniment, se rassemblent et punissent l'ingratitude des Toscans, qui s'étaient armés pour profiter de leurs revers; ils forment de nombreuses légions et pressent Camille de combattre à leur tête : mais ce héros fidèle aux lois, qu'il ne croyait point détruites comme les murs de sa patrie, déclare que, sans l'ordre du sénat, il ne peut reprendre aucune autorité, ni exercer aucun droit de citoyen.

Dès que la vertu obscurcie recommence à briller au milieu d'une nation vaincue, elle se relève de ses ruines; son exemple crée des héros, opère des prodiges.

Un soldat romain, Pontius, se jette sans crainte sur son bouclier d'osier au milieu du Tibre; suit la

nuit, en silence, le cours de ce fleuve, traverse ainsi le camp gaulois, gravit le Capitole, apprend au sénat la victoire d'Ardée, la levée d'une armée romaine, reçoit le décret qui nomme Camille dictateur, et revient avec le même succès porter à son heureux général le titre qui lave ses injures et qui sauve son pays.

Dans le même temps, un autre Romain, animé par une vertu différente, descend du Capitole en plein jour, revêtu d'habits sacerdotaux; il porte tranquillement les vases sacrés, s'avance au milieu des Gaulois dont le silence respectueux rend hommage à son intrépidité, et sur les débris d'un temple, il accomplit en leur présence le sacrifice annuel voué aux dieux par sa famille.

Cependant Brennus veut encore tenter un dernier effort pour triompher du courage romain; ayant découvert le sentier suivi par Pontius pour monter au Capitole, il prend avec lui ses plus intrépides guerriers; tous, couverts des ombres de la nuit, s'accrochant péniblement aux pierres et aux ronces, s'approchent sans bruit des murs de la citadelle.

Les Romains étaient plongés dans le sommeil; les sentinelles mêmes avaient cédé au besoin du repos; un Gaulois embrassait déjà les créneaux; c'en était fait de Rome; tout à coup quelques oies consacrées à Junon, et que, malgré la disette, la piété romaine avait épargnées, jettent des cris d'effroi. A ces cris, le sénateur Manlius se réveille, saisit son glaive, s'élance sur le mur, et renverse les plus audacieux assaillans; sa voix répand l'alarme, ses

compagnons accourent, et les soldats de Brennus, se renversant l'un sur l'autre, roulent en foule au bas du rocher.

Dans le même temps, Camille, grossissant toujours ses forces, s'emparait de toutes les avenues de Rome, et privait l'armée gauloise de communications et de subsistances.

Malheur aux vaincus

Les assiégeans se trouvaient à leur tour assiégés; mais la famine qui les épuisait était devenue encore plus affreuse dans la citadelle; cet ennemi, qu'on ne pouvait vaincre, triomphe enfin du courage des défenseurs du Capitole. Comme Brennus leur cachait avec soin sa propre détresse et les progrès du dictateur, ils capitulent; et le général gaulois, vendant la paix, promet d'évacuer le territoire romain, pourvu qu'on lui paie mille livres d'or : le tribun Sulpicius apporte cet argent, et les Gaulois le pèsent dans de fausses balances. Sulpicius se plaint avec indignation de cette perfidie; mais le fier Brennus, méprisant sa plainte, place son glaive sur la balance, en lui tenant ce farouche langage : *malheur aux vaincus !*

Au milieu de cette contestation, Camille paraît à l'improviste, suivi de quelques officiers, rompt la conférence, et appelle les Romains aux armes. Le Gaulois réclame l'exécution du traité : « Cet » acte, répond Camille, est nul, étant conclu sans » le consentement du dictateur : préparez-vous à » combattre ; ce n'est point l'or, c'est le fer qui ra- » chetera la liberté romaine. »

A ces mots, les deux armées se rangent en bataille et fondent impétueusement l'une sur l'autre.

La fortune de Rome était rentrée dans ses murs avec Camille : de toutes parts les Gaulois, malgré leur résistance opiniâtre, sont rompus, enfoncés, détruits; une partie meurt, l'autre fuit. Le dictateur les poursuit, les atteint à huit milles de Rome, leur livre un nouveau combat, et en fait un tel carnage qu'aucun d'eux n'échappe aux vainqueurs, et ne peut porter dans son pays la nouvelle de ce désastre.

Les Gaulois vaincus par Camille.

Les Gaulois avaient disparu; mais la terreur de leur nom resta, et fit inscrire dans les fastes de Rome, au nombre des jours les plus funestes, celui qui avoit éclairé la sanglante bataille de l'Allia.

Tel est le récit que fait Tite-Live de l'invasion gauloise; d'autres historiens, moins suspects de partialité pour la gloire de Rome, ont raconté différemment le dénouement de cette entreprise; les uns disent que Camille avait surpris l'armée de Brennus au moment où elle était plongée dans l'ivresse. Strabon prétend que la capitulation fut exécutée : « Les Gaulois, dit-il, chargés d'argent et » de butin, furent attaqués en route et dépouillés » par les Toscans. »

Sentimens divers sur la défaite des Gaulois

Trogue Pompée, historien, né dans la Gaule, assure que « Marseille se chargea de payer le tri» but imposé aux Romains par Brennus, et que ce » service lui valut la constante amitié de Rome. »

Polybe, ami de Scipion, croit que lès Gaulois, apprenant la nouvelle d'une invasion des Venètes dans leur pays, abandonnèrent le siége de Rome, et revinrent défendre leurs foyers. Ce qui rend peut-être cette dernière version plus vraisemblable, c'est la crainte que les Gaulois continuèrent

d'inspirer pendant plus de deux siècles à la république ; crainte prouvée par la rigueur des lois qui suspendaient toute exception de service lorsqu'on était menacé par ce peuple belliqueux, « né, di» saient les Romains, pour la ruine des villes, et » pour la destruction des hommes. »

La paix entre les Gaulois et les Romains, soit qu'elle eût été achetée par le sénat ou conquise par Camille, ne fut pas de longue durée. A peine Rome sortait de ses ruines, qu'elle se voit menacée d'une nouvelle irruption de ces fiers ennemis, qui, semblables à l'Antée de la fable, se relevaient aussitôt qu'ils étaient renversés, et paraissaient, en touchant la terre, reprendre de nouvelles forces.

Les Gaulois reviennent dans le Latium.

L'armée gauloise traversa la Toscane comme un torrent, et rencontra l'armée romaine près d'Albe : il ne s'était écoulé que six ans depuis le siége du Capitole. Au bruit de l'approche des Gaulois, tout le peuple avait pris les armes ; les vieillards mêmes endossèrent la cuirasse, et les pontifes, s'éloignant des temples, se montrèrent armés dans les camps.

Camille, affaibli par l'âge, par les travaux, par les blessures, refuse en vain le commandement ; on lui déclare que si son bras ne peut combattre, son nom est nécessaire pour présager et pour commander la victoire ; il est nommé dictateur.

Jusque-là on avait trop éprouvé la faiblesse de l'armure romaine contre la pesanteur des longs sabres gaulois, et contre la force des bras nerveux de ces terribles ennemis : Camille donna des casques de fer à ses soldats ; il fit garnir leurs boucliers d'un cuir épais et de plaques de métal. La jeunesse

romaine s'exerçait par ses ordres à l'escrime pour apprendre à lutter avec avantage contre les longs sabres des Gaulois. Toutes ces dispositions, dictées par la prudence, montraient assez la crainte qu'inspirait un funeste souvenir.

Enfin la bataille se livra sous les murs d'Albe; la victoire fut long-temps disputée: un nouvel Horace la décida par son intrépidité. Au milieu de cette mêlée sanglante, Manlius attaque un chef gaulois dont la taille colossale répandait autour de lui la terreur; l'adresse triomphe de la force; Manlius perce le Gaulois de son glaive, le terrasse, lui arrache son collier d'or, et se pare de ce trophée qui lui mérita le nom de Torquatus.

La chute du géant remplit les Romains d'ardeur, glacé les Gaulois de crainte; la fortune n'est plus incertaine, et Camille sauve une seconde fois sa patrie.

Cependant les Gaulois, qui recevaient toujours des renforts, continuèrent long-temps à ravager le Latium; la tactique et la discipline romaines triomphaient de leur courage sans l'abattre, et leur retour était aussi prompt que leur fuite.

Un an après la victoire de Camille, Rome vit encore sur son territoire une nombreuse armée gauloise. Servilius Ahala, nommé dictateur, les força de se retirer: bientôt ils tentent un nouvel effort; Sulpicius les combat auprès de Préneste, et les repousse encore. Dans ces guerres opiniâtres les vainqueurs ne gagnaient que le champ de bataille: le péril qui menaçait la république se renouvelant sans cesse, ce danger imminent suspendit toute

rivalité, et décida enfin les différentes tribus latines à oublier leurs querelles, et à se réunir au peuple romain.

Les Gaulois n'imitèrent point ce salutaire exemple; les divers peuples de la Gaule et de la Cisalpine restèrent divisés; cette division les perdit, tandis que l'union accrut progressivement la force des Romains et leur donna enfin l'empire du monde.

L'an 349 avant J.-C., les Gaulois attaquèrent encore l'armée romaine sur les confins de l'Étrurie. Le consul Popilius, qui commandait les troupes de la république, tombe blessé au moment où il cherchait à rallier ses soldats qui pliaient; mais au même instant le roi des Gaulois est attaqué par Valérius, qui le renverse et le tue: sa mort répand le désordre dans les rangs de l'armée gauloise: elle est enfoncée, mise en fuite, poursuivie, taillée en pièces. Cette victoire complète fit enfin évacuer le territoire romain, et une paix de cinquante ans avec Rome en fut le fruit.

Ils évacuent le territoire romain. Paix de 50 ans.

Le peuple Romain, délivré alors d'un ennemi si formidable, crut qu'il n'avait pu le vaincre que par un secours miraculeux: les soldats prétendaient qu'un corbeau, perché sur le casque de Valérius, l'avait secondé dans son combat contre le roi des Gaules, en effrayant ce prince par les coups de son bec et par l'agitation de ses ailes. Cette fable prouve à quel point on redoutait à Rome la valeur gauloise, puisqu'il fallait des prodiges pour en triompher.

L'histoire ne nous montre jamais les tribus gauloises en repos; elles employèrent le temps de leur paix avec Rome à combattre les Vénètes et quelques

autres peuples voisins des Alpes; lorsqu'elles apprirent que les Toscans et les Samnites s'étaient ligués contre la république romaine, elles reprirent de nouveau les armes avec l'espoir de conquérir toute l'Italie, et leurs troupes rentrèrent en Toscane. Ils rentrent en Toscane.

Une légion romaine fut attaquée par elles et taillée en pièces près de Clusium. Les consuls ignoraient ce désastre; un affreux spectacle le leur apprit : ils virent s'avancer une troupe de cavaliers gaulois, qui portaient au bout de leurs lances les têtes des Romains vaincus.

Une grande bataille eut lieu, peu de temps après, entre l'armée consulaire et celle des Samnites et des Gaulois. L'une des ailes romaines fut enfoncée; le consul Décius sauva l'autre et fixa la fortune par son dévouement héroïque : il périt et s'immortalisa.

Le sacrifice de sa vie fut payé par une victoire complète; mais les Gaulois ne tardèrent pas à se venger de cette défaite; ils attaquèrent, peu d'années après, le consul Cécilius près d'Arezzo, le défirent, le tuèrent, et immolèrent treize mille Romains à leur vengeance.

Au bruit de ce succès, une foule innombrable de Gaulois descendit des Alpes pour les joindre (283 ans avant J.-C.); leurs belliqueuses cohortes campèrent une seconde fois sous les murs de Rome. Ils assiégent Rome une seconde fois.

Les efforts de la république furent proportionnés au péril qui la menaçait; elle rassembla une nombreuse armée. Dolabella commandait les Romains; après avoir soutenu avec peine les premières charges des ennemis, il enfonça leur centre, tourna leurs ailes, les battit complètement, les poursuivit, entra Leur défaite.

dans leur pays avec eux, enleva aux Sennonais toutes leurs terres, et y bâtit sur les bords de la mer Adriatique la ville de Sena; ce fut la première cité fondée par les Romains dans la Gaule cisalpine.

Les coutumes les plus funestes résistent longtemps à la raison; l'expérience de tant de défaites ne pouvait persuader aux Gaulois de renoncer à leur système de division : réunis en corps de nation, ils auraient été invincibles; séparés en tribus, ils devinrent successivement la proie des Romains.

Le même Dolabella, vainqueur des Sennonais, défit encore l'année suivante les Boïens, près du lac Vamidon (282 ans avant J.-C.). Les Gaulois perdirent dans ce combat la fleur de leur jeunesse, et se virent forcés de se retirer au pied des Alpes; abattus par ce revers, ils se tinrent en repos pendant quarante-cinq ans : cette paix devint funeste à la Gaule, qui ne prit aucune part à la première guerre punique; ainsi la fortune de Rome la préserva du malheur d'avoir à la fois à combattre ses plus formidables ennemis.

Trève de 45 ans.

Les Gaulois recommencèrent tardivement la guerre (232 ans avant J.-C.) et reconquirent d'abord les possessions qu'ils avaient perdues; mais leurs tribus, livrées à des discordes fatales, se battirent entre elles. Le consul Flaminius, profitant de leurs dissensions, ravagea leur territoire, et, dans le dessein de s'y maintenir, distribua les terres des Sennonais à ses soldats.

Témoins et victimes de ce partage, les Sennonais se livrèrent à une fureur qu'ils communiquèrent à leurs compatriotes; elle se répandit dans toute la Gaule : une armée immense en descendit sous le

commandement des rois Anéroste et Congolitanus (226 ans avant J.-C.). Il semblait que le Nord se précipitait tout entier sur le Midi. Anéroste et Congolitanus.

Le sénat romain, effrayé par l'approche de cet orage, ordonne au peuple de se lever; il arme trois cent mille hommes, consulte les livres sybillins, et sacrifie aux dieux un Gaulois et une Gauloise; car ces farouches enfans de Romulus, prêtant leurs vices à la Divinité, croyaient qu'elle se plaisait comme eux au spectacle de l'effusion du sang humain.

Bientôt les Gaulois s'avancèrent en Étrurie, et rencontrèrent près de Fésule leurs éternels rivaux. Anéroste et Congolitanus, imitant alors les stratagèmes de leurs ennemis, et empruntant leur tactique, feignent l'effroi, ordonnent la retraite, et placent leur infanterie en embuscade dans les bois; les Romains veulent les poursuivre dans leur fuite, et courent avec une ardeur imprudente sur leurs traces; les Gaulois cachés se lèvent alors, jettent de grands cris, enfoncent les légions surprises, les mettent en déroute, les poursuivent, s'emparent de leur camp, et leur tuent six mille hommes.

L'arrivée soudaine d'un autre corps d'armée commandé par le consul Émilius, qui accourait des bords de la mer Adriatique, sauva le reste des fuyards; à sa vue, les Gaulois, chargés d'un immense butin, commencèrent à se mettre en retraite : elle s'opérait avec ordre, lorsque tout à coup l'autre consul, Attilius, qui, abandonnant la Sardaigne, venait de débarquer à Pise, les attaque dans les plaines de Télamon : ils résistent avec courage à ce nouvel ennemi, et portent le désordre dans ses rangs; la victoire se

décidait pour eux; Attilius était déjà tombé sous leurs coups : mais Émilius, qui les suivait, arrive, rétablit le combat et change la fortune. Attaqués de toutes parts, les Gaulois, après des prodiges de vaillance, succombent. Quarante mille de leurs plus braves guerriers expirent sur le champ de bataille; dix mille sont pris. Le roi Congolitanus, couvert de blessures, est chargé de fers; l'autre prince, Anéroste, ne veut point survivre à sa gloire, il se donne la mort, et une foule de ses compagnons d'armes suit son exemple.

Le Capitole, qui s'ébranlait, s'affermit ainsi sur ses bases; et le consul vainqueur l'enrichit d'une immense quantité de colliers d'or enlevés aux descendans de Brennus.

Trois ans après, les Insubriens et les Gésates, faibles débris de l'armée vaincue, s'armèrent de nouveau pour venger leur défaite; mais Flaminius les battit encore; ils perdirent dans cette journée vingt-six mille hommes, et demandèrent la paix. Un nouveau consul, Marcellus, la refusa, dans l'espoir de consommer leur ruine; au lieu de l'attendre, les Gaulois tentent une diversion, traversent le Pô, renversent ce qui s'oppose à leur marche, et viennent assiéger Clastidium. Marcellus ne leur donne pas le temps de s'en emparer, il s'avance rapidement, et leur livre une bataille d'autant plus opiniâtre qu'elle devait être décisive; on combattait avec fureur, lorsque la mêlée est tout à coup suspendue par un spectacle qui attire tous les regards, et dont l'issue va probablement fixer le sort des deux armées.

Viridomar. Viridomar, roi des Gaulois, et le consul Marcellus

se rencontrent, se défient et se précipitent l'un sur l'autre; cette lutte sanglante entre les deux généraux était une vive image de Rome et de la Gaule, combattant l'une contre l'autre depuis près de deux siècles : enfin Viridomar tombe et périt; Marcellus s'empare de son casque d'or, de sa riche armure, et il voue à Jupiter Férétrien ces dépouilles opimes.

Les Romains poussent des cris de victoire, et fondent sur les Gaulois consternés; ils les dispersent, les poursuivent, les massacrent et s'emparent sans obstacle de Milan et de toute la Cisalpine.

Fin de la puissance des Gaulois en Italie.

Ainsi fut abattue en Italie la puissance des Gaulois; l'heureux Marcellus termina par cette défaite, la deux cent vingt-deuxième année avant Jésus-Christ, une guerre qui avait duré cent trente-six ans. Polybe la juge égale aux plus fameuses par l'importance des événemens, par la diversité des succès, par l'opiniâtreté des combats, et par le nombre des morts. Les Romains y rendirent à jamais célèbres leur habileté, leur constance; les Gaulois, leur fougue et leur impétuosité.

La vaillance et la fortune suffisent pour faire des conquêtes, mais la sagesse et la justice seules peuvent soumettre les peuples conquis. Le sénat romain rendait son joug tolérable aux vaincus, en les laissant vivre selon leurs lois et leurs coutumes; leur empire ressemblait plus à la protection qu'à la domination. Cette tranquillité, suffisante pour les autres nations, n'était qu'un tourment pour les Gaulois; ils ne pouvaient supporter la dépendance.

Ceux qui restaient en Italie s'indignaient de voir river leurs chaînes par la fondation des colonies

romaines de Crémone et de Plaisance; ils tentèrent plusieurs fois de se révolter; les Boïens assiégèrent ces villes, défirent les légions commandées par Manlius, et furent de nouveau vaincus par un autre consul; ils obtinrent la paix, et Rome, voulant se servir de leur courage, joignit plusieurs de leurs cohortes aux siennes; mais bientôt l'apparition d'Annibal vint réveiller leur espoir et leur haine.

Cet implacable ennemi des Romains, ce guerrier qui semblait né pour changer la face du monde, et pour triompher des obstacles que lui opposaient la nature, Rome et sa propre patrie, subjugue les Espagnes, traverse la Gaule comme un torrent, et franchit les Alpes; Scipion est forcé de fuir devant lui. Ranimés par cette victoire, les Gaulois quittent l'armée romaine, et viennent unir leur haine et leurs armes à celles des Carthaginois.

Les Gaulois s'unissent à Annibal.

A Trasimène, lorsque les Romains, enfermés dans un étroit vallon, rendaient encore par leur courage opiniâtre la fortune incertaine, Ducarius, prince gaulois, aperçoit Flaminius, le reconnaît et s'écrie: « Compagnons, voilà ce farouche Romain qui a » moissonné nos soldats, ravagé nos campagnes, in» cendié nos villes; je vais immoler cette victime aux » mânes des Gaulois. » A ces mots, il s'élance au milieu de la mêlée, tue l'écuyer de Flaminius, et traverse de sa lance la cuirasse et la poitrine du consul.

Ducarius.

Dans la journée célèbre de Cannes, la fureur des Gaulois contribua puissamment au triomphe des Carthaginois, et quand les légions furent ébranlées, la cavalerie gauloise rompit par une charge impétueuse leurs rangs et compléta leur désastre.

Annibal alors pouvait renverser Rome; mais il s'arrêta, et perdit ainsi le fruit de sa victoire, comme s'il eût été égaré par l'ombre de Brennus, dont il semblait alors suivre les traces.

Tant que ce grand homme resta en Italie, les Gaulois demeurèrent maîtres de la Cisalpine; mais la bataille de Zama décida tout à la fois du sort de Carthage et de celui de la Gaule.

L'heureux Scipion, ayant terrassé Annibal, les Gaulois d'Italie cédèrent à la fortune de Rome et rentrèrent sous sa puissance.

Les Gaulois vaincus par Scipion.

Cependant les Cénomaniens seuls s'accoutumèrent au joug; les autres tribus se révoltèrent fréquemment; leurs armes ravagèrent plusieurs fois les villes de Plaisance et de Crémone : Furius détruisit une de leurs armées forte de trente-cinq mille hommes.

Les Boïens se montraient les plus turbulens; las de les combattre sans pouvoir les soumettre, le sénat enfin rassembla toutes ses forces contre eux, et l'année cent quatre-vingt-onze avant Jésus-Christ, Cornélius Scipion, après les avoir vaincus, les poursuivit sans relâche, et les força de repasser les Alpes : ils se sauvèrent en Illyrie; là, combattant sans cesse les Daces, après de longues et sanglantes guerres, ils furent détruits par eux : leurs débris se réfugièrent en Bavière, dont le nom actuel rappelle encore aujourd'hui celui des Boïens. Les Insubriens résistèrent les derniers aux Romains; le consul Bæbius perdit six mille hommes en combattant contre eux, mais son successeur Valérius Flaccus le vengea et les soumit.

On vit encore quelques émigrations gauloises descendre des Alpes; mais elles s'efforcèrent vainement de s'établir dans la Cisalpine, et depuis l'année cent soixante-dix-neuf avant Jésus-Christ, cette contrée resta sous l'empire de Rome jusqu'à sa chute.

Tandis que pendant deux siècles les descendans de Bellovèze avaient fait retentir avec tant d'éclat l'Italie du bruit de leurs armes, la terreur du nom des enfans de Sigovèze était également répandue jusqu'aux extrémités de l'Orient. Maîtres d'une partie de la Bavière, de la Bohème, de la Pannonie, de la Thrace, on voyait leurs colonies éparses dans toute la Germanie, et jusqu'aux limites des contrées habitées par les Scandinaves et par les Scythes.

Les Gaulois résistent à Alexandre-le-Grand.

A l'instant même où tout tremblait sous le glaive d'Alexandre-le-Grand, les ambassadeurs gaulois lui firent seuls entendre les accens du courage et de l'indépendance; ce prince leur montrant sa surprise du peu de crainte qu'il leur inspirait: « La peur, » lui dirent-ils, nous est inconnue; nous ne pour- » rions l'éprouver que par la chute du ciel.

Ils entrent en Macédoine.

La mort de ce conquérant fut, comme il l'avait prédit lui-même, le signal des plus sanglantes discordes. Les Gaulois crurent pouvoir prendre leur part du démembrement de son empire; l'un de ses successeurs, Séleucus, venait de périr sous le poignard de Ptolomée Céraunus; les Gaulois se précipitent sur ses états; l'usurpateur présomptueux, méprisant d'abord ces guerriers barbares, refuse le secours que lui offraient contre eux les Dardaniens; il s'avance arrogamment pour les combattre; ses troupes sont mises en fuite, il tombe percé de coups

dans la mêlée, et sa tête, portée en trophée sur une lance gauloise, répand l'effroi dans la Macédoine.

Le trône d'Alexandre allait être renversé sans résistance; un guerrier digne du héros qui l'avait formé, Sosthènes, réveille le courage des Macédoniens, marche intrépidement à la tête de leurs phalanges, repousse les Gaulois, tue leur chef Belgius, et donne un nouvel éclat à sa victoire en refusant le sceptre qu'il avait sauvé.

Une nouvelle invasion gauloise replongea bientôt la Grèce dans de nouveaux périls; cette seconde irruption était aussi formidable par le nombre que par l'ardeur fougueuse de ces soldats du Nord dont l'armure, la taille colossale, les cris et la chevelure hérissée jetaient parmi les Grecs la surprise et l'épouvante.

Cent cinquante mille fantassins, vingt mille cavaliers, composaient, dit-on, la force de cette armée; elle était commandée par un prince appelé Brennus : le sort destinait ce nom à effrayer l'Orient et l'Occident. Second prince gaulois du nom de Brennus

Les Gaulois, brûlant du désir de venger l'affront, la défaite et la mort de Belgius, fondent avec impétuosité sur les Macédoniens. Les rangs épais, les piques serrées, la muraille hérissée de la phalange, et l'intrépidité de Sosthènes, deviennent pour les foyers d'Alexandre un rempart inutile : cette phalange est rompue; Sosthènes périt; la Macédoine est conquise.

Brennus espérait régner sur toute la Grèce; et dans le dessein d'affermir le courage de ses guerriers, il plaça, dit-on, à côté des plus grands d'entre eux, quelques captifs grecs, petits, contrefaits

et mal vêtus, qui devinrent l'objet des risées et du mépris de leurs vainqueurs.

Rien ne s'opposa d'abord à la marche rapide du conquérant ; mais le fléau des Gaulois, la discorde, désunit leurs forces et ralentit leurs pas.

Plusieurs tribus gauloises, pressées de jouir du fruit de leurs travaux, se séparent de leur chef et restent en Dardanie. Brennus, affaibli mais non découragé, persiste dans son entreprise que la désunion des Grecs favorisait ; il entre en Thessalie, incendie les villes, dévaste les campagnes et pille les temples, prétendant que « les dieux lui devaient des » contributions comme les mortels. »

Il franchit les Thermopyles, que l'ombre de Léonidas s'indignait de voir forcées par des barbares inconnus. Les Étoliens seuls résistèrent aux Gaulois, et par leur courage jetèrent encore quelques rayons de gloire sur la Grèce.

Malgré leurs efforts, Brennus pénètre dans leur pays, le dévaste pour se venger des pertes qu'ils lui avaient fait éprouver sur le mont Œta ; enfin il entre en Phocide, et forme le siége de Delphes, où il savait que la crédulité, entassant les offrandes, avait amassé les trésors de tous les peuples de la Grèce et de l'Asie.

Delphes, enrichi par la superstition, fut dans ce péril sauvé par elle : au noment où la timidité de ses défenseurs et la fougue de ses assaillans semblaient rendre sa ruine certaine, une tempête affreuse éclate, le ciel est obscurci par de sombres nuages, l'air est sillonné d'éclairs ; un feu souterrain ébranle le Parnasse, il lance au loin des roches

effrayantes; les chênes sont renversés par la violence des vents. Ce phénomène naturel consterne les Gaulois, et réveille le courage des Grecs; ils se croient secourus par les dieux, et sortent en foule de leurs murailles.

L'armée des Gaulois est saisie d'une terreur panique; ils ne savent ni se présenter au combat, ni prendre la fuite; le bruit de la foudre leur paraît la voix du ciel, et ils tombent sans défense, comme des victimes, sous le fer des Grecs.

Défaite des Gaulois en Grèce. Mort de Brennus.

En vain l'intrépide Brennus s'efforce de les rallier; couvert de blessures, il est contraint de s'éloigner de ce champ de carnage avec les faibles débris de ses forces naguère si nombreuses; il repasse les Thermopyles, et après avoir réuni dans un camp, derrière le défilé, les fuyards qui peuvent le rejoindre, il demande lui-même à son peuple de le juger et de le punir du funeste dénouement de l'entreprise téméraire dans laquelle il l'avait entraîné.

Les Gaulois, plaignant son malheur, et respectant son courage, le pressent vainement d'oublier ses revers, et de continuer à régner sur eux; incapable de survivre à sa gloire, il se donne la mort.

Au bruit de sa défaite, les Thessaliens, les Béotiens, les Athéniens avaient repris les armes; ils marchent contre les Gaulois, les entourent, forcent leur camp, et les exterminent.

Les Grecs, en perdant leur courage, avaient conservé leur vanité : on peut croire qu'elle exagéra ce désastre des Gaulois, puisqu'on vit un an

après les mêmes Gaulois combattre les Gètes, soumettre le pays des Triballiens, première conquête d'Alexandre, et menacer la Macédoine. Vingt mille de leurs guerriers, séparés de Brennus, et restés en Dardanie, n'auraient pu seuls opérer de si formidables invasions; et il aurait fallu que leur population en Bohême et en Pannonie eût été immense, pour réparer en si peu de temps leur perte, si elle avait été aussi complète que les Grecs le prétendaient.

L'un des compagnons d'Alexandre, Antigone, devenu roi de Macédoine, redoutant les armes de ce peuple turbulent, se trompa étrangement sur la marche qu'il devait suivre avec cette nation avide, et s'attira lui-même la guerre qu'il voulait éviter.

Les Gaulois lui avaient envoyé des députés; ne se bornant pas à les accueillir avec honneur, il espéra se concilier leur amitié, en leur donnant une grande idée de sa puissance; il fit à leurs regards l'étalage de ses richesses, et leur montra tous ses trésors.

Les Gaulois rentrent en Macédoine.

Le rapport de ces députés à l'assemblée de leur nation l'enflamma de l'ardeur du pillage; elle fondit en masse sur la Macédoine, et la ravagea.

L'exemple de Sosthènes épouvantait Antigone; n'osant attaquer en bataille rangée ces impétueux ennemis, il opposa la ruse grecque à la fougue gauloise; feignant de fuir, il abandonne son camp. Les Gaulois s'y répandent, se livrent au pillage, et se plongent dans l'ivresse; le roi de Macédoine arrive à l'improviste, les surprend, les égorge; une partie passe du sommeil à la mort; l'autre fuit, demande

la paix, l'obtient, et entre comme auxiliaire dans l'armée du vainqueur.

Ce prince, par leur secours, balança quelque temps la fortune de son rival Pyrrhus. L'inscription que fit graver le roi d'Épire après une victoire remportée sur un corps de Gaulois, prouve l'estime que leur vaillance inspirait à ce héros.

**Pyrrhus admirateur des Gaulois.**

Fier d'un triomphe long-temps disputé, et voulant en conserver la mémoire par un monument, il consacra dans le temple de Minerve un trophée de leurs armes, au pied duquel on lisait ces mots : « Pyrrhus, ayant défait en bataille rangée les in- » domptables Gaulois, a dédié à Minerve les bou- » cliers qu'il leur a pris : il n'est point étonnant qu'il » les ait vaincus, car la vaillance est héréditaire » dans la race des Éacides. »

L'intrépidité de ces guerriers, qui combattaient nus des troupes couvertes de fer, et qu'on voyait, suivant le récit des Grecs, arracher les traits de leur sein déchiré et les lancer contre l'ennemi, devait exciter l'admiration d'un descendant d'Achille.

**Établissemens des Gaulois en Europe et en Asie.**

A la même époque, d'autres Gaulois s'emparèrent du pays situé au confluent de la Save et du Danube, et y fondèrent une nation qui, sous le nom de Scordisques[1], défendit pendant plusieurs siècles avec éclat son indépendance, que Rome ne lui enleva qu'après de nombreux revers et de sanglans triomphes.

Les vingt mille Gaulois, détachés de l'armée de Brennus, pour se fixer en Dardanie, ne se bornèrent pas à cette conquête ; leur prince Comontorius parcourut avec eux la Thrace, la Propontide ;

livra au pillage Byzance, et forma non loin de cette ville le royaume gaulois de Tyle, qui malgré son peu d'étendue acquit une vaste renommée.

La gloire du nom gaulois avait traversé l'Hellespont, et s'était répandue en Asie. Nicomède, prince de Bythinie, disputant le trône à son frère Zypètes, sollicita le secours des Gaulois; il dut à leurs armes la victoire et le sceptre; mais il éprouva bientôt qu'un roi faible, lorsqu'il appelle la force étrangère, se donne plutôt des maîtres que des appuis. Les Gaulois étaient des alliés exigeans; ils demandèrent ou prirent la moitié de ses états, s'y maintinrent; et l'année 277 avant J.-C., ils se fixèrent dans le nord de la Phrygie, qui reçut d'eux le nom de Galatie ou de Gallo-Grèce.

Tite-Live assure qu'ils étendirent leurs conquêtes jusqu'au mont Taurus. Ce qui est certain, c'est qu'au milieu de l'Asie, déchirée par des guerres intestines, les Galates, appelés par tous les partis, combattant dans toutes les armées, arbitres de toutes les querelles, assujettirent les rois à des impôts, et dominèrent cette partie du monde.

Attale, roi de Pergame, fut le premier qui, trente ans après leur conquête, cessa d'être leur tributaire, les combattit avec succès, et parvint à les éloigner de ses côtes.

Division des Gaulois dans la Galatie.

Trop fidèles à leurs anciennes coutumes, qu'ils conservaient dans tous les climats, au lieu de former un seul royaume de la Galatie, ils se divisèrent en plusieurs peuples gouvernés par des sénats, et commandés par des princes ou tétrarques. Ancyre fut la ville des Tectosages, celle de Pessinum

des Tolistoboïens, et Tavium des Trocmes. Une partie de ces dénominations leur venait des cités de la Gaule dont leurs aïeux étaient sortis ; et d'autres de leurs plus vaillans chefs, dont ils prenaient le nom pour perpétuer leur gloire.

Cependant Rome, toujours funeste à la Gaule étendit bientôt son formidable empire jusqu'en Asie; victorieuse de Carthage, conquérante de la Grèce, elle terrassa le puissant Antiochus. Seuls debout dans l'Orient, les Galates, consultant plus leur courage que leur nombre, arrêtèrent quelques instans la fortune romaine. Manlius, successeur de Scipion, crut, avant d'attaquer ces belliqueux adversaires, qu'il devait préparer ses soldats aux périls nouveaux dont les menaçait un tel ennemi.

« Je n'ignore point, compagnons, leur dit-il, » que de tous les peuples qui habitent l'Asie, les » Gaulois sont les plus redoutables; cette nation » féroce a parcouru les armes à la main presque » tout l'univers. La taille énorme de ses guerriers, » leur chevelure touffue et d'une couleur ardente, » leurs vastes boucliers, leurs longues épées, leurs » chants avant le combat, leurs affreux hurlemens » dans la mêlée, leur démarche terrible, le choc et » l'horrible cliquetis de leurs armes, peuvent sans » doute exciter la terreur; mais Rome est depuis » long-temps accoutumée à les fixer sans crainte, à » les braver et à les vaincre. »

Les Galates vaincus.

Le consul alors leur rappelle les exploits de Camille, les triomphes des Emile, des Fabius, des Marcellus; rassure leurs esprits, enflamme leur courage, donne le signal de la bataille, et après une

lutte longue, opiniâtre et sanglante, remporte une victoire complète; elle fut scellée du sang de quarante mille Galates; le reste obtint la paix et conserva son indépendance, en promettant de respecter le repos et les états d'Eumène, roi de Pergame, allié des Romains.

Ce fut pendant le cours de cette guerre que, suivant le récit de Polybe, Chiomara, femme gauloise, outragée par un centurion romain, trancha la tête de son ravisseur, et la porta en triomphe à son époux.

Les Gaulois s'allient à Mithridate.

Lorsque Mithridate médita la liberté du monde et la ruine de Rome, il voulut associer la haine des Gaulois à la sienne, combla leurs chefs d'honneurs et épousa une de leurs filles; son génie dut à leur vaillance une grande part de ses premiers succès, dont son armée n'osait concevoir l'espérance; ses généraux, ses alliés, effrayés par la ruine de Carthage, par la mort d'Annibal, par le désastre d'Antiochus, et par la chute de tant de trônes, hésitaient au moment de s'exposer à la vengeance redoutable des Romains.

Pour les rassurer, le roi de Pont leur dit : « N'avez-vous pas appris que les Gaulois sont » descendus autrefois en Italie? qu'ils s'y sont em- » parés d'un grand nombre de villes, et sont par- » venus, à force de victoires, à fonder dans ces » contrées un empire plus étendu que celui qu'ils » possèdent en Asie? Ignorez-vous que non-seule- » ment ils ont vaincu les Romains, mais que leurs » armes mêmes ont incendié cette ville orgueilleuse, » qui maintenant vous épouvante? Les Romains, » chassés par eux, ne trouvèrent d'asile que sur le

» sommet d'un rocher ; le courage dont ils se glori-
» fient ne put leur faire recouvrer la liberté, et ils
» se virent enfin forcés de la racheter par une humi-
» liante capitulation et par un tribut honteux. Eh
» bien ! je vous offre en ce moment, non-seulement
» le glorieux exemple de la Gaule, mais son puis-
» sant secours ; car je compte parmi mes guerriers
» un corps nombreux de Gaulois, dont le nom seul
» réveille la terreur dans Rome. Ces Gaulois, vain-
» queurs d'une partie de l'Orient, ne diffèrent en
» rien des anciens conquérans de l'Italie ; ils ont la
» même origine, font briller un pareil courage, et
» combattent avec des armes semblables ; leur vail-
» lance même est d'autant plus active qu'elle a été
» sans cesse exercée par des marches périlleuses et
» par des combats continuels en Illyrie, en Grèce
» et dans la Thrace. Il était plus difficile de traver-
» ser tant de pays et de renverser tant d'obstacles,
» que de conquérir les états qu'ils possèdent de-
» puis deux siècles en Asie. »

Ces paroles remplirent d'ardeur et d'espérance l'armée de Mithridate, elle chassa les Romains de leurs conquêtes, s'empara de leurs villes, jeta dans les fers le consul qui les commandait, séduisit ou vainquit leurs alliés, et délivra pour quelques instans l'Orient de leur domination.

Mais dès que Mithridate se crut le maître de l'Asie, ce prince, jaloux, cruel, ingrat, redoutant la fierté et l'humeur belliqueuse des Gaulois, forma le barbare dessein d'exterminer ces alliés trop fiers et trop indépendans ; il invite à un festin soixante de leurs princes ou tétrarques, et les fait massacrer par ses soldats.

Déjotarus. L'un d'eux, Déjotarus, suivi de quelques amis, se fait jour avec son sabre à travers la foule de ces assassins; et sauvé du carnage, il court exciter ses peuples à la vengeance.

A sa voix tous les Gaulois s'arment; furieux, ils attaquent Mithridate, rompent ses bataillons et les chassent de leurs états.

Pompée, arrivé en Asie, consomma la ruine de ce roi perfide, et traita les Galates non en sujets, mais en amis. Enfin l'heureux Auguste ayant soumis à sa fortune l'Europe, l'Afrique et l'Asie, la Galatie céda comme le reste du monde, et fut réduite en province romaine.

Cependant les empereurs jugèrent avec prudence qu'il fallait ménager la fierté de ces peuples remuans; ils les laissèrent vivre selon leurs mœurs, et on voit, dans les écrits de saint Jérôme, que de son temps encore les Galates conservaient leurs coutumes, ainsi que le langage de la Gaule.

L'activité des Gaulois ne s'était point arrêtée en Asie; Ptolomée, roi d'Égypte, rechercha leur alliance; il se servit avec succès de leur courage, et les Carthaginois eurent recours à leurs armes pour défendre la Sicile contre les Romains.

Ils n'étonnaient pas moins la Thrace par leur intrépidité; le royaume de Tyle qu'ils y fondèrent se fit respecter pendant soixante ans des peuples qui l'environnaient. Byzance se vit assujettie par eux à payer un tribut; mais bientôt cette ville, rassurée par l'appui d'Attale, roi de Pergame, déclara la guerre aux Gaulois.

Cavare. Leur prince, nommé Cavare, s'avance avec son

peuple armé; le nom et l'approche des Gaulois frappent de terreur leurs nombreux ennemis. Sans combattre, l'aspect des guerriers du Nord force Byzance à la soumission, et ses alliés à la fuite. Mais l'orgueil de Cavare causa la ruine de sa nation; il abusa de sa fortune. Tous les peuples voisins, poussés au désespoir par ses exactions et par ses violences, se liguèrent contre lui; il les brava, les combattit, mais succomba. Son peuple, préférant la destruction à la servitude, périt tout entier.

Les Scordisques étaient les plus féroces des Gaulois; leurs colonies nombreuses s'étendaient depuis les limites de la Thrace et de la Pannonie jusqu'aux frontières de l'Illyrie; toutes les îles du Danube leur étaient soumises; Horta et Capedunum étaient leurs principales cités; un vaste désert entourait leur territoire : fiers de cette solitude, ils la regardaient comme un signe glorieux de l'effroi universel qu'ils inspiraient. Les Scordisques.

Éternels rivaux de Rome, ils offrirent contre elle leur secours à Persée, roi de Macédoine; ce prince orgueilleux dédaigna leur appui, qui peut-être l'aurait préservé de sa chute, et l'aurait garanti de la captivité qui déshonora la fin de ses jours.

Les Romains, indignés de se voir retardés à chaque pas dans tout l'univers par les armes gauloises, firent contre les Scordisques une guerre dont le succès fut long-temps balancé. Livius les défit; mais relevés aussitôt que vaincus, ils attaquèrent de nouveau les Romains; le consul Caton qui les commandait périt sous leurs coups avec la plus grande partie de son armée, dont ils poursuivirent les débris jusqu'au

bord de l'Adriatique. La dévastation de l'Istrie et de la Dalmatie fut la suite du malheur de Caton.

Les efforts de Didius et de Municius parvinrent à repousser ces peuples insatiables de guerre et de pillage; enfin l'heureux Sylla les soumit. Mais depuis, leur humeur turbulente força souvent Auguste et ses successeurs à s'armer pour réprimer leurs brigandages et pour délivrer la Macédoine de leurs incursions.

On voit par le récit d'Appien que, 125 ans après J.-C., dans le pays des Péoniens, on rencontrait encore quelques tribus scordisques. D'autres Gaulois, sous le nom de Taurisques, dominèrent long-temps en Illyrie; les Boïens, chassés d'Italie, se joignirent à eux et accrurent leurs forces; mais enfin la nation plus nombreuse des Daces, après de sanglans combats, vainquit leur dernier roi Critosère, les extermina, et dévasta tellement leur pays, que pendant plusieurs siècles cette contrée solitaire conserva le nom de désert des Boïens.

Les Taurisques et les Boïens.

La Bohême, depuis Sigovèze, était constamment restée soumise à une tribu gauloise qui portait aussi le nom de Boïens; mais lorsque le nord de la Germanie et les régions scandinaves, devenues trop peuplées, versèrent sur le midi de l'Europe ces bandes nombreuses qui cherchaient les armes à la main une nouvelle patrie, les Boïens furent chassés de la Bohême par les Marcomans; ils se réfugièrent dans la Vindélicie, qui prit d'eux et des bannis d'Italie le nom de Bavière.

Plusieurs auteurs prétendent même qu'une partie de ces Boïens se mêla dans la suite à la belliqueuse

confédération qui s'établit entre le Rhin, le Mein, l'Elbe et la mer, sous le nom de Francs; de sorte que les Francs, en rentrant dans les Gaules, ne firent que reconquérir leur berceau.

L'habileté, la prudence, réunies au courage, étendaient, fortifiaient et consolidaient par-tout la puissance des Romains; les Gaulois au contraire perdaient chaque jour par leur désunion, par leur imprévoyance, par leur ignorance en politique et en législation, les conquêtes qu'ils ne devaient qu'à leur fougue impétueuse et à leur témérité sans frein.

Cependant ce n'était point assez pour Rome de les avoir chassés d'Italie, poursuivis en Thrace, en Illyrie, et soumis en Asie; conquérante de l'Afrique, maîtresse de l'Orient et d'une partie de l'Occident, le nom de la Gaule l'importunait encore, et l'existence de cette ancienne rivale, seule debout sur les débris de la liberté du monde, irritait son orgueil; il fallait l'abattre pour régner avec tranquillité : mais un pays si vaste, si peuplé, si belliqueux, n'offrait point une conquête facile; on y trouvait dans chaque homme un soldat, dans chaque bois une forteresse, dans chaque fleuve une barrière, dans chaque cité une armée; il fallait autant de ruse et de constance que d'intrépidité, non-seulement pour conquérir ce vieux arsenal de l'indépendance, mais même pour y pénétrer.

Marseille appelle les Romains.

La lutte qui s'établit entre la liberté gauloise et l'ambition romaine fut longue et opiniâtre. Marseille, qui devait fermer l'entrée de la Gaule aux Romains, leur en ouvrit la première les portes. Cette

république, dont la sagesse s'était fait si long-temps respecter par Rome et par Carthage, qui redoutaient ses armes et recherchaient son amitié, commit enfin l'imprudence d'appeler à son secours la puissance qui devait la détruire. Fatiguée des guerres continuelles qu'elle avait à soutenir contre les Gaulois Déciattes et Ubiens, elle sollicita l'appui de Rome, l'an 155 avant J.-C.

Le consul Opimius combattit ces tribus gauloises, les vainquit et donna leur territoire aux Marseillais; mais ceux-ci ne tardèrent pas à reconnaître qu'un protecteur trop puissant est un guide dont on ne peut arrêter les pas.

Entrée des Romains dans les Gaules.

Peu d'années après, le consul Fulvius rentra dans la route ouverte à ses armes, pénétra dans la Gaule, et défit les Salluviens. Son successeur Caius Sextius compléta leur défaite, et Marseille reçut encore leurs dépouilles : Sextius excepta seulement de ce don un lieu où se trouvaient des eaux minérales fameuses; il y fonda une ville nommée Aquæ Sextiæ, aujourd'hui Aix en Provence.

Ce fut là le premier établissement des Romains dans les Gaules. Ils traitèrent les vaincus avec barbarie et les vendirent comme esclaves. La corruption entra dans ce malheureux pays à la suite des légions avec la servitude. Un Gaulois nommé Craton prouva qu'il avait trahi les Gaulois et favorisé les armes romaines; le consul Sextius brisa ses chaînes et lui accorda la liberté de neuf cents de ses compatriotes.

Le temps avait opéré d'assez grands changemens dans les mœurs de la nation gauloise; respectée au

dehors et à l'abri des attaques de l'étranger par la terreur qu'inspirait son nom, ce repos extérieur amollit peu à peu l'âpreté de son courage : la civilisation y fit des progrès ; déjà on voyait dans la Gaule des cités bâties, des remparts élevés, quelques temples érigés; les Gaulois connaissaient l'usage des monnaies, construisaient des vaisseaux : on vantait l'habileté de leurs charpentiers, de leurs menuisiers : quelques manufactures fabriquaient des tissus grossiers; l'art de travailler les métaux ne leur était pas étranger; la charrue rendait fertiles une immense quantité de plaines autrefois couvertes de bois : le commerce avait ramené la richesse, et la richesse fit disparaître l'égalité. La Gaule se civilise.

La politique des druides accoutumait le peuple à l'obéissance : les riches, les grands, ceux que César appelait *nobles*, troublaient le pays par leur ambition, par leurs querelles. Les plus habiles, devenant chefs de leur cité, formaient des alliances avec d'autres cantons; leurs guerres perpétuelles entretenaient la turbulence du peuple, sans lui conserver cette bravoure sauvage, fruit de leurs antiques et simples mœurs. On ne retrouvait quelques traces de l'intrépidité presque féroce des anciens Gaulois que chez les Helvétiens vers le midi, au nord dans la Belgique, et sur-tout chez les Nerviens et les Bataves.

Deux confédérations puissantes se disputèrent long-temps la prééminence dans la Gaule; l'une était celles des Arverniens (Auvergnats), et l'autre celles des Éduens (peuple d'Autun). Le sénat romain sut habilement profiter de ces dissensions; et comme Guerres des Arverniens et des Éduens.

les Salluviens, vaincus par Sextius, étaient alliés des Arverniens, le consul Domitius offrit l'amitié de Rome aux Éduens, conclut un traité avec eux, joignit ses légions à leurs troupes, et livra bataille à leurs ennemis dans la plaine de Vindalium, aujourd'hui Avignon.

La terreur produite sur les Gaulois par la vue des éléphans qui marchaient à la tête de l'armée romaine rendit leur défaite facile : ce fut non un combat, mais une sanglante déroute dans laquelle le consul leur tua vingt mille hommes et en prit trois mille, 122 ans avant Jésus-Christ.

Bituitus. Bituitus, roi des Arverniens, plus indigné qu'effrayé de ce désastre, appelle aux armes son peuple et tous ses confédérés; à la tête d'une foule immense de guerriers, il s'avance avec l'orgueil de l'inexpérience, se flatte d'une prompte victoire, et publie avec jactance que les chiens qu'il mène à sa suite suffiront pour mettre tous les Romains en fuite.

A peine sorti du débouché des Cévennes, il rencontre ces légions redoutables, objet de son mépris : le signal du combat est donné; mais en vain la furie gauloise s'efforce de soutenir la gloire des enfans de Brennus; elle se brise contre les masses serrées des Romains; les sabres gaulois s'émoussent inutilement sur l'armure impénétrable de leurs ennemis.

Après plusieurs attaques sans succès, la lassitude commence à ébranler leurs colonnes fatiguées; la cavalerie romaine y pénètre par des évolutions rapides, et Bituitus est forcé à la retraite, laissant sur le champ de bataille ou dans les fers cent mille de ses plus braves guerriers.

Fabius Maximus, son vainqueur, érigea, dans le lieu même où il avait combattu, deux temples, l'un à Mars, et l'autre à Hercule : il souilla ensuite sa gloire par une atroce perfidie; ayant invité Bituitus à une conférence, il le retint prisonnier et le traîna dans Rome à sa suite pour orner son triomphe. Fabius y parut couvert de la riche armure du roi des Arverniens, et monté sur le char d'argent qui portait ce prince dans la bataille où il fut vaincu. Le sénat romain n'osa ni approuver ni punir cette trahison; il fit élever avec soin le fils du roi captif et lui rendit ses états : ce prince, nommé Congentiatus, plus sensible au bienfait qu'à l'injure, resta constamment depuis l'allié des Romains.

La soumission des Arverniens, si redoutés dans la Gaule, découragea les autres confédérations : les Allobroges seuls résistèrent, mais leur pays fut conquis : les contrées qui portent aujourd'hui le nom de Provence, de Dauphiné, de Savoie, se courbèrent sous le joug, et se virent réduites en provinces romaines. La ville de Narbonne fut fondée dans l'an 118 avant J.-C. par le consul Marcius : on donna à toutes ces conquêtes le nom de Gaule narbonnaise. Cépion les avait agrandies quelques années avant, en s'emparant du pays des Tectosages. Possidonius prétend qu'il trouva dans la cité de Toulouse, leur capitale, un trésor évalué à la somme de quarante millions.

Fondation de Narbonne.

Tout alors devait faire présager aux Romains la prompte soumission du reste de la Gaule, lorsqu'une effroyable et soudaine irruption de barbares descendus du Nord interrompit le cours des victoires

Irruption des barbares du Nord.

de Rome, suspendit ses triomphes, ébranla sa fortune, et la menaça d'une destruction totale.

Au milieu de ces contrées septentrionales, plongées une grande partie de l'année dans les ombres de la nuit, et couvertes de glaces presque éternelles, une population peu nombreuse et sauvage vécut, pendant plusieurs siècles, pauvre, faible et ignorée. Mais l'industrie humaine triomphe de la nature; ces peuples, forçant la terre à produire des moissons, les fleuves et les forêts à les nourrir, les mers à porter leurs bâtimens légers sur toutes les côtes voisines qu'ils dévastaient, parvinrent à se multiplier tellement, que ce Nord, qui semblait condamné à rester désert, devint, suivant l'expression du Goth Jornandès, la grande fabrique du genre humain; et ce fut de ce volcan ouvert au milieu des glaces que s'élancèrent depuis tant de tourbillons dévorans, tant d'orages destructeurs, qui parcoururent la plus grande partie de l'Europe, désolèrent la Gaule, dévastèrent l'Espagne, firent trembler l'Italie, et portèrent enfin leurs ravages jusqu'en Afrique.

C'est à leurs successives invasions, sous des noms différens, que nous devons la déplorable confusion qui jette tant d'obscurité sur l'ancienne histoire de la Germanie. Semblables à ces nuées terribles d'insectes qui, dans l'Orient, dévorent en un instant les moissons, les torrens du Nord détruisaient par-tout les cités, dépeuplaient les campagnes et arrêtaient la civilisation dans sa naissance; toutes les tribus, tous les bourgs, toutes les contrées changeaient perpétuellement par eux de nom, de maître, et d'habitans.

A leur approche, les nations tout entières, refoulées dans l'Occident ou vers le Midi, répandaient de tous côtés la même terreur qui les avait chassées; et ce qui paraît à peine croyable, c'est que ces immenses nuées de ravageurs, descendues du Nord, se renouvelaient sans cesse et semblaient sortir d'une source intarissable.

Les premiers de ces dévastateurs qui épouvantèrent le monde furent les Cimbres et les Teutons; ils parcoururent comme un torrent une grande partie de l'Allemagne actuelle. Mais les Gaulois Boïens, soutenus par les Scordisques des rives du Danube, leur opposèrent dans la Bohême d'invincibles obstacles : repoussés par eux, ils marchèrent vers l'Helvétie; là, ils trouvèrent d'autres Gaulois, les Ambrons de Soleure, les Tigurins de Zurich et les Tugens de Zug, qui, loin de les combattre, joignirent leurs armes avec les leurs, dans l'espoir de satisfaire leur antique haine, et de renverser par leur secours la puissance de Rome.

Combats des Cimbres et des Teutons contre les Romains.

Leurs bandes, aussi formidables par le courage que par le nombre, pénètrent dans la province romaine, rencontrent le consul Carbon, attaquent ses légions, les enfoncent, les dispersent et les massacrent; le pillage, la ruine, la servitude, la mort, se promènent avec eux dans toute la Gaule narbonnaise. Les Arverniens, les Séquaniens, les Éduens, punis de leur timide soumission aux Romains, sont livrés aux mêmes ravages; et, pendant onze années, la Gaule entière est dévastée par ces féroces vainqueurs, dont la furie sauvage, après avoir dépouillé la terre de ses moissons, se nourrissait du sang des hommes.

La Belgique seule résista ; les mœurs belliqueuses et l'âpre courage des anciens Gaulois se retrouvaient encore dans cette contrée ; ils repoussèrent les barbares et sauvèrent leur patrie.

Bientôt las d'errer dans le reste de la Gaule épuisée, les Cimbres, les Teutons et les Helvétiens redescendent dans la province romaine, tournent leurs regards avides vers l'Italie, et envoient à Rome des députés pour lui demander la cession d'une partie de son territoire dans la Cisalpine et dans la Ligurie.

Dédaignant de répondre, le sénat appelle le peuple aux armes ; mais cette fois la fortune, le courage et la tactique des Romains échouent contre l'ardeur impétueuse et la fougue désordonnée des sauvages enfans du Nord.

En vain les consuls Silanus et Scaurus espèrent les chasser de la Gaule narbonnaise, leurs aigles fuient. Cassius, plus malheureux encore, est surpris, entouré, forcé de déposer les armes, et contraint de passer honteusement sous le joug, 107 ans avant J.-C.

Deux nouvelles armées romaines se présentent, commandées par Cépion et par Mallius ; la discorde s'établit entre ces deux généraux ; l'incertitude trouble leurs conseils ; la crainte les fait hésiter dans leurs plans ; enfin, plutôt réduits par la nécessité, que décidés à combattre, ils livrent bataille ; quatre mille Romains périssent, quarante mille tombent dans l'esclavage, et dix soldats seuls échappés au carnage portent au sénat la nouvelle du désastre de ses deux armées.

La haine contre Rome semblait alors plus forte dans l'esprit des vainqueurs que l'amour du pillage; fidèles au vœu qu'ils avaient fait à leur divinité avant le combat, ils jetèrent dans le Rhône tout le butin pris sur l'ennemi. On eût dit que pour la première fois, guidés par l'amour seul de la gloire, ils voulaient vaincre, et non s'enrichir : étrange gloire que celle de dévaster les contrées les plus fertiles et de les changer en déserts.

Après la victoire, ils se séparèrent; les Teutons se précipitèrent sur l'Espagne : mais ils y trouvèrent des peuples qu'on vit dans tous les temps aussi peu désireux de conquêtes que difficiles à conquérir. Les Celtibères les contraignirent de repasser les Pyrénées; rentrés dans la Gaule, ils rejoignirent leurs farouches compagnons, qui firent entendre de nouveau ce cri terrible : « C'est à Rome que » nous marchons; c'est Rome qu'il faut ren- » verser. »

La terreur les y précédait, et cependant ils n'avaient point encore franchi les Alpes. Le nom naguère inconnu des Cimbres et des Teutons, uni à celui des Ambrons, les plus braves alors des Gaulois, faisait trembler les vainqueurs d'Annibal et d'Antiochus. Le sénat, cette illustre assemblée de héros, paraissait vide de défenseurs; il appelait par-tout un Camille, et l'orgueil, cédant à la crainte, le fit chercher dans les rangs des plébéiens.

Marius, qui venait d'enchaîner Jugurtha, Marius, non moins barbare que les guerriers du Nord, dont il avait la stature et la férocité, se charge du salut de Rome; et tandis que les Cimbres descendaient des

Ils sont vaincus par Marius.

Alpes, il entre dans la Gaule et rencontre près d'Aix l'immense armée des Teutons et des Ambrons : peu de légions l'avaient suivi, et lorsqu'il vit la plaine et les montagnes couvertes de cette foule innombrable d'ennemis qui faisaient retentir l'air de leurs hurlemens, il hésita pour la première fois et voulut traîner la guerre en longueur; mais dans ce pays dévasté les vivres lui manquaient, la disette le plaçait entre la mort et la victoire; il se livra à sa fortune et risqua une bataille qui devait décider le sort du monde civilisé.

Il donne le signal; le choc est affreux; son armée rangée avec art, serrée avec prudence, couverte d'armes impénétrables, animée par tant de siècles de gloire qui vont recevoir un nouveau lustre ou s'effacer, paraît long-temps dans la plaine comme un rocher immobile battu par la tempête et assailli par les flots d'une mer furieuse. Après cent assauts inutiles, les Teutons, las de ne pouvoir pénétrer ces murailles de fer, ralentissent leurs attaques; plusieurs se retirent en désordre; Marius les charge à son tour; sa cavalerie les tourne, entre dans leurs masses, les sépare et les poursuit; tous prennent la fuite; mais tout à coup leurs femmes s'avancent en foule, les accablent de reproches, les ramènent au combat, arrachent elles-mêmes les boucliers des Romains, et se laissant hacher plutôt que de fuir, font paraître encore quelques instans la fortune incertaine.

Enfin le désordre, plutôt accru qu'arrêté par cette furie, rend leur défaite plus complète et plus sanglante; le carnage fut horrible, et, si on en croit Tite-Live, trois cent mille barbares périrent dans

cette bataille; ainsi en une seule journée deux nations entières disparurent (1).

On voit encore, près des villages de Trètz et de Pourières en Provence, les débris d'une pyramide que Marius éleva pour consacrer le souvenir de cette grande victoire.

Le consul libérateur de la Gaule revint sauver l'Italie; il combattit avec le même courage et le même bonheur les Cimbres près de Verceil; il leur tua soixante mille hommes; le reste tomba dans les fers ou trouva la mort dans la fuite.

Une tranquillité de quarante ans effaça dans la Gaule la trace des ravages qui l'avaient dépeuplée; ce repos ne fut troublé que par une rebellion des Salluviens. Cécillius la réprima, 90 ans avant J.-C. Pompée purgea les Pyrénées d'une troupe de brigands qui en sortaient pour dévaster l'Aquitaine.

Tout cédait au peuple romain; cependant ce tyran du monde se vit soudain menacé d'une ruine honteuse, non par des ennemis fameux, ni par des nations armées, mais par ses propres esclaves en révolte; ils brisent leurs fers, forment des légions, mettent en fuite celles de plusieurs consuls et préteurs; c'était Spartacus, un Thrace, Énomaüs et Cripsus, deux Gaulois, qui jetaient ainsi l'épouvante dans Rome : unis, ils avaient triomphé; jaloux et divisés, ils se perdirent.

Rebellion des esclaves gaulois.

Cette guerre, la plus juste de toutes, fut la moins honorée, car, dans ces siècles antiques tant célébrés, les droits de l'humanité étaient méconnus : par-tout

(1) 102 ans avant Jésus-Christ.

les lois n'étaient faites que pour la sûreté et les jouissances d'un petit nombre d'hommes; le reste végétait dans la servitude.

Pompée eut la triste gloire de terminer cette lutte par la destruction totale des rebelles.

Les Gaulois n'arment plus contre les Romains.

Les Gaulois, ruinés par les invasions du Nord, affaiblis par la perte de leurs provinces méridionales, amollis par le repos et divisés en factions qui se disputaient la prééminence, cessèrent de s'armer contre les Romains, dont l'appui même devenait nécessaire à plusieurs de leurs cités pour les défendre contre les Germains.

Les Allobroges seuls, après avoir favorisé d'abord les projets de Catilina qu'ils trahirent ensuite, tentèrent, l'an 61 avant J.-C., de secouer le joug de Rome, mais Pontius, à la tête de quelques légions, les soumit.

La Gaule, renonçant aux conquêtes et même à l'espoir de recouvrer ses provinces perdues, croyait vainement jouir en paix de son indépendance; l'ambition d'un homme décida sa perte. César aspirait à l'empire du monde; une grande gloire pouvait seule lui faire dominer ses égaux : la Gaule avait perdu sa force, mais la terreur de son nom vivait encore; César résolut de la conquérir; il employa le fer des Romains pour subjuguer les Gaulois, et couvert de lauriers, il se servit ensuite de l'or de la Gaule pour détruire la liberté de Rome.

---

# CHAPITRE TROISIÈME.

## CONQUÊTE DE LA GAULE PAR CÉSAR.

**Prétexte de la conquête des Gaules. — Orgétorix. Son ambition. —Casticus et Dumnorix.—Mort d'Orgétorix.—Les Helvétiens. Leur émigration. — César s'oppose à leur passage.—Ils traversent la Franche-Comté. — César les combat. — Entreprend la conquête des Gaules. — Description de la Gaule tirée de ses commentaires.— Divisions des Gaulois. — Druides. — Chevaliers. — Sacrifices humains. — Divinités des Gaulois. — Usages particuliers. — Les Helvétiens députent Divicon à César. — Complot des Éduens. — Bataille près d'Autun. — Retour des Helvétiens.—Divitiac. Son discours.—Arioviste.—César marche contre les Germains.—Prédiction des femmes germaines.— César délivre la Gaule des Germains. — Les Gaulois s'unissent contre César.—Ils se divisent.—Prise de Noyon et de Beauvais. — Combat sur les bords de la Sambre.—César poursuit ses conquêtes. — Sergius Galba soumet une partie des Gaules. — Les Venètes profitent de l'absence de César. — Il revient dans les Gaules. — Armement des Venètes. —Obstacles pour César. — Combat naval décisif.—Cruauté de César.—Viridorix, chef des Unelli.— Adcantuan, chef des Sotiates.—Soumission de divers peuples de la Gaule. — Irruption des Germains. — Défaits par César.—Il arme contre les Bretons.—Induciomare et Cingétorix, chefs des Trévirois. — Révolte de Dumnorix. Sa mort. — Nouvelle descente en Bretagne.—Légions romaines dans les Gaules. —Ambiorix. — Défaite de Sabinus et de Cotta.—Siége du camp de Cicéron. — César délivre Cicéron. — Soumission apparente des Gaulois. — Nouvelle insurrection. — Mort d'Induciomare. — Prévoyance de César. — Les Trévirois défaits par Labiénus. —César chasse encore les Gaulois.—Destruction des Éburons. —Ruse d'un Éburon.—César comprime de nouveau les Gaulois.**

— Les Gaulois profitent des dissensions des Romains. — Massacre d'Orléans. — Vercingétorix. — Est proclamé roi. — Organise une nombreuse armée. — César s'oppose à ses progrès. — Résolution désespérée de Vercingétorix. — Les Gaulois brûlent leurs villes. — Bourges assiégée refuse de se dévouer. — Triste état de l'armée de César. — Prudence de Vercingétorix. — Siége mémorable de Bourges. — Vercingétorix rassure son armée. — César, arbitre des Éduens. — Il assiége Clermont défendue par Vercingétorix. — Révolte de Convictolanus, chef des Éduens. — Stratagème de Livitacus. — Soumission des Éduens. — Combat devant Clermont. — César se retire vers la Loire. — Siége de Lutèce. Camulogène. — Vercingétorix force César à la retraite. — Le poursuit. — César reprend l'avantage. — Siége d'Alésie. — Discours de Critognate. — Désastres des habitans d'Alésie. — Victoire remportée par César. — Vercingétorix se livre à César. — Sa mort. — Joie des Romains. — Les Gaulois tentent encore de résister. — Coréus et Comius. — Comius harcelle César. — Mort de Coréus. — Attentat de Volusénus. — Dumnacus vainqueur de Fabius. — Mutilation des prisonniers. — Comius vainqueur. — César conquérant de toute la Gaule.

---

La justice est si nécessaire aux hommes, qu'ils se croient obligés d'emprunter son voile révéré pour couvrir leurs actions les plus injustes; et les gouvernemens prennent tous son langage dans leurs manifestes, au moment même où l'ambition seule dirige leurs entreprises.

Prétexte de la conquête des Gaules.

La Gaule, depuis long-temps, loin d'attaquer les Romains, se voyait dépouillée par eux de ses plus riches provinces. Cependant l'oppresseur cherchait des torts à l'opprimé pour servir d'excuse à de nouvelles conquêtes; il fallait un prétexte pour commencer la guerre, l'ambition d'Orgétorix, Helvétien, en offrit un à César.

Cet Orgétorix, distingué dans son pays par sa naissance et par sa richesse, devint ainsi la cause de tous les malheurs de sa patrie : aspirant au pouvoir suprême et secondé par la noblesse, il séduisit une partie du peuple, en lui persuadant de le suivre et de quitter un sol âpre, montagneux, étroit, sans cesse exposé aux attaques des Germains, pour chercher dans l'ouest de la Gaule, les armes à la main, un climat plus doux, un territoire plus riche et des possessions plus vastes. Orgétorix. Son ambition.

Un tel projet devait plaire à des nobles impatiens de conquêtes et de pillage, à une multitude avide de nouveautés; ils chargèrent Orgétorix de parcourir les cités voisines et d'obtenir ou leur appui ou leur neutralité. Orgétorix s'occupa moins dans cette mission de l'intérêt général qui masquait ses desseins, que des moyens propres à faciliter le succès de ses vues ambitieuses et personnelles.

Il trouva chez les Francs-Comtois (1) un certain Casticus dont le père avait autrefois gouverné cette contrée, et chez les Éduens, le jeune Dumnorix, actif, adroit, audacieux et très-populaire. Ces deux hommes désiraient comme lui monter au trône et asservir leurs concitoyens. Casticus et Dumnorix.

Orgétorix leur persuada facilement que réunis ils triompheraient de tout obstacle. « Si vous m'ai-
» dez, leur disait-il, à m'emparer du sceptre, les
» forces de l'Helvétie, jointes aux vôtres, nous ren-
» dront en peu de temps les maîtres de la Gaule. »

Plus le nombre des hommes qui entrent dans

(1) Séquaniens.

une conspiration s'accroît, plus il est difficile qu'elle reste long-temps cachée; tout ce qui ajoute à sa force augmente en même temps son danger.

Les Helvétiens découvrent le complot d'Orgétorix; furieux de cet attentat contre leur liberté, ils l'accusent et lui ordonnent de se justifier. Mais fier de l'appui que lui donnaient dix mille hommes dévoués, Orgétorix refuse de comparaître devant les juges.

Les magistrats alors assemblent le peuple; toute la cité en armes se prépare à la vengeance; la guerre civile est près d'éclater, lorsqu'on apprend soudain la mort de l'auteur de ces troubles : on crut généralement qu'il avait lui-même tranché ses jours.

Mort d'Orgétorix

Les Helvétiens. Leur émigration.

Ses projets d'émigration lui survécurent, et le peuple helvétien persista si ardemment dans le désir d'abandonner son pays, qu'il brûla douze de ses villes, quatre cents villages, et tout le grain qu'il ne pouvait emporter : chaque citoyen se pourvut de vivres pour trois mois. Plusieurs autres nations, celles de Bâle (1), de Duttingen (2), de Brisgau (3), et les habitans de la Bavière (4) se joignirent à eux, mais tous restèrent quelque temps dans l'incertitude sur la route qu'ils devaient suivre.

Deux chemins s'offraient à eux; l'un, par la Franche-Comté (5), était un défilé entre le mont Jura et le Rhône, passage si étroit et tellement dominé que peu de cohortes ennemies auraient

(1) Rauraques. — (2) Tulingins. — (3) Taubrige. — (4) Norique. — (5) Séquanie.

suffi pour arrêter leur marche : l'autre, route plus ouverte, traversait la province romaine et présentait de grandes facilités ; le pont de Genève appartenait aux Helvétiens ; le Rhône malgré sa rapidité était guéable en plusieurs endroits ; enfin, en se dirigeant de ce côté, ils espéraient attirer dans leur parti les Savoyards (1), encore mal soumis aux Romains.

Déterminés par ces considérations, ils choisirent ce chemin, et convinrent de se rassembler tous sur les bords du Rhône, le 28 mars de l'année 58 avant Jésus-Christ.

César, après son consulat, avait sollicité et obtenu du sénat le gouvernement de la Gaule Cisalpine et de la province romaine. Informé du projet et des dispositions des Helvétiens, il part, suivi d'une seule légion, avec cette célérité qui lui valut tant de succès, pénètre dans la Gaule ultérieure, arrive à Genève, en fait rompre le pont, et ordonne de grandes levées dans toute la province. César s'oppose à leur passage.

Lorsque les Helvétiens apprirent qu'ils avaient été ainsi prévenus par César, ils lui députèrent deux hommes considérés parmi eux, Numéius et Véroductius, pour le prier de leur accorder un libre passage sur le territoire de la république ; ils promettaient de ne commettre dans leur marche aucun dégât ni aucune hostilité.

Leur unique dessein était de s'établir sur les bords de l'Océan dans la Saintonge, pays des Santons. « Nous n'avons, disaient-ils, d'autres moyens

(1) Allobroges.

» pour exécuter notre entreprise, que de passer
» en amis sur vos terres; toute autre route est im-
» praticable ou trop dangereuse. »

La honte et la défaite du consul Cassius, qui s'était vu contraint récemment par les Helvétiens de passer avec son armée sous le joug, avait inspiré trop de ressentimens et laissé de trop funestes souvenirs pour que César accueillît une telle demande. La plus brave des nations gauloises qui cherchait et voulait conquérir une autre patrie, un peuple debout, trois cent mille voyageurs armés, excitaient trop d'inquiétude et d'embarras pour leur accorder imprudemment l'hospitalité.

Cependant César, quoique bien décidé à leur refuser l'entrée de sa province, dissimula ses intentions, et afin de se donner le temps de rassembler les troupes qui devaient le rejoindre, il annonça aux députés que, ne pouvant répondre sans consulter le sénat, il les informerait le 13 d'avril suivant de sa résolution définitive.

Personne ne sut mieux que ce grand capitaine unir la prudence à l'audace; il employa ces quinze jours de délai à construire avec une incroyable activité, dans une étendue de dix-neuf mille pas, depuis le lac de Genève jusqu'au mont Jura, un mur de seize pieds de hauteur, bordé d'un fossé très-profond et garni de tours défendues par des troupes d'élite.

Au jour fixé, lorsque les députés se présentèrent de nouveau, César leur déclara que le peuple romain ne voulait pas qu'aucune troupe étrangère traversât son territoire, et que, si les Helvétiens le

tentaient, il emploierait la force des armes pour les repousser.

Ceux-ci, reconnaissant trop tard qu'on les avait trompés, et qu'il n'était plus possible de franchir une barrière si bien gardée, s'adressèrent encore au gendre d'Orgétorix, à l'Éduen Dumnorix, qui s'était acquis une grande considération parmi les Francs-Comtois ses voisins, par son crédit et par ses promesses.

Les députés d'Helvétie obtinrent un libre passage dans la Franche-Comté; les deux peuples se promirent un appui mutuel, conclurent une alliance, et se donnèrent réciproquement des otages pour en garantir l'exécution.

Ils traversent la Franche-Comté.

On ne conçoit pas bien comment la Gaule, que César disait si fertile, si cultivée, si remplie de villes, de bourgs, de villages, d'habitans, et qui arma trois millions d'hommes contre lui, contenait cependant encore d'assez grands terrains sans maîtres et sans culture pour donner à une nation tout entière l'idée et l'espoir de s'établir dans une de ses provinces; si les Romains n'ont point exagéré dans leurs récits la population gauloise, on doit croire que les guerres civiles ainsi que les ravages des Cimbres et des Teutons avaient totalement dépeuplé quelques parties de ce vaste territoire.

Quoi qu'il en soit, dès que César fut informé de la résolution des Helvétiens, il résolut de s'y opposer. C'était dévoiler son ambition, car ce peuple, en se transplantant et en s'éloignant de la province romaine, ne lui donnait aucun droit pour l'attaquer. César prétendit que l'établissement de ces tribus

belliqueuses chez les Santons serait dangereux pour leurs nouveaux voisins les Tolosates, colonie romaine.

Sur ce seul motif, laissant son lieutenant Labiénus garder ses retranchemens, il court chercher cinq légions, revient avec la rapidité de l'éclair, combat en chemin les peuples de la Tarentaise (1), de Maurienne (2) et d'Ambrun (3); traverse le pays des Lyonnais (4), et y reçoit une députation des Éduens qui le pressent de les protéger contre les Helvétiens, dont les bandes indisciplinées, après avoir traversé la Franche-Comté, ravageaient leurs frontières.

César les combat.

César ne jugea pas alors convenable d'attendre qu'ils fussent arrivés en Saintonge pour les attaquer; mais il pressa sa marche et les atteignit sur les bords de la Saône (5), que les trois quarts de l'armée helvétienne avaient déjà passée : le quart, qui était resté en deçà du fleuve, surpris, assailli, fut taillé en pièces.

Par un singulier hasard, qu'on regarda comme un présage favorable pour les Romains, ces Helvétiens détruits dans ce premier combat étaient les Tiguriens (6), ceux-là mêmes dont les pères avaient fait passer Cassius sous le joug. César fit croire habilement à ses légions qu'en cette circonstance les dieux signalaient leur faveur pour lui, et vengeaient son injure personnelle, car Pison son aïeul avait péri dans cette déroute avec Cassius dont il était le lieutenant.

(1) Centrons. — (2) Graioceli. — (3) Caturiges. — (4) Ségusiani. — (5) L'Arar. — (6) Zuriquois.

Non moins téméraire qu'Alexandre qui entreprit la conquête de l'Asie avec trente mille hommes, César commença celle de la Gaule à la tête de cinq légions. Mais le premier ne combattait que des Asiatique énervés, tandis que l'autre attaquait un peuple belliqueux dont le nom depuis trois siècles était l'effroi de Rome.

Entreprend la conquête de la Gaule.

Le génie de César, sans s'aveugler sur la résistance qu'il éprouverait, mesura froidement les périls qu'il allait courir; il étudia ses ennemis, leurs institutions, leur caractère, leurs mœurs, fonda son espoir sur leur désunion, sur leur rivalité, et mérita ainsi sa gloire par son habileté autant que par sa vaillance.

On voit avec surprise ce grand capitaine s'élancer au milieu des Gaules, s'y établir avec une poignée de Romains, y rester isolé, entouré de tribus nombreuses et guerrières, disséminer encore sans crainte ses légions dans l'est, le nord, l'ouest et le midi de ces vastes contrées, combattre et triompher par-tout, n'obtenir que des trêves après ses victoires, soutenir des siéges dans tous ses camps, vaincre tantôt en masse, tantôt en détail, enfin, après dix années d'entreprises hasardeuses, de batailles continuelles, soumettre entièrement ces peuples dont le nombre aurait dû l'accabler, et ne payer cette grande conquête que de la perte d'une seule de ses légions.

La connaissance parfaite que César avait acquise de ce pays peut seule expliquer le mystère de sa fortune et la sagesse de ses témérités. Pour mieux comprendre ce grand homme, écoutons-le quelques

momens parler de la Gaule, décrire sa position et peindre les mœurs de ses habitans.

Description de la Gaule tirée de ses Commentaires.

« La Gaule, dit-il, est divisée en trois parties : » les Belges habitent l'une, les Aquitains l'autre, » et les Celtes, que nous appelons Gaulois, la troi- » sième. Tous ces peuples diffèrent entre eux de » lois, de coutumes et de langage. La Garonne sé- » pare les Aquitains des Gaulois ; ceux-ci sont » séparés des Belges par la Seine et par la Marne ; » les plus braves de tous sont les Belges : plus éloi- » gnés de la province romaine et plus étrangers à » la culture, à l'humanité, à la civilisation, le » commerce ne porte point chez eux tous ces objets » de luxe qui efféminent les esprits.

» Leur humeur belliqueuse est entretenue et en- » durcie par le voisinage des Germains avec les- » quels ils sont en guerre continuelle ; c'est ce qui » fait aussi que les Helvétiens surpassent en cou- » rage les autres Gaulois, car ils s'exercent sans » cesse en se battant presque tous les jours contre » les Germains pour attaquer leurs frontières ou » pour défendre leurs propres foyers.

» Dans la Gaule, on voit non-seulement les » villes, les bourgs, les villages, mais les familles » mêmes divisées en factions ; chacune a son chef » qui exerce la plus grande autorité sur elle ; toutes » les résolutions sont soumises à sa volonté ; toutes » les affaires à son arbitrage. Il paraît que cette » coutume établie de tout temps a pour but d'em- » pêcher que le faible ne soit opprimé sans secours » par le puissant.

» Chacun défend avec zèle son parti ; s'il y man-

» quait, il perdrait tout crédit et tout pouvoir :
» on retrouve cet usage dans toute la Gaule. Cha-
» que ville est agitée par deux partis qui se dis-
» putent la prééminence.

» Lorsque les Romains entrèrent dans les Gaules, Divisions des Gaulois.
» les Éduens étaient les chefs d'une grande faction;
» les Séquaniens se trouvaient à la tête de la se-
» conde : ceux-ci, moins forts parce que l'autorité
» des Éduens était plus ancienne et soutenue par
» une plus nombreuse clientelle, cherchèrent à se
» fortifier en s'alliant aux Germains et à Arioviste;
» ils le décidèrent à cette union par de grandes
» promesses.

» Plusieurs victoires remportées par ce prince
» et la destruction de presque toute la noblesse des
» Éduens accrurent tellement l'autorité des Séqua-
» niens, qu'ils virent passer dans leur parti les
» principaux alliés de leurs rivaux, et contraigni-
» rent enfin ceux-ci à livrer leurs enfans en otage,
» à céder une portion de leur territoire, et à jurer
» de ne rien entreprendre contre la Séquanie : ils
» étaient aussi parvenus à dominer presque toute la
» Gaule. Un Éduen considérable, nommé Divitiac,
» impatient du joug, et brûlant du désir de faire
» cesser cette oppression, s'était rendu à Rome;
» il avait imploré le secours du sénat, mais sans
» succès.

» L'arrivée de César changea subitement la face
» des affaires; les Séquaniens rendirent aux Éduens
» leurs otages; leurs anciens alliés revinrent à eux,
» et ils en acquirent même de nouveaux, dès qu'on
» sut que les Romains traitaient leurs ennemis avec

» rigueur et leurs amis avec douceur et ménage-
» ment. Les Séquaniens perdirent ainsi toute préé-
» minence ; de ce moment les Éduens n'eurent
» d'autres rivaux que les Rhémois, leurs anciens et
» irréconciliables ennemis, ceux-ci devenant aussi
» les alliés des Romains : on recherchait également
» leur appui, de sorte que tous les peuples gaulois,
» hors les Belges, se partagèrent entre les deux
» confédérations des Éduens et des Rhémois, respec-
» tant les uns comme anciens, les autres comme
» nouveaux alliés de Rome.

» Autun devint ainsi la première, et Reims la
» seconde des cités gauloises.

» Dans toutes les Gaules, il n'existe que deux clas-
» ses d'hommes honorés ; le reste du peuple vit dans
» un état peu différent de la servitude ; il n'entre
» dans aucun conseil, et ne peut agir d'après sa pro-
» pre volonté. La plupart des citoyens, accablés
» de dettes, chargés d'impôts ou opprimés par des
» hommes puissans, s'attachent à des nobles qui
» ont sur eux tous les droits d'un maître sur son
» esclave.

Druides. » Les deux classes distinguées qui gouvernent
» ainsi la nation sont les druides et les chevaliers.
» Les premiers président aux choses divines, diri-
» gent les sacrifices publics et particuliers, et inter-
» prètent les dogmes de la religion. Un grand nom-
» bre de jeunes gens se rangent sous leur discipline,
» parce que cet ordre est en grande considération.
» En effet, il décide toutes les contestations publi-
» ques ou privées : si un crime, si un meurtre a été
» commis, s'il s'élève des querelles sur un héritage

» où sur des limites, les druides les jugent; ils ac-
» cordent les récompenses, ils infligent les peines,
» et tout homme public ou privé qui résiste à leurs
» décrets est interdit par eux; il ne peut plus assis-
» ter aux sacrifices; ce châtiment est de tous le plus
» grave à leurs yeux: l'interdit se voit rangé au
» nombre des impies ou des scélérats; tout le monde
» l'abandonne, chacun fuit sa conversation; à son
» approche, de crainte d'être frappé de contagion,
» on ne lui rend aucun honneur, et il ne peut ja-
» mais espérer aucune justice.

» Les druides reconnaissent un chef qui exerce
» sur eux une autorité suprême; après sa mort, le
» plus éminent en mérite lui succède; si plusieurs
» présentent les mêmes titres, les druides choisis-
» sent entre eux, et jamais ils ne violent par la
» force des armes la liberté de cette élection.

» A une certaine époque de l'année, tous les drui-
» des se rassemblent sur les frontières du pays Char-
» train, centre de la Gaule; ils se réunissent dans
» un lieu qu'on regarde comme sacré: là, de tou-
» tes parts on accourt pour les consulter et se sou-
» mettre à leurs jugemens.

» On croit que cette institution a pris naissance
» en Bretagne, depuis elle s'est répandue dans la
» Gaule: aussi ceux qui veulent en approfondir
» avec plus de soin les mystères, vont en étudier
» les dogmes dans l'île des Bretons.

» Les druides sont exempts du service militaire;
» ils ne combattent point, ne paient point de tri-
» but; on les dispense de toutes charges: tant d'im-
» munités et de priviléges leur attirent une foule

» de jeunes gens que les principales familles leur
» recommandent ; ils y apprennent, dit-on, un
» grand nombre de vers ; quelques-uns consacrent
» vingt années à cette étude ; il ne leur est point
» permis de transcrire ces vers, quoique les lettres
» grecques soient en usage chez les Gaulois pour
» toutes les affaires publiques et privées : cette dé-
» fense paraît avoir deux motifs : le premier de ren-
» dre leurs dogmes plus respectables, en ne les di-
» vulgant pas ; le second de rendre plus active la
» mémoire de leurs disciples ; car il est reconnu
» que la mémoire se relâche lorsqu'elle se fie à l'é-
» criture.

» Ce qu'ils s'efforcent sur-tout de persuader à leurs
» disciples, c'est que les ames ne périssent point, et
» qu'après la mort elles passent dans d'autres corps :
» ils penseut que ce dogme, en faisant mépriser la
» mort, est le plus puissant aiguillon du courage.
» Ils leur enseignent ensuite la marche des astres,
» la forme du monde, l'étendue de la terre, la na-
» ture des choses, la puissance, la force et l'immor-
» talité des dieux.

Chevaliers. » L'autre classe prééminente dans la Gaule est
» celle des chevaliers. Leur usage, toutes les fois
» qu'il s'élève une guerre, est d'y prendre part,
» et avant l'arrivée des Romains, il n'y avait point
» d'année où chaque cité ne combattît soit pour at-
» taquer, soit pour se défendre. Tous se vouent au
» métier des armes. Le nombre des cliens, des Am-
» bactes, dont chacun d'eux se voit entouré, est pro-
» portionné à sa naissance et à ses richesses. Cet
» entourage plus ou moins grand est chez eux l'u-

» nique marque de distinction, de crédit et de
» puissance.

» Toute la nation gauloise est fortement attachée
» à ses croyances religieuses. Dans les maladies,
» dans les périls, on les voit immoler des hommes Sacrifices humains.
» pour victimes, et se vouer quelquefois même à
» la mort; ils ont recours aux druides pour ces sa-
» crifices; ils pensent que la vie d'un homme doit
» seule racheter la vie d'un autre homme, et ils
» croient qu'on ne peut autrement apaiser le cour-
» roux des dieux immortels; plusieurs de ces sacri-
» fices sont institués publiquement. On en voit qui
» construisent d'immenses statues d'osier qu'ils rem-
» plissent d'hommes vivans; ils y mettent le feu, et
» font ainsi expirer ces misérables dans les flammes.
» Les voleurs, les assassins sont, dans leur opinion,
» les victimes les plus agréables aux dieux, mais
» lorsqu'ils ne trouvent pas assez de coupables, les
» innocens mêmes sont envoyés au supplice.

» Mercure est le plus puissant de leurs dieux;
» ils en font un grand nombre de statues, et lui at- Divinités des Gaulois.
» tribuent l'invention des arts. C'est le guide de leurs
» voyageurs, le protecteur de leurs commerçans.
» Après lui ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et
» Minerve; leurs opinions sur ces divinités sont les
» mêmes que celles de toutes les autres nations. Ils
» croient qu'Apollon chasse les maladies, que Mi-
» nerve préside aux sciences et aux arts, Mars à la
» guerre, et que Jupiter gouverne l'empire céleste.

» Au moment de livrer bataille, ils vouent à
» Mars une partie de leur butin, et lui sacrifient
» les animaux dont ils se sont emparés : ce qu'ils

» réservent pour d'autres sacrifices est mis en dé-
» pôt dans des lieux destinés à cet usage. Plusieurs
» cités en gardent des amas considérables; le ter-
» rain qui les renferme est sacré; rarement un
» Gaulois méprise assez la religion pour en dé-
» tourner ou dérober la moindre partie; leurs lois
» punissent ce crime du plus horrible supplice, ce-
» lui de la croix.

» Ils se vantent d'être descendus de Pluton;
» c'est ce que les druides leur ont persuadé : d'a-
» près cette croyance, ils mesurent le temps non
» par le nombre des jours, mais par celui des nuits;
» ils commencent par elles leurs mois, leurs an-
» nées, de sorte que le jour suive constamment la
» nuit; enfin c'est la nuit et non le jour de leur
» naissance qu'ils célèbrent.

Usages particuliers.

» Pour tous les autres usages de la vie, ils diffè-
» rent peu des autres peuples; seulement ils ne
» permettent à leurs fils de les voir publiquement
» que lorsqu'ils sont adultes, et lorsqu'ils peuvent
» soutenir le poids des armes. Faire paraître en
» public un enfant en présence de son père se-
» rait pour eux une honte.

» Lorsque la dot d'une femme est estimée, le
» mari est obligé de lui en donner une égale; on
» met les biens en commun, et ils demeurent ainsi
» que les intérêts au survivant. L'époux exerce le
» pouvoir de vie et de mort sur sa femme et sur
» ses enfans. Lorsque quelque père de famille d'une
» naissance illustre meurt, et que sa mort inspire
» des soupçons contre sa femme, les parens se
» réunissent; elle subit la question comme une es-

» clave, et si elle est trouvée coupable, on la livre
» aux flammes, après lui avoir fait souffrir les plus
» cruels tourmens.

» Les funérailles des Gaulois sont, relativement
» à leur civilisation, magnifiques et somptueuses.
» Tout ce que le défunt paraissait avoir aimé de son
» vivant est brûlé sur son bûcher, même les ani-
» maux; et le temps n'est pas éloigné où l'on brûlait
» avec lui ceux de ses esclaves et de ses cliens qu'il
» chérissait le plus. »

On voit par ce tableau les soins que César s'était donnés pour étudier ses ennemis. Ce n'est que par la connaissance approfondie d'un peuple qu'on trouve le secret de le vaincre, de le soumettre et de le gouverner.

Après sa victoire, César jeta un pont sur la Saône (1), et passa en un jour ce fleuve que les Helvétiens n'avaient pu traverser qu'en trois semaines. Poursuivis de près et surpris de sa promptitude, ces peuples lui envoyèrent enfin des députés. Leur chef Divicon, célèbre par la victoire qu'il avait remportée sur Cassius, montra par la fierté de ses paroles que les vaincus n'attribuaient leur défaite qu'au hasard. Les Helvétiens députent Divicon à César.

« Si le peuple romain, dit-il, veut conclure la
» paix avec les Helvétiens, ils consentiront à s'é-
» tablir et à demeurer dans la partie des Gaules
» que César désignera. Mais s'il persiste à les com-
» battre, qu'il se souvienne des malheurs récens
» de l'armée romaine et de l'antique courage des

(1) L'Arar.

» Helvétiens. César ne doit ni les dédaigner, ni
» attribuer à sa vaillance l'avantage d'un combat
» imprévu dans lequel leurs troupes, séparées par
» un fleuve, ne pouvaient se soutenir mutuelle-
» ment. Nous avons appris de nos aïeux à triom-
» pher par le courage et non par la ruse. Réflé-
» chissez à votre entreprise, et craignez, en nous
» combattant, de rendre ces lieux à jamais célè-
» bres par les calamités du peuple romain et par
» la destruction de son armée. »

César leur répondit avec hauteur; leur reprocha les outrages qu'ils avaient faits aux alliés de Rome, et leurs tentatives pour traverser la province romaine. « Vous avez, leur dit-il, surpris et non
» vaincu Cassius; les dieux retardent quelquefois
» le châtiment pour le rendre plus certain, ou
» pour laisser le temps du repentir; je puis oublier
» vos anciennes injures, mais non les nouvelles;
» elles seront punies sévèrement, à moins que
» vous ne vous hâtiez de les réparer, d'indemniser
» les Allobroges, les Éduens, ainsi que nos autres
» alliés, et de me donner des otages pour garans de
» votre bonne foi. »

« Notre antique coutume, répliqua Divicon, est de
» recevoir des otages et non d'en donner; les Romains
» eux-mêmes en peuvent rendre témoignage. »

Ces paroles rompirent la conférence. Les Gaulois continuèrent leur marche; César les poursuivit, et sa cavalerie trop ardente fut repoussée avec perte par celle des Helvétiens, que cet avantage enorgueillit. Le général romain ne tarda pas à se convaincre que si la désunion et l'inconstance

des Gaulois pouvaient lui donner quelque facilité à vaincre les cités qui se déclaraient contre lui, elles devaient aussi l'empêcher de compter solidement sur l'appui de celles qui embrasseraient sa cause. Après quinze jours de marche, le défaut de vivres l'arrêta; les Éduens lui en avaient promis; et cependant ils n'arrivaient pas. Inquiet de ce retard, il rassemble les principaux Éduens qui se trouvaient dans son camp, et demande au premier d'entre eux, Liscus, vergobrète ou principal magistrat d'Autun, ce qui pouvait occasionner l'inexécution de ces promesses : « C'est pour vous, dit-il, » que j'ai pris les armes; je combats pour vous » venger; vous avez autant d'intérêt que moi à nos » succès; j'avais compté sur votre secours, et vous » me livrez sans vivres à la merci de nos ennemis. » Je vous regardais dans cette guerre comme des » alliés ardens et fidèles, mais vous n'en êtes que » les témoins indifférens. » Complots des Éduens.

Liscus touché de ce reproche, dit alors à César que, bravant le péril certain auquel il s'exposait, il se décidait à lui tout dévoiler. « Apprenez, poursuivit-il, que dans ma cité les magistrats ont » perdu tout pouvoir : quelques hommes audacieux » se sont emparés de la faveur populaire; ils ont » persuadé à la multitude qu'on ne devait pas vous » envoyer de vivres, et que, si les Éduens perdent l'espoir de la suprématie dans les Gaules, il » vaut mieux qu'elle appartienne aux Helvétiens, » Gaulois comme eux, qu'à des Romains qui renverseraient notre liberté : ces mêmes factieux » correspondent avec l'ennemi, et l'informent de

» tous vos desseins. J'avoue que jusqu'ici la crainte
» qu'ils m'inspirent m'avait imposé silence. »

Dans une conférence plus secrète, Liscus confirma les soupçons formés depuis long-temps dans l'esprit de César contre l'Éduen Dumnorix. Il était en effet le chef de la faction liée aux Helvétiens; cet homme riche et ambitieux, grossissant sa fortune par les fermes et par les droits de péages, qu'il levait à bas prix, augmentant son crédit par ses largesses, et soldant un corps nombreux de cavaliers qui l'entourait, avait acquis une grande autorité dans sa ville comme dans les cités voisines; il avait marié sa mère à un chef distingué des Berruyens; il s'était lui-même uni par les liens du mariage à une Helvétienne, et manifestait une grande haine pour les Romains, sur-tout depuis que César soutenait contre lui l'autorité de son frère Divitiac. Les Helvétiens lui faisaient espérer le trône, et il les servait avec ardeur.

Enfin César apprit que c'était à la trahison des cavaliers de Dumnorix que les Romains devaient attribuer leur récent échec: instruit de tous ces complots et contenant son courroux, il en parla à Divitiac, dont l'ame généreuse parvint à le fléchir en faveur de son frère. Cependant il fit arrêter Dumnorix, lui dit qu'il avait tout découvert et tout pardonné, à condition seulement qu'il réparerait ses torts; la liberté lui fut ensuite rendue; mais des agens fidèles surveillèrent sa conduite : la modération de César lui rendit l'amitié des Éduens, et l'abondance reparut dans le camp.

Bientôt il atteignit les ennemis; Labiénus à leur insu s'était porté derrière une montagne, sur leur

flanc. Dès qu'il y fut arrivé, César feignit de se retirer et de se rapprocher d'Autun (1). Les Helvétiens, attribuant ce mouvement à la crainte, le poursuivent avec plus d'ardeur que d'ordre; alors les légions s'arrêtent, se rangent en bataille, et le signal du combat est donné. Bataille près d'Autun.

César sentait que ce jour allait décider de sa destinée: voulant ôter aux Romains tout espoir de fuite, et rendre le péril commun à tous, il ordonne d'éloigner les chevaux, sans excepter même le sien, harangue ses troupes, et commande l'attaque.

Les ennemis soutiennent d'abord le choc avec intrépidité; leurs boucliers sont criblés par les dards des Romains; ils les jettent et combattent nus; enfin couverts de blessures ils reculent; l'armée romaine les suit. Mais tout à coup leur corps de réserve, composé de Boïens et de Tulingiens, fond sur les flancs de la ligne romaine et la tourne; les Helvétiens reprennent courage et renouvellent avec fureur le combat; il fut long-temps douteux; les Romains, faisant front par-tout, par-tout repoussent les assaillans; enfin l'ennemi fatigué se retire, mais sans tourner le dos, et continue à se battre jusqu'au lieu où il avait enfermé ses bagages, derrière les chariots dont il s'était fait un rempart; là les Helvétiens se défendirent encore long-temps à coups de flèches, de pique et de lance; enfin on força leur camp. Un fils et une fille d'Orgétorix tombèrent dans les fers; la plus grande partie des Helvétiens périt; cent trente

(1) Bibracte.

mille hommes se sauvèrent dans le pays des Lingons, habitans de Langres.

La perte des Romains avait été considérable; César, occupé à soigner les blessés, à faire enterrer les morts, ne put poursuivre les ennemis; mais, dans l'espoir de retarder leur marche, il envoya des courriers aux Lingons pour leur défendre de donner des subsistances aux vaincus, sous peine de s'attirer la guerre; ils obéirent, et les Helvétiens découragés envoyèrent des députés qui demandèrent à genoux la paix.

César exigea d'eux qu'ils rendissent les esclaves, déposassent les armes, et donnassent des otages. Six mille Bernois (1), ne voulant pas souscrire à ces conditions, tentèrent seuls de gagner le Rhin; mais ils furent arrêtés dans leur route et pris : le reste des Helvétiens se soumit aux lois du vainqueur.

Retour des Helvétiens.

César leur ordonna de retourner en Helvétie pour la défendre contre les Germains, et de rebâtir leurs villes et leurs bourgades. Les registres trouvés dans leur camp prouvèrent qu'à son départ cette nation était composée de trois cent soixante-huit mille personnes, dont quatre-vingt-douze mille portaient les armes; après leur désastre cent dix mille seuls revirent leur patrie.

Une si éclatante victoire répandit par-tout la renommée de César; les principaux chefs de la Gaule celtique accoururent le féliciter. Ils le remercièrent de les avoir délivrés de l'invasion des Helvétiens, et lui demandèrent la permission d'assembler, sui-

(1) Urbigènes.

vant leur usage, des députés de toutes les cités pour délibérer sur les intérêts généraux de la Gaule, et relativement à des propositions qui exigeaient leur commun consentement.

Après avoir obtenu son approbation, ils se réunirent et firent serment de ne rien laisser transpirer du résultat de leurs délibérations.

L'assemblée étant séparée, les mêmes députés revinrent trouver César; ils le conjurèrent de garder un secret inviolable sur ce qu'ils allaient lui confier.

Divitiac portait la parole : «Deux factions rivales, » dit-il, celles des Éduens et des Arverniens, dé» chiraient la Gaule; les derniers, unis aux Séqua» niens, ont commis l'imprudence inouie d'appeler » à leur secours les Germains. Ces hommes sau» vages et féroces n'ont, pour la première fois, passé » le Rhin qu'au nombre de quinze mille hommes; » mais bientôt, tentés par la richesse et par la fer» tilité de notre patrie, cent vingt mille de leurs » compatriotes les ont suivis, et sont entrés dans les » Gaules. Les Éduens, vaincus par eux dans de fré» quens combats, ont vu périr leur sénat et presque » toute la noblesse. Ce peuple, qui par son courage » et par son alliance avec Rome s'était acquis tant » de crédit dans la Gaule, s'est vu contraint de don» ner en otages aux Séquaniens leurs plus nobles » citoyens. On leur a fait jurer de ne point rede» mander ces otages, et de ne jamais implorer le » secours des Romains. Moi seul, continua Divitiac, » refusant de me soumettre et de livrer mes en» fans, j'ai pu, sans parjure, fuir ma patrie, et de» mander au sénat la protection de Rome.

Divitiac. Son discours.

» Au reste, le sort des Séquaniens vainqueurs est
» encore plus triste que celui des Éduens vaincus;
Arioviste. » leur allié Arioviste, roi des Germains, s'est em-
» paré du tiers de leurs terres : dernièrement en-
» core ils y ont établi une colonie de vingt-quatre
» mille barbares. Bientôt tous les Germains passe-
» ront le Rhin pour vivre de nos dépouilles. C'est
» sur-tout depuis sa dernière victoire, remportée
» près d'Amagetobrie, qu'Arioviste, devenu plus
» superbe, plus violent, nous contraint à lui livrer
» les enfans des familles les plus distinguées; le
» moindre retard dans l'exécution de sa volonté nous
» expose aux plus cruels supplices : il est impossible
» de supporter plus long-temps la tyrannie de cet
» homme audacieux, irascible et barbare. Si César
» et le peuple romain ne nous secourent, il faudra
» que tous les Gaulois, à l'exemple des Helvétiens,
» abandonnent leurs champs, et cherchent, loin de
» la Germanie, d'autres foyers et une autre fortune.

» Si Arioviste était informé de notre démarche,
» tous les otages qui sont entre ses mains périraient
» cruellement. César peut seul, par la force de
» son armée, par le bruit de sa récente victoire,
» par le respect porté au nom du peuple romain,
» empêcher qu'une plus grande multitude de Ger-
» mains ne passe le Rhin, et ne livre toute la
» Gaule sans défense aux outrages d'Arioviste. »

Les gémissemens des assistans, la contenance abattue, la honte et le silence des députés séquaniens confirmèrent les paroles de Divitiac. Le terrible Arioviste semblait être présent à leurs yeux. César les rassura par ses promesses.

« J'ai, dit-il, autrefois rendu service à ce prince, » et j'espère qu'en ma faveur il arrêtera le cours de » ses injustices. » Un motif plus réel et plus puissant déterminait César à secourir les Gaulois ; indépendamment de la honte qu'il aurait éprouvée en laissant opprimer les Éduens, anciens alliés de Rome, son ambition voyait dans Arioviste un rival redoutable. Le Rhône seul séparait la Séquanie de la province romaine, et les Germains, en s'habituant à passer le Rhin, pouvaient menacer l'Italie d'une invasion non moins formidable que celle des Cimbres et des Teutons.

César envoya des ambassadeurs au roi des Germains pour lui demander une conférence, et le prier d'indiquer à cet effet un lieu également distant de leurs frontières.

Arioviste répondit qu'une armée ne pourrait marcher sans dépense et sans embarras ; qu'il ne voyait point de sûreté à s'approcher seul des limites romaines ; que si César voulait lui parler, c'était à lui à venir le chercher ; qu'au reste il ne comprenait pas de quel droit César et les Romains prétendaient s'interposer entre lui et les ennemis qu'il avait vaincus.

César prit alors le parti de lui écrire ; il lui rappela son alliance avec les Romains, et lui déclara que pour la conserver il devait rendre aux Éduens et aux Séquaniens leurs otages et leur indépendance, qu'autrement, d'après les ordres du sénat, il saurait défendre ses alliés par les armes.

Arioviste répondit avec arrogance, alléguant les droits des vainqueurs sur les vaincus, et l'exemple

des Romains qui n'avaient jamais souffert qu'on les empêchât de gouverner librement les pays conquis par eux. « Les Éduens, disait-il, subissaient le sort » de la guerre; défaits en plusieurs batailles, ils ne » pouvaient conserver la paix qu'en payant le tri- » but exigé. En cas de refus, l'appui de Rome ne » leur serait d'aucun secours. Si vous voulez, Cé- » sar, tenter la fortune des armes contre un roi » qu'on n'a jamais attaqué impunément, vous con- » naîtrez bientôt à vos dépens ce que peut le cou- » rage d'un peuple qui depuis quinze ans n'a dormi » que sous la tente. »

César marche contre les Germains.

Cette réponse et les nouvelles que César reçut de Trèves, dont les habitans se voyaient menacés d'une ruine prochaine par les Suèves, le décidèrent à marcher sans délai contre les Germains. Il voulut, par cette promptitude, prévenir l'accroissement redoutable que l'arrivée des cent cantons suèves aurait donné aux forces d'Arioviste, s'il leur avait laissé le temps de passer le Rhin et de se joindre aux Germains. Apprenant d'ailleurs qu'Arioviste s'avançait du côté de Besançon (1), ville importante par sa situation et par sa richesse, il marcha jour et nuit, s'empara de cette cité, et y trouva une grande quantité de vivres et de munitions.

Au moment où ce succès semblait lui en promettre de plus importans, l'inconstante fortune, qui se plaît à renverser en un instant les hommes et les états qu'elle a élevés le plus haut, parut abandonner César. Les récits des Gaulois effrayés,

(1) Vesontium.

les relations exagérées des voyageurs sur le nombre, la force, la taille colossale et l'aspect terrible des Germains, répandent dans le camp romain une terreur soudaine; ces légions, qui ont tant de fois parcouru le monde en vainqueurs et dompté les peuples les plus belliqueux, tremblent au bruit de l'approche des Germains, méconnaissent la voix de leur chef, craignent de combattre, refusent de marcher, et demandent le signal de la retraite avec autant d'emportement qu'ils avaient coutume de provoquer celui des batailles.

Tout autre que César eût été perdu; son éloquence et sa fermeté triomphèrent de la peur et de la révolte; bravant les rebelles et les menaçant de combattre sans eux les barbares, avec la dixième légion qui seule lui restait fidèle, au lieu de retarder l'ordre du départ, il le hâte; on l'exécute, et la honte fait renaître le courage.

Lorsque les deux armées furent à six milles l'une de l'autre, Arioviste proposa une conférence à César : c'était un piége pour le surprendre; César le pressentit, et se rendit au lieu indiqué sans crainte, mais non sans précautions.

Dans ce court entretien, César parla probablement avec peu de franchise de l'indépendance que le sénat voulait assurer à la Gaule et de la protection qu'il devait à ses alliés; Arioviste se contenta de lui répondre qu'il pénétrait ses véritables projets de conquête, voilés sous l'apparence d'une fausse modération, et qu'en s'y opposant, comme il y était résolu, il se concilierait l'amitié des plus grands personnages de Rome, dont plusieurs l'avaient se-

crètement excité à faire périr César. S'efforçant ensuite de prolonger l'entretien, il propose au général romain de partager entre eux la Gaule, au lieu de se la disputer.

Soudain César s'aperçoit que quelques cavaliers germains attaquent son escorte, lui lancent des traits, et cherchent à l'envelopper; alors, rompant brusquement la conférence, il rejoint avec rapidité son camp.

Cependant, soit qu'une apparente modération lui parût nécessaire pour s'attirer encore plus de respect dans les Gaules, soit qu'au moment d'attaquer de tels ennemis, la rebellion récente des légions lui eût laissé quelque méfiance, accueillant une nouvelle demande d'Arioviste, il lui envoya deux députés pour traiter de la paix; mais ce prince farouche, changeant d'avis par caprice ou pour plaire à la multitude, traita les envoyés romains comme des espions et les jeta dans les fers.

Peu de jours après les Romains lui présentèrent le combat; mais il le refusa et se tint constamment retranché dans son camp.

Prédiction des femmes germaines.

César, étonné d'une timidité qui répondait mal à tant d'arrogance, ne tarda pas à en savoir la cause; il apprit que les femmes germaines, dont ces peuples regardaient les paroles comme des oracles, avaient déclaré que les Germains seraient vaincus s'ils combattaient avant la nouvelle lune. Le général romain, prompt à sentir le parti qu'il peut tirer de cette superstition, marche sans tarder avec toutes ses forces contre l'ennemi, et le contraint par une brusque attaque à sortir de son camp pour le dé-

fendre : ainsi la bataille s'engage. César, à la tête de son aile droite, enfonce d'abord l'aile gauche des Germains; mais après une violente résistance, le reste de ses légions plie devant les barbares.

Crassus, qui commandait une réserve de cavalerie, s'aperçoit de ce désordre, fond sur le flanc des Germains, et rétablit le combat. De ce moment la victoire ne fut plus douteuse; les Germains, frappés de terreur, fuient de toutes parts : ils sont poursuivis, massacrés; la plupart périssent sous le fer des Romains ou dans les flots; Arioviste ne regagne l'autre rive du Rhin qu'avec peu des siens.

Au bruit de sa défaite, les Suèves s'éloignèrent de ce fleuve, et la Gaule, ainsi délivrée de ces dévastateurs féroces, n'eut plus à redouter que son libérateur. César délivre la Gaule des Germains.

César, ayant, en une seule campagne, terminé deux guerres et vaincu deux peuples si renommés, établit ses légions en quartier d'hiver dans la Séquanie sous les ordres de Labiénus, et rentra lui-même dans la Cisalpine, d'où il pouvait à la fois veiller sur les mouvemens de ses ennemis dans les Gaules et de ses rivaux dans Rome.

Il devait et pouvait compter sur l'affection des Éduens et des Séquaniens, délivrés par lui du joug intolérable des Germains. Les peuples voisins de la province romaine s'étaient peu à peu accoutumés au repos, dont un trop grand amour dispose à la dépendance; mais dans les autres parties de la Gaule, les triomphes de César et l'établissement de ses légions en Séquanie répandaient une vive inquiétude. Les citoyens craignaient pour leur liberté; les chefs

redoutaient une protection trop dominante, et qui pouvait mettre un frein à leur ambition. Trop mécontens pour rester tranquilles, trop peu hardis pour oser les premiers attaquer un vainqueur si redoutable, ils fondèrent leur espoir sur l'ardeur, la force, le courage des Belges, qui, au bruit de la défaite des Helvétiens et des Germains, avaient résolu de défendre la liberté gauloise, et d'opposer une digue formidable au torrent qui menaçait de la renverser.

Les Gaulois s'unissent contre César.

De toutes parts on leur envoya des députés pour aigrir leur ressentiment et pour les affermir dans leurs résolutions. César apprit, par les rapports de Labiénus, que les peuples de la Belgique, qui formait le tiers de la Gaule, contractaient ensemble des traités, couraient aux armes, se donnaient mutuellement des otages, et devaient se réunir tous sur leurs frontières.

Le moindre retard eût fait soulever les trois quarts de la Gaule; César, qui savait mieux que tout autre général le prix du temps, part rapidement d'Italie, rejoint ses troupes, renforce son armée par de nouvelles légions, y joint un corps nombreux d'Éduens et des escadrons de cavalerie tirés de Trèves, et arrive promptement chez les Rhémois. Sa présence raffermit dans son alliance ce peuple limitrophe des Belges, et vivement sollicité par eux de se réunir à leur ligue.

La promesse de sa protection, la menace de ses armes, ne purent produire le même effet sur les habitans de Soissons (1); leur roi Galba s'était

(1) Suessiones.

allié aux Belges, qui lui avaient déféré le commandement général des forces de la confédération; il leur amena cinquante mille hommes; les Sennonais (1) embrassèrent le parti de César; il sut par eux, avec précision, le nombre des ennemis qu'il devait combattre.

Leur armée réunie s'élevait à trois cent quarante mille hommes; les Bellovaci (2) seuls en fournissaient soixante mille; le reste était composé des Nerviens (3), Atuatici (4), Atrébates (5), Ambiani (6), Moréni (7), Menappi (8), Calètes (9), Vélocassi (10), Veromandici (11) : quelques autres, comptés parmi les nations germaines, avaient donné quarante mille combattans : c'étaient les Condrusi (12), les Éburons (13), les Cœresi (14) et les Pœmani (15).

Les Atuatici descendaient d'un reste de Cimbres et de Teutons échappés au fer de Marius, et qui avaient obtenu un établissement dans les Gaules.

Les Romains rencontrèrent l'ennemi sur les bords de l'Aine. L'armée belge occupait trois lieues de terrain. César, dans le dessein de les effrayer par une diversion, envoya Divitiac avec les Éduens sur le territoire de Beauvais pour le ravager. Mais avant de livrer bataille, voulant aguerrir le courage de ses troupes, et connaître celui des Belges ainsi que leur manière de combattre, il ne hasarda, pendant quelques jours, que des affaires de postes et

(1) Peuples de Sens.—(2) Beauvais—(3) Hainaut.—(4) Namur.—(5) Saint-Omer.—(6) Amiens.—(7) Brabant.—(8) Gueldre.—(9) Caux.—(10) Vexin.—(11) Vermandois.—(12) Condros.—(13) Liége.—(14) Bouillon.—(15) Luxembourg.

des escarmouches, dans lesquelles sa cavalerie eut l'avantage.

Bientôt les ennemis en grand nombre se portèrent sur Bièvres (1), dont ils voulaient s'emparer. César alors les attaqua dans leur marche, et les força de renoncer à leur dessein.

Au moment où ce combat plus sanglant que décisif venait de se terminer, les Belges apprennent que les Éduens dévastent le pays des Bellovaci; à cette nouvelle, l'union cesse parmi eux; chaque peuple craint pour ses foyers et veut aller les défendre; le tumulte règne dans le camp, la voix des chefs n'est plus écoutée; tous, sans ordre, sans plans, sans prudence, se séparent, et prennent les diverses routes de leurs pays.

Ils se divisent.

César les poursuit vivement, en tue un grand nombre; le reste se rallie, et combat avec fureur, mais en désordre : aussi disputèrent-ils plus la vie que la victoire; enfoncés de tous côtés, après un grand carnage, ils cherchèrent leur salut dans la fuite.

César, toujours habile à profiter d'un succès, entra rapidement dans le Soissonnais; il attaqua brusquement Noyon (2). Mais la hauteur des murailles et la profondeur des fossés de cette place l'empêchèrent de la prendre d'assaut; il l'assiégea en règle; les habitans, effrayés à l'aspect des machines de guerre qui leur étaient inconnues, demandèrent la paix et l'obtinrent par l'entremise des Rhémois. César leur laissa leurs terres, et leur rendit la liberté, ainsi qu'aux deux fils de Galba qui les commandaient.

Prise de Noyon et de Beauvais.

(1) Bibrac. — (2) Noviodunum.

Beauvais (1), non moins effrayé, se soumit également; Divitiac, leur vainqueur, apaisa le ressentiment de César contre eux. Seulement on en exigea six cents otages, comme garans de leur soumission.

Il fallait encore combattre les peuples d'Amiens et du Hainaut, fortifiés par le secours de ceux de Saint-Omer, du Vermandois et de Namur. L'indépendance de la Gaule voyait en eux ses plus fermes soutiens et ses plus ardens défenseurs : il était presque également difficile d'ébranler leur courage et de pénétrer dans leur pays, couvert de bois, de marais, et coupé par des haies de ronces aussi serrées que des murailles : la cavalerie n'était presque d'aucun usage dans une telle contrée; leur principale force consistait en infanterie.

Combat sur les bords de la Sambre.

César surmonta tous les obstacles d'une route si peu praticable, et s'approcha des rives de la Sambre (2) sans prévoir le péril imminent qui l'y attendait. Quelques Gaulois qui servaient sous ses ordres le trahirent, et informèrent secrètement les Belges de ses desseins, des heures de son départ, de la direction de ses colonnes, et de l'ordre de sa marche.

Les Belges, profitant de ces avis, cachent leurs troupes dans des bois épais; ils laissent passer les Romains qui s'avancent avec tranquillité, ne voyant point d'ennemis. Dès que le camp de César est tracé, au moment où ses soldats, ayant quitté leurs armes, sont dispersés, les uns pour dresser les tentes, d'autres pour travailler aux retranchemens, le reste pour chercher des fourrages, de l'eau et du bois,

(1) Bratuspantium. — (2) Sabis.

l'armée gauloise, couverte par les ombres de la nuit, sort de la forêt et tombe avec impétuosité dans le camp tout ouvert, au milieu des légions éparses et désarmées.

La terreur est générale; le danger se trouve partout; l'espoir, nulle part; tout paraît perdu. Le génie seul de César est inébranlable; seul il cherche, il prévoit les ressources, donne les ordres, les exécute, réveille le courage, et fait espérer encore non-seulement le salut, mais la victoire; il plante de sa main l'étendard, signal de ralliement; il fait sonner la charge; il appelle les soldats aux armes; à sa voix chacun prend son glaive, sans chercher à se couvrir de casque ni de bouclier. En un instant, quoique mêlées, des masses entières de Romains se forment, et se rangent en cohortes, en légions : une longue habitude de discipline avait tant exercé à l'ordre, qu'il renaissait comme de lui-même, au milieu de ce tumulte.

Ce jour devait détruire l'armée romaine, ou enlever à la Gaule son dernier espoir de liberté. De tels motifs portent des deux côtés l'excès de l'irritation jusqu'à la furie. On se mêle, on combat corps à corps; chacun est plus occupé à frapper son ennemi qu'à repousser ses coups. Après de longs efforts Labiénus, parvenu à entamer le centre et l'aile gauche des Belges, les enfonce et les poursuit jusqu'à leur camp.

Mais dans le même temps Boduognat, roi des Nerviens, se précipite avec une foule de guerriers contre l'aile commandée par César. La cavalerie auxiliaire de Trèves prend la fuite. Une partie des Nerviens

s'empare du camp des Romains; l'autre attaque en tête et en flanc deux légions, qui, dans le combat, s'étaient séparées : ces deux légions, enveloppées, pressées par la masse effroyable des ennemis, se trouvent tellement resserrées que les soldats ne peuvent ni marcher ni faire usage de leurs armes; les officiers principaux de la douzième légion tombent percés de coups.

Dans cette position presque désespérée, César arrache le bouclier d'un simple soldat, appelle par leur nom tous les centurions, et les exhorte à tenter encore un effort généreux : il charge à leur tête les plus intrépides assaillans, les écarte, les repousse et les force à ralentir leurs attaques. Les deux légions, plus libres de leurs mouvemens, se rapprochent, s'adossent et se défendent avec moins d'inégalité.

Deux légions, laissées à l'escorte des bagages, arrivent enfin et les secourent. Cependant le nombre des Gaulois était encore près de triompher de la résistance des Romains, lorsque tout à coup Labiénus, qui s'était rendu maître du camp des ennemis, instruit du péril de César, lui envoie la dixième légion. A sa vue, tout change de face. La cavalerie auxiliaire se rassure et revient; les Nerviens redoublent en vain leurs attaques : furieux de voir qu'une victoire presque certaine leur échappe, ils s'acharnent au combat; assaillis de toutes parts, ils aiment mieux succomber que fuir. Leurs morts entassés forment de sanglantes collines, sur lesquelles ceux qui leur survivent montent, et, comme du haut d'une tour, lancent contre les Romains les traits que ceux-ci leur ont jetés. Chacun d'eux ne pense point à éviter

la mort, mais à vendre chèrement sa vie; enfin sur le champ de bataille tous ces intrépides Nerviens combattirent et périrent.

La nation presque tout entière fut détruite; les vieillards, les femmes et les enfans qui s'étaient réfugiés dans leurs marais, implorèrent la clémence de César; il leur laissa la vie, la possession de leurs terres, faible consolation de la mort de leurs familles et de la perte de la liberté. On sut par eux que de six cents sénateurs ils étaient réduits à trois, et de soixante mille combattans à cinq cents. Leur pays resta sous la protection des Romains.

César poursuit ses conquêtes.

D'un autre côté, les Atuatici (1), ces fiers enfans des Cimbres, après avoir été repoussés par Labiénus, avaient regagné leurs frontières, et s'étaient retirés dans une place forte située sur un rocher élevé, défendue par un double mur, garnie de palissades et environnée de précipices; ils la croyaient imprenable.

César les y poursuivit et les somma de se rendre. Du haut de leurs murs ils lui répondirent par des bravades et par des outrages; mais lorsqu'ils virent le menaçant bélier, et tout l'appareil formidable des catapultes, des balistes, des madriers, des mantelets, enfin lorsqu'ils aperçurent les tours roulantes qui s'approchaient et dominaient leurs remparts, désespérant de résister par la force à ces machines inconnues, ils résolurent d'opposer la perfidie à l'art, et feignirent de se rendre.

Ayant jeté dans les fossés leurs armes, par l'ordre

(1) Namur.

de César, ils en cachent un grand nombre dans les lieux les plus secrets de leurs maisons; les portes s'ouvrent; les vainqueurs entrent et sont reçus avec une appareute soumission. Le soir César, dont la prudence veillait sans relâche, sort avec ses légions et les ramène dans leurs retranchemens. Au milieu de la nuit les habitans s'arment, s'avancent sans bruit et s'efforcent d'escalader les remparts du camp; mais les Romains étaient sur leurs gardes, ils repoussent les assaillans, les poursuivent, et entrent pêle-mêle avec eux dans la ville. César réduisit en esclavage ce peuple infortuné; cinquante-trois mille furent vendus à l'encan. Cette rigueur, qui aurait dû soulever le reste de la Gaule, la découragea.

Une seule légion, envoyée dans l'ouest, et commandée par Crassus, soumit les peuples de Vannes (1), Coutances (2), Carlier (3), Dinant (4), Lamballe, Seez (5), Évreux (6) et Rennes (7). La terreur inspirée aux Gaulois ne s'arrêta point à leurs limites; de tous côtés les barbares envoyèrent à César des députés, des otages et des assurances de paix.

Après de si grands succès, certain que la crainte prolongerait la soumission, il établit ses troupes à Chartres (8), en Anjou (9) et en Tourraine (10), et partit pour l'Italie.

Sergius Galba était resté par ses ordres dans le pays situé entre la Savoie, le lac Leman, le Rhône

Sergius Galba soumet une partie des Gaules.

(1) Venètes. — (2) Unelli. — (3) Osismi. — (4) Curiosolites. — (5) Sesuvii. — (6) Aulerci. — (7) Rhedons. — (8) Carnotes. — (9) Andes. — (10) Turones.

et les Alpes. Les peuples qui l'habitaient étaient ceux du Chablais et du Valais. César voulait s'en rendre maître, et ouvrir une grande route pour faciliter les communications du commerce.

Après quelques combats, leurs cantons s'étant soumis, Galba envoya une partie de sa légion en quartiers dans le haut Valais (1), il resta avec l'autre dans le pays du Chablais (2); un bourg appelé Martigny fut le lieu qu'il choisit pour y placer son camp. Mais avant qu'il eût achevé de le fortifier, les Gaulois, le voyant posté dans un vallon étroit dominé de toutes parts, résolvent en secret de le surprendre et de l'exterminer.

Au point du jour, les Romains aperçoivent une foule de combattans qui du haut des montagnes les accablent de pierres et de dards; l'air retentit de leurs cris. D'autres se précipitent en masses pour forcer les retranchemens; quelques officiers conseillaient la retraite, Galba se décide à la défense.

Le combat fut long, douteux, et le péril extrême; un moment on crut que le camp allait être pris d'assaut; dans cet instant critique deux officiers intrépides, Baculus et Volucinius, accourent et proposent hardiment de tenter une sortie générale; elle s'exécute, étonne, et réussit. Le tiers des Gaulois est massacré, le reste fuit : mais Galba, ne croyant pas devoir s'exposer plus long-temps avec un si petit nombre de troupes au milieu d'une population turbulente et belliqueuse, rentre dans la province romaine.

(1) Séduni. — (2) Véragri.

César espérait alors qu'après avoir soumis la Celtique, vaincu les Belges, chassé les Germains, et comprimé la rebellion des montagnards, il pourrait tranquillement tourner ses armes contre l'Illyrie; mais son attente fut trompée; la liberté qu'il croyait abattue se releva, et la Gaule subjuguée reprit tout à coup les armes.

Ce qu'on aurait peine à croire d'après ce qui se disait alors de la fertilité de cette contrée, c'est que Crassus, qui en occupait le centre, se trouva dépourvu de vivres; plusieurs députés se rendirent, par ses ordres, dans les cités maritimes, afin d'en obtenir. Deux d'entre eux, Vélanius et Silius, arrivèrent à Vannes, capitale des Venètes. C'était le peuple le plus puissant de la côte, il en possédait presque tous les ports; le nombre de ses vaisseaux, l'habileté de ses marins, faisaient redouter ses armes : son commerce avec la Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre; et les tributs imposés par lui aux navigateurs de toutes les nations, accroissaient journellement sa richesse.

Enhardis par l'absence de César, les Venètes, levant l'étendard de l'indépendance, jettent en prison les députés romains, et persuadent aux cités voisines d'imiter leur exemple. Les Venètes profitent de l'absence de César.

Tous les peuples de la côte entrent dans cette ligue; chacun jure d'être libre comme ses aïeux, et de ne plus souffrir la domination des Romains; enfin ils déclarent à Crassus qu'il ne reverra ses députés qu'en rendant les otages gaulois.

Ces nouvelles sont promptement transmises à César; frappé de leur importance et du péril qu'elles

annoncent, il ordonne en hâte de construire sur la Loire (1) des vaisseaux légers; fait rassembler de toutes parts des pilotes, des matelots, et court précipitamment dans la Gaule pour y réveiller la crainte chez les ennemis, et rendre l'espérance aux Romains.

Il revient dans les Gaules.

Les Venètes n'ignoraient pas à quelle vengeance ils s'étaient exposés en rompant la paix et en outrageant les ambassadeurs. La difficulté des chemins, coupés par les flots dans les hautes marées, l'appui d'un océan orageux, la force même de leur position, ne leur inspiraient point une fausse sécurité. Ils prirent activement toutes les mesures de défense nécessaires pour soutenir et pour justifier leur audace.

Armement des Venètes

Ils fortifièrent leurs villes, enlevèrent les grains des campagnes, doublèrent le nombre de leur vaisseaux, excitèrent toute l'Armorique à prendre les armes, et demandèrent même des secours aux Bretons, aujourd'hui les Anglais.

D'autres sujets de crainte occupaient encore la prévoyance de César; il connaissait la mobilité des Gaulois, leur promptitude à conclure et à rompre la paix, leur penchant pour la liberté, leur haine pour la servitude. Redoutant avec raison que le mouvement imprimé par les Venètes ne devînt général, il crut nécessaire de diviser ses forces, et pendant qu'il combattrait les peuples rebelles, de surveiller ceux qui n'attendaient que l'occasion de le devenir.

(1) Ligerie.

Labiénus fut chargé de contenir Trèves, Reims, la Belgique, et d'en imposer aux Germains. Il envoya Crassus en Aquitaine, avec douze cohortes et un grand corps de cavalerie, afin d'empêcher que ces peuples ne secourussent la Celtique. Titurius Sabinus avec trois légions occupa le centre de l'Armorique.

Le Poitou et la Saintonge étaient restés soumis; c'était là qu'on avait construit et armé des vaisseaux. Décius Brutus s'y rendit et prit le commandement de la flotte. César à la tête de son armée de terre marcha contre l'ennemi. Chaque pas de sa route était semé d'obstacles : dans les hautes marées, les flots entouraient les villes de la côte, et les rendaient inabordables; situées sur des langues de terre étroites, leur approche, même dans les temps de la basse mer, était périlleuse; et lorsqu'on parvenait à forcer leurs remparts, les habitans se réfugiaient sur leurs vaisseaux, ou dans les îles voisines, de sorte qu'après avoir perdu beaucoup d'hommes et de temps, les vainqueurs n'avaient pris que des murailles désertes.

Obstacles pour César.

La flotte n'éprouvait pas moins de difficultés; exposée aux tempêtes sur le vaste Océan, aucun port ami ne lui offrait de refuge. Les vaisseaux gaulois, construits en bois de chêne, avaient un fond plus plat que ceux des Romains, ils échouaient avec moins de danger, quand le reflux les mettait à sec; leurs proues et leurs poupes plus élevées résistaient avec plus de force aux vagues de la mer et aux éperons des navires ennemis. Leurs ancres suspendues à des chaînes de fer les faisaient mouiller par-tout avec

plus de sûreté; enfin leurs voiles, au lieu de lin, étaient faites d'une peau molle et flexible que la violence des vents ne pouvait déchirer. Ils avaient la supériorité en force, en nombre et en solidité; les vaisseaux de César ne les surpassaient qu'en légèreté.

L'armement naval et le siége de plusieurs villes consumèrent la plus grande partie de l'été. Dès que la flotte fut prête, César, qui savait que pour comprimer une rebellion il faut en attaquer le foyer, marcha droit contre Vannes. Son armée navale le suivit. Les Venètes envoyèrent au-devant d'elle deux cent vingt vaisseaux : bientôt les deux flottes se livrèrent bataille.

Combat naval décisif.

Les Gaulois, du haut de leurs remparts, et César, du sommet d'une montagne qu'il occupait, furent témoins de ce mémorable combat. Les navires élevés des Venètes dominaient ceux des Romains et leur lançaient de haut en bas, avec un grand avantage, une nuée de javelots, de dards et de flèches. Auprès de ces immenses navires, ceux des Romains ne ressemblaient qu'à de frêles chaloupes. Mais pour remédier à cette inégalité, César avait inventé une arme dont la nouveauté eut un plein succès. Ses marins, portant des faux tranchantes, emmanchées à de longues perches, accrochaient les voiles de l'ennemi et les déchiraient. Après quelques heures d'une mêlée sanglante, les vaisseaux gaulois se trouvent tout à coup, par l'effet de ces faux terribles, dépourvus de leurs voiles et de leurs agrès; toute manœuvre leur devient impossible. Les Romains sautent à l'abordage, et combattent alors comme sur

terre avec l'avantage de leur adresse exercée et de leur armure. Déjà ils s'étaient rendus maîtres d'une grande partie des vaisseaux gaulois, le reste cherchait à fuir; mais un calme plat survient et s'oppose à leur retraite : cet accident rendit leur ruine complète; leurs bâtimens furent détruits, leurs équipages égorgés, et très-peu de navires purent, dans ce désastre, échapper à la faveur des ombres de la nuit.

La fermeté des Venètes ne survécut point à la destruction de leurs forces maritimes; perdant le courage avec l'espoir, ils se rendirent à discrétion, et implorèrent la clémence du vainqueur. Le général romain croyait nécessaire de frapper les Gaulois de terreur par un grand exemple de sévérité; sourd aux supplications des Venètes, il se montra impitoyable pour eux, et le sang froid féroce avec lequel il raconte lui-même cet événement n'étonnera pas moins sans doute que l'excès de sa cruauté. Voici ses propres paroles : « César, dit-il, décidé à » une vengeance éclatante, afin de faire respecter » dans la suite par les barbares les droits des am» bassadeurs, envoya tout le sénat de Vannes à la » mort, et vendit le reste du peuple à l'encan. » Malgré cette action atroce, frappés de sa générosité pour quelques-uns de ses concitoyens, les historiens ont vanté César comme clément. Quelles mœurs! quel siècle! quelle clémence!

Cruauté de César.

Tant que le succès de cette campagne avait paru douteux, l'esprit de révolte et le désir de recouvrer l'indépendance s'étaient propagés. Un homme hardi, Viridorix, qui commandait les peuples de Cou-

Viridorix, chef des Unelli.

tantes (1), se mit à la tête de ce mouvement, et plusieurs peuples se joignirent à lui, après avoir fait périr leurs principaux sénateurs, dont la timide prudence s'opposait à leur témérité.

De toutes parts on vit accourir dans le camp des insurgés une foule de guerriers, entraînés les uns par l'amour de la liberté, les autres par celui de la guerre et du pillage. Bientôt le lieutenant de César, Titurius Sabinus, fut investi par cette nombreuse armée qui défiait la sienne au combat.

Le général romain feint l'effroi et se renferme dans son camp, malgré les clameurs de ses soldats qui l'accusent de timidité : son dessein était d'inspirer une funeste confiance à l'ennemi et de lui faire quitter la forte position qu'il occupait. Un Gaulois, corrompu par Sabinus, passe dans le camp de ses compatriotes; ses récits mensongers leur font croire que César est vaincu par les Venètes, et que Sabinus épouvanté s'apprête à partir secrètement la nuit prochaine pour le rejoindre.

Vainement Viridorix, qui se méfiait de cet avis, veut arrêter l'ardeur des Gaulois; ils se soulèvent, l'entourent en tumulte, et le forcent à courir plutôt qu'à marcher contre le camp romain. La crainte de voir échapper une proie certaine semble leur donner des ailes, mais la rapidité de cette course ne leur permet de garder aucun ordre; ils arrivent aux pieds des remparts, épuisés, désunis, sans haleine. Sabinus les attendait; par son ordre, les légions sortent des quatre portes, enfoncent et culbutent du

(1) Unelli.

premier choc cette foule désordonnée; la cavalerie les poursuit et les détruit presque entièrement.

Dans l'Aquitaine la fortune ne se montra pas moins favorable aux Romains. Le jeune Crassus y commandait une troupe peu nombreuse, il la fortifia par des levées qu'il fit à Toulouse, Carcassonne et Narbonne; et après avoir rassemblé une suffisante quantité de vivres, il marcha contre les Gascons (1), qui seuls dans ces contrées paraissaient décidés à défendre leur indépendance.

Les premiers jours, le sort des armes fut contraire à Crassus, l'infanterie gauloise embusquée fit éprouver quelques pertes aux Romains; mais ce succès enflant l'orgueil des Gascons, ils livrèrent bataille et la perdirent. Crassus les poursuivit, et assiégea Leytoure leur capitale.

Après une longue résistance et des sorties fréquentes, les Sotiates capitulèrent. Crassus promit la paix en exigeant que les habitans rendissent leurs armes : tandis qu'ils négociaient, un de leurs chefs les plus puissans, nommé Adcantuan, sort à l'improviste, suivi de six cents braves soldurii. On donnait ce nom à des guerriers qui, selon un antique usage, se dévouaient à la fortune d'un chef, partageaient sa prospérité ou ses revers, juraient de vaincre ou de périr avec lui, et s'immolaient eux-mêmes après sa mort. « Jamais, dit César, on ne » put citer un seul Gaulois qui eût enfreint ce ser- » ment sacré pour eux. » Adcantuan, chef des Sotiates.

Adcantuan se précipite sur le camp de Crassus;

(1) Sotiates.

sa brusque attaque y jette le trouble, y répand le carnage. Cependant les Romains se rallient; ils chargent à leur tour les Gaulois, et les forcent à se retirer; mais cette troupe intrépide se montra aussi ferme dans sa retraite que téméraire dans l'attaque; on ne put l'entamer, elle rentra en bon ordre dans la ville, et le brave Adcantuan, quoiqu'il eût violé la foi des traités, imposa tellement par son audace qu'il obtint pour ses concitoyens la paix, aux mêmes conditions que celles qui avaient été proposées avant le combat : ils conservèrent leur territoire, rendirent leurs armes et donnèrent des otages.

L'exemple des Sotiates avait excité les autres peuples de l'Aquitaine à se confédérer; ils reçurent des secours d'Espagne et firent venir de cette contrée belliqueuse plusieurs officiers expérimentés, formés autrefois par Sertorius. Ceux-ci leur apprirent la tactique des Romains; ils les exerçaient à manier les armes, à manœuvrer, et à se retrancher comme eux. Crassus sentit le danger de laisser leurs forces et leur habileté s'accroître, il se hâta de marcher contre eux.

Les Gaulois se tenaient renfermés dans leur camp, espérant que Crassus serait forcé par le défaut de vivres de se retirer; mais ce général, ayant appris qu'une partie de leur camp était faible et mal gardée, la fit attaquer la nuit par un détachement qui parvint à y pénétrer, au moment où les légions menaçaient d'un assaut la partie opposée. Les Gaulois, surpris et chargés de tous côtés, ne purent se défendre; cinquante mille périrent; douze mille seuls se sauvèrent; leur désastre décida la soumis-

Soumission de divers peuples de la Gaule.

sion des peuples de Baïonne, du Bigorre, du Bearn, de Bazas, d'Agen, d'Auch, des riverains de la Garonne et des Biscayens.

Dans toute la Gaule les peuples du Brabant et de Gueldre restaient seuls sous les armes. César marcha contre eux, les battit, les contraignit à se réfugier au fond de leurs marais impraticables, et fit rentrer ensuite ses légions dans leurs anciens quartiers sur les bords de la Loire.

Son repos fut court; bientôt il apprit qu'une irruption des Germains et l'agitation des Gaulois, vaincus par lui, mais impatiens du joug, exigeaient son prompt retour dans la Gaule. Une nation germanique, la plus belliqueuse et la plus forte, celle des Suèves, répandait depuis long-temps l'effroi dans les vastes contrées situées au-delà du Rhin.

Ce peuple, divisé en cent cantons, se montrait passionné pour la guerre et pour la liberté; il ne souffrait ni nobles ni rois, et ne connaissait ni riches ni pauvres; chez lui les biens étaient communs; il élisait ses chefs, ses magistrats, et ne leur laissait qu'un pouvoir très-borné. Tour à tour, chaque année, une moitié de la nation cultivait la terre, tandis que l'autre moitié, les armes à la main, dévastait, dépeuplait les régions voisines. Ce peuple faisait consister sa gloire à s'entourer d'un vaste désert, regardant cette solitude et ce silence comme des signes terribles de la crainte et du respect qu'il inspirait aux autres peuples. La Souabe rappelle aujourd'hui par son nom celui de cette république sauvage et guerrière.

Les Usipètes et les Teuctères, habitans de Bergues et de Gueldre, après avoir été chassés de leurs pays par les Suèves, erraient depuis trois ans dans la Germanie, sans y trouver d'asile; ils se décidèrent enfin à en chercher un dans les Gaules : s'étant approchés du Rhin, ils pillèrent le territoire que possédaient au-delà de ce fleuve les Ménapiens; ceux-ci prirent les armes pour s'opposer à leur passage.

Irruption des Germains.

Les Germains, préférant la ruse à la force, feignent de s'éloigner, et disparaissent pendant trois jours; mais la quatrième nuit ils reviennent, attaquent inopinément le petit nombre de Gaulois laissés à la garde des bateaux, s'en emparent, traversent le Rhin et entrent dans la Gaule. Les Ménapiens épouvantés prennent la fuite; les vainqueurs s'établissent dans leurs terres, et se nourrissent, pendant tout l'hiver, de leurs moissons et de leurs troupeaux.

Il était naturel de penser que le bruit d'une telle invasion ferait sentir aux Gaulois effrayés la nécessité de rester fidèles à Rome et de s'assurer de son appui. César en jugea autrement; il connaissait la légèreté des Gaulois et la promptitude avec laquelle ils se livraient aux nouveautés.

« Leur habitude, dit-il dans ses Commentaires,
» est d'arrêter les voyageurs, de les questionner,
» de les forcer même à dire des nouvelles; dès
» qu'un marchand étranger paraît, la multitude
» l'entoure et le contraint à lui apprendre tout ce
» qui se passe dans les pays qu'il a parcourus. Émus
» par ces récits, la plupart du temps fabuleux, ils

» rassemblent leur conseil, courent aux armes,
» et souvent, sans autre motif que des faits inexac-
» tement racontés, ou même inventés malignement,
» ils prennent des résolutions soudaines, et se jet-
» tent dans des entreprises téméraires, dont ils ne
» tardent pas à se repentir. »

César crut nécessaire de prévenir par un prompt retour les effets de cette inconstance. Il trouva en arrivant que l'événement justifiait en partie sa prévoyance. Déjà plusieurs peuples de la Gaule, se livrant à l'espoir de reconquérir leur indépendance par le secours des Germains, leur avaient envoyé secrètement des émissaires pour les exciter à passer le Rhin en plus grand nombre, en leur promettant des terres, des vivres, et leur amitié.

César, informé de ces mouvemens, feint de tout ignorer; il appelle auprès de lui les chefs, les députés, les principaux personnages des diverses cités, les traite avec douceur, leur parle avec adresse, ménage les superbes, apaise les turbulens, flatte les ambitieux, rassure les timides, les décide tous à le seconder, et obtient d'eux une grande levée de cavalerie, arme dont il manquait presque totalement.

Ces dispositions faites, il marche droit aux ennemis, qui, s'étendant de plus en plus, venaient d'entrer sur les terres des alliés de Trèves. Au bruit de son approche, les Germains lui envoient des ambassadeurs pour lui déclarer qu'ils n'ont point l'intention de faire la guerre aux Romains; mais que s'ils sont attaqués, ils sauront se défendre. « C'est par nécessité, disaient-ils, que, chassés de

» nos foyers, nous cherchons une autre patrie.
» Rome trouvera en nous des alliés utiles ou des
» ennemis formidables. Nous n'avons jamais reculé
» que devant les Suèves, guerriers si redoutables
» que les dieux mêmes ne peuvent leur être com-
» parés; mais tout autre peuple tenterait contre
» nous d'inutiles efforts. »

César leur répondit qu'il les traiterait en ennemis tant qu'ils resteraient dans la Gaule; qu'ils prétendaient follement s'emparer des terres d'autrui, n'ayant pas su défendre les leurs; qu'au reste il leur conseillait de repasser le Rhin. « Les Ubiens,
» ajouta-t-il, possèdent des terres au-delà de ce
» fleuve dans le voisinage des Suèves; ils les parta-
» geront volontiers avec vous pour se fortifier de
» votre appui contre cet ennemi commun. »

Les députés demandèrent du temps pour informer leur nation de cette réponse, et prièrent César de s'arrêter pendant qu'ils délibéraient sur sa proposition. Mais il rejeta cette demande, croyant qu'ils ne désiraient ce délai que pour avoir le loisir de rappeler une partie de leur cavalerie envoyée par eux au-delà de la Meuse, près d'Anvers, chez les Ambivarites : il continua donc sa marche. Mais lorsqu'il eut posé son camp à douze milles du leur, les mêmes députés revinrent près de lui, et renouvelèrent leurs instances. Voyant qu'ils ne peuvent retarder ses pas, ils se bornent à demander qu'on leur accorde trois jours seulement pour conclure la paix, et que pendant ce temps toute hostilité soit suspendue.

César y consent; mais le lendemain, au moment

où la cavalerie romaine s'était dispersée sans défiance pour fourrager, les Germains l'attaquent à l'improviste, la surprennent et en massacrent une partie : on perdit dans cette déroute un brave Gaulois nommé Pison ; c'était un des principaux chefs de l'Aquitaine, très-affectionné aux Romains.

César, alarmé de l'impression produite par cet échec sur l'esprit mobile des Gaulois, et ne voulant pas la laisser s'accroître, se résolut à châtier promptement cette trahison ; la vengeance ne fut pas moins perfide que l'offense. Comme il courait avec célérité pour attaquer les ennemis, il voit venir au-devant de lui leurs vieillards, leurs chefs, leurs principaux guerriers, qui, dans l'espoir de le tromper encore, demandent la paix et jurent qu'ils ne sont point coupables de l'agression commise à leur insu. César, pensant qu'on ne doit aucune foi ni aucun égard aux parjures, les fait tous envelopper et jeter dans les fers : précipitant ensuite sa course, et ne respectant plus la trève rompue, il tombe comme la foudre sur le camp des barbares.

Les Germains, surpris, épouvantés, privés de chefs, n'ont point le temps de se préparer à la défense ; quelques braves courent aux armes, et périssent au milieu des chariots renversés ; le reste fuit : la Meuse et le Rhin engloutissent les uns, les autres sont égorgés par le fer des Romains. Cette nation, composée de quatre cent trente mille personnes, périt tout entière. Les captifs seuls, retenus dans le camp, obtinrent leur grace ; mais craignant également, s'ils en profitaient, la vengeance des Suèves et celle des Gaulois, ils demandèrent de rester près de César.

Défaits par César.

Le général romain, après avoir terminé cette guerre en une seule journée, crut nécessaire d'imprimer dans la Germanie la terreur de son nom. Il envoya des députés aux Sicambres, qui habitaient une contrée voisine du Rhin, pour leur déclarer qu'il dévasterait leur pays s'ils refusaient de lui rendre la cavalerie des Teuctères réfugiée chez eux.

Les Sicambres, qui depuis, sous le nom de Francs, conquirent une si grande renommée, rejetèrent avec hauteur les ordres de César, bravèrent son ressentiment, et lui répondirent qu'ils lui fermeraient l'entrée de la Germanie, comme il interdisait celle de la Gaule aux Germains.

Les Ubiens, loin d'imiter cet exemple, invitaient les Romains à passer le fleuve pour effrayer les Suèves leurs ennemis. César, avec l'habileté, l'audace et l'activité qui l'élevèrent au-dessus des grands capitaines de tous les siècles, ne se laissant arrêter ni par les menaces des Germains, ni par la largeur du Rhin, ni par sa rapidité, construisit, en dix jours, un pont sur ce fleuve, y fit passer son armée, laissa des troupes d'élite pour le garder, mit les Sicambres en fuite, dévasta leur pays, rassura les Ubiens par sa présence, et marcha contre les Suèves.

Ceux-ci, frappés du bruit de ses triomphes, ne voulurent ni le combattre ni se soumettre; mais laissant entre eux et lui leurs vastes déserts, ils se retirèrent dans le centre de leurs sombres forêts. César alors, satisfait de leur avoir inspiré une crainte salutaire, repassa le Rhin, détruisit le pont qu'il avait construit, et rentra dans les Gaules.

Tous les ennemis de César avaient toujours cherché et trouvé des secours dans la Grande-Bretagne; le désir d'étendre sa gloire et de porter les armes romaines dans cette île jusque-là inconnue pour eux, le décida à y faire une descente. Il arme contre les Bretons.

Les Bretons, jugeant son dessein par ses préparatifs, lui envoyèrent des ambassadeurs; mais vainement ils lui promirent des otages, et lui offrirent de reconnaître la souveraineté de Rome, il persista dans son projet : son orgueil dédaignait une soumission que n'avait point achetée la victoire.

Tandis qu'il réunissait sa flotte dans un port de la Manche, Volusénus, un de ses officiers, et Comius, Gaulois, roi des Atrébates (1), ses alliés, furent chargés par lui de reconnaître le pays. Volusénus n'y put aborder. Les Bretons jetèrent Comius dans les fers.

Au moment où César arriva sur la côte, les Moréni (2) lui envoyèrent des députés chargés d'excuser leur dernière rebellion. César, qui ne voulait point laisser d'ennemis derrière lui, les accueillit favorablement, et se fortifia de leurs secours. Après avoir réuni quatre-vingts vaisseaux, il monta sur sa flotte, et livra sa fortune aux vents.

Les barbares couvraient toutes les hauteurs qui dominent le rivage. Le débarquement fut périlleux, le combat long et sanglant; les Romains, ne pouvant aborder la terre sur leurs navires, se jetèrent dans la mer, et furent forcés de vaincre l'ennemi avant de toucher son rivage. Les Bretons, consternés de

(1) Pays d'Artois. — (2) Peuples de Terouanne en Artois.

cette audace, rendirent la liberté à Comius, et demandèrent la paix.

On négociait lorsqu'une tempête soudaine détruit une partie de la flotte romaine et endommage le reste; la cavalerie que César attendait est dispersée par les vents; son camp est dépourvu de vivres. Informés de sa détresse, tous les peuples de la Bretagne se concertent, se liguent, s'arment secrètement, marchent couverts des ombres de la nuit, et se cachent le jour dans l'épaisseur des bois.

Tandis que César était occupé à réparer sa flotte, et qu'une partie de sa troupe dispersée cherchait des vivres, il se voit attaqué à l'improviste; une de ses légions fuit en déroute; l'air retentit de cris féroces, les barbares, en grand nombre, montés sur des chariots légers, inondent la plaine et rompent les rangs qui commençaient à se former.

César, que rien n'étonne, accourt avec trente cavaliers gaulois conduits par Comius; il vole par-tout où le péril se montre, où le danger l'appelle; il rallie ses légions, rétablit le combat, charge à son tour les Bretons, remporte une victoire complète, et force enfin ce peuple épouvanté à se soumettre. Il reçut leurs sermens, leurs otages, s'embarqua, rentra dans la Gaule, marcha contre les Moréni qui s'étaient de nouveau révoltés pendant son absence, pénétra dans leurs marais, brûla leurs bourgs, détruisit leur population, et établit ensuite en quartier d'hiver dans la Belgique son armée victorieuse.

L'année suivante, César, après avoir pacifié l'Illyrie, rentra dans les Gaules. Insatiable de gloire, le succès de son expédition en Angleterre lui pa-

raissait moins satisfaisant qu'il n'avait voulu le faire croire dans ses relations; c'était une apparition plus qu'une conquête. Décidé à soumettre les Bretons, et instruit par l'expérience, il fit construire six cents vaisseaux plus plats que ceux dont il s'était servi, plus faciles à tirer sur terre, et ordonna de les réunir dans un port nommé *Iccius*, près de Boulogne, situé à dix lieues des côtes de la Grande-Bretagne.

(1) Tandis qu'on les rassemblait, ayant appris que les peuples de Trèves n'avaient pas voulu envoyer de députés à l'assemblée annuelle des Gaulois, parce qu'ils avaient formé le projet de secouer le joug des Romains, il marcha contre eux avec quatre légions et huit cents chevaux. Il sut en chemin que les Trévirois sollicitaient l'appui des Germains, et les excitaient à passer le Rhin.

Inducio-mare et Cingétorix, chefs des Trévirois.

On regardait alors Trèves comme la plus puissante cité des Gaules; deux factions la divisaient; leurs chefs étaient Induciomare, et Cingétorix son gendre. Celui-ci soutenait la cause des Romains, l'autre voulait renverser leur autorité. Cingétorix, plus faible que son rival, vint trouver César, et lui dévoila toutes les intrigues de la faction opposée. Induciomare, redoublant alors d'activité pour soulever la nation, arme ses partisans, et cache ses troupes dans la forêt des Ardennes.

Cependant l'approche de l'armée romaine ébranle les esprits, et répand une inquiétude générale. Les grands, et une partie du peuple, effrayés, viennent trouver César, et l'assurent de leur soumission.

(1) Cinquante-six ans avant Jésus-Christ.

Induciomare, se voyant abandonné par la majorité de ses concitoyens, comprime sa haine, dissimule ses projets, renonce à combattre, et pense à se justifier; il vient dans le camp romain, offre deux cents otages et jure la paix. César, qui craignait que ces dissensions ne l'empêchassent de passer en Bretagne, accueillit le rebelle avec une feinte amitié, parut croire à sa bonne foi, rassembla les Trévirois, harangua leur assemblée, entretint chacun d'eux en particulier, et leur persuada de se rallier tous à Cingétorix; par là il s'assura le repos momentané qu'il désirait; mais il redoubla la haine d'Induciomare, qui, voyant son crédit perdu, résolut dès lors de périr ou de se venger.

César, avec sa célérité ordinaire, partit et arriva dans le port d'Iccius; il s'y fit accompagner de quatre mille cavaliers gaulois, et des principaux chefs de chaque cité, afin d'avoir en eux, pendant son expédition, des garans contre l'esprit remuant de la Gaule.

Révolte de Dumnorix. Sa mort.

Parmi ces chefs se trouvait l'Éduen Dumnorix; cet homme ambitieux, certain de la répugnance avec laquelle les Gaulois marchaient à la suite de César dans une expédition périlleuse et contraire à leurs intérêts, crut l'instant favorable pour les porter à la révolte, et pour recouvrer lui-même l'autorité qu'il avait perdue dans son pays. Poussé par ces motifs, il aigrit l'inquiétude et le ressentiment des autres chefs, leur persuade qu'on les embarque pour les faire égorger impunément loin des rivages de leur patrie; enfin il les dispose tous au soulèvement; mais César épiait et surveillait toutes ses dé-

marches : après avoir vainement tenté de le ramener à lui, et apprenant que ses complots allaient éclater, il donne ordre de l'arrêter.

Dumnorix, instruit à temps de son dessein, lui échappe et se sauve, entraînant avec lui toute la cavalerie éduenne; celle des Romains le poursuit, l'atteint et lui commande de rentrer dans le camp. « Je suis né libre, répond Dumnorix; citoyen d'un » peuple libre, je resterai libre ou je mourrai. » A ces mots, le combat s'engage, Dumnorix périt dans la mêlée, et les Éduens, consternés de sa mort, se soumettent.

César alors, ne voyant plus d'obstacle à ses projets, s'embarqua sur sa flotte, et chargea Labiénus de maintenir avec trois légions la tranquillité dans les Gaules. Cette fois les Bretons ne s'opposèrent pas à la descente des Romains, ils ne les attaquèrent qu'à douze milles du rivage; repoussés avec perte, ils se retirèrent dans une forêt défendue par des retranchemens et des abattis; mais l'opiniâtre vaillance des Romains les en chassa.

Nouvelle descente en Bretagne.

Les vents déchaînés vinrent encore cette année au secours de la Bretagne; une tempête furieuse disperse et brise une partie des vaisseaux romains. César, arrêté par ce désastre, revient sur la côte, répare activement sa flotte, fait traîner ses bâtimens à terre et les renferme dans l'enceinte de son camp.

Tout ce pays était comme la Gaule divisé en factions, et déchiré par les querelles d'un grand nombre de tribus et de princes, qui se battaient constamment entre eux.

Les Bretons qui ressemblaient le plus aux Gaulois étaient les habitans de la côte méridionale; on les disait Belges d'origine; le reste de l'immense population de cette île passait pour indigène.

Farouches, turbulens, superstitieux, leur vie était encore sauvage; ils avaient pour maisons des huttes, pour villes des bois; ils tiraient leurs subsistances et leurs vêtemens de leurs nombreux troupeaux; la chair des lièvres, des poules, des oies, leur était interdite par les prêtres. Les cantons les plus civilisés étaient ceux de Cantorbery ou de Cantium; ils ne se servaient que d'une monnaie grossière de fer ou de cuivre; leurs principaux chefs montaient sur des chariots légers avec lesquels ils s'efforçaient de rompre les rangs ennemis; de là ils s'élançaient dans la mêlée, et remontaient sur leurs chars, se montrant toujours aussi prompts à fuir qu'à attaquer.

Le plus puissant des princes bretons, Cassivelaunus, profitant du moment où César était retenu près de sa flotte, invite les autres princes à suspendre leurs querelles, à sacrifier leurs intérêts privés à l'intérêt commun, et à se réunir contre les Romains; tous l'élisent pour leur chef. A la tête d'une foule immense d'infanterie, de cavalerie et de chars, il se précipite sur l'armée romaine avec plus de furie que d'ordre.

Ces flots tumultueux de guerriers mal armés et demi-nus se brisent contre les rangs serrés et hérissés de fer des légions : César remporte une victoire complète, et poursuit les vaincus au-delà de la Tamise, qu'il passe à gué.

La ligue se sépare; Cassivelaunus seul, avec

quatre mille hommes, change ses plans, évite toute bataille, et se borne seulement à harceler l'ennemi de tous côtés. Ce genre de guerre aurait pu devenir funeste à César; mais la discorde, qui dans toutes les contrées du monde seconda la fortune de Rome, ne l'abandonna pas en Bretagne. Un jeune prince des Trinobantes (1), détrôné par Cassivelaunus, vint avec ses partisans embrasser la cause de César : sa nation se rangea sous ses enseignes. Forts de cet appui, les Romains furent dès lors à l'abri des surprises et de la disette, ils pénètrent dans la bourgade où Cassivelaunus résidait ordinairement, et la dévastent. Tandis qu'on ravage son pays, ce chef des Bretons, digne d'un meilleur sort par sa vaillance, s'était mis à la tête d'un grand nombre de guerriers, et au lieu de défendre ses foyers, avait pris l'audacieux parti de faire attaquer le camp et la flotte des Romains.

La garde qui les défendait repoussa vaillamment les assaillans, et prit leur chef Lugotoric. Cassivelaunus, découragé par cet échec et par l'abandon de ses alliés, demanda la paix, et la dut à l'entremise de Comius, roi des Atrébates (2); il livra des otages et se soumit à un tribut annuel.

César, satisfait d'avoir vaincu ce prince belliqueux, revint dans la Gaule, tint l'assemblée des états à Amiens (3), et comme la récolte avait été peu abondante, il divisa ses légions et les établit dans divers quartiers sur la frontière. Il plaça

(1) Peuples de Midlesex. — (2) Du pays d'Artois. — (3) Samatobrive.

Légions romaines dans les Gaules.

Fabius avec une légion chez les Moréni, Cicéron chez les Nerviens, Roscius chez les Éduens; Labiénus campa dans le pays des Rhémois; Cassius, Plancus et Trébonius furent chargés de maintenir l'ordre dans diverses contrées de la Belgique, enfin Titurius Sabinus et Cotta conduisirent dans le pays des Éburons (Liége) une légion et cinq cohortes.

Ambiorix.

Les deux chefs de ce dernier peuple se nommaient Ambiorix et Catavulcus. Ce dernier inclinait à la paix; mais Ambiorix ne respirait que la guerre; ambitieux, brave, remuant et rusé, il s'était acquis par son courage, par son adresse, et sur-tout par sa haine contre Rome, un grand crédit dans les Gaules.

Peu de jours après que Sabinus et Cotta eurent établi leur camp dans cette contrée, ils y virent rentrer en désordre un corps de leur cavalerie; cette troupe, en allant au fourrage, venait d'être chargée par les Éburons qui la poursuivaient vivement; bientôt une foule de Gaulois accourent et donnent l'assaut au camp, espérant l'emporter par surprise; cette brusque attaque fut repoussée, et Sabinus fit sortir contre eux la cavalerie espagnole, qui mit les Éburons en fuite.

Ambiorix, aussi dissimulé qu'audacieux, écrivit aux généraux romains pour désavouer cette agression; deux officiers furent chargés de se rendre près de lui et d'écouter sa justification. Lorsqu'il les vit, il affecta une profonde douleur de cette attaque faite sans son ordre, un grand attachement pour les Romains, et une vive reconnaissance pour César. « Je ne puis, dit-il, résister à la volonté de

» ma nation, c'est elle qui veut la guerre. Ap-
» prenez que toutes les cités de la Gaule se sont
» liguées et courent aux armes; elles ont appelé à
» leurs secours les Germains qui vont passer le
» Rhin en foule; on a juré de chasser les Romains
» ou de les exterminer. Comme citoyen, je ne puis
» me séparer de la cause commune; mais comme
» ami de César, j'ai cru devoir lui prouver ma re-
» connaissance, en vous prévenant du péril qui vous
» menace : conseillez donc de ma part à Sabinus de
» songer à sa sûreté et de sortir promptement d'un
» camp isolé qui va être de toutes parts investi; le
» parti le plus prudent pour lui est de se rappro-
» cher, sans perdre de temps, de Labiénus.

Un tel avis, malgré sa source, produit une vive impression dans le camp romain; les chefs s'assemblent; on délibère; les avis se partagent; Cotta veut qu'on méprise ces menaces, et qu'on en attende l'effet : Sabinus prétend qu'il serait insensé de s'exposer seuls aux Gaulois, aux Germains, et de laisser détruire successivement les légions séparées, tandis que leur réunion ferait disparaître tout danger et assurerait la victoire. La contestation s'échauffe; tout le camp y prend part; enfin la majorité des opinions se décide pour Sabinus; Cotta cède.

A la pointe du jour, la légion se met en marche; traverse une forêt, sans ordre, sans précaution; tombe dans une embuscade, et se voit tout à coup entourée d'une foule immense d'ennemis qui occupent toutes les issues de l'étroit vallon dans lequel elle est engagée.

Sabinus, consterné de son imprudence, ne re-

trouve plus le sang froid et le courage nécessaires pour la réparer. Cotta plus ferme encourage les troupes, les forme en cercle, fait face de tous côtés, et par son exemple redonne de la hardiesse aux plus timides.

Défaite de Sabinus et de Cotta.

Les Gaulois, de leur côté, pour ne point compromettre une victoire certaine, se gardent d'attaquer de vive force cette masse de Romains que le désespoir rend plus redoutables. Ils lui lancent de loin des traits, des javelots, et se retirent dès qu'une cohorte s'avance pour les attaquer. Ainsi de toutes parts la mort vole au milieu des Romains, tandis qu'ils ne peuvent ni attaquer ni fuir pour l'éviter. La plupart des chefs tombent; Cotta lui-même est blessé; la lassitude épuise le courage; Sabinus demande à négocier; Ambiorix l'invite à venir près de lui; il s'y rend suivi des centurions et des tribuns; mais tous sont arrêtés, enveloppés et égorgés. Les Gaulois fondent à grands cris sur les Romains et les enfoncent. Cotta périt; un grand nombre de légionnaires subissent le même sort; le reste s'entretue, préférant la mort à la captivité : très-peu se dérobèrent à ce désastre par la fuite, et gagnèrent le camp de Labiénus.

Ambiorix, fier de sa victoire, courut soulever les peuples de Hainaut, de Namur, de Saint-Tron, de Bruges, de Louvain, de Tournai et de Gand.

Siége du camp de Cicéron.

Tous, entraînés par lui, marchent à grandes journées et tentent d'enlever le camp de Cicéron. Leurs assauts, quoique imprévus, sont repoussés. Ambiorix essaie de tromper Cicéron, en lui donnant les mêmes avis qui avaient perdu Sabinus; mais sa

ruse échoua contre la prudente fermeté de ce général.

Alors les Gaulois investissent le camp romain, le privent de toutes communications, et lui livrent chaque jour de nouvelles attaques. Cicéron oppose à ce péril un courage digne de Rome et de son nom. Il fallait que le nombre de ses ennemis fût immense, puisqu'en trois heures ils creusèrent, pour envelopper son camp, un retranchement et un fossé qui embrassaient cinq lieues dans leur circuit.

L'activité de la défense égalait celle de l'attaque; les Romains, travaillant, combattant sans relâche, repoussaient les assauts, supportaient la disette, bravaient la fatigue et domptaient le sommeil.

Ambiorix leur propose de se retirer, jurant qu'ils ne seraient point attaqués. Cicéron répond, « Qu'il » n'a point l'habitude d'obéir à un ennemi; mais » que si les Gaulois veulent mettre bas les armes, » il sollicitera leur grace près de César. » Cette fierté redouble la fureur des assiégeans; ils lancent de toutes parts sur les tentes romaines des javelots enveloppés de paille enflammée; tout le camp est bientôt incendié.

Les officiers et les soldats, sans abri, sans vivres, sans espoir de secours, couverts de blessures, épuisés de fatigue, n'étaient plus soutenus que par leur courage. Soudain une lettre attachée à un javelot lancé contre une tour, et qu'on n'avait point aperçue pendant deux jours, leur apprend que César arrive à leur secours, et qu'ils vont être délivrés. Ce salut inespéré était l'ouvrage d'un Gaulois nommé Verticon; l'un de ses esclaves, traversant l'armée

gauloise, avait porté un message de Cicéron à César et rapporté la réponse avec le même succès.

César délivre Cicéron.

César accourait, mais seul; Labiénus, menacé par Induciomare, n'avait pu quitter son poste; les autres légions se trouvaient trop éloignées; le péril était imminent; et César qui savait que dans les dangers extrêmes la témérité est prudence, quoiqu'il n'eût que deux légions, osa, suivi de sept mille hommes, chercher et combattre l'immense armée des Gaulois.

Cette armée, instruite de son approche, marche à sa rencontre; elle l'aperçoit resserré dans un camp étroit où la terreur semblait régner; la cavalerie romaine, par les ordres de César, prend la fuite à la vue des Gaulois; les légionnaires paraissent travailler aux retranchemens avec frayeur et en désordre; Ambiorix se croit déjà vainqueur; ses coureurs approchent du camp et promettent la vie aux Romains qui rendront les armes.

Les Gaulois, sans inquiétude, s'avancenl et s'engagent sur un terrain désavantageux. Tout à coup César, avec ses légions, tombe comme la foudre sur cette foule tumultueuse, ne lui laisse point le temps de se ranger en bataille, l'étonne, l'épouvante, la jette en déroute, la poursuit et en fait un affreux carnage. Il arrive ensuite au camp de Cicéron, console sa légion, admire ses travaux, vante la constance des chefs, le courage des soldats: tous, en le revoyant, oublient leurs blessures et leur fatigue.

Pendant ce temps Induciomare se préparait à combattre Labiénus; mais lorsqu'il apprit la victoire de César, il se retira. La même nouvelle

apaisa la révolte des Armoriques, dont les peuples armés marchaient contre Roscius. Tout était comprimé, mais rien n'était soumis. Par-tout les Gaulois, indignés du joug, cherchaient les moyens de briser leurs chaînes. Dans toutes les cités on tenait de nuit des assemblées secrètes. Soumission apparente des Gaulois

Tout autre que César eût succombé dans cette lutte toujours renaissante de l'indépendance contre la tyrannie. Mais le sort avait réservé à son génie la gloire funeste de détruire l'une après l'autre la liberté de la Gaule et la liberté de Rome. Opposant tour à tour l'audace à la force et la prudence aux ruses, il rassemble les états gaulois, flatte les uns, menace les autres, déconcerte les intrigues en prouvant qu'il les connaît; apaise les craintes par une clémence politique, et parvient à décider la majorité des esprits au repos.

Les Sennonais seuls se révoltèrent contre leur prince Cavarinus, qui devait son autorité à César; après l'avoir dépouillé de son pouvoir, ils s'assemblaient pour le juger et pour le condamner; Cavarinus évita la mort par la fuite. Les députés de Sens, mandés par le général romain, s'efforcèrent vainement de justifier leur conduite. Il voulut qu'on lui livrât tous les sénateurs; mais son ordre fut méprisé. Le courage des Sennonais retentit dans la Gaule : animées par cet exemple, toutes les cités se préparèrent à l'insurrection. Un aveu échappé à César dans ses Commentaires prouve que ce mouvement général, si dangereux pour lui, arrachait sa secrète estime. « Je ne sais, dit-il, comment on » pourrait s'étonner du désespoir des Gaulois, en Nouvelle insurrection.

» voyant leur nation qui l'avait emporté à la guerre
» sur toutes les autres, tellement abaissée et si dé-
» chue de sa puissance et de sa renommée, qu'elle
» se trouvait forcée de fléchir sous le joug ro-
» main. »

Toutes ces agitations forcèrent César à passer l'hiver entier dans la Gaule. Induciomare et Ambiorix l'employèrent à grossir leur parti, et à solliciter le secours des Germains; mais ils ne purent l'obtenir : la destruction des Teuctères et la défaite d'Arioviste avaient frappé la Germanie de terreur.

Cet abandon ne découragea point Induciomare; il appela sous ses drapeaux les exilés de chaque contrée, les bannis des diverses cités, les aventuriers de toute la Gaule : son crédit s'étendait avec son audace. Enfin, fort de l'appui des Sennonais, des Carnutes (1), des Nerviens, des Atuatici (2), il convoque sa nation en armes, et, suivant l'antique usage gaulois, envoie au supplice celui qui arrive le dernier dans cette assemblée. Là, il rappelle la gloire passée, les injures récentes, excite l'indignation générale contre les traîtres qui favorisent les oppresseurs de la Gaule; il annonce l'insurrection des Sennonais et des Carnutes, fait juger et condamner son gendre Cingétorix comme ennemi de la patrie, et propose à ses concitoyens de frapper sans retard un coup hardi, en exterminant les légions de Labiénus, qui seules empêchent leur jonction avec les peuples de Sens et de Chartres.

Le bruit des lances et des boucliers annonce l'ap-

(1) Pays Chartrain. — (2) Peuples de Namur.

probation générale, et tous, enflammés de la même ardeur que leur chef, marchent avec leur fougue et leur imprudence accoutumées contre les Romains.

Labiénus les attendait, il se renferme dans son camp, défend à chacun d'en sortir, laisse les Gaulois s'approcher sans obstacles, souffre patiemment leurs injures, et n'oppose que le silence à leurs bravades.

Les Gaulois, toujours confians, quoique toujours trompés, se persuadent que la peur l'empêche de combattre; les uns se dispersent dans la campagne, les autres rentrent dans leurs tentes, se livrent aux festins ou se laissent aller au sommeil. Tout à coup les trois légions romaines de Labiénus fondent sur eux; les Gaulois surpris périssent, ou fuient sans combattre : la cavalerie romaine les poursuit, s'attache particulièrement à Induciomare, l'atteint, le tue, et porte sa tête à Labiénus. Presque toute cette armée fut détruite. Mort d'Induciomare.

Les Éburons (1) et les Nerviens, qui accouraient pour la rejoindre, se séparèrent, en apprenant son désastre. Une tranquillité apparente se rétablit; mais César, prévoyant l'orage qui devait bientôt succéder à ce calme trompeur, consacra l'hiver aux préparatifs nécessaires pour y résister. Prévoyance de César.

La perte du corps de Sabinus fut plus que réparée par de nombreuses levées en Lombardie, et les forces de César s'accrurent encore de trois légions que Pompée lui envoya.

(1) Liégeois.

La mort d'Inducionare avait plus irrité qu'abattu les Trévirois; ils confièrent à l'un de ses parens l'autorité suprême. Les Séquaniens entrèrent dans leur parti; Ambiorix leur assura le secours des Éburons, et les Germains commencèrent à s'agiter.

César n'attendit point que cette ligue prît plus de consistance; avant la fin de l'hiver, il partit avec quatre légions, parut au milieu des Nerviens qu'il comprima, et convoqua l'assemblée annuelle des Gaulois. Les Sennonais, les Carnutes et les Trévirois refusèrent de s'y rendre, ils se déclarèrent ainsi en révolte ouverte.

César transféra les états à Paris; et tandis qu'ils délibéraient sur les affaires intérieures, il marcha contre les Sennonais. Ces peuples effrayés se soumirent sans combattre, donnèrent cent otages, et rendirent l'autorité à leur prince Cavarinus qu'ils avaient banni. Les Carnutes imitèrent leur faiblesse.

César, revenu à Paris, obtint une forte levée de cavalerie. Cavarinus reçut l'ordre de le suivre avec celle des Sennonais, afin d'avoir en eux une garantie de la tranquillité de leur nation.

Les Ménapiens n'avaient jamais voulu de bonne foi se soumettre, et ne pouvant vaincre leurs tyrans, ils les fuyaient. Leurs marais, leurs forêts profondes n'arrêtèrent point César; il pénétra dans leurs pays, brûla leurs bourgades, et ne leur accorda la paix qu'après avoir exigé d'eux le serment de n'accorder aucun secours à Ambiorix. Comius, roi des Atrébates, fut chargé de l'exécution du traité.

Dans le même temps, Labiénus se trouvait en présence des Trévirois. Une rivière profonde séparait les deux armées. Le général romain, voulant engager l'ennemi à la passer, répand la nouvelle de sa retraite; pendant la nuit, il lève à grand bruit son camp. Les Gaulois, impatiens, tombent dans le piége, et franchissent la rivière. Labiénus continue lentement sa marche; on le poursuit avec ardeur; il envoie ses bagages sur une hauteur; enfin, parvenu au champ de bataille qu'il avait habilement choisi, il s'arrête, range ses légions, leur montre les ennemis engagés sur un terrain désavantageux où leur perte est certaine, et donne le signal du combat.

Les Trévirois défaits par Labiénus.

Les Trévirois, qui croyaient poursuivre des fuyards, n'opposent aux Romains qu'une foule en désordre; ils sont vaincus et taillés en pièces. Le parti d'Induciomare prend la fuite; Trèves est soumise, et Cingétorix redevient le chef de sa nation, qu'il avait lâchement sacrifiée aux Romains.

Quelques tribus germaines s'étaient montrées dans le camp des Trévirois; pour les punir, César passa de nouveau le Rhin. Les Ubiens désarmèrent son ressentiment par leur soumission; les Suèves seuls ne lui envoyèrent aucune députation; ils le bravèrent, sans oser le combattre, et se retirèrent au fond des forêts du Hartz (1), qui les séparaient des Chérusques (2).

César chasse encore les Germains.

La Gaule n'était point assez tranquille pour que César pût s'en éloigner sans se compromettre; satisfait d'avoir forcé à la retraite les Suèves dont le nom

(1) Bacnis. — (2) Peuples de Lunebourg.

était l'effroi des Germains, il repassa le Rhin, détruisit une partie de son pont, et plaça sur celle qu'il conservait une tour à quatre étages, confiée à la garde de douze cohortes d'élite.

Destruction des Éburons.

Les Éburons et leur chef Ambiorix, le plus constant ennemi des Romains, restaient seuls alors sous les armes, sans espoir de résister ni d'obtenir la paix; tous leurs alliés étaient épouvantés ou vaincus. La cavalerie de César fut envoyée en diligence pour surprendre ce chef audacieux, dont l'activité faisait sans cesse renaître la guerre. Tous les Éburons se dispersèrent. Ambiorix, investi dans une maison qui, selon l'usage du pays, était entourée d'un bois épais, échappa aux Romains par la fuite : on ne prit que ses chevaux, ses armes et ses bagages. Son collègue, Cotivultus, cassé de vieillesse, trouva un autre moyen de se dérober à la captivité, il s'empoisonna et mourut libre.

César ne voulant point exposer ses troupes, en les disséminant pour achever la destruction des Éburons dispersés dans les bois, se servit des Gaulois eux-mêmes pour consommer la ruine de la Gaule. Il invita tous les peuples voisins à piller le pays des Éburons, à en massacrer les habitans et à s'emparer de leurs terres. L'avidité obéit promptement à cet ordre tyrannique : de toutes parts on accourut pour exterminer et dépouiller les vaincus; mais un peuple germain, celui des Sicambres, attiré par la soif du pillage, profita de cette circonstance pour s'enrichir par ce brigandage, et passa le Rhin. Cette irruption soudaine exposa bientôt les Romains à un péril imminent, léger châtiment de leur cruauté.

César croyait son repos attaché à la perte d'Ambiorix : il se détermina donc à poursuivre lui-même ce fugitif qui s'était retiré dans la forêt des Ardennes; il enferma d'abord ses bagages et le trésor de l'armée dans une forteresse élevée, située au centre du pays des Éburons, et appelée Tongres (1); il en confia la garde à un corps de troupes peu nombreux, commandé par Cicéron; défendit expressément à ce général de laisser sortir personne de son camp, en l'assurant qu'il le rejoindrait sous huit jours, et partit, emmenant trois légions avec lui. Labiénus, avec les autres légions, fut envoyé sur les côtes de l'Océan.

Tandis que, pendant l'absence de César, les Gaulois et les Germains dévastaient le pays des Éburons, pourchassaient, outrageaient et massacraient sans pitié ce peuple infortuné, un Éburon, captif, conçoit le dessein de tourner la fureur de ses ennemis contre eux-mêmes. Il paraît au milieu du conseil des Sicambres, ses nouveaux maîtres. « Comment, leur » dit-il, épuisez-vous vos forces pour accabler des » malheureux, et pour leur enlever le peu qui leur » reste, lorsque vous pouvez, par un coup hardi, » acquérir facilement des richesses immenses? Les » bagages de l'armée romaine, leur caisse militaire, » les dépouilles de la Gaule, les trésors de César sont » à Tongres, gardés par si peu de cohortes qu'elles » ne suffiraient pas pour garnir les remparts de leur » vaste camp, ils vous appartiennent, si votre audace » saisit la proie que la fortune vous présente. »

Ruse d'un Éburon.

(1) Atuatuca.

Les Sicambres (1), animés à la fois de l'ardeur du pillage et de la haine contre Rome, profitent sans tarder de cet avis, et marchent contre la forteresse. Cicéron, loin de prévoir le danger qui le menaçait, se livrait à une fausse sécurité; au mépris de l'ordre de César, il s'affaiblit encore en envoyant, hors du camp, cinq cohortes pour couper du bois. Soudain les barbares paraissent et l'investissent. Les Romains surpris et trop peu nombreux ne peuvent défendre que les portes du camp; par-tout ailleurs l'attaque de l'ennemi n'est arrêtée que par la profondeur des fossés et par la hauteur des remparts.

Un faux bruit de la défaite et de la mort de César dans les Ardennes se répand et redouble la terreur des Romains; dans leur trouble, ils laissent une des portes sans défense : les Sicambres y pénètrent.

Tout semblait perdu; un guerrier romain, Baculus, fameux par sa vaillance, était resté près de là, malade dans sa tente; il aperçoit les Germains, se lève, saisit ses armes, se précipite vers les barbares; nouveau Coclès, seul il les arrête, les combat, et tombe blessé; mais ses compagnons, attirés par ses cris, accourent; les assaillans, chargés à leur tour, sont repoussés et jetés au bas des remparts.

Cependant les Romains, attaqués de toutes parts, accablés par le nombre, et couverts de blessures, n'opposaient plus à l'ennemi que le courage du désespoir; dans ce moment les cohortes envoyées au fourrage reviennent : les Germains alors tournent leurs efforts contre elles, et laissent quelque trève

(1) Peuples de Westphalie.

aux assiégés. Parmi ces cohortes romaines, celles qui venaient d'être levées nouvellement se retirent sur une hauteur, y sont enveloppées, et, malgré leur opiniâtre résistance, périssent tout entières sous le fer ennemi : les autres cohortes, composées de vétérans, échappent au danger par leur audace, chargent les Sicambres, les enfoncent, traversent leurs masses, et rentrent glorieusement dans la forteresse.

Ce renfort fait renaître l'espoir et le courage dans le camp. Les Sicambres, revenant à l'assaut, trouvent de tous côtés les remparts bordés de guerriers intrépides; ils renoncent à l'espoir d'escalader des murs ainsi défendus, et se retirent.

Le péril, quoiqu'éloigné, restait encore présent aux yeux des Romains, de sorte qu'ils eurent quelque peine à croire Volusénus qui vint leur annoncer le retour des légions.

(1) César, à son arrivée, reprocha sévèrement à Cicéron d'avoir compromis le salut de l'armée par sa désobéissance; il employa encore quelque temps à consommer la destruction des Éburons et à poursuivre leur chef de retraite en retraite. Mais Ambiorix, suivi seulement de quatre cavaliers, trouva le moyen d'échapper à sa haine. Désespérant de l'atteindre, César ramena son armée à Reims et y tint les états.

César comprime de nouveau les Gaulois.

Dans cette assemblée, les principaux rebelles de la cité des Sennonais furent condamnés à l'exil, et Accon, leur chef, à la mort. En ces temps de désastre et

(1) Cinquante-trois ans avant Jésus-Christ.

d'oppression pour les Gaulois, la trahison conduisait aux honneurs et l'amour de la patrie au supplice.

Tout étant ainsi tranquille ou du moins comprimé, les troupes reprirent leurs quartiers d'hiver, et César partit pour la Lombardie.

Ce fut à cette époque que la mort de Clodius, tribun du peuple, excita dans Rome d'assez grands troubles pour faire craindre la guerre civile. Le sénat donna l'ordre à la jeunesse de s'armer; et de son côté César, protecteur de la faction populaire, fit pour la défendre de nombreuses levées dans la Cisalpine.

Les Gaulois profitent des dissensions des Romains.

Le bruit de ces dissensions s'étendant au-delà des Alpes, réveille les espérances de la Gaule opprimée; la honte du joug s'aigrit, l'impatience de le rompre s'accroît : de toutes parts les guerriers, frémissant de courroux, les druides brûlant du désir de recouvrer leur puissance, les chefs des cités indignés de leur humiliation, se donnent la nuit des rendez-vous secrets au fond des bois. Là ils déplorent leur éclat passé, leur grandeur déchue, et leur malheur présent.

L'espoir de se relever, l'ardeur pour les combats brillent dans leurs regards; mais un reste de terreur comprime cette audace. Si la gloire et la fortune sourient au téméraire qui osera le premier, en bravant la mort, lever l'étendard de la révolte, venger le massacre de Vannes, la destruction des Éburons (1), le supplice honteux du prince Accon, et briser les fers de la patrie; d'un autre côté la

(1) Liégeois.

vengeance terrible des Romains l'attend. Le souvenir de deux cent mille Helvétiens immolés, de l'armée germaine engloutie dans les flots, de trois cent mille Teuctères égorgés, de la nation des Éburons détruite, de tant de champs ravagés, de tant de villes incendiées, glacent les courages les plus intrépides.

Tous sont agités par les mêmes ressentimens, et retenus par les mêmes craintes; tous ne respirent que la guerre, et aucun n'ose la déclarer.

Enfin, à la voix du chef des druides, les Carnutes, plus prompts dans leur décision que tous les autres Gaulois, se lèvent et annoncent qu'ils vont courir aux armes, préférant la mort dans les combats, à la honte de vivre sans recouvrer l'héritage de leurs ancêtres, la gloire et la liberté.

Leur exemple chasse toute idée de péril, et tous les autres chefs jurent de les imiter. On se donne réciproquement des otages; on se lie par des sermens redoutables. Toujours fidèles à leur promesse, Cotuatus et Cunetodanus, chefs des Carnutes, arment leurs peuples et font massacrer tous les Romains qui se trouvaient dans Orléans (1). Cet événement, selon la coutume des Gaulois, fut annoncé à grands cris de bourgade en bourgade, et circula avec une telle rapidité qu'on apprit le soir en Auvergne ce qui s'était passé le matin dans Orléans.

Massacre d'Orléans.

L'Auvergne voyait alors briller parmi ses guerriers un jeune Gaulois, illustre par sa naissance, par son crédit, par sa bravoure et par son génie; il se nommait Vercingétorix; son père Celtillus,

Vercingétorix.

(1) Genabum.

autrefois revêtu du commandement des troupes dans toute la Gaule Celtique, avait été assassiné par ses concitoyens qui le soupçonnaient d'aspirer à la royauté. Un parti nombreux, brûlant de le venger, entourait encore l'héritier de sa fortune et de son ambition.

Dès qu'on apprit en Auvergne le soulèvement des peuples de Chartres, Vercingétorix, résistant aux larmes de sa famille et bravant l'opposition d'une noblesse qui redoutait le courroux des Romains, appela ses amis aux armes; mais ses premiers efforts furent sans succès. Les meurtriers de son père, les chefs de sa cité, soulevèrent contre lui la multitude, et le chassèrent de Clermont (1).

L'espérance et la gloire suivirent le banni dans son exil. Soutenu par des amis fidèles, il vit accourir sous ses enseignes tous les Gaulois chez lesquels l'esclavage n'avait point éteint l'amour de la guerre et de la liberté. Son parti s'accrut encore de tous les hommes aventureux que la pauvreté aiguillonnait et qui se voyaient poursuivis par leurs débiteurs ou par les lois. Enfin ses forces s'augmentaient tellement que bientôt il rentra vainqueur dans Clermont, ranima les courages par son audace, réveilla l'espérance par ses promesses, et rassura les plus timides par sa fermeté. D'un consentement unanime, il se vit proclamé roi par tout son peuple.

Est proclamé roi.

D'après ses ordres, des messagers rapides par-

(1) Gergovie.

coururent la Touraine, l'Anjou, le Limousin, le Quercy, les cités de Sens, de Paris, de Poitiers. Tous ces peuples, ralliés à sa voix, le proclamèrent général; car dans les temps de crise la peur fait taire l'envie et la contraint de se soumettre au talent.

Vercingétorix se fait livrer des otages, des armes, des chevaux; il ordonne des levées de troupes, fixe l'époque de leur réunion, aiguillonne l'ardeur des audacieux par son activité, et décide les faibles par sa vigueur. La mort punit les factieux, la mutilation châtie les lâches et offre en eux un exemple qui force la poltronnerie au courage. Organise une nombreuse armée.

Une partie de son armée entra dans le Rouergue; une autre soumit le Berri, dont les peuples demandèrent en vain du secours aux Éduens; enfin partout l'incertitude cède à son zèle, l'indiscipline à son autorité, et Rome apprend que César va trouver dans la Gaule un rival digne de lui.

La nouvelle de cette révolution plaça le général romain dans une position si difficile et si périlleuse qu'elle aurait déconcerté ou perdu tout autre que lui. Ses légions, en quartiers d'hiver dans le nord de la Gaule, se voyaient séparées de lui sans aucun moyen de communication. Tout le centre de cette vaste contrée était en armes; les peuples des côtes prenaient part à la révolte; dans le midi même, les cités de l'Agénois et du Gévaudan suivaient l'étendard de l'insurrection. Lutérius, lieutenant de Vercingétorix, menaçait déjà la province romaine, et la neige qui obstruait les vallées des Cévennes semblait élever une barrière impénétrable entre le Vivarais et l'Auvergne.

Si César perdait du temps, son armée courait risque d'être écrasée dans la Belgique; s'il cherchait à la rejoindre, il s'exposait à une défaite presque certaine, à la mort ou à la captivité. Son génie, considérant sans effroi ces dangers et ces obstacles, ne les mesura que pour braver les uns et pour franchir les autres.

César s'oppose à ses progrès.

Il envoie ses nouvelles légions en Vivarais, court à Narbonne, rassure cette province en y plaçant des garnisons, et certain que la route la plus périlleuse devient la plus sûre parce qu'elle est la moins prévue, il traverse les Cévennes et paraît à l'improviste en Auvergne.

Son arrivée y répand la terreur : Vercingétorix accourt pour défendre son pays. César, trop faible pour le combattre, confie ses troupes à Brutus, lui ordonne de se tenir sur la défensive, vole à Vienne en Dauphiné, y trouve sa cavalerie, traverse avec elle le pays des Éduens, rejoint, sur la Loire, deux de ses légions, réunit à lui celles de la Belgique, marche sur Sens, s'en empare ainsi que de Château-Landon, et arrive devant les remparts d'Orléans avec une telle rapidité qu'il devance les secours que cette ville attendait. Il y entre de vive force, la brûle, la rase, parce que la première elle s'était armée contre lui; de là il pénètre dans le Berri et assiége une ville nommée Noviodunum.

Vercingétorix pendant ce temps s'efforçait de soumettre le Bourbonnais, pays des Boïens, qui seuls étaient restés les alliés des Romains; mais tout à coup, instruit de la marche de César et de la rapidité de ses progrès, il court à sa rencontre.

Noviodunum capitulait; à la vue des étendards de Vercingétorix, elle reprend l'espérance et rompt toute négociation. Sous ses remparts, les deux armées se livrent un combat de cavalerie qui d'abord tourne à l'avantage des Gaulois; mais après une longue mêlée six cents cavaliers germains, auxiliaires dans l'armée de César, changent la fortune par leur impétuosité, mettent en fuite la cavalerie de Vercingétorix et le forcent lui-même à la retraite.

La ville abandonnée se rend, et livre au vainqueur les chefs qui l'ont excitée à la révolte. César, non moins habile pour profiter de la victoire que prompt à la remporter, poursuit ses avantages, investit Bourges (1), et en forme le siége.

Tout avait ainsi changé de face en peu de jours: les forces romaines séparées s'étaient réunies, et César, qu'on croyait surprendre dans la province même, se trouvait déjà victorieux au milieu de la Gaule étonnée.

Résolution désespérée de Vercingétorix.

Vercingétorix comprit alors que cette nouvelle situation exigeait un nouveau plan; il rassembla les chefs des cités, leur proposa d'éviter les batailles décisives, et ordonna de harceler l'ennemi de tous côtés. « Les Romains ont pour eux, dit-il, l'union, » la science, la discipline, la supériorité de leur » armure; épuisons leur courage par une guerre » de détail; minons leurs forces par de fréquens, » de légers combats, et sur-tout par la privation » des subsistances. Détruisons tous nos fourrages; » enlevons tous nos grains; rasons nos villages;

(1) Avaricum.

» incendions nous-mêmes nos villes. Tout sacrifice » est préférable à l'esclavage. »

Les Gaulois brûlent leurs villes.

Ce conseil violent ne rencontra pas d'opposans; le désespoir obéit à la fureur; le feu dévora les champs et les villages; vingt grandes villes furent livrées aux flammes, et César, que les précipices et les neiges n'avaient pu retarder, se vit tout à coup investi de feux et isolé au milieu d'un vaste incendie.

Bourges assiégée refuse de se dévouer.

Ce dévouement généreux pouvait sauver la Gaule : mais les peuples du Berri la perdirent, en refusant de sacrifier Bourges (1) leur capitale. En vain Vercingétorix ordonne sa destruction : les citoyens, les guerriers se prosternent à ses genoux, et, les larmes aux yeux, le conjurent d'épargner l'appui, l'ornement, la plus belle ville de la Gaule; les chefs lui représentent que la position de Bourges rend sa défense facile, qu'elle est entourée d'une rivière profonde et d'un marais impraticable qui ne laissent à l'ennemi pour s'en approcher qu'un défilé étroit et périlleux.

Dans le camp de César on obéissait; dans celui de Vercingétorix on délibérait; cette différence entre deux grands capitaines fit la fortune de l'un et le malheur de l'autre. Vercingétorix, forcé de céder, plaça dans la ville dix mille hommes d'élite; avec le reste de son armée il se cacha dans un bois; de là, surveillant tous les mouvemens de César, il tombait sur ses détachemens, et exterminait toutes les troupes qui se hasardaient loin du camp pour chercher des subsistances.

(1) Avaricum.

Bientôt l'armée romaine se vit en proie à la plus affreuse disette. De ses deux alliés, les Boïens (1), malgré leur pauvreté, furent les seuls qui lui envoyèrent des vivres; les Éduens, au contraire, riches en grains et en troupeaux, ne lui donnèrent que des promesses. Triste état de l'armée de César.

César, admirant la constance héroïque de ses légions et touché de leurs souffrances, se décide enfin à céder au sort et à son rival; il propose à ses soldats de lever le siége et de se retirer. Pour la première fois, la fierté romaine surpasse la sienne. Ces guerriers ne demandent plus à vivre, mais à combattre; le courage fait supporter la faim, et ranime la faiblesse; les travaux redoublent d'activité, les machines se mettent en mouvement, et les tours s'approchent des remparts.

Cependant la trahison d'un Gaulois découvre à César une embuscade dans laquelle les ennemis voulaient faire tomber sa cavalerie, il y marche avec quelques légions, taille en pièces le corps qui s'y trouvait, et le poursuit jusqu'au pied du camp de Vercingétorix, qui s'était posté sur une hauteur inexpugnable, entourée d'un vaste marais.

César, par ses manoeuvres, par les défis injurieux de ses soldats, tente vainement d'attirer le général gaulois hors d'une position qu'il ne peut forcer. Vercingétorix s'y tient tranquillement renfermé, et oblige ainsi par sa patience les Romains à la retraite. Prudence de Vercingétorix.

Les Gaulois, turbulens, indisciplinés, méfians, loin d'apprécier la prudente habileté de leur chef,

(1) Peuples du Bourbonnais.

accusent sa sagesse de trahison. Ils se rassemblent en tumulte, lui reprochent son inaction dans un instant où il pouvait écraser les Romains; tous enfin se montrent prêts à le condamner comme un lâche qui voulait, en sauvant César, obtenir le sceptre de sa main.

« Ma conduite plus que me paroles, leur dit » Vercingétorix, me lavera et vous fera rougir de » vos honteux soupçons. Je ne vous ai fait changer » de camp que pour assurer vos fourrages et pour » les enlever aux Romains, dont je m'approchais » sans péril en vous faisant occuper un poste inat- » taquable. Je ne me suis laissé ébranler ni par les » bravades de l'ennemi, ni par les clameurs des » séditieux, qui ne demandent à grands cris le » combat que pour être délivrés plus tôt des fatigues » de la guerre. Quel est le fondement de vos repro- » ches? Les Romains sont venus vous menacer; eh » bien! ce n'est pas nous, ce sont eux qui se sont » retirés. Planant sur eux du haut de votre colline, » vous avez pu contempler leur faiblesse et jouir de » leur fuite. Je n'attends point d'une lâche trahison » le pouvoir que je devrai bientôt à une victoire cer- » taine. Cependant si vous croyez que je m'occupe » plus de ma grandeur que de votre salut, je dépose » à l'instant devant vous mon autorité. Mais peut- » être croyez-vous que je me laisse éblouir par des » espérances trompeuses. Eh bien! écoutez donc les » Romains eux-mêmes; vous connaîtrez par eux » la vérité. »

Alors il fait paraître quelques prisonniers dont la peur dictait le langage; ceux-ci déclarent :

« Qu'ils sont légionnaires; que la disette les a chassés
» du camp; que la faim les avait déterminés à bra-
» ver la captivité; que l'armée romaine épuisée ne
» peut plus résister au besoin, à la fatigue, et que
» César a promis de lever le siége, si la ville ne
» capitulait pas avant trois jours. »

« Voilà pourtant, reprit Vercingétorix, ce que
» vous me devez! et c'est moi que vous accusez de
» trahison! moi qui vous donne la victoire sans
» l'acheter de votre sang! moi dont l'adroite pru-
» dence vous sauve et ne laisse aucun espoir de sa-
» lut à vos ennemis! »

A ces paroles, l'inconstante multitude répond par de vives acclamations et par un grand cliquetis d'armes; l'amour succède à la haine, l'enthousiasme à la fureur, tous s'écrient que « Vercingétorix est
» le plus grand des capitaines, qu'on serait coupable
» en doutant de sa foi, et qu'il faut se livrer à son
» génie. »

Le général gaulois fit entrer un nouveau renfort dans la ville. Ce siége fut également mémorable par le courage des assaillans, et par la vaillance, l'opiniâtreté et les ruses des assiégés. Les détails qu'on trouve dans le récit de César prouvent que les Gaulois possédaient alors une industrie inconnue aux peuples barbares.

Siége mémorable de Bourges.

« Leurs murs, dit-il, étaient ainsi construits; ils
» plaçaient deux grosses poutres en long à deux
» pieds de distance l'une de l'autre, et les liaient
» par des traverses : leurs vides remplis de terre
» étaient revêtus en dehors de grosses pierres qui
» séparaient cette première couche des autres

» qu'on élevait sur elles, et qu'on multipliait suivant
» la hauteur qu'on voulait donner à la muraille;
» cette construction en échiquier était aussi solide
» contre les machines de guerre qu'agréable à la
» vue. La richesse de la Gaule en mines de fer don-
» nait aux Gaulois dans les siéges l'avantage de
» trouver un grand nombre de mineurs expéri-
» mentés, qui détruisaient les terrasses et renver-
» saient les tours élevées par les légions. Leurs rem-
» parts étaieut garnis de cordes et de crochets qui
» arrêtaient et faisaient tomber les machines ro-
» maines; enfin ils couvraient d'un cuir frais les
» tours de leurs retranchemens, et les mettaient
» ainsi à l'abri du feu.

Malgré tous ces obstacles, les assiégeans étaient parvenus à élever près des remparts une terrasse haute de quatre-vingts pieds et large de trois cent trente. Elle devint l'objet d'un combat que les deux armées se livrèrent pendant deux jours avec acharnement pour l'attaquer et pour la défendre.

Un trait raconté par César suffit pour peindre l'iutrépidité gauloise : « Un guerrier de la ville,
» dit-il, debout sur la muraille, jetait contre la ter-
» rasse des bois enflammés et des boules de suif
» qu'on lui passait de main en main; bientôt les
» traits lancés par une baliste romaine le percent
» et le renversent; un autre prend sa place, éprouve
» le même sort, et jusqu'à la fin du jour ce poste
» périlleux fut ainsi successivement vidé et rempli
» sans relâche. »

Après des efforts inutiles, les Gaulois se retirent sans avoir pu détruire la terrasse qui domine leurs

murs : leur ruine est certaine ; tout ce qui porte les armes veut abandonner la ville. Les femmes, les vieillards, les enfans, tous en pleurs, se jettent à leurs genoux, arrêtent leurs pas et les conjurent de les défendre. Ils reviennent sur les remparts ; l'assaut se prépare. Dans ce désordre, César aperçoit une partie des murailles mal gardée, il y court et la franchit ; les légions le suivent en foule ; encore furieuses du massacre d'Orléans, elles n'épargnèrent ni le sexe ni l'âge ; l'infanterie tua les uns dans la ville ; au-dehors la cavalerie égorgea les autres ; cette journée fit disparaître une population de quarante mille ames.

Huit cents Gaulois seuls s'échappèrent ; Vercingétorix, craignant l'impression produite par leur arrivée soudaine dans son camp, les y fit entrer successivement et de nuit : rassemblant ensuite son armée, dont le silence annonçait la consternation ; « Pourquoi, dit-il, vous décourager pour un échec » dû non à la vaillance, mais à l'artifice des Romains plus riches que nous en machines de guerre » et plus expérimentés dans l'art des siéges ? Lorsqu'on se décide à la guerre, il serait insensé de » compter sur une fortune toujours favorable ; il » faut profiter des succès et supporter les revers. » Je ne voulais point qu'on défendît Bourges ; vous » avez vu, vous avez bravé, vous avez vaincu » vous-mêmes ma résistance. L'obstination des » habitans de la ville, et votre pitié pour eux, sont » les seules causes de votre malheur. Au reste, je » l'effacerai promptement par de brillans succès. » Les peuples qui n'avaient pas encore pris de parti

Vercingétorix rassure son armée.

» vont embrasser notre cause. J'ai l'espoir fondé de
» rassembler sous nos étendards les guerriers de
» toutes les Gaules. Le monde entier ne saurait ré-
» sister à leurs forces réunies. Jusque-là, ce que je
» veux justement obtenir de vous, c'est d'imiter la
» tactique de vos ennemis pour les vaincre, d'ob-
» server la discipline, d'obéir sans murmure, de
» ne combattre qu'au signal, de vous mettre à l'a-
» bri de toute attaque imprévue, en fortifiant vos
» camps comme les Romains. »

Dans le malheur, la fermeté commande l'admiration, et l'affection générale redoubla pour un chef qui, loin d'être découragé au milieu d'un tel revers, prédisait encore la victoire.

Rarement l'autorité des généraux survit à leur défaite; mais celle de Bourges accrut le pouvoir du général gaulois, et ce désastre, prédit par lui, raffermit la confiance qu'il inspirait; aussi, pour la première fois, on vit les Gaulois dociles marcher avec ordre, obéir avec patience, travailler sans murmure, et défendre leur camp par des fossés et par des tours.

Les envoyés de Vercingétorix parcoururent de nouveau les cités pour échauffer leur zèle, et pour les exciter à la vengeance. Éloquence, adresse, reproches, amitié, présens, promesses, rien ne fut négligé par lui; il rassembla un grand nombre d'archers, se fit fournir des armes, et pressa par-tout avec succès les levées.

L'armée romaine avait, dans Bourges, retrouvé l'abondance; et, après tant de fatigues, elle se livra quelques jours au repos. Sur ces entrefaites, César

apprit que la lutte opiniâtre de deux factions divisait les Éduens ses alliés : le sujet de leur querelle était le choix d'un premier magistrat, d'un vergobrète. Cotus, dont le frère venait d'occuper cette charge, et Convictolanus, citoyen opulent et d'une naissance illustre, y prétendaient tous deux; enfin les partis qui les avaient choisis se montraient décidés à soutenir chacun leur élection par les armes.

César, arbitre des Éduens.

César crut nécessaire d'apaiser ces troubles funestes; on se soumit à son arbitrage; et comme les lois défendaient aux magistrats éduens de sortir de leur pays, il quitta momentanément son armée, se rendit dans une de leurs villes, y manda leur sénat, les chefs de leur nation; et, après avoir entendu les deux prétendans, confirma l'élection de Convictolanus. Il annula celle de son rival, parce qu'elle n'avait pas été faite dans les formes légales.

Les Éduens lui donnèrent toute leur cavalerie et dix mille hommes de pied; César chargea ceux-ci de former une longue chaîne de postes, et de protéger ses convois. Labiénus reçut l'ordre de marcher dans le pays des Sennonais, et de s'emparer de Lutèce, capitale des Parisiens. Enfin, revenu à son armée, César s'approcha des bords de l'Allier, dans le dessein d'assiéger Gergovie. Il trouva les ponts de cette rivière rompus, et Vercingétorix campé sur l'autre bord pour lui en disputer le passage.

Il assiége Clermont défendue par Vercingétorix.

César trompa l'ennemi par ses manœuvres; et tandis qu'il l'occupait sur un point par le déploiement de la plus grande partie de ses troupes, il passa le fleuve avec deux légions, le reste le suivit; et,

peu de jours après, il investit Gergovie : l'armée gauloise campa près de là, sur une montagne, pour protéger la ville.

Les deux armées se disputèrent avec acharnement une colline située au bas de la montagne, et se livrèrent pour la prendre des combats fréquens, dont les succès furent balancés; enfin, dans une attaque de nuit, les Romains s'en emparèrent et y établirent deux légions.

Révolte de Convictolanus chef des Éduens.

Pendant ce temps, une révolution imprévue jeta César dans de nouveaux périls. Convictolanus, qui lui devait sa dignité, plus sensible à la voix de la patrie qu'à celle de la reconnaissance, s'efforça d'entraîner le sénat des Éduens dans le parti des libérateurs de la Gaule. « Nous sommes libres, disait-» il, et faits pour commander; cependant nous ser-» vons, nous obéissons, et notre peuple est le seul » qui suspende encore les triomphes des défenseurs » de la Gaule : tous les autres combattent avec eux, » ou n'attendent que notre signal pour se déclarer. » Sans nous, les Romains ne trouveraient plus d'a-» sile dans notre patrie. Les prétendus bienfaits de » César me touchent peu; il ne fait que confirmer » avec justice un choix légal, et je ne dois mon élé-» vation qu'au vœu libre de mes concitoyens. D'ail-» leurs, de quel droit les Romains seraient-ils » plutôt juges de nos lois, que nous des leurs? C'est » une prétention qui m'irrite et que nous ne de-» vons plus supporter. »

Ce discours fit murmurer les vieillards prudens et craintifs; mais la jeunesse bouillante des Éduens y applaudit, et dès lors les chefs convinrent d'em-

ployer la ruse pour échauffer l'esprit du peuple et pour l'entraîner à l'insurrection.

Stratagème de Litavicus.

L'un d'eux, Litavicus, commandait les dix mille hommes qui devaient rejoindre les Romains; à trente milles de Gergovie, il les arrête : « Compa» gnons, s'écrie-t-il, où courons-nous? Les piéges » nous entourent; la mort nous attend : toute notre » cavalerie, les princes de notre cité, Époridorix et » Viridomare, sous de vains prétextes, ont été jetés » dans les fers, et envoyés au supplice par César. » N'exigez pas plus de détails de ce désastre : mes » frères, mes parens sont égorgés; la douleur ne » me laisse pas la liberté de vous en dire davan» tage; quelques victimes échappées aux massacres » vont offrir à vos yeux ce tableau sanglant que » je n'ai pas la force de tracer. »

Alors des hommes, gagnés et instruits par Litavicus, paraissent, confirment son récit, racontent le prétendu carnage des Éduens soupçonnés d'intelligence avec Vercingétorix, et semblent frémir encore des dangers qu'ils ont, disent-ils, courus, en se dérobant à la mort par la fuite.

L'armée, furieuse, demande à grands cris qu'on lui indique ce qu'elle doit faire pour se venger. « Com» ment pouvez-vous le demander, répond le général, » nous n'avons d'autre parti à prendre que de nous » joindre aux Arverniens (1). Après un tel crime, » notre perte est sans doute jurée; il ne nous reste » d'espoir que dans notre courage; vengeons la mort » de nos familles, et massacrons leurs meurtriers.

(1) Auvergnats.

Soudain, montrant à leurs regards le convoi qu'ils escortaient, il donne ordre de l'attaquer, le disperse, le pille, et passe au fil de l'épée tous les Romains qui s'y trouvaient.

La même fable, répétée par ses dépêches dans le pays des Éduens, s'y répand, s'y propage; l'indignation s'enflamme; on court aux armes; par-tout on poursuit les Romains, et le tribun militaire Aristius est forcé, en combattant, de sortir de Châlons (1), dont la garde lui était confiée.

Cependant César, instruit de cet événement par la bouche même des deux chefs, Époridorix et Viridomare, qui se trouvaient près de lui avec la cavalerie éduenne, voit d'un coup d'œil le danger qui le menace, s'il permet à ce soulèvement de s'étendre. Laissant donc Fabius avec deux légions à la garde de son camp, il prend quatre autres légions, marche rapidement contre les Éduens, et s'approche d'eux sans combattre; au moment où ils s'élancent sur lui, il présente à leurs regards les deux princes dont on venait de leur raconter la mort tragique: leur aspect dévoile le mensonge. Les Éduens se soumettent, et Litavicus, échappant à une juste vengeance par une prompte fuite, court à Gergovie encore suivi de ses cliens personnels, de ses nombreux soldurii, qui, selon la coutume gauloise, ne pouvaient sans crime l'abandonner.

Soumission des Éduens.

Tel fut le honteux résultat d'un stratagème qui déshonorait, par le mensonge, la plus noble des causes. Les chefs des Éduens envoyèrent à César

(1) Cabillonum.

des députés pour le fléchir; leur but réel n'était que de gagner du temps, afin de rappeler leurs troupes; César feignit de croire à leur bonne foi; mais, prévoyant qu'il serait bientôt attaqué de tous côtés, il ne songea plus qu'aux moyens de s'éloigner avec honneur de Gergovie (1).

Revenu près de cette place, il apprit que son camp, attaqué par Vercingétorix, s'était vu momentanément forcé, et que ses légions avaient beaucoup souffert. Bientôt il s'aperçut avec surprise que les Gaulois abandonnaient presqu'entièrement la colline qu'ils avaient reprise pendant son absence, et pour laquelle tant de combats s'étaient livrés. Ses espions lui rapportèrent que l'armée ennemie occupait une autre éminence couverte de bois, et qui excitait leur inquiétude, parce que ces bois aboutissaient à un quartier de la ville dont ils pouvaient faciliter l'approche. Combat devant Clermont

Profitant de cet avis, César menace par de faux mouvemens la colline abandonnée; la plus grande partie des Gaulois s'y porte : alors des légions cachées se précipitent sur l'éminence boisée, taillent en pièces ceux qui la défendaient, et détruisent leurs travaux.

César, satisfait de cet avantage qui semblait lui permettre de s'éloigner ensuite honorablement, donne le signal de la retraite; mais la dixième légion, animée par la fuite de l'ennemi, le poursuit, n'écoute aucun ordre, arrive en même temps que les fuyards aux pieds des murs de la place, et donne

(1) Clermont en Auvergne.

impétueusement l'assaut; les autres légions suivent en foule son exemple.

Déjà les femmes effrayées se montrent échevelées sur les remparts, et demandent la vie; déjà le tribun Fabius, saisissant un créneau, se montre debout sur la muraille; mais soudain l'armée des Gaulois, accourant de la colline qu'elle avait voulu garder, rentre dans la ville; leurs pères, leurs enfans, leurs épouses en larmes, leur crient de les défendre et de les dérober à un massacre affreux; leur courage se change en fureur; ils s'élancent avec rage contre les Romains. Des deux côtés on combat avec acharnement; mais enfin la fatigue épuise la force des assaillans; la plupart des officiers romains périssent; pressées de tous côtés, les légions ne peuvent ni continuer le combat avec espoir, ni se retirer sans un extrême péril.

Dans ce moment, Fabius, percé de plusieurs traits, crie aux Romains : « Ma mort est certaine, » mais je veux qu'elle vous soit utile : sauvez-vous; » mon corps va vous servir de rempart et couvrir » votre retraite. » A ces mots, il se précipite sur les Gaulois, les étonne, les arrête par son audace, en immole plusieurs, tombe et meurt avec gloire.

Les Romains ne s'occupaient qu'à le venger, mais voyant tout à coup paraître sur leurs flancs un corps d'Éduens qui s'approchait pour les secourir, l'armure gauloise les trompe; ils se croient tournés, ils fuient précipitamment accablés par une nuée de traits, par une foule d'ennemis, et laissent sur le champ de bataille sept mille hommes et quarante-six centurions.

Vercingétorix les poursuit jusqu'au pied d'une montagne où deux légions, postées par César, les rallient. Enfin le roi des Gaules rentre dans Gergovie délivrée par ses armes, et le peuple reçoit en triomphe le seul capitaine qui, jusqu'alors, pût se vanter d'avoir vaincu César.

Le général romain, après avoir reproché vivement à ses légions leur témérité, les rassura en leur prouvant que cette défaite, triste effet de leur désobéissance et du désavantage de leur position, serait bientôt réparée par leur supériorité réelle sur les Gaulois en force et en vaillance; alléguant ensuite la nécessité de comprimer les mouvemens des Éduens agités par Litavicus, il leva le siége et partit.

César se retire vers la Loire.

César, en s'approchant de la Loire, en vit les bords gardés et défendus par un grand nombre de troupes éduennes que le bruit de la défaite de Gergovie avait déterminées à la révolte; séparé alors pour la seconde fois de Labiénus, il semblait également périlleux pour lui ou de continuer sa marche au milieu de tant de peuples ennemis, tandis que Vercingétorix le poursuivait, ou de se retirer par les Cévennes dans la province romaine : mais ce dernier parti lui parut trop honteux. Bravant tout danger, et se confiant à sa fortune, il traverse à gué la Loire, renverse tout ce qui lui résiste, et parvient sans échec à Sens.

Siége de Lutèce. Camulogène.

Pendant que ces événemens se passaient dans la Celtique, Labiénus, fidèle à ses instructions, s'était porté avec quatre légions contre Lutèce, située dans une île de la Seine. A son approche, tous les peuples voisins se réunirent aux Parisiens pour le com-

battre sous le commandement d'un chef illustre nommé Camulogène ; la vieillesse avait mûri son courage sans le refroidir.

Le général gaulois plaça son camp derrière un marais qui couvrait Lutèce. Vainement Labiénus tenta de l'éloigner de cette position ou de la forcer; cédant à la difficulté des lieux et à la résistance de l'ennemi, il changea de plan, regagna Melun (1), s'y empara de plusieurs bateaux, y établit un pont, passa la rivière, et revint vis-à-vis de Lutèce sur la rive gauche de la Seine.

Camulogène prit alors le parti d'incendier Lutèce, de traverser la rivière, de détruire les ponts, et d'établir son camp en face de celui des Romains. Ce fut dans ce moment que Labiénus apprit la levée du siége de Gergovie, la révolte des Éduens et le soulèvement des Gaules. On répandait même le bruit d'un nouveau revers de César sur les bords de la Loire, et de sa retraite dans la province romaine.

Labiénus, se croyant ainsi abandonné, comprit qu'il ne s'agissait plus pour lui de conquêtes, mais du salut de ses légions; décidé à se retirer par le pays des Sennonais, il divise les forces de l'ennemi en le trompant; quelques troupes restent par son ordre dans le camp; plusieurs de ses cohortes remontent la Seine, et tandis que l'ennemi incertain suit ses divers mouvemens, il descend la rivière avec la plus grande partie de ses légions, égorge les postes qui la défendent, se saisit de leurs bateaux,

(1) Meulodunum.

repasse la rivière vis-à-vis de Meudon, et choisit pour établir son camp une forte position.

L'armée gauloise vint bientôt l'attaquer; la victoire fut quelque temps incertaine; Camulogène, avec son aile droite, enfonça d'abord la gauche des Romains; mais l'autre aile de l'armée gauloise ayant pris la fuite, les légions qui la poursuivaient revinrent tomber sur le flanc des Gaulois vainqueurs. Les Parisiens ainsi enveloppés rendirent leur défaite glorieuse; imitant l'exemple de leur vieux général, ils préférèrent, comme lui, la mort à la fuite, et périrent tous sur le champ de bataille.

Labiénus poursuivit sa route sans obstacle, et retrouva près de Sens César, qui vit enfin par cette jonction toutes ses légions réunies.

Vercingétorix force César à la retraite.

Les Éduens, craignant alors que le poids du ressentiment de César ne retombât sur eux, pressèrent Vercingétorix de venir à leur secours; il y courut et rassembla dans Autun (1) les états de la Gaule soulevée. Les Trévirois, menacés d'une invasion par les Germains, ne purent envoyer de députés dans cette assemblée. Les Rhémois et les Lingons persistèrent dans leur alliance avec Rome. Époridorix et Viridomare prétendaient au commandement général des troupes gauloises; mais les états en revêtirent Vercingétorix.

Ce prince, à la tête d'une infanterie nombreuse et aguerrie, ne crut point nécessaire de l'augmenter; il demanda seulement une levée de quinze mille cavaliers, chargea les Éduens de marcher avec un

(1) Bibracte.

corps nombreux contre les Allobroges (1), et dirigea les Arverniens (2) sur l'Aquitaine, dans le dessein de menacer la province romaine; enfin il invita tous les Gaulois à dévaster leurs champs et à brûler leurs habitations pour affamer les Romains.

L'habileté de ce plan étonna César; sa cavalerie était tellement épuisée par la fatigue et par les combats, qu'il se vit obligé d'en faire venir de Germanie et de démonter les chevaliers et les officiers supérieurs des légions pour donner leurs chevaux à ses cavaliers. Pressé par une armée formidable, manquant de vivres au milieu de contrées fertiles que l'amour de la liberté changeait en déserts à son approche, et voyant dans le Midi les possessions romaines menacées d'une prochaine invasion, il se décida à la retraite et marcha par le pays de Langres vers la Franche-Comté, pour se rapprocher de la Provence afin de la défendre.

Pour la première fois alors ce fier conquérant cédait, reculait devant son ennemi, et la Gaule pouvait encore se retrouver libre : mais une seule faute décide souvent du sort des états: Vercingétorix, trop enorgueilli de ses succès à Gergovie, ou trop pressé par l'ardeur turbulente des Gaulois, ne se contenta pas de voir les Romains se retirer, il voulut les exterminer ou les forcer à fuir.

Il renonce tout à coup à la guerre de détail qui minait les forces de Rome, et qui aurait sauvé la Gaule. Décidé à risquer une bataille, il réunit tous

Le poursuit

(1) Savoyards. — (2) Auvergnats.

ses guerriers : « L'heure du triomphe, dit-il, est
» enfin venue ; les Romains s'éloignent de notre pa-
» trie et retournent dans leur province. Je sais que
» leur retraite suffit pour nous faire jouir momen-
» tanément de la liberté, mais ce bonheur sera
» court, je ne vois dans cette paix qu'une trève
» passagère. Bientôt des légions plus nombreuses
» descendront de nouveau des Alpes pour nous ac-
» cabler, et nous ne verrons jamais la fin de cette
» guerre. Ne laissons pas échapper ainsi la fortune
» qui nous favorise; poursuivons vivement nos en-
» nemis vaincus; l'armée de César est embarrassée
» par ses lourds bagages, et par une foule de cha-
» riots remplis des dépouilles de la Gaule : si dans
» sa marche lente nous osons l'attaquer, ou son in-
» fanterie s'arrêtera pour défendre ses richesses, et
» alors, ne pouvant continuer sa route, elle périra
» sous nos glaives; ou si elle abandonne ses équi-
» pages, elle se sauvera avec honte; poursuivie et
» dispersée, la faim et le fer consommeront sa ruine.
» Hâtons-nous donc, par une marche prompte, de
» redoubler le courage des nôtres, de répandre la
» terreur parmi les Romains, et de saisir la victoire
» que le sort nous présente. »

Les chefs, les chevaliers, les soldats, enflammés de la même ardeur que leur général, aveuglés par la même fatalité, répondent à ses paroles, en agitant bruyamment leurs armes, et demandent à grands cris le combat; l'enthousiasme est universel; tous veulent se lier à la patrie par un nouveau serment; enfin chacun jure de ne point reposer sa tête sous un toit, de ne point revoir sa famille, et de ne pas

serrer son épouse dans ses bras, avant d'avoir traversé deux fois l'armée romaine.

Le signal est donné; Vercingétorix, à la tête de trois colonnes de cavalerie, attaque brusquement l'arrière-garde des Romains en tête et en flanc; les légions s'arrêtent pour couvrir les bagages, et des deux côtés, pendant la plus grande partie du jour, on soutient avec acharnement un combat d'où dépendent le salut de César et la liberté de la Gaule.

César reprend l'avantage.

La victoire qu'une égale vaillance rend longtemps incertaine est enfin décidée par le génie du général romain. Un corps de cavaliers germains dérobe sa marche à la faveur des bois, tourne une montagne, et tombe à l'improviste sur le flanc de la cavalerie gauloise; celle-ci, rompue par une attaque si imprévue, est enfoncée. César en taille une partie en pièces et poursuit le reste jusqu'au bord d'une rivière, derrière laquelle Vercingétorix avait habilement placé son infanterie dans une forte position.

Trois chefs des Éduens furent pris dans cette bataille; le général gaulois, voyant dans son armée le découragement succéder à la témérité, prit le parti de la retraite et s'enferma dans la ville forte d'Alésie, près d'Auxonne, située sur une montagne escarpée et à demi entourée par une large rivière. L'armée gauloise, forte encore de quatre-vingt mille hommes, campa sur le penchant de cette montagne, et en couvrit la partie accessible par de hautes murailles, des tours élevées et des fossés profonds.

César, poursuivant sa victoire, admira, dans le choix de ses positions, l'habileté du général vaincu, et décidé à détruire un rival auquel semblait atta-

chée la destinée de la Gaule, il investit Alésie et en forma le siége.

Le génie le plus audacieux pouvait seul concevoir une telle entreprise; il avait à combattre la nature, le talent, le désespoir; et tandis qu'il attaquait quatre-vingt mille braves défendus par des retranchemens presqu'inexpugnables, il s'exposait à voir la Gaule armée fondre de tous côtés sur lui et l'assiéger à son tour. Ce péril, prévu par lui, n'effraya point son courage, et ses légions, aussi constantes que leur chef était audacieux, après avoir entouré la ville d'un retranchement garni de tours qui avait cinq lieues de circuit, construisirent une ligne de contre-vallation également forte pour se défendre contre l'attaque des armées que Vercingétorix appelait de toutes parts à son secours.

Siége d'Alésie.

Le général gaulois écrivit à toutes les cités qu'il ne possédait de vivres que pour trente jours, et qu'elles n'avaient pas un instant à perdre, si elles voulaient dérober à une mort certaine ou à une honteuse captivité l'élite des défenseurs de la patrie.

Par-tout la jeunesse gauloise, courant aux armes, répondit avec ardeur à ce cri de détresse. Le peuple de Beauvais, conservant seul cet esprit de désunion si fatal à la Gaule, ne fournit point de contingent, réservant toutes ses forces pour sa propre défense.

Comius, roi des Atrébates, long-temps regardé comme le plus fidèle allié de César, sacrifia son amitié à sa patrie, et vola au secours de Vercingétorix. L'armée de la ligue gauloise s'éleva bientôt à deux cent quarante-huit mille fantassins et huit mille cavaliers. Elle se mit en marche sous les ordres

de quatre chefs, Comius, prince des Atrébates, Viridomare, Époridorix, chefs des Éduens, et Vergasionus, guerrier illustre parmi les Arverniens.

Tandis qu'ils se dirigeaient sur Alésie, cette ville devenait le théâtre des plus sanglans combats; les assiégés faisaient de nombreuses et fréquentes sorties pour détruire les travaux des Romains : ceux-ci étaient sans cesse occupés à les défendre ou à les reconstruire, et des deux côtés, le nombre et l'acharnement des combattans étaient tels que chaque jour voyait livrer une véritable bataille.

Cependant, au milieu de cette lutte sanglante, le temps s'écoule avec rapidité, le terme fatal approche, le mois expire, les vivres manquent, et les secours promis n'arrivent point. Vercingétorix rassemble ses chefs, ils délibèrent; les uns proposent de capituler, pour sauver le peuple de la mort cruelle dont la famine le menace; les autres demandent une sortie générale, préférant un noble trépas dans les lignes ennemies, à la honte de rendre les armes.

Après une longue contestation, le parti le plus faible prévalait, lorsque soudain un noble Arvernien, Critognate, se lève impétueusement : « Je ne parle » point, dit-il, à ceux qui couvrent leur lâcheté » du nom de prudence, qui regardent une honteuse » capitulation comme un traité nécessaire, et qui » veulent acheter le repos par la servitude. Indi- » gnes désormais de se montrer dans les conseils de » la nation, ils ne sont plus citoyens à mes yeux : je » ne m'adresse qu'aux braves qui proposent une » sortie générale; je reconnais dans leur résolution

Discours de Critognate.

» généreuse et dans l'ardeur de ceux qui l'approu-
» vent l'antique courage gaulois. C'est cependant
» leur avis que je viens combattre ; mettons-nous
» en garde contre la faiblesse de l'esprit humain,
» souvent elle se cache sous l'apparence de la té-
» mérité ; la plupart des hommes supportent plus
» aisément un court trépas qu'une longue douleur.
» Ils demandent de courir à la mort parce qu'ils ne
» savent pas supporter les privations, les souffrances
» et la misère.

» Moi-même j'avoue que s'il n'était question que
» de la perte de notre vie, je me rangerais à leur
» opinion, car tout ce qui est généreux m'en-
» traîne ; mais il s'agit ici du salut de toute la Gaule ;
» jugez, si nous périssons, quelle sera la douleur
» de nos familles, la honte de nos concitoyens et le
» découragement des armées qui marchent pour
» nous délivrer. Ils ne trouveront donc ici que nos
» tombeaux, et seront réduits à livrer bataille sur
» nos cadavres. Ah ! ne privez pas ainsi de votre
» secours, par une résolution téméraire, cette
» foule de guerriers qui abandonnent leurs foyers
» pour vous défendre, et qui sacrifient leur propre
» salut au vôtre. Ne forcez point par votre faiblesse
» la Gaule tout entière à se précipiter dans la ser-
» vitude.

» Eh quoi ! vous doutez de la foi de vos alliés,
» parce qu'ils n'arrivent pas au jour fixé ; mais
» pour dissiper votre inquiétude, contemplez celle
» des Romains ; voyez depuis le lever du soleil jus-
» qu'à la nuit, leur activité pour se garantir d'une
» attaque prochaine par la hauteur de leurs re-

» tranchemens : leurs alarmes continuelles, leurs » travaux assidus et sans relâche vous annoncent » évidemment l'approche des secours que vous at- » tendez.

» Imitons l'exemple de nos aïeux, et osons faire » ce qu'ils firent dans une guerre moins funeste; les » Cimbres et les Teutons parcouraient, inondaient, » dévastaient la Gaule; nos braves ancêtres, ren- » fermés dans leurs villes et privés de vivres, ne » déposèrent point lâchement leurs armes, ou ne » coururent pas en aveugles à la mort pour échap- » per à la disette; mais ils se nourrirent de la chair » de ceux de leurs concitoyens que l'enfance ou la » vieillesse rendait incapables de porter les armes. » Si je ne trouvais dans le passé l'exemple d'une » telle intrépidité, au nom de la patrie, je vous pro- » poserais encore de le donner les premiers à la » postérité, car dans les circonstances où nous » sommes, cette cruelle détermination serait encore » plus justifiable que ne le fut celle de nos pères. » Jamais en effet on ne vit rien de pareil à la guerre » que nous soutenons : les Cimbres entrèrent dans » la Gaule, en sortirent comme un torrent et cou- » rurent bientôt à d'autres conquêtes; comme ils » ne voulaient que nos richesses, ils nous laissèrent » nos droits, nos champs, nos lois et notre liberté : » mais les Romains, animés par la plus basse envie, » n'ont d'autre but, en attaquant les peuples qui ont » acquis quelque gloire à la guerre, que de flétrir » leur renommée, d'anéantir leur indépendance, » de s'emparer de leurs terres, de dominer dans leurs » cités, et de leur imposer les lois les plus dures.

» Par-tout ils se sont montrés les mêmes : si le
» sort des nations éloignées qu'ils ont assujetties
» vous est inconnu, portez vos regards sur cette
» partie de la Gaule déjà réduite en province ro-
» maine ; vous y verrez les terres partagées, les
» droits anéantis, les lois changées ; ces peuples in-
» fortunés sont soumis à la hache des licteurs et
» condamnés à une perpétuelle servitude. »

Ce discours, à la fois héroïque et féroce, fit frémir l'assemblée. Avant de suivre un avis si cruel, elle résolut de tenter un moyen moins barbare, et tous les habitans qui ne pouvaient combattre furent renvoyés de la ville. Désastre des habitans d'Alésie.

Cette foule infortunée s'approcha des lignes romaines, suppliant l'ennemi de lui accorder des chaînes et du pain ; mais les Romains répondirent à leurs larmes par un dur refus. Rejetés de leur ville, repoussés par l'ennemi, ces malheureux remplissaient les airs de cris et de gémissemens ; tout à coup les clameurs de la joie succèdent à ces accens de désespoir ; les signaux annoncent l'arrivée de l'armée gauloise ; bientôt son infanterie couronne les hauteurs, et la cavalerie de Comius inonde la plaine.

A cette vue César fit sortir sa cavalerie de ses retranchemens ; elle combattit toute la journée celle des Gaulois ; et cette fois encore les Romains durent la victoire aux Germains auxiliaires, qui, par leur impétuosité, jetèrent le désordre dans les escadrons gaulois et les poursuivirent jusqu'à leur camp. Victoire remportée par César.

Cet échec consterna les assiégés : ils étaient sortis de leurs murs pleins d'espérance, ils y revinrent

accablés de douleur. Vercingétorix seul, inébranlable, relève leur courage, et marche à leur tête contre les retranchemens romains. Comius, du côté de la plaine, les attaque également; de toutes parts les plus terribles assauts se livrent, et tant qu'on se bat de loin, les archers gaulois ont l'avantage; leurs traits rapides percent tous les Romains qui paraissent sur les remparts; mais lorsqu'ils veulent franchir les murailles et combattre corps à corps, les Romains, à leur tour, triomphent par leur adresse dans l'escrime, par la solidité de leur armure, par la force de leurs machines qui lancent sur les assaillans des balles de plomb, des pierres et de lourds javelots. Un grand nombre de Gaulois sont précipités dans les fossés, d'autres s'enferrent dans des chausse-trapes répandues devant les lignes.

Malgré tous ces obstacles, ils continuèrent avec opiniâtreté cette attaque toute la nuit; déjà même Vercingétorix, parvenu à combler une partie du fossé, se croyait au moment de vaincre; mais lorsque le jour parut, il vit que Comius, las de tant d'efforts repoussés, se retirait sur les hauteurs avec son armée. Cet abandon, réunissant contre lui les forces romaines, l'obligea de se renfermer encore dans la ville.

Après un court repos, par les ordres de Comius, Vergasionus, général des Arverniens et parent de Vercingétorix, à la tête de cinquante-cinq mille hommes, attaqua une colline peu éloignée du camp romain, et sur laquelle César avait placé deux légions; en même temps la cavalerie gauloise descend dans la plaine, et le reste de l'armée des alliés menace de nouveau les retranchemens.

Vercingétorix voit ces mouvemens, en profite, et donne impétueusement l'assaut aux lignes romaines; ainsi la bataille devient générale; par-tout on combat avec fureur, les assiégés pour leur délivrance, les Romains pour leur salut, l'armée gauloise pour conquérir la liberté de la patrie. Les Romains étonnés entendent l'air retentir devant, derrière eux et sur leurs flancs, de cris horribles; leur bravoure fléchit; la colline, objet et prix du combat, est enfin emportée par les Gaulois. César ordonne à Brutus de la reprendre; il s'y précipite et se voit repoussé : Fabius lui succède et éprouve le même sort; enfin César y court lui-même, se montre à la fois capitaine et soldat, rétablit le combat, et ne peut pourtant point encore décider la victoire. Mais alors Labiénus, voyant que de tous côtés les remparts et les fossés n'arrêtaient plus que faiblement la fureur gauloise, fait sortir des retranchemens trente-neuf cohortes fraîches et intrépides, se précipite avec elles sur les ennemis et les enfonce; la cavalerie romaine leur coupe la retraite, et en fait un carnage affreux. Sédulius, prince des Limousins, tombe percé de coups, Vergasilanus est pris; soixante-quatorze drapeaux sont portés à César; l'armée gauloise fuit, et la garnison d'Alésie perd tout espoir de délivrance.

(1) Ainsi soixante-dix mille Romains, par l'habileté de leur général, triomphèrent de trois cent vingt mille Gaulois. La cavalerie poursuivit les fuyards et en massacra un grand nombre; le lende-

(1) Cinquante-deux ans avant Jésus-Christ.

main de cette funeste journée, Vercingétorix rassemble ses braves et malheureux guerriers : « Je » n'ai point, leur dit-il, entrepris cette guerre pour » ma grandeur personnelle, pour mon intérêt privé. » Je n'ai combattu que pour la liberté commune; le » sort a trompé notre espoir, il faut céder à la for- » tune; mais si mon glaive ne peut plus servir la » Gaule, mon trépas ou ma captivité peut en- » core lui être utile; mon existence et ma liberté » sont à vous, disposez-en à votre gré, et voyez si » vous pourrez adoucir le vainqueur par ma perte: » vous apaiserez peut-être César en ordonnant ma » mort ou en me livrant vivant à son orgueil. »

Vercingétorix se livre à César.

Cette offre généreuse, dictée par le plus noble courage, fut acceptée par la crainte; les Gaulois envoyèrent des députés à César, qui accorda la paix à condition que son noble rival et les principaux chefs lui fussent livrés. Il ordonna aussi un désarmement général. Rangeant ses légions sur le front de son camp, César vit les Gaulois déposer leurs armes à ses pieds; chaque soldat romain eut un prisonnier gaulois pour esclave. Les Éduens et les Arverniens furent seuls exemptés de cet humiliant tribut. Le vainqueur espérait par cette clémence regagner leur affection.

Comius s'éloigna avec les débris de son armée. Vercingétorix, trop grand pour être pardonné, resta dans les fers; César le traîna quelques années après dans Rome, enchaîné à son char de triomphe, le punit ensuite de sa gloire en l'immolant, et, par cette indigne cruauté, ternissant sa renommée, s'abaissa lui-même au-dessous du héros vaincu.

Sa mort.

La victoire d'Alésie consterna la Gaule, et la terreur assura momentanément la tranquillité. César passa l'hiver à Bibracte et établit ses légions en quartiers dans la Franche-Comté, en Vivarais, à Mâcon, chez les Rhémois, et dans le Rouergue. Ces succès inespérés remplirent Rome de joie, et le sénat ordonna vingt jours de prières pour en rendre graces aux dieux. Joie des Romains.

La Gaule vaincue n'était pas soumise; terrassée par la force romaine et par le génie de César, elle espérait encore se relever. Ses chefs, impatiens du joug, mais éclairés par l'expérience, ne songèrent plus aux levées générales, aux grandes batailles, aux victoires éclatantes; ils s'occupèrent à diviser, à inquiéter, à fatiguer les Romains, en faisant éclater à la fois sur divers points et dans des lieux éloignés le feu de la révolte. Ils se flattèrent ainsi qu'ils ruineraient et détruiraient leurs ennemis en leur faisant par-tout la guerre, sans leur offrir jamais ni de grandes masses à combattre ni de victoires décisives à remporter. Les Gaulois tentent encore de résister.

César pénétra leur dessein, surveilla leurs mouvemens, et leur opposa cette incroyable célérité par laquelle il sut toujours saisir et fixer la fortune. Tandis que Marc-Antoine restait à Autun et défendait les quartiers d'hiver, il courut dans le Berri qui commençait aussi à s'agiter, et comprima la révolte. De là, après avoir partagé le butin entre les légions, il parut dans Orléans, y rétablit la paix, dispersa les Carnutes qui avaient pris les armes, y laissa deux légions pour les contenir, et marcha ensuite contre les peuples de Beauvais, de tous les Belges

les plus nombreux, les plus fiers, les plus puissans, les plus belliqueux. Comme ceux-ci n'avaient pas voulu suivre les étendards de Vercingétorix, ils n'avaient point partagé son infortune, et leur armée encore entière et intacte s'était grossie par l'arrivée des Calètes (1), des Atrébates (2).

Coréus et Comius.

Coréus, le plus opiniâtre ennemi des Romains, commandait ces troupes; un autre chef non moins redoutable, Comius, laissant les Atrébates dans le camp, était allé chercher des secours en Germanie; Coréus campait sur une montagne, décidé à se renfermer dans ses lignes, si César marchait contre lui avec des forces nombreuses, et à le combattre, s'il en avait peu. Le général romain reconnut qu'il était impossible d'investir une position si étendue et d'emporter d'assaut un camp retranché qui semblait inexpugnable. Dans l'espoir de les attirer hors de ce poste avantageux, il cacha une partie de ses troupes dans les bois, et se présenta avec le reste en face des ennemis. Coréus ne se laissa point tromper par ce stratagème, et resta inébranlable dans sa position.

Comius harcelle César.

Peu de temps après, Comius étant arrivé avec cinq cents cavaliers germains, les deux cavaleries se livrèrent, entre les deux camps, de fréquens combats; celle de César fut d'abord battue. Comius tailla en pièces les escadrons rhémois qui servaient dans l'armée romaine, et tua Vertiséus leur chef. Dès que les Romains s'écartaient pour aller au fourrage, les troupes légères des Gaulois tombaient sur eux et les massacraient.

(1) Peuples de Caux. — (2) Peuples d'Artois.

César, fatigué de cette longue résistance, appela près de lui plusieurs légions dans le dessein d'attaquer le camp de vive force : les Gaulois, instruits de l'arrivée de ces renforts, résolurent d'éviter le combat, allumèrent la nuit de grands feux pour tromper César, et sortirent ainsi de leur camp sans être inquiétés. Leur retraite se serait continuée tranquillement; mais par malheur un traître apprit aux Romains que Coréus s'était embusqué dans un bois avec quelques troupes pour surprendre leur avant-garde. César, profitant de cet avis, tourne l'ennemi, l'enveloppe avec ses légions, et lui propose de capituler. Coréus, ne pouvant fuir et ne voulant point se rendre, périt en combattant. La perte de cet intrépide défenseur de la liberté répandit la consternation dans son armée; l'ordre et l'espoir disparurent avec lui. César augmenta leur trouble par la rapidité de sa marche, la peur fit taire la haine; l'armée se dispersa; ses chefs donnèrent des otages et se soumirent.

Mort de Coréus.

Comius seul refusa de souscrire à cette paix honteuse, il se sauva en Germanie. La vie de ce guerrier importunait les Romains; l'année précédente Labiénus, décidé à se défaire du dernier défenseur de la liberté gauloise, avait chargé Volusénus de l'attirer à une conférence et de le tuer. Volusénus consent à exécuter cet ordre barbare; Comius se rend sans méfiance à son invitation; Volusénus lui présente la main; à ce signal convenu, un centurion frappe avec son épée la tête du Gaulois. Comius, gravement blessé, mais retrouvant des forces dans son courage, tire son glaive, perce son assassin,

Attentat de Volusénus.

écarte, effraie les autres, traverse leur foule, se retire, et jure de ne plus jamais paraître devant un Romain qu'à la tête d'une armée.

Tandis qu'il portait au-delà du Rhin sa haine ou ses désirs de vengeance, la Gaule, privée de chefs, resta courbée sous le joug du vainqueur. Les guerriers les plus braves, ceux qui ne pouvaient supporter la servitude, imitèrent Comius, passèrent en Germanie, et se mêlèrent à ces éternels ennemis de Rome, qui, dans la suite, sous le nom d'Allemands, de Bourguignons et de Francs, chassèrent à leur tour les Romains de la Gaule.

De même qu'après une tempête les flots se montrent quelque temps agités, on vit encore dans plusieurs parties de la Gaule des tentatives de révolte. César comprima promptement ces rebellions naissantes à Liége (pays des Éburons), ainsi que dans le Poitou et dans l'Anjou; celle du Limousin fut plus difficile à vaincre. Dumnacus, qui commandait les insurgés, livra bataille à Fabius; la cavalerie romaine fut presque détruite dans ce combat; mais les légions la vengèrent et taillèrent en pièces les rebelles.

Dumnacus, vainqueur de Fabius.

Le chef des Carnutés, Ducurvatus, osait encore faire entendre à son peuple le cri de vengeance et de liberté. César, pour frapper la Gaule de terreur, condamna ce prince à la mort; on lui trancha la tête après l'avoir frappé de verges. Cette rigueur intimidait les faibles, mais indignait les braves.

Drapès, à la tête d'un corps d'aventuriers sortis de toutes les cités, parcourt la Gaule, tue un grand nombre de Romains, et se joint dans le midi aux troupes du Quercy, commandées par Lutérius et

Cadurcus. Tous ensemble ils forment le hardi projet d'envahir la province romaine.

César les prévient, les poursuit, les atteint, les défait et s'empare d'Uxellodunum, ville du Limousin, qu'ils avaient prise.

L'admiration qu'inspire le génie de ce grand capitaine est mêlée d'un juste sentiment d'horreur, lorsqu'on lit dans ses Commentaires ce peu de mots : « César, sachant que sa douceur était généralement » connue, et ne craignant point qu'on attribuât à » quelque changement dans son caractère un acte » de rigueur nécessaire, pensa qu'après tant de ré- » voltes enhardies dans divers lieux par l'impunité, » il fallait enfin que le supplice de quelques-uns » épouvantât les autres. En conséquence il fit cou- » per la main à tous ceux qu'il venait de vaincre, » et leur laissa la vie pour que leur mutilation rap- » pelât long-temps leur rebellion et leur châti- » ment. » Mutilation des prisonniers

Le chef de ces infortunés, Drapès, échappa aux fers, à la honte, au supplice, en se laissant mourir de faim. Lutérius, après avoir erré quelque temps dans les bois, fut trahi par un de ses compatriotes et livré à César. Ce brave Gaulois perdit ainsi et sa liberté et la main qui l'avait si généreusement défendue.

La terreur cependant ne put encore glacer tous les courages. Surus, illustre Éduen, qui n'avait pas voulu se soumettre comme son pays, se joignit aux Trévirois de nouveau soulevés ; la fortune le trahit : après un combat sanglant, Labiénus vainquit ses troupes et le prit.

César employa l'hiver à parcourir la Gaule narbonnaise pour en assurer le repos, et revint ensuite près d'Arras attendre le printemps.

Comius vainqueur.

Tout était en paix, hors Comius, qui, seul revenu dans sa patrie à la tête d'un corps de cavalerie, osait encore braver les forces romaines : Antoine et Volusénus marchent contre lui. Comius, enveloppé par leurs nombreuses légions, aperçoit Volusénus, court sur lui, le renverse d'un coup de lance, sabre tous ceux qui veulent l'arrêter, se précipite sur les légions, les traverse et leur échappe. Sa vengeance est accomplie; seul debout et en armes dans la Gaule conquise, il écrit à Antoine, lui propose fièrement la paix, lui promet des otages, et jure qu'il vivra tranquille pourvu qu'on le laisse tenir le serment qu'il a fait de ne jamais voir aucun Romain devant lui. César y consentit, et le roi des Atrébates, dernier monument de la liberté gauloise, conquit ainsi par son courage, son indépendance, une paix honorable et l'estime de ses ennemis.

César, conquérant de toute la Gaule.

(1) Tout était vaincu; César, déposant sa rigueur, ne s'occupa plus qu'à soumettre les esprits. Aussi habile en politique que terrible à la guerre, son adroite douceur fut peut-être alors plus funeste à la liberté gauloise que ses armes. Cherchant à corrompre ceux qu'il avait vaincus, il gagna les chefs par des présens, trompa les druides par des honneurs, flatta l'orgueil des cités en y élevant de somptueux édifices, et se concilia l'affection des

(1) Cinquante ans avant Jésus-Christ.

peuples, en les exemptant d'impôts. Enfin, ce qu'on peut à peine concevoir, il parvint non-seulement à faire supporter, mais même à faire aimer son pouvoir; de sorte qu'appelé ensuite en Italie par la guerre civile, il vit les Gaulois soumis, au lieu de profiter de son absence pour se révolter, courir sous ses drapeaux, contribuer puissamment à sa victoire de Pharsale, à ses triomphes en Afrique et en Espagne, et le seconder par-tout : peut-être aussi dans cette guerre leur espoir fut, en suivant César, de se venger et de renverser avec lui la liberté de cette Rome qui venait d'anéantir la leur.

Telle fut la fin d'une guerre que Plutarque, Appien et Paterculus regardent comme la plus difficile et la plus périlleuse que les Romains aient jamais soutenue. « César, disent-ils, pendant dix ans, » combattit trente fois les Gaulois en bataille ran- » gée, soumit quatre cents de leurs peuples, prit » huit cents de leurs villes, défit trois millions » d'hommes armés, et en fit périr un million sur » les champs de bataille. »

Un historien romain, en retraçant les détails de sa victoire d'Alésie, dans laquelle il assiégeait une armée formidable, étant assiégé lui-même par trois cent vingt mille Gaulois, dit, dans le transport de son admiration, qu'il semblait au-dessus d'un mor- » tel d'oser former une telle entreprise, et qu'il » n'appartenait qu'à un dieu de l'avoir achevée. »

Tels sont les hommes; inconstans amis de la liberté, frivoles jouets de la gloire, ils craignent les conquérans, les haïssent, les admirent et les déifient.

# CHAPITRE QUATRIÈME.

## HISTOIRE DES GAULES DEPUIS CÉSAR JUSQU'A LA TRANSLATION DU SIÉGE DE L'EMPIRE PAR CONSTANTIN.

Sagesse et prospérité de Marseille. — Elle se décide en faveur de Pompée. César l'assiége. — Défaite navale. — Marseille se rend à César. — Asservissement de toute la Gaule. — Politique des Romains. — Fondation de Lyon. — Les Gaulois adorent Auguste. — La Gaule florissante. — Règne de Tibère. Germanicus. — Sacrovir et Florus tentent de délivrer la Gaule. — Mort de Florus. — Les Croupellaires. — Mort de Sacrovir. — Réponse d'un artisan gaulois à Caligula. — Gaulois admis par Claude dans le sénat romain. — Vindex se révolte contre Néron. — Mort de Vindex. — Divisions des Gaulois sous Galba et Othon. — Vitellius. Ses cruautés. — Civilis, chef des cohortes auxiliaires. — Cherche à affranchir les Gaulois. — Son portrait. — Feint de servir Vespasien. Discours qu'il adresse aux Gaulois. — Les hostilités commencent. — Civilis se révolte ouvertement. — Ses succès, Il s'allie avec les Germains. — Engage les Gaulois à résister à Vespasien. — Faible avantage des Romains. — Idées superstitieuses des Gaulois sur l'incendie du Capitole. — Classicus, Tutor et Sabinus, chefs gaulois. — Humiliation des légions romaines. — Véléda, vierge germaine. — Ambassade des Teuctères. — Civilis poursuit ses conquêtes. — Défaite de Sabinus. Éponine. — Divisions des Gaulois. Cérialis, général romain. — Civilis et Cérialis combattent. — Civilis se soumet. La paix est rétablie. — Soumission des Gaulois. — La Gaule sous Vespasien, Titus et Domitien. — Sous Nerva, Trajan, les Antonin et Commode. — Sévère. Ses cruautés. — Caracalla, Macrin, Héliogabale et Alexandre Sévère. — Maximin. — Gordien, Philippe et Décius. — Mollesse des Gaulois. — Confédération des Germains. — Les Francs. Leur première invasion. —

**Valérien et Gallien. — Posthumius. — Ascendant de Victorine. Les deux Victorin, Marius et Tétricus. — Révolte des Bagaudes. — Aurélien. — Probus. Irruption des Germains. — Courage des Francs. — Proculus et Saturnin. — Carus. — Numérien et Carinus. — Dioclétien, Maximien Hercule, Constance Chlore et Galère. — Maximien Hercule défait les Francs et les Bagaudes. — Vertus de Constance Chlore. — Le christianisme dans les Gaules. Persécution de Dioclétien. — Guerres de Constance contre les Germains. — Trésor de Constance. — Constantin. Son règne glorieux. — Sa cruauté envers ses ennemis. — Sa munificence envers les Gaulois. — Le Labarum. — Siége de l'empire transféré à Byzance. Révolution dans les mœurs.**

---

Un seul peuple dans la Gaule restait encore libre, puissant et respecté. La république de Marseille, alliée et non sujette de Rome, presqu'aussi riche que Carthage et mieux gouvernée, voyait par-tout ses droits reconnus, ses lois révérées, son commerce florissant, ses armes redoutées. Ce fut peut-être la seule nation qui sut à la fois se faire craindre comme vaillante et chérir comme pacifique; elle dut son long repos à sa vertu, et son sénat força les gouvernemens étrangers les plus ambitieux à ne point lui manquer de foi, parce que jamais il ne viola la sienne.

Sagesse et prospérité de Marseille.

Lorsque le monde, ébranlé par les querelles sanglantes de César et de Pompée, vit tous les peuples se partager entre ces deux conquérans et verser ainsi leur sang pour le choix d'un maître, Marseille oublia son antique prudence. Ces deux partis sollicitèrent à l'envi son alliance; les magistrats répondirent d'abord « qu'ils ne pouvaient décider quelle était celle » des deux factions qui avait la justice de son côté, » et que la reconnaissance leur faisait un devoir de

» la neutralité, puisque Pompée leur avait donné
» de riches terres en Languedoc, en Vivarais, et
» qu'ils devaient aussi à César un important accrois-
» sement de territoire. En conséquence ils déclarè-
» rent que, ne voulant nuire ni à l'un ni à l'autre,
» ils n'en secourraient aucun, et qu'ils ne les rece-
» vraient point dans leurs murs. »

Elle se décide en faveur de Pompée. César l'assiége.

Cette neutralité était sage, mais elle ne fut ni sincère ni durable. César venait d'asservir la Gaule, Pompée affectait un grand zèle pour la liberté; les Marseillais le favorisèrent : Domitius et la flotte Pompéienne trouvèrent un asile dans leur port. Dès ce moment César les traita en ennemis, investit leur ville avec une partie de ses légions, et tandis qu'elles l'assiégeaient, il courut lui-même en Espagne pour conquérir cette belliqueuse contrée.

Par-tout la fortune secondait le génie de César; sa flotte livra bataille à celle de Marseille, et la défit après un combat sanglant. Tribonius, lieutenant de César, pressait avec ardeur le siége sans pouvoir triompher de l'opiniâtre résistance des Marseillais. Dignes à leur dernier moment de leur antique renommée, ils opposaient avec succès la science à l'art, la constance à l'impétuosité, et la valeur gauloise au courage romain.

Défaite navale.

L'armée navale de Pompée vint les secourir, et se joignit aux débris de leur flotte; du haut de leurs remparts, ils virent la bataille navale qui devait fixer leur destinée. Après quelques heures d'incertitude, les vaisseaux romains dispersés s'éloignèrent; neuf galères marseillaises furent prises; le reste chercha, en fuyant, un asile sur la côte d'Espagne.

Cette défaite répand la consternation dans la ville privée de vivres. Cependant le courage prolonge la résistance; mais enfin une tour, ruinée par les assiégeans, s'écroule et leur ouvre une large brèche.

Le sénat capitule et obtient une trève jusqu'au retour de César, auquel seul il veut se soumettre. Le siége est suspendu : mais le peuple, entraîné par le désespoir, brave ses magistrats, rompt la trève, sort la nuit en armes, détruit les travaux des Romains, brûle leurs machines, et répand dans leur camp l'incendie et le carnage. Les légions, d'abord surprises, se rallient et repoussent les assaillans dans leurs murs; le siége recommence, la disette réduit la ville à la plus dure extrémité : en vain les assiégés redemandent à négocier; leur perte est jurée.

Marseille se rend à César.

(1) Dans ce moment, César, vainqueur de l'Espagne, et revêtu de la dictature à Rome, paraît sous les murs de Marseille; il écoute ses prières et lui accorde la paix : mais elle est obligée de lui livrer ses armes, ses trésors et ses vaisseaux : ainsi son antique gloire ne la sauva que de la destruction. Deux légions y restèrent en garnison; on lui laissa ses lois, mais elle perdit sa liberté; et, sous le nom d'alliée, elle devint sujette.

Cicéron, indigné de voir l'image de cette illustre cité orner le triomphe de César, déplora sa chute, et les larmes de ce grand homme furent l'oraison funèbre de Marseille.

Asservissement de toute la Gaule.

Cette dernière conquête compléta l'asservissement de la Gaule. « Ainsi, dit saint Jérôme, fut vengée la

(1) Quarante-neuf ans avant Jésus-Christ.

» prise de Rome par Brennus. Pour effacer cette tache,
» il avait fallu subjuguer le nord de l'Italie, soumettre
» en Orient la Galatie, s'emparer des rives du Da-
» nube, franchir les Alpes, et conquérir le sol même
» qui avait donné naissance aux auteurs de tant de
» guerres, d'irruptions, d'invasions et de désastres. »

De ce moment la Gaule soumise s'accoutuma au joug, oublia la liberté, ne chercha que le repos, et son histoire se confondit avec celle de l'empire romain, dont elle accrut la puissance et la gloire.

Les esprits ardens qui ne pouvaient vivre sans indépendance la cherchèrent en Germanie; les autres trouvèrent dans la tranquillité jusque-là inconnue pour eux, le dédommagement des biens qu'ils perdaient. La sage politique de Rome put même faire illusion aux vaincus; huit légions, postées pour les contenir sur les bords du Rhin, ne parurent occupées que du soin de les défendre contre toute invasion des Germains.

Politique de Rome.

Les cités conservèrent leurs princes, leurs chefs, leur sénat, leurs lois, leurs coutumes, le droit d'assembler leurs députés, celui même de se faire quelquefois entre elles la guerre; on n'exigea d'elles dans les premiers temps que de légers tributs; les nobles continuèrent à dominer le peuple. Les levées de troupes auxiliaires que Rome leur demandait, loin de leur déplaire, donnaient un aliment journalier à leur caractère belliqueux, et leur offraient, au milieu des légions romaines, des moyens de gloire et de fortune, des prix militaires, des grades et des commandemens qui satisfaisaient leur ambition.

Les druides, soit que la tolérauce respectât leur

culte, soit qu'ils l'abandonnassent, conservaient leur prééminence; le sacerdoce romain les entoura du même respect, du même éclat, en les affranchissant de beaucoup de privations et d'austérités, et comme la plupart étaient tirés de la noblesse, ils continuèrent à faire partie du patriciat et de l'ordre équestre : aussi lorsque Claude interdit leurs sacrifices, cette révolution s'opéra doucement; ils cédèrent, non sans murmures, mais sans désespoir, à ce grand changement qui ne portait que sur leurs dieux et non sur leurs dignités.

Peu à peu la Gaule se peupla de Romains et Rome de Gaulois; les plus illustres des vaincus reçurent promptement le titre de concitoyens de leurs vainqueurs; enfin la bravoure gauloise rajeunit et fortifia les légions romaines.

La civilisation de Rome répandit dans les Gaules ses lumières, son industrie, son opulence, ses mœurs et son luxe. Par-tout on vit s'élever des écoles, des académies, des cirques, des palais, des temples. Plancus (1) fonda, au confluent du Rhône et de la Saône, la ville de Lyon; son nom latin *Lugdunum* était, dit-on, composé de deux mots celtes, *lug*, corbeau, *dune*, colline.

Fondation de Lyon.

(2) Les Gaulois, adorant le fils adoptif du guerrier contre lequel ils avaient dix ans défendu leur indépendance, érigèrent à Auguste des temples dans plusieurs villes. On citait principalement ceux de Narbonne, Nîmes et Beziers; le plus fameux fut

Les Gaulois adorent Auguste.

(1) Quarante-trois ans avant Jésus-Christ.
(2) Douze ans avant Jésus-Christ.

celui de Lyon ; soixante peuples y nommaient chacun un prêtre pour le desservir.

Telle est la rapidité effrayante avec laquelle les nations abattues se précipitent du sommet glorieux de la liberté dans l'idolâtrie de la servitude.

La Gaule florissante.

Au reste on doit convenir que le nouveau maître du monde sut parer la dépendance des couleurs de la prospérité. Les marais firent place aux moissons, les forêts aux vignes, les landes à la culture ; des chemins magnifiques, de nombreux canaux versèrent de tous côtés l'abondance, et en peu d'années la Gaule, riche, pacifique, florissante, lettrée, saisissant la nouvelle gloire qui lui était offerte, se montra encore digne rivale d'Athènes, de Rome, et ne devint pas moins illustre par la science de ses magistrats, par l'éloquence de ses orateurs, par le génie de ses écrivains, qu'elle ne l'avait été par l'audace de ses guerriers.

Après la bataille d'Actium, la Gaule jouit longtemps du repos qu'Auguste donna au monde. Quelques peuples des Pyrénées s'agitèrent seuls, Auguste et Agrippa les comprimèrent. Les Sicambres voulurent tenter une invasion, Tibère les vainquit. Lorsque ce prince, pour le malheur de Rome, fut élevé à l'empire, son joug tyrannique n'opprima que l'Italie.

Règne de Tibère. Germanicus.

Drusus et Germanicus firent briller dans les Gaules les antiques vertus romaines. Germanicus parcourait ces contrées pour y recueillir les tributs, lorsque son armée se révolta ; il apaisa la sédition de ses légions, en les menaçant d'envoyer sa femme et son fils à Trèves ; « parce qu'ils seraient, disait-il, » plus en sûreté dans une cité étrangère qu'au milieu

» du camp romain. » Ce héros repoussa, poursuivit les Germains, vengea les légions de Varus égorgées, vainquit Arminius, affermit la sécurité de la Gaule, et périt dans l'Orient, victime de la haine de Tibère.

Sacrovir et Florus tentent de délivrer la Gaule.

(1) A la mort de ce prince, deux Gaulois téméraires conçurent l'espoir de rendre la liberté à leur patrie. Sacrovir, éduen, et Florus, trévirois, étaient tous deux illustres par leur naissance : leurs aïeux avaient obtenu le titre de citoyen romain, dans un temps où, selon Tacite, on ne le donnait qu'au courage et à la vertu.

Ces deux guerriers firent secrètement de grands amas d'armes, enflammèrent le zèle de leurs amis, et cherchèrent dans toutes les cités à rallumer quelques étincelles de liberté. Consultant plus leur courage que leur force, ils oubliaient que les mœurs étaient changées et que la corruption romaine avait déjà amolli les ames et énervé les esprits; ils fomentaient le mécontentement et disposaient les hommes inquiets à la révolte, en leur rappelant l'accroissement des impôts, l'énormité des usures, l'orgueil et la dureté des généraux romains: « Jamais, disaient-» ils, l'occasion ne fut plus favorable pour recou-» vrer la liberté: la mort de Germanicus consterne » Rome; les factions la menacent; les légions sont » livrées à la discorde; la Gaule est florissante; l'Ita-» lie épuisée par le luxe et par la tyrannie, les » Romains n'offrent plus à nos regards qu'une race » efféminée; et les étrangers seuls prêtent encore, » en s'y mêlant, quelques forces à leurs armes. »

(1) Vingt et un ans après Jésus-Christ.

Les Gaulois, en perdant leur énergie, avaient conservé leur turbulence. La conspiration éclata dans plusieurs lieux, avant que les chefs eussent rassemblé les moyens de la soutenir. Sans attendre leurs ordres, les peuples de Tours et d'Angers prirent les armes. On envoya contre eux quelques cohortes qui les battirent et les dispersèrent facilement.

Sacrovir, pour masquer ses desseins, marcha lui-même avec les Romains contre les rebelles; mais comme il affectait par bravade de les combattre sans se couvrir de son casque, on avertit Tibère qu'il ne s'était montré aux ennemis la tête nue que pour être reconnu et ménagé par eux.

Pendant ce temps Florus leva dans la Belgique une armée qu'il soumit à la discipline romaine; mais le plus grand nombre de ses concitoyens refusèrent de joindre ses drapeaux. Varron et Silius lui fermèrent le chemin des Ardennes, et lui livrèrent bataille. Il lutta vaillamment contre eux; mais la destinée des Gaulois était de périr par leur désunion. Julius Indus, compatriote et ennemi personnel de Florus, marche contre lui avec un corps d'élite, attaque en flanc ses concitoyens et leur enlève la victoire. Florus battu échappa au vainqueur en se donnant la mort.

Mort de Florus.

Sacrovir, privé de son appui et apprenant que ses propres desseins n'étaient plus un mystère, se vit forcé de combattre seul. Il arma à la hâte quarante mille hommes dont la principale force était composée d'esclaves destinés au métier de gladiateurs; on les nommait Croupellaires; ils portaient

Les Croupellaires.

une armure de fer d'une seule pièce, impénétrable aux coups de l'ennemi, mais qui en même temps les privait de toute agilité. Les Séquaniens donnèrent quelques secours à Sacrovir, et des aventuriers de tous les pays vinrent le rejoindre.

Cette foule irrégulière, indisciplinée, sans expérience de la guerre, ne semblait redoutable que par sa masse. Cependant le bruit de cette insurrection répandit en s'exagérant la terreur dans Rome; on y crut que les soixante-quatre cités de la Gaule s'étaient révoltées, et que les Germains accouraient pour renverser avec elles l'empire romain.

Silius, informé de ces mouvemens, en prévint le progrès par sa célérité; il livra la Séquanie au pillage pour la punir de sa défection, et atteignit l'armée gauloise à quatre lieues d'Autun, dont elle s'était emparée.

Sacrovir, s'efforçant de communiquer aux siens un espoir qu'il ne conservait plus, leur rappela les exploits de leurs aïeux, la prise de Rome; leur représenta sur-tout combien la liberté serait glorieuse après la victoire, et la servitude accablante après la défaite.

Les acclamations tumultueuses qui lui répondirent annonçaient plutôt le désordre que la confiance. Silius dit aux Romains, « qu'il serait trop honteux » pour les vainqueurs de la Germanie de considé- » rer comme des ennemis redoutables ces Gaulois » tant de fois vaincus; que Tours, Angers, Trèves » et la Séquanie venaient de céder à quelques co- » hortes, et qu'enfin ils n'avaient plus devant eux » qu'une troupe d'Éduens, plus connus par leur » luxe et par leur mollesse que par leurs armes. »

La confusion qui régnait parmi les Gaulois ne leur permit point de lutter contre la tactique romaine; la cavalerie de Silius tourna rapidement leurs ailes et les mit en fuite; le centre seul résista; il était composé de la troupe des Croupellaires; ainsi quelques esclaves furent les derniers qui combattirent alors pour la liberté.

Les Romains, las de voir qu'ils ne pouvaient ni ébranler, ni entamer, ni percer ces masses immobiles, les démolirent, comme des murailles, à coups de coignée et de hache.

Mort de Sacrovir.

Sacrovir, traversant Autun, s'enferma dans une maison de campagne et s'y poignarda. Fidèles à leur serment, ses soldurii livrèrent la maison aux flammes et s'entretuèrent tous.

Le sénat romain décerna pour cette victoire l'ovation à Tibère, qui dédaigna ce triomphe et le refusa.

Caligula donna aux Gaules qu'il parcourut le spectacle bizarre de ses tyranniques extravagances (1). Voulant triompher de la Germanie qu'il n'avait pas combattue, il fit habiller en captifs germains un grand nombre de Gaulois d'une taille colossale; de là, accourant sur le rivage de l'Océan, il fit recueillir un grand nombre de coquilles dans les casques de ses soldats et les emporta comme trophée de ses prétendues victoires sur la mer et sur Albion. Tandis que le sénat de Rome avilie prodiguait ses hommages à cet insensé, un artisan gaulois seul le brava. Caligula, le voyant éclater de rire à sa vue, lui en de-

(1) Trente-neuf ans après Jésus-Christ.

manda la cause. « Je ris, dit le Gaulois, parce que » je vois en toi le plus bizarre modèle de folie que » jamais le ciel ait présenté aux regards de la » terre. »

Réponse d'un artisan gaulois à Caligula.

(1) Claude voulut compléter le sénat romain. Les nobles Gaulois, depuis long-temps alliés de l'empire, aspiraient à l'honneur d'en être citoyens, et prétendaient à toutes les dignités. L'empereur appuyait leurs sollicitations; leur admission dans le corps illustre des sénateurs y devint le sujet d'une vive contestation. « Eh quoi! disait-on, ferons-nous de » Rome une ville captive? La livrerons-nous à des » étrangers dont l'opulence insultera la pauvreté » des sénateurs du Latium? Enfin nommerons-nous » consuls les chefs de nos plus opiniâtres ennemis, » les descendans de Brennus, les petits-fils de ceux » qui naguères assiégeaient nos légions et César » dans Alésie? N'est-ce point assez de les traiter » en Romains, de leur accorder des droits civiques, » et prostituerons-nous la pourpre romaine en les » en décorant? »

Gaulois admis par Claude dans le sénat romain.

« Je ne vous propose, répondit Claude, que » d'imiter nos aïeux; le premier de mes ancêtres » était Sabin; Albe donna le jour à ceux de César. » La plupart des familles sénatoriales tirent leur » origine de citoyens choisis dans toute l'Italie. » Avez-vous jamais regretté le don que vous a fait » l'Espagne des Balbus, et la Gaule narbonnaise de » tant d'hommes fameux? Athènes et Lacédémone » ne sont tombées que pour avoir rejeté de leur

(1) Quarante-huit ans après Jésus-Christ.

» sein les vaincus qui auraient augmenté leurs
» forces. Dédaignerez-vous des alliés nobles et belli-
» queux, tandis que de tout temps Rome n'a point
» cru s'abaisser en élevant des affranchis mêmes
» à la magistrature? Son fondateur Romulus em-
» brassait le soir, comme Romains, ceux qui, le
» matin, l'avaient combattu en ennemis.

» Les Sennonais, en vous faisant vaillamment la
» guerre, ont-ils plus mérité votre haine que les
» Volsques et les Eques menaçant vingt fois vos
» murailles; que les Samnites qui vous ont fait
» passer sous le joug? Croyez-moi donc, et, par
» une politique sage, réunissez à vous des peuples
» qui déjà ont pris vos mœurs et imité vos arts.
» Par cette union vous attirerez à Rome leurs riches-
» ses, qu'une séparation plus longue concentrerait
» chez eux.

» Les coutumes changent avec le temps; ce qui
» est aujourd'hui ancien a été d'abord nouveau. Au
» commencement Rome n'accorda ses dignités
» qu'aux seuls patriciens. Peu de temps après, le
» peuple parvint à les obtenir; ensuite on les donna
» aux Latins; enfin à toutes les nations de l'Italie.
» Une fois prise, la décision sur laquelle vous déli-
» bérez aujourd'hui deviendra également un usage
» et servira d'exemple dans l'avenir. »

On accueillit en partie la proposition de l'empereur, et un sénatus-consulte accorda l'entrée du sénat aux plus anciens alliés de Rome, aux Éduens, qu'on appelait les frères du peuple romain. Cet acte de Claude parut dans la suite si sage à Vespasien, qu'il en fit un titre d'honneur pour ce prince, et

voulut, pour en éterniser la mémoire, qu'on lui donnât le nom de père du sénat.

Vindex se révolte contre Néron.

(1) La Gaule supporta moins patiemment que l'Italie la tyrannie du successeur de Claude, de l'infame Néron; et ce fut un Gaulois qui le premier donna au monde le signal de sa chute. Il se nommait Vindex : plusieurs de ses aïeux étaient parvenus au pouvoir suprême dans l'Aquitaine; il était lui-même membre du sénat romain et propréteur en Celtique, où il commandait une armée.

Vindex aimait trop la gloire pour ne pas détester Néron; indigné des ordres tyranniques dont ce monstre voulait le faire l'instrument, il excite et décide ses légions à la révolte : les Gaulois en foule se rangent sous son étendard. Alors Néron, qui n'osait opposer à ses armes que des poignards, mit sa tête à prix pour dix millions.

Lorsque Vindex lut cet édit, il s'écria : « On » demande ma tête; eh bien! je la livrerai à celui » qui m'apportera celle de Néron. » L'armée romaine et les Gaulois proclamèrent Vindex empereur; il refusa le sceptre et le fit donner à Galba.

Cependant le sénat, décimé par Néron, et qui rampait encore en frémissant aux pieds du tyran qu'il détestait, déclara lâchement Vindex ennemi de la patrie, et envoya aux légions de Germanie, commandées par Virginius, l'ordre d'entrer dans la Gaule pour y réprimer l'insurrection. Virginius obéit; mais son intention secrète était de se joindre à Vindex au lieu de le combattre; déjà rapprochés

(1) Soixante-huit ans après Jésus-Christ.

l'un de l'autre, ils s'écrivaient, s'entendaient, se concertaient; malheureusement les légions de Germanie, qui n'avaient pu encore être instruites des projets de leur général, attaquèrent impétueusement, sans ordre et sans signal, l'armée des Gaules; la bataille se donna ainsi malgré les deux chefs.

Comme la science et le courage étaient égaux des deux côtés, le combat fut long, opiniâtre et sanglant. Enfin les légions germaines l'emportèrent, et l'armée gauloise, qui ne voulait pas fuir, fut presque tout entière détruite. Vindex ne survécut que peu d'instans à ses compagnons d'armes, il se tua de désespoir.

Mort de Vindex.

Les vainqueurs proposèrent la couronne à Virginius; mais il dédaigna de l'accepter, trouvant sans doute que la pourpre impériale était trop souillée par Néron pour que la vertu voulût s'en revêtir. Il déféra, comme il le devait, le choix d'un empereur au sénat.

La mort de Néron vengea le monde et délivra Rome. Les sénateurs donnèrent la couronne à Galba; Virginius le reconnut : les légions qui défendaient le Haut-Rhin, et qui avaient autrefois dépendu de Vindex, se rallièrent en apparence à Virginius; mais leur ressentiment et celui des Gaulois devinrent des semences de discorde et de rebellion, que d'autres circonstances ne tardèrent pas à faire éclater.

Divisions des Gaulois sous Galba et Othon.

(1) Après un règne court et plus sévère que glorieux, Galba fut tué dans Rome et remplacé par Othon, jeune favori de Néron. L'Italie se soumit à

(1) Soixante-huit ans après Jésus-Christ.

lui; l'Orient, dont les vœux appelaient déjà Vespasien au trône, ne montra au nouvel empereur qu'une obéissance contrainte. Les légions de Germanie proclamèrent empereur Vitellius; Galba venait de lui donner le commandement de la Gaule; elle embrassa vivement sa cause. Lyon seul, favorisé par Néron, inclinait pour Othon; mais la crainte l'empêcha de se déclarer.

Vitellius. Ses cruautés.

Malgré le courage des légions gauloises et germaines, les Vitelliens perdirent d'abord deux batailles en Italie; mais enfin leurs forces réunies triomphèrent à Bébriac de celles d'Othon; il fut vaincu et se tua.

Vitellius n'avait point encore franchi les Alpes; et tandis que ses généraux lui achetaient le trône de leur sang, traversant lentement la Gaule, il la livrait au pillage.

Cette malheureuse contrée éprouvait à la fois tous les maux de la dépendance, de la discorde et de la guerre civile : les lois étaient muettes, les concussionnaires n'avaient plus de frein; l'impunité multipliait les crimes : les Gaulois qui avaient suivi les drapeaux de Virginius traitaient en ennemis leurs compatriotes attachés à la mémoire de Vindex, et les nommaient avec mépris Galbiens : jaloux de l'opulence des Séquaniens et des Éduens que Galba avait par reconnaissance affranchis d'un quart de leurs tributs, ils dévastèrent ces riches contrées.

Les cités tiraient parti de la guerre civile pour satisfaire leurs mutuelles rivalités. Trèves et Langres, traitées sévèrement par Galba, se joignirent aux légions disposées à la sédition par l'indiscipline.

Par-tout on s'assemblait de nuit, on formait des associations secrètes, et, suivant l'antique usage de la Gaule, on s'envoyait en présent et en signe de fraternité deux mains d'argent entrelacées.

Bientôt la révolte éclata dans quelques légions. Vitellius fit mettre à mort tous ceux qui n'avaient pas voulu se rallier à lui contre Othon. Civilis seul échappa à son courroux; le tyran n'osa frapper un guerrier si renommé parmi les Bataves; il commandait huit cohortes gauloises auxiliaires de la quatorzième légion. Vitellius, redoutant son crédit sur les troupes et leur vengeance, le laissa fuir.

Civilis, chef des cohortes auxiliaires.

Enfin la Gaule se vit délivrée des orgies du nouvel empereur et du brigandage de son armée. Après avoir incendié Metz, exercé par-tout d'affreuses rapines, désarmé et pillé Vienne en Dauphiné contre laquelle Lyon sa rivale avait enflammé sa haine, Vitellius traversa l'Italie en ennemi, et entra dans Rome comme dans une ville prise d'assaut.

Tout le règne de ce prince ne fut qu'une suite continuelle d'injustices, de crimes, de débauches, de factions. L'empire romain allait périr dans l'opprobre : Vespasien prit les armes pour le délivrer; l'Orient suivit ses enseignes; et dans le nord de la Gaule, Civilis, qui parut d'abord combattre pour sa cause, prouva bientôt qu'il marchait à un autre but, et qu'il ne prenait parti dans les dissensions de Rome que pour affranchir totalement les Gaules de son joug.

Cherche à affranchir les Gaulois.

Quelques tribus de Cattes, forcées par des dissensions civiles de quitter leur pays, étaient venues habiter une contrée marécageuse située près de la

mer entre deux bras du Rhin; on l'appelait l'île des Bataves, et les Cattes qui s'y établirent en prirent le nom. Cette colonie guerrière s'allia bientôt à plusieurs peuples de la Belgique, peuples que César regardait comme les plus vaillans de tous les Gaulois.

Julius Civilis et Paulus étaient tous deux chefs des Bataves; ils avaient combattu avec gloire dans les armées romaines. Paulus périt à Rome, dans un temps où le courage conduisait au supplice. Civilis se sauva; emprisonné ensuite par Vitellius, il ne dut la vie qu'à la peur qu'il inspirait à ce lâche tyran. Il avait vu de près les monstres vils et féroces auxquels le sort aveugle livrait le monde; le souvenir de ses chaînes pesait sur son ame : impatient de se venger, il méditait l'affranchissement des Gaules, et par-tout ses émissaires s'efforçaient de déterminer les cités à la révolte.

Dans un autre temps il eût réussi; mais les courages étaient abattus, les mœurs amollies, les peuples divisés. Civilis était plus grand que son siècle; doué d'un esprit actif et fécond en ressources, il saisissait rapidement la fortune quand elle le favorisait, et savait encore la poursuivre lorsqu'elle lui échappait : il se comparait lui-même au fameux Annibal et à Sertorius, non sans quelque raison, car il était vaillant, habile, et privé d'un œil comme eux.

Son portrait

(1) Dissimulant d'abord sa haine générale contre les Romains, il parut ne s'armer que pour embrasser

(1) Soixante-neuf ans après Jésus-Christ.

Feint de servir Vespasien. Discours qu'il adresse aux Gaulois.

la cause de Vespasien contre Vitellius, et conserva même encore dans les premiers momens d'hostilités l'apparence de la soumission. Il fomentait dans différens lieux des soulèvemens sans qu'on pût le soupçonner d'en être l'auteur : enfin lorsque le moment lui parut favorable pour agir, il donna la nuit un festin au fond d'un bois sacré, aux Gaulois les plus audacieux. « Vous voyez, leur dit-il, que l'empereur » ne nous traite plus en alliés, mais en esclaves; » chaque jour appesantit notre servitude; la Gaule » est une proie toujours tentante et toujours nou- » velle pour ses oppresseurs; ils se succèdent rapi- » dement sans nous laisser aucun repos. Dès que » l'un d'eux est gorgé de richesses, il nous en arrive » un autre : leur insatiable avidité est un gouffre éter- » nel qui engloutit tout et qu'on ne peut remplir. » Non moins prodigues de notre sang que de nos » biens, ils nous épuisent par de nombreuses levées » d'hommes; et tandis qu'ils se livrent à la mollesse; » nous supportons seuls pour eux les travaux de la » guerre. Tournez vos regards sur le camp romain, » vous n'y verrez que des vieillards, des soldats dé- » biles enrichis des dépouilles de la Gaule. Ce vain » nom de légion dont ils se parent encore pourrait-il » vous intimider? Je n'y aperçois de forces réelles » que les nôtres, que l'infanterie, que la cavalerie » bataves. Notre séparation seule enlevera tout le » nerf de leur armée. Nous pouvons compter sur » les Bretons et sur les Germains; les uns sont nos » alliés, les autres sont nos frères : enfin, pour vous » rassurer, il vous suffit de regarder vos ennemis, » et pour les vaincre, de saisir vos armes. »

Tous les chefs bataves et gaulois, enflammés par ces paroles, se dispersèrent, et coururent par-tout exciter les peuples à la guerre. Les hostilités commencèrent sur les bords de l'Océan. Les Caninefates, alliés des Bataves, surprirent plusieurs cohortes, les égorgèrent, brûlèrent quelques forts et s'emparèrent de vingt-quatre vaisseaux romains.

Les hostilités commencent.

Civilis, qui n'avait point levé le masque, conseilla aux généraux de l'empereur de disséminer leurs forces pour comprimer l'esprit de sédition qui éclatait en différens lieux. Hordéonius, chef de l'armée, ne suivit pas ce conseil perfide, mais son indolence et sa faiblesse encouragèrent la rebellion.

La division régnait dans les légions; la plupart des officiers inclinaient secrètement pour Vespasien, les soldats pour Vitellius. Civilis, ayant trouvé le moyen de faire sortir de Mayence ses cohortes bataves, se révolta ouvertement; il fit venir dans son camp sa mère, ses sœurs, les femmes et les enfans de chaque soldat, afin que leur présence ne laissât à ses troupes d'autre espoir de salut que la victoire.

Civilis se révolte ouvertement.

Hordéonius envoya de Cologne et de Trèves deux légions contre lui; Lupercus qui les commandait ne put résister à l'impétuosité des Bataves; les Romains, abandonnés par les auxiliaires, furent vaincus, et se retirèrent dans une forte position nommée Vetera Castra.

Civilis investit ce camp : Hordéonius voulait s'y tenir renfermé; les légionnaires l'accusent de lâcheté, méprisent ses ordres, sortent de leurs retranchemens, et livrent bataille à Civilis. Au milieu de

l'action, la cavalerie belge abandonne les Romains et passe du côté des Bataves. Cette défection décide la victoire, les légions fuient en désordre. Civilis les poursuit vivement, comble avec leurs morts les fossés de leur camp : les retranchemens sont un moment forcés, et ne peuvent être repris qu'après une longue lutte et un grand carnage. Les Teuctères et les Bructères accourent sous les drapeaux de Civilis, la Germanie s'ébranle, et le Rhin ne lui oppose plus qu'une faible barrière.

Ses succès. Il s'allie avec les Germains.

Hordéonius, qui n'était parvenu qu'après une grande perte d'hommes à faire sortir l'ennemi de son camp, demandait par-tout des secours. Vocula, à la tête d'un corps d'élite, arrive de Rome pour combattre Civilis; mais les légions indisciplinées secondent mal ses efforts; il livre une bataille et la perd. Civilis, après avoir tenté vainement de profiter de cette victoire pour prendre le camp d'assaut, tourna le siége en blocus.

Dans ce moment on apprit que le lâche Vitellius, perdant honteusement l'Italie, avait capitulé dans Rome; que, rompant ensuite la capitulation, sa garde avait livré le Capitole aux flammes, et qu'enfin le peuple romain indigné venait d'enlever à ce tyran la couronne et la vie.

Un envoyé de Vespasien vint ordonner au général des Bataves de poser les armes, puisqu'il ne les avait prises que pour sa cause, et que son triomphe rendait désormais la guerre inutile.

(1) Civilis feignit d'obéir; mais, rassemblant en

(1) Soixante-dix ans après Jésus-Christ.

secret ses compagnons d'armes et ses alliés, « Per- » drons-nous ainsi, leur dit-il, le fruit de nos tra- » vaux, le prix de nos succès? J'ai servi vingt-cinq » ans dans les camps romains; quelles ont été mes » récompenses? la mort de mon frère et une hon- » teuse captivité. Comment a-t-on payé votre sang » versé pour ces maîtres orgueilleux? par de lourds » impôts, par des coups de verges, par la hache des » licteurs : et voyez cependant combien il serait fa- » cile de secouer un joug si honteux! Nous qui ne » formons qu'une faible portion des Gaules, nous » avons déjà seuls bravé les forces de l'empire et » menacé ses camps nombreux : les uns sont pris, » les autres investis. Cessons donc de risquer sans » honneur notre vie, pour servir une de leurs fac- » tions; osons combattre pour nous-mêmes. Qu'a- » vons-nous à redouter? La victoire nous rendra » libres, et la défaite ne peut empirer notre sort. »

Engage les Gaulois à résister à Vespasien.

Les Bataves et leurs alliés répondirent à ce discours par de vives acclamations, et la guerre contre Rome fut unanimement résolue.

Bientôt l'armée batave attaqua impétueusement le camp de Vocula; il allait être forcé, lorsque soudain quelques cohortes, arrivant d'Aquitaine, chargent les Gaulois en queue et les forcent à la retraite. Peu de jours après Civilis livre une nouvelle bataille; la victoire se déclarait pour lui, mais, au milieu de la mêlée, il tombe de cheval; on le croit mort, et ses troupes prennent la fuite. Les Romains, heureux d'échapper, par cet accident, à une défaite presque certaine, n'osèrent poursuivre les Bataves.

Faible avantage des Romains.

Hordéonius avait péri victime d'une sédition;

Vocula, malgré sa fermeté, contenait difficilement dans ses légions l'esprit de révolte ; il livra encore plusieurs combats dont les succès furent balancés et indécis.

Idées superstitieuses des Gaulois sur l'incendie du Capitole.

Cependant la nouvelle de l'incendie du Capitole réveillait parmi les Gaulois l'espoir de la liberté. Les druides disaient hautement « que si jadis Rome » avait survécu à Brennus, on ne devait attribuer » son salut qu'à la conservation du Capitole ; que » l'existence de cette ville était attachée à celle de » ce monument, et qu'ainsi sa destruction deve- » nait aujourd'hui pour les Romains le signal de la » colère des dieux, et pour les Gaulois le présage » de la victoire. »

Classicus, Tutor et Sabinus, chefs gaulois.

La superstition appuyait alors la politique de Civilis. Classicus, chef des peuples de Trèves, et Tutor, commandant de la garde du Rhin, se joignirent à lui. Enfin la cité de Langres s'arma pour l'indépendance gauloise, et ses troupes marchèrent sous les ordres de Julius Sabinus, noble Gaulois, qui se prétendait descendre de Jules César, avec lequel sa bisaïeule avait formé une liaison secrète.

Tous ces chefs s'assemblent à Cologne ; ils espèrent que les dissensions des Romains donneront aux Gaulois le temps de s'affranchir, de chasser les étrangers de leur territoire et de fortifier les Alpes. Leurs émissaires parcourent les cités de la Gaule et appellent tous les peuples aux armes.

L'intrépide Vocula, s'efforçant de résister à la fois aux attaques de l'ennemi et aux trahisons des siens, était campé à Nuits. Civilis et Tutor s'approchèrent de lui avec leur armée. Bientôt, au lieu de

combattre, les avant-postes gaulois et romains parlementèrent; les émissaires de Civilis parvinrent à séduire les soldats. Enfin, ce qu'on n'avait jamais encore vu, deux légions, abandonnant leurs aigles, se soulèvent contre leur patrie, et déclarent qu'elles veulent prêter serment au chef des Gaulois : en vain Vocula leur reproche avec force cette lâcheté, en vain il leur représente la honte de jurer obéissance à des étrangers. On l'écoute avec colère; on lui répond par des murmures. « Eh quoi, dit-il, en » bravant leurs menaces, on verra les vainqueurs » servir les vaincus, des Romains obéir à des bar» bares; les figures sauvages et bizarres de leurs » enseignes remplaceront vos nobles aigles; vous » recevrez l'ordre d'un Tutor, d'un Sabinus? » Est-ce leur nombre qui vous effraie? N'avez-vous » plus vos glaives pour les braver? Et quand même » vos armes ne vous offriraient qu'une trop faible » espérance de victoire, ne devriez-vous pas en» core imiter vos aïeux qui préféraient la mort au » déshonneur? »

Ces paroles vraiment romaines firent peu d'impression sur des esprits séduits et sur des courages abattus. Quelques Gaulois, envoyés par Classicus, poignardèrent Vocula, que ses coupables soldats livrèrent sans défense à ses meurtriers. Les légions alors prêtèrent serment au nouvel empire des Gaules.

Humiliation des légions romaines.

Le camp de Vetera résista plus long-temps aux armes et aux séductions de Civilis; mais enfin les troupes qui le défendaient, vaincues par la famine, se rendirent, et jurèrent aussi obéissance à l'empire des Gaules. Cette soumission forcée fit leur

honte et non leur salut, car, au mépris de la capitulation, les Bataves commencèrent par les dépouiller et finirent par les massacrer.

Ce fut alors que Civilis fit couper sa longue chevelure blonde, qu'il avait juré de laisser croître jusqu'au moment où il se serait vengé des Romains; l'humiliation des légions lui parut une vengeance plus complète que la victoire.

Ce guerrier ambitieux fut le seul des chefs insurgés qui ne prêta pas serment à l'empire des Gaules, parce que dès lors il méditait de concert avec les Germains la conquête de ces belles contrées.

Véléda, vierge germaine.

Les alliés se partagèrent les captifs, et réservèrent le chef d'une légion pour en faire hommage à Véléda, vierge germaine, respectée alors comme prophétesse, vénérée comme fée, et même adorée comme déesse : cette femme avait, disait-on, prédit la victoire des Bataves et le désastre des Romains.

Les légions rebelles ne tardèrent pas à sentir la honte de leur défection; elles virent en frémissant leurs aigles arrachées, et sous leurs yeux les Gaulois, livrant Cologne au pillage, égorgèrent les Romains qui s'y trouvaient.

Ambassade des Teuctères.

(1) Civilis et Classicus, vainqueurs, reçurent dans cette ville une ambassade de la nation des Teuctères. Les propositions et le langage des députés peignaient avec énergie la grossièreté sauvage de ces Germains, et leur haine implacable contre Rome. « Nous félicitons les Gaulois, disaient-ils, et nous

(1) Soixante-dix ans après Jésus-Christ.

» remercions Mars, puisque ce dieu vous ramène
» dans les rangs des enfans de la guerre et des
» peuples libres. Jusqu'à présent l'eau, la terre et
» l'air n'étaient pour vous que de vastes cachots.
» Vos corps subissaient l'inspection des Romains,
» vos biens leurs taxes; ils se faisaient des tro-
» phées de vos vêtemens et même de vos armes.
» Montrez-vous donc dignes de nous, en nous imi-
» tant; abattez les murs de vos villes; les animaux
» sauvages eux-mêmes perdent leurs forces dans
» ces prisons de pierres, vrais remparts de la ty-
» rannie. Égorgez sans pitié tous les Romains; la
» liberté ne peut exister avec eux : reprenez-leur
» vos biens, et désormais jouissez-en tous en com-
» mun, car les dieux ont destiné la terre à tous les
» braves, comme la lumière à tous les hommes.
» Quant à nous, effaçons les limites qui nous sépa-
» rent, et habitons indistinctement les uns chez les
» autres, comme nos pères. Ce que nous vous con-
» seillons sur-tout, c'est d'abjurer ce luxe et ces
» voluptés dont Rome se sert plus habilement que
» de ses armes pour subjuguer les peuples. Notre
» alliance et notre amitié sont à ce prix. »

Les chefs de la Gaule répondirent qu'ils accepteraient avec joie l'alliance proposée. « Cependant,
» dirent-ils, au lieu de détruire nos remparts,
» nous en construirons de nouveaux pour défendre
» notre indépendance. Nous avons chassé les Ro-
» mains qui nous combattaient, mais nous devons
» épargner les autres qui, depuis un grand nom-
» bre d'années, nous sont unis par les liens du sang;
» leur mort jetterait le deuil dans nos propres

» familles. Pour vous, Germains, l'entrée des Gaules » vous sera ouverte toutes les fois que vous y vien» drez sans armes. Civilis et Véléda seront nos ar» bitres; ils rédigeront notre traité. »

Ce traité fut conclu. Cependant les députés gaulois ne purent parler à Véléda : cette prophétesse restait invisible au fond d'une tour isolée; un de ses parens, seul admis près d'elle, recevait les demandes qu'on lui adressait et rapportait ses réponses.

Civilis poursuit ses conquêtes.

Civilis employa le reste de l'année à étendre ses conquêtes : une armée romaine vint encore le combattre; Labéon la commandait. Les Germains et les Gaulois remportèrent la victoire. Ce succès décida la cité de Tongres et les Nerviens à se ranger sous les drapeaux de Civilis.

Les peuples de Langres élurent alors pour empereur des Gaules Julius Sabinus et le proclamèrent César. Sabinus, illustré par ses malheurs plus que par ses talens, ne justifia point le choix de ses concitoyens. Marchant en Séquanie sans ordre et sans précaution, il fut enveloppé, battu, et ne sauva sa vie qu'en répandant le bruit de sa mort.

Défaite de Sabinus. Éponine.

L'incendie de sa maison et la profonde douleur de sa femme Éponine, en apprenant cette nouvelle, parurent la confirmer (1). Sabinus s'était caché dans le fond d'une caverne; il y vécut neuf années, nourri et consolé par les soins de sa courageuse épouse : deux enfans même y devinrent les fruits de leur amour; mais enfin la trahison d'un vil es-

(1) Soixante-dix-neuf ans après Jésus-Christ.

clave découvrit leur retraite; ils furent arrêtés et envoyés à Rome.

La fière Éponine se jeta aux pieds de l'empereur, dans l'espoir de conserver le seul objet qui l'attachait à la vie; mais Sabinus avait porté le titre de César : la politique rendit l'empereur inflexible, il ordonna la mort de cette famille infortunée.

Sa rigueur rendit à Éponine son noble courage : « Je reçois la mort, dit-elle, comme un bienfait » des dieux; mon véritable supplice serait de te » voir heureux et vainqueur. Long-temps enfermée » dans le sein de la terre, ses ténèbres me conso- » laient parce qu'elles éloignaient de mes yeux le » spectacle de ta fortune. » Le trépas de cette femme héroïque éternisa sa gloire et souilla celle de Vespasien.

Divisions des Gaulois. Cérialis, général romain.

La défaite de Sabinus fut un grand malheur pour la Gaule. Les Séquaniens, les Rhémois, les Éduens, persistèrent dans l'alliance de Rome, et perpétuèrent ainsi l'asservissement de leur patrie.

Cependant Cérialis, général expérimenté, fut envoyé par Vespasien dans la Gaule, à la tête d'une forte armée. Les députés de toutes les cités s'assemblèrent à Reims pour décider si elles continueraient à combattre ou si elles se soumettraient. En pareil cas le doute est une faiblesse, et dès qu'on délibère entre la liberté ou la servitude, la honte est déjà résolue.

Valentin, noble Trévirois, soutint alors avec éloquence la cause de la guerre et de l'indépendance. Julius Auspex vanta la protection de Rome et les douceurs de la paix. Son opinion entraîna la majorité des avis qui depuis long-temps n'étaient que trop

partagés. Langres et Trèves avaient précédemment pris parti pour Néron et contre Vindex : dès lors une profonde haine avait aigri les autres peuples de la Gaule contre ces deux cités : la jalousie des chefs s'opposait à la réunion des forces. « Qui, di-
» sait-on, conduira la guerre? qui donnera les
» auspices? et même après le succès, où placer la
» capitale de l'empire? La victoire augmenterait
» nos divisions au lieu de les terminer, et la guerre
» civile succéderait à la guerre extérieure; car
» aucune cité ne veut céder la prééminence à l'au-
» tre : chacune fait valoir sa force, son antiquité ou
» ses alliances : notre désunion rend la guerre im-
» possible, et la paix indispensable. »

Ainsi fut abandonnée la plus noble cause. Langres, Trèves, avec les Bataves et les Nerviens, restèrent seuls sous les armes. Peut-être cependant les choses eussent-elles encore changé de face, si les généraux gaulois, profitant de leurs premiers succès, eussent marché promptement sur les Alpes; mais ils prodiguèrent sans fruit un temps précieux, Civilis à poursuivre Labéon dans la Belgique, et Classicus à partager entre ses troupes les dépouilles romaines; Tutor borna ses exploits au massacre d'une cohorte. Sur ces entrefaites Cérialis parut : il défit Tutor. Les légions qui avaient déserté rentrèrent dans le camp romain. L'adroite clémence de Cérialis effaça leur honte, et les enflamma du désir d'expier leur faute.

Les Trévirois combattirent vaillamment, mais ils furent vaincus; leur chef Valentin expia dans les fers le crime de fidélité à sa patrie.

Cérialis, aussi ferme pour maintenir la discipline qu'intrépide dans les combats, sauva Trèves du pillage; rassemblant dans cette ville les états des peuples insurgés, il leur rappela les invasions des Cimbres et des Teutons, que d'autres peuples germains menaçaient de renouveler. « On cherche à vous » éblouir, disait-il, par un faux prestige de liberté. » Que voyait-on dans la Gaule avant César? La » tyrannie de quelques chefs; des factions qui vous » déchiraient; un état de guerre perpétuelle : les » lois romaines seules ont fait connaître le repos et » la paix. Il est vrai que, pour maintenir cette » paix, il faut lever des soldats et payer des tributs : » mais existe-t-il à cet égard quelque distinction » injuste ou humiliante entre les Romains et les » Gaulois? ceux-ci commandent, comme nous, les » légions; ils gouvernent les provinces; ils sont appelés à toutes les dignités. Lorsque l'empire est » gouverné par un bon prince, la Gaule partage le » bonheur de Rome, et lorsque nous gémissons sous » quelque tyran, l'Italie, plus proche de son joug, » en sent plus que vous la pesanteur. Le jour où » vous expulserez les Romains de la Gaule, vous y » introduirez la discorde et toutes les calamités » qu'elle enfante. Enfin, réfléchissez-y mûrement; » ce n'est point Rome qui vous prend, c'est Rome » qui se donne à vous. »

Les Gaulois, surpris de la modération de ce discours, l'applaudirent, parce qu'ils avaient craint, étant vaincus, d'entendre un langage plus menaçant; ils se soumirent.

Les Bataves restaient seuls à vaincre. Civilis es-

Civilis et Cérialis combattent

saya de séduire Cérialis, en lui offrant l'empire des Gaules : mais, ne pouvant le corrompre, il osa le combattre. Ces deux généraux déployèrent dans cette guerre un talent et une activité qui les rendirent également célèbres, et la fortune même se plut à favoriser alternativement leurs armes.

Cérialis fut d'abord surpris près de la Moselle; mais, calme dans le péril, il rallia bientôt ses troupes et livra une nouvelle bataille; la victoire se déclara pour lui, et il brûla le camp des Gaulois. Civilis, non moins prompt à se relever que son rival, se retrouva bientôt en sa présence. Après différens combats un transfuge, trahissant Civilis, indique aux Romains un chemin pour traverser un marais qu'on croyait impraticable. Le général gaulois, enveloppé et battu, s'échappe, reparaît encore; ses troupes le même jour livrent quatre combats en quatre lieux différens; les succès par-tout sont balancés.

Un jour Civilis, se hasardant trop témérairement, est reconnu et entouré; tous les traits des Romains sont dirigés contre lui; alors, descendant de cheval, il s'élance dans un fleuve et le traverse à la nage : mais peu de temps après il surprend à son tour Cérialis dans les bras d'une Gauloise, met ses troupes en fuite et s'empare d'une partie de sa flotte; Cérialis rallie ses débris et poursuit Civilis, qui se retira enfin dans l'île des Bataves.

Là, les deux généraux avaient à braver de nouveaux dangers; le terrain marécageux de cette contrée menaçait à chaque pas les légions d'une ruine totale. D'un autre côté les Bataves, las d'une si longue guerre, faisaient craindre à leur chef une pro-

chaine révolte; Civilis, aussi adroit en politique qu'ardent au milieu des batailles, demanda une entrevue à Cérialis. Là, rejetant tous les maux de la guerre sur Vitellius, il rappela son attachement à Vespasien : « C'était, disait-il, ce prince, son ancien » ami, qui lui avait fait le premier prendre les » armes; mais une fois la guerre commencée, la » volonté des peuples l'avait forcé à la continuer. »

Le général romain ne désirait pas moins que lui la fin de cette lutte sanglante. Civilis, pour prix de son courage et de son adresse, obtint un traité honorable qui assura l'indépendance des Bataves. La crainte de leurs armes réunies à celles des Romains contint la Germanie, et la paix fut ainsi totalement rétablie dans les Gaules. Civilis se soumet. La paix est rétablie.

Tel fut le dernier effort que tenta cette contrée belliqueuse pour recouvrer son indépendance; comme il n'était que partiel il ne pouvait avoir un grand succès : un esprit public vigoureux peut seul défendre ou reconquérir la liberté; mais quand les mœurs sont amollies et les esprits abattus, si quelques hommes de courage se montrent encore, ils n'entraînent dans leur mouvement qu'un petit nombre de citoyens : la peur, déguisée sous le nom de prudence et d'amour du repos, contient les autres; et le pouvoir, au lieu de trouver une forte résistance et une volonté énergique, ne rencontre que de faibles souvenirs et d'impuissantes velléités d'indépendance.

La soumission de la plus grande partie des Gaulois était déjà si généralement établie et connue avant même l'élévation de Vespasien au trône, que, Soummission des Gaulois.

selon le récit de l'historien Josèphe, le roi Agrippa les citait comme exemple aux Juifs, lorsqu'il voulut leur persuader de se soumettre aux Romains. « Les Gaulois, leur disait-il, habitant un vaste pays » peuplé par trois cents nations confédérées, dé» fendu par le Rhin, les Alpes, les Pyrénées ; il» lustré par sept siècles de victoires et de conquêtes, » et jouissant de toute la félicité que peuvent don» ner un sol fertile, une active industrie, n'ont pas » cru s'avilir en devenant tributaires du peuple ro» main et en lui confiant le soin d'assurer leur repos » et leur prospérité ; ce n'est point une lâche crainte » qui les a fait plier sous ce joug ; ils ont combattu » près d'un siècle pour défendre leur liberté ; mais » ils ont sagement cédé à la fortune de Rome, objet » du respect et de l'admiration du monde. Aussi » voyons-nous dans cette contrée belliqueuse douze » cents soldats romains maintenir facilement la paix » dans plus de douze cents villes gauloises. »

La Gaule sous Vespasien, Titus et Domitien.

Pendant tout le règne de Vespasien la plus profonde tranquillité régna dans la Gaule : elle jouit d'un bonheur plus doux sous l'empire trop court de Titus, si justement nommé *les délices du monde*. Mais la tyrannie, les délateurs, les concussionnaires reparurent dans Rome avec Domitien (1). Ce prince, aussi absurde que cruel, effrayé de l'esprit de révolte que suscitait dans l'empire une grande disette de blé, fit arracher toutes les vignes de la Gaule. Sous le despotisme les épigrammes, les satires sont les dernières armes dont la faiblesse des peuples se

(1) Quatre-vingt-douze ans après Jésus-Christ.

sert dans l'ombre contre leur tyran. On fit, à l'occasion de cet édit de Domitien, un distique dans lequel la vigne lui parle ainsi : « Quand tu m'arracherais jusqu'à la racine, je produirais encore » assez de vin pour les libations du sacrifice où César » sera immolé. »

Sous Nerva, Trajan, les Antonin et Commode.

Cette prophétie s'accomplit; le vertueux, mais trop faible Nerva, succédant à ce monstre, s'associa Trajan, et se donnant ainsi la force qui lui manquait, releva pour quelque temps la gloire de l'empire. Sous le règne de Trajan la Gaule fut paisible; les barbares respectèrent le Rhin; les armes romaines délivrèrent le Danube des Daces, et Rome fit revivre dans l'Orient un nouvel Alexandre.

Le siècle des Antonin devint l'unique et fameuse époque du règne de la philosophie assise sur le trône : elle donna un second âge d'or au monde, et la Gaule étonnée jouit sous un monarque d'une liberté plus entière et plus fortunée que dans le temps de sa sauvage indépendance.

Le fils de Marc-Aurèle, l'infame Commode, ressuscita Néron; il parcourut comme un fléau les Gaules, la Grèce et l'Asie. Rome, en tranchant ses jours, reprit un moment sa liberté, mais ce poids glorieux était devenu trop pesant pour elle; sa faiblesse avait besoin d'un maître; le sénat choisit Pertinax, guerrier vertueux; les soldats voulaient un tyran; ils vendirent l'empire à l'encan; Julianus l'acheta.

Sévère. Ses cruautés.

Sévère, qui défendait alors les frontières de la Gaule, indigné de cet opprobre de Rome, vengea Pertinax, et donna aux Romains, en montant sur

le trône, un général habile, mais un maître dur et cruel.

Deux compétiteurs lui disputèrent l'empire (1). Albinus, l'un d'eux, entraîna sous ses étendards les Bretons et une grande partie des Gaulois; ainsi la Gaule devint encore le sanglant théâtre d'une guerre civile. (2) Elle fut terminée par une longue et meurtrière bataille qui se donna près de Lyon : Albinus battu se tua; Sévère vainqueur foula aux pieds avec bassesse le corps de son ennemi, et ne traita pas moins cruellement les Gaulois qui avaient embrassé la cause de son rival.

Lyon fut livré aux flammes; il inonda les campagnes de sang, accabla les peuples d'impôts, et se rendit aussi tristement fameux par ses rigueurs qu'il l'avait été noblement par ses victoires. Un Gaulois, envoyé par lui au supplice, lui dit : « J'ai suivi » les drapeaux d'Albinus par nécessité et non par » choix. Ses armes m'y ont forcé, qu'auriez-vous » fait à ma place? » Sévère répondit froidement : « Je souffrirais ce que tu vas souffrir. »

Caracalla, Macrin, Héliogabale et Alexandre Sévère.

(3) Ce prince mourut en Bretagne. Caracalla son fils lui succéda; héritier des vices et non des talens de son père, il assassina son frère Géta, et donna au monde le spectacle d'un tyran aussi lâche que cruel, aussi ridicule qu'odieux. Payant des tributs aux barbares qu'il menaçait, mais qu'il n'osait combattre, il usurpa dans l'Orient une lâche victoire

(1) Cent quatre-vingt-treize ans après Jésus-Christ.
(2) Cent quatre-vingt-dix-sept ans après Jésus-Christ.
(3) Deux cent douze ans après Jésus-Christ.

par une trahison, et périt sous le poignard de Macrin, l'un de ses généraux.

La Gaule s'était illustrée en donnant à Rome le vertueux Antonin, né d'une famille dont Nîmes fut le berceau. L'infame tyran qui venait de périr devait son nom à un vêtement gaulois qu'il avait coutume de porter, et que de ce moment les Gaulois ne durent regarder qu'avec horreur.

Un insensé détrôna Macrin, et l'empire romain gémit quelques années sous le joug du méprisable Héliogabale, le plus efféminé des monstres qui déshonorèrent la pourpre romaine. On eût dit qu'alors la fortune voulait humilier Rome, et se venger de ce peuple qu'elle avait fait roi du monde, en le rendant esclave des maîtres les plus abjects. Le temple du Soleil avait élevé son enfance; un poignard trancha son sceptre, un égoût fût son tombeau.

Alexandre Sévère, qui lui succéda, fit reparaître sur le trône et dans les camps la vertu et la gloire romaine; après avoir pacifié l'Orient, il revint défendre la Gaule contre les Germains; mais là, se montrant observateur trop rigide d'une discipline inconnue à la licence de son siècle, il périt victime d'une trahison (1).

Depuis quelque temps Rome, par une imprudence qui dans la suite causa sa ruine, recevait dans ses légions un grand nombre d'officiers barbares, et formait ainsi ses ennemis éternels à la science de la guerre, que jusque-là elle seule avait connue. Maximin, goth de naissance, parvenu aux hon- Maximin.

(1) Deux cent trente-cinq ans après Jésus-Christ.

neurs militaires par sa force et par sa bravoure, poignarda Sévère dans sa tente, et se fit proclamer empereur.

Ce Scandinave féroce parut d'abord servir de rempart aux Gaulois; il passa le Rhin, écrasa tout ce qui s'opposait à sa marche, et comme un torrent parcourut la Germanie en vainqueur. Mais ce soldat sauvage ne traitait en hommes que les soldats; le reste du monde ne lui semblait qu'un vil troupeau destiné à nourrir ses camps. Il ne connaissait de droit que la force; la Germanie avait été sa première victime, la Gaule fut sa seconde proie; il la livra au pillage, et l'inonda de sang. La richesse des cités et celle des champs furent données en butin aux soldats.

Une tyrannie si violente ne pouvait durer. Après la mort des deux Gordien, qui s'étaient révoltés en Afrique sans succès, Rome, retrouvant dans l'excès de ses maux un reste d'énergie, élut pour empereurs Balbe, Maxime et le jeune Gordien. Maximin, accourant pour les combattre avec plus de rapidité que de prudence, vint assiéger Aquilée, ville d'Italie. Mais comme il avait négligé d'assurer les subsistances des nombreuses légions qui le suivaient, la famine engendra la révolte, et le tyran périt.

Gordien, Philippe et Décius.

Le jeune Gordien restait seul maître du trône; il porta ses armes dans l'Orient. Vertueux, mais imprévoyant, et victime d'une trahison que sa vertu ne pouvait soupçonner, il fut assassiné par l'Arabe Philippe, auquel il avait confié le commandement de la garde. Cependant Rome n'eut pas long-temps à rougir du joug de cet empereur sorti des déserts de

l'Arabie; il fut détrôné par un général romain digne du sceptre, par Décius.

Pendant tous les troubles qui déchiraient l'empire, la défense de la Gaule n'était devenue pour les empereurs qu'un objet secondaire. Les forces romaines se portaient toutes dans l'Orient contre les Perses, et sur le Danube contre les Daces, qui deux fois avaient rendu Rome tributaire. La garde du Rhin, autrefois confiée à huit légions, n'en avait plus que trois insuffisantes pour la sûreté d'une ligne si étendue. Les Gaulois amollis étaient devenus incapables de se défendre eux-mêmes; le luxe et l'oisiveté de Rome s'étaient répandus dans leurs cités; et semblable à la Grèce conquise, cette Gaule, autrefois si belliqueuse, ne connaissait plus d'autre occupation que le plaisir, et d'autre gloire que celle des arts et des lettres.

Mollesse des Gaulois.

(1) Dans le même temps la Germanie offrait au monde un spectacle tout contraire. Les anciens Suèves et plusieurs nations voisines s'étaient confédérées sous le nom d'Allemands. Une ligue encore plus formidable se composait des Bructères, des Chamaves, des Sicambres, des Frisons, des Cauques, des Teuctères, qui marchaient réunis sous le nom de Francs, nom qui prouvait leur amour pour la liberté. Ces deux ligues résistaient à la fois aux Scandinaves, aux Saxons, aux Goths, aux Vandales, Marcomans, Quades et Daces, qui les pressaient au Nord et à l'Orient, ainsi qu'aux Romains, dont elles n'avaient jamais voulu reconnaître la do-

Confédération des Germains.

(1) Deux cent quarante-un ans après Jésus-Christ.

mination. Enhardies par la lâcheté ou par l'incurie de cette foule d'empereurs éphémères qui depuis quelques années ensanglantaient et déshonoraient la capitale du monde, elles tournaient leurs regards avides sur la Gaule, sur ses riches cités, sur ses champs fertiles, proie doublement tentante pour leurs deux passions favorites, l'amour de la guerre et la haine contre les Romains.

Les Francs. Leur première invasion.

Ce fut sous le règne du jeune Gordien que pour la première fois Rome entendit prononcer le nom des Francs. L'historien Vopiscus rend compte d'une invasion qu'ils firent en Gaule à cette époque. Ils livraient au pillage les contrées voisines de Mayence. Aurélien, depuis empereur, commandait alors une légion dans les Gaules; il marcha contre les Francs, les combattit, leur tua sept mille hommes et en prit trois cents : ses soldats, appelés depuis dans l'Orient, célébrèrent cet exploit par des couplets militaires qu'ils chantaient dans leur route, et dont le refrain disait : « Nous avons tué une fois mille Francs, une » autre fois mille Sarmates, et nous allons cher- » cher à présent mille, mille, mille, mille, et mille » Perses. »

(1) Le règne de Décius fut trop court pour assurer la tranquillité de la Gaule. La Grèce attaquée attira son attention et ses forces contre les Goths; il les battit : mais ensuite, lâchement trahi par un de ses lieutenans, il fut enveloppé et périt les armes à la main, digne de son nom et de sa patrie.

Valérien et Gallien.

Le prince qui lui succéda, Valérien, était désigné

(1) Deux cent cinquante ans après Jésus-Christ.

au sénat par l'opinion publique comme citoyen vertueux et général expérimenté; mais l'âge avait épuisé sa vigueur : ses choix furent sages, et sa conduite faible; tous les généraux qu'il nomma cueillirent des lauriers dans la suite et parvinrent au trône. (1) Son fils Gallien fut chargé par lui de la défense des Gaules, et l'empereur plaça sa jeune vaillance sous la direction d'un Gaulois nommé Posthumius, général habile, mais ambitieux.

Valérien conduisit ses légions en Orient, se laissa tromper par le roi de Perse, qui l'enchaîna et le fit périr après lui avoir fait subir une outrageante captivité.

Gallien, dont la bravoure avait donné quelques espérances, ne montra sur le trône qu'une honteuse indolence; sous le règne de ce tyran voluptueux tous les ressorts de l'état se détendirent, et trente usurpateurs se partagèrent l'empire romain.

(2) La Gaule sans défense allait devenir la proie des barbares. Posthumius la sauva en s'emparant du sceptre. Les Gaulois le proclamèrent empereur. Les Francs avaient livré ces belles contrées au pillage, et leurs dévastations s'étaient étendues jusqu'en Espagne. Posthumius les battit, résista ensuite aux efforts de Gallien, et illustra par de grands exploits un règne de sept ans. Posthumius

L'empereur romain, forcé de céder la Gaule à ce collègue belliqueux, répondit aux plaintes du

(1) Deux cent cinquante ans après Jésus-Christ.
(2) Deux cent soixante ans après Jésus-Christ.

sénat avec la lâcheté qui le caractérisait : « La ré-
» publique sera-t-elle ruinée, parce que nous
» n'aurons plus d'étoffes de la fabrique d'Arras ? »
La licence fut dans tous les temps pour les Gaulois le plus grand écueil de leur liberté ; (1) Posthumius périt dans une sédition : après sa mort une Gauloise disposa du trône.

Ascendant de Victorine. Les deux Victorin, Marius et Tétricus.

Ce siècle était l'époque des femmes célèbres : Zénobie gouvernait l'Orient ; Victorine domina dans l'Occident ; elle ne régna pas, mais elle donna trois fois le trône. Son mari Victorin, élevé par ses intrigues à l'empire, se montra indigne de le conserver. Avide de richesses, il voulait livrer Mayence au pillage ; les Gaulois le tuèrent. Victorin son fils lui succéda, et peu de temps après périt à Cologne sous le poignard d'un greffier dont il avait outragé la femme. Les Gaulois enfermèrent les corps de ces deux princes dans un même tombeau, sur lequel on lisait cette courte et sévère inscription :

*Ci-gisent les deux Victorin, tyrans.*

Pendant ces troubles, les Allemands avaient franchi le Rhin. Marius, simple armurier gaulois, parvenu aux grades militaires par sa valeur, battit les Germains et tua leur roi Crocus. Cet exploit lui valut l'estime de Victorine, dont le suffrage créait les princes ; elle le fit proclamer empereur des Gaules.

Ce monarque parvenu, plus fait pour combattre que pour régner, révolta par sa dureté une nation

(1) Deux cent soixante-sept ans après Jésus-Christ.

que son élévation humiliait. Ses troupes se soulevèrent, et un soldat, en le frappant de son glaive, lui dit : « Reconnais cette épée qui te tue, elle fut l'ouvrage de tes mains. »

Victorine, toujours puissante quoique malheureuse dans ses choix, fit donner la couronne à l'un de ses parens, Tétricus, sénateur romain, qui gouvernait alors l'Aquitaine. Tétricus porta dignement le sceptre pendant six années. Sous son règne, Victorine conserva le titre d'Augusta; elle battait monnaie dans la ville de Trèves, et jusqu'à sa mort elle fut l'oracle et la conciliatrice des Gaulois.

(1) Ce peuple turbulent, qui ne pouvait souffrir, comme le dit César, ni une sage liberté, ni une pesante servitude, voulut dans ce temps s'affranchir du joug sous lequel il était opprimé par l'orgueil des patriciens, par la dureté du fisc, par l'indiscipline des légions. De tous côtés les paysans se révoltèrent, et sous le nom de Bagaudes inondèrent la Gaule de sang. L'atrocité de leur vengeance fut proportionnée à la longueur de leur oppression; après six mois de siége ils s'emparèrent d'Autun, et livrèrent au pillage cette ville, regardée alors comme l'asile des sciences et des arts. Révolte des Bagaudes.

Cependant Rome, qu'on avait crue si près de sa chute, se relevait, et sortait brillante de ses ruines. Claude II, dans un règne de peu de durée, venait de lui rendre sa gloire et sa liberté. Les Goths, battus par lui, avaient laissé trois cent mille cadavres sur le théâtre de leur défaite.

(1) Deux cent soixante-neuf ans après Jésus-Christ.

Aurélien. Aurélien, non moins belliqueux et plus favorisé encore par la fortune, redonna aux Romains un second Trajan. Tous les usurpateurs tombèrent sous ses coups; il vainquit les Perses, détruisit Palmyre, enchaîna Zénobie, pacifia l'Afrique, délivra le Danube, affranchit l'Illyrie, et rassembla enfin sous son sceptre puissant tous les membres épars de l'empire.

La Gaule seule restait encore séparée; il y marcha : cette guerre donna au monde un spectacle nouveau. Tétricus, plus fatigué de la pesanteur du sceptre qu'ébloui de son éclat, appelait son rival par ses vœux secrets. Las des séditions que son courage comprimait, mais que l'impatience gauloise renouvelait sans cesse, il écrivait à Aurélien : « Venez, » prince invincible, me délivrer d'une grandeur » qui me pèse. » Lorsque les armées furent en présence, Tétricus déposa la couronne, et s'efforça vainement de faire accepter à ses peuples son abdication et la paix. Les Gaulois voulurent le contraindre à combattre et à régner. Il échappa au trône par la fuite, et se réfugia dans le camp d'Aurélien. Les Gaulois, privés de chef, n'en persistèrent pas moins à défendre leur indépendance; ils livrèrent bataille avec désordre, mais avec furie, et vendirent chèrement leur liberté. Cette bataille sanglante dans laquelle périrent les derniers émules de Brennus et de Vercingétorix, remit sous le joug de Rome la Gaule et l'Espagne.

Les Romains dans ce siècle de corruption se montrèrent encore moins dignes que les Gaulois d'être gouvernés par de bons princes. Aurélien mourut

victime d'une conspiration tramée au milieu de ses camps où il avait ramené la victoire ; il venait de rebâtir dans les Gaules la ville de Genabum, qui prit le nom d'Aurélianum, depuis Orléans; et Dijon fut fondée par lui.

Le sénat, profitant de la consternation qui suivit le crime des légions, se ressaisit un moment du droit de donner un chef à l'empire; et remplaçant la gloire par la vertu, il proclama Tacite empereur. Ce prince, étranger à son siècle, et qui ressemblait à un antique Romain sortant du tombeau pour étonner le monde, en faisant apparaître avec lui dans Rome quelques jours de liberté, régna moins de temps encore que Titus.

Probus. Irruption des Germains.

Probus, son successeur, était un de ces guerriers que la fortune élevait de temps en temps pour soutenir l'empire dans sa décadence, et pour retarder sa chute. Les Francs, les Bourguignons, les Vandales, profitant de la mort d'Aurélien, des dissensions des Gaulois, et de la révolte des Bagaudes, avaient franchi le Rhin en foule. Soixante-dix villes de la Gaule étaient tombées en leur pouvoir; ils dévastaient toutes les campagnes, et pillaient toutes les cités; Probus, résolu de se venger de ces outrages, traverse les Alpes à la tête de ses légions, entre dans la Gaule, défait les barbares en trois batailles, reprend sur eux les villes conquises, poursuit sans relâche les vaincus, les rejette au-delà de l'Elbe, saccage leur pays, et leur tue quatre cent mille hommes (1).

(1) Deux cent soixante-dix-sept ans après Jésus-Christ.

Pour encourager l'avidité au carnage, il payait une pièce d'or à ses soldats pour chaque tête de Germain qu'ils lui apportaient. Cet abus cruel de la victoire produisit l'effet ordinaire de l'injustice triomphante; il répandit dans la Germanie une terreur momentanée, mais il y jeta en même temps les semences de cette haine profonde, qui ne s'apaisa peu de siècles après que sur les derniers débris du monde romain.

Le vainqueur, non content d'avoir ruiné et décimé les Germains, ne leur accorda la paix qu'après avoir exigé d'eux le plus humiliant des tributs, un tribut d'hommes. Ils furent forcés de lui donner seize mille guerriers qu'il fit entrer dans ses légions. Ces auxiliaires dangereux apprirent dans les camps romains l'art d'en triompher.

L'empereur en peu de mots fit connaître au sénat de Rome l'étendue et le résultat de ses victoires. « Nous n'avons, dit-il, laissé aux barbares que leur » sol. Tous leurs biens sont à nous; la Gaule est » labourée par des bœufs germains; leurs blés rem- » plissent nos granges; leurs troupeaux nous nour- » rissent, leurs haras nous remontent : les dieux » ont confirmé votre choix; la Gaule est délivrée; » la Germanie subjuguée; neuf rois sont venus se » prosterner à mes pieds, ou plutôt aux vôtres; » ordonnez donc des actions de graces aux dieux. »

L'empereur traînait à sa suite une foule innombrable de captifs; il en transplanta une partie dans la Grande-Bretagne. Vandelbourg près de Cambridge rappelle encore par son nom celui des Vandales qui formèrent cette colonie.

(1) De tous les barbares, les Francs étaient alors les plus belliqueux. Probus, désespérant de les soumettre, transporta dans l'Orient, près du Pont-Euxin, une tribu de ce peuple guerrier. Il croyait l'accoutumer au joug, et changer ses mœurs en l'éloignant ainsi de ses foyers; son espoir fut trompé. Cette poignée de Francs qui préféraient la mort à la servitude se révolte, s'empare de quelques vaisseaux, traverse le Bosphore de Thrace, la Propontide, l'Hellespont, ravage les côtes de la Grèce, pille Syracuse, éprouve un échec près de Carthage, franchit le détroit de Cadix, côtoie l'Espagne et la Gaule, rentre dans sa patrie par les bouches du Rhin, et revient animer à la vengeance ses concitoyens par le récit de ce voyage héroïque. Courage des Francs.

(2) Le repos rendu aux Gaulois n'éteignait point dans leurs ames le regret de leur indépendance; ils proclamèrent à Cologne un empereur nommé Proculus; toute la Gaule le reconnut avec précipitation, et le défendit avec faiblesse. Battu par Probus, il se réfugia chez les Francs, dont il prétendait tirer son origine; mais ceux-ci le livrèrent au vainqueur. Proculus et Saturnin.

(3) Un autre Gaulois, nommé Saturnin, commandait plusieurs légions en Égypte. Ces légions voulurent malgré lui le revêtir de la pourpre; vainement il prit la fuite, on l'atteignit et on le couronna. Probus qui l'estimait le combattit, le défit, sacrifia

(1) Deux cent soixante-dix-sept ans après Jésus-Christ.

(2) Deux cent quatre-vingts ans après Jésus-Christ.

(3) Deux cent quatre-vingts ans après Jésus-Christ.

l'amitié à la politique, ordonna son supplice et pleura sa mort.

(1) La Gaule dut à Probus la liberté de replanter les vignes que le farouche Domitien avait fait arracher. On ne connaissait plus à cette époque ni les vertus qui rendent libre, ni celles qui rendent fidèle. Probus périt dans une sédition, et les Romains donnèrent le sceptre à un Gaulois. Carus, né à Narbonne, fut proclamé empereur dans Rome. Sa vertu l'avait déjà élevé au consulat. Un poète du temps dit de lui : « Ce prince semble avoir été choisi par les » dieux pour que le poids de l'empire pût tomber » sans secousse sur ses bras vigoureux, et sans que » le monde ressentît la moindre émotion de ce » grand changement. »

Carus.

Carus ne régna pas assez pour remplir l'espoir que son élection avait donné. Son fils Numérien lui succéda, porta ses armes dans l'Orient, et y fut assassiné par Aper. Dioclétien, chef de sa garde, tua le meurtrier, monta au trône, et en demeura seul possesseur par la mort de Carinus, second fils de Carus, qui dans sa jeunesse avait déjà effrayé Rome, en y montrant les vices d'un vieux tyran; ses propres soldats l'assassinèrent.

Numérien et Carinus.

Sous le règne de Dioclétien, le gouvernement romain éprouva l'un de ces changemens remarquables qui font époque dans les empires. Pour résister aux peuples du Nord qui menaçaient le Rhin et le Danube, à ceux d'Afrique qui se révoltaient sans cesse, aux Perses dont les armes envahissaient l'O-

Dioclétien, Maximien Hercule, Constance Chlore et Galère.

(1) Deux cent quatre-vingt-un ans après Jésus-Christ.

rient, et dans le dessein sur-tout de prévenir les usurpations fréquentes d'une foule de généraux que les légions indisciplinées revêtaient à leur gré de la pourpre, ce prince partagea l'empire d'abord avec un collègue nommé Maximien Hercule et puis avec deux Césars, Constance Chlore et Galère. Par ce moyen chaque partie des états romains eut un défenseur, et chaque armée un surveillant.

Maximien Hercule, justifiant son surnom, défit si complètement les Francs, qu'un de leurs rois vint dans son camp lui demander la paix. Il permit à quelques-unes de leurs tribus d'occuper et de cultiver comme tenanciers les terres des Nerviens et des Trévirois, que de fréquentes guerres avaient changées en déserts. Après avoir ainsi mis les Gaules à l'abri des invasions étrangères, il les délivra de la fureur des Bagaudes. (1) Ceux-ci ayant étendu leurs ravages du Rhin jusqu'à l'Océan, et des côtes de la Méditerranée jusqu'à la Seine, s'étaient emparés de plusieurs forteresses : les débris de l'une d'elles se voyaient encore plusieurs siècles après dans l'abbaye de Saint-Maur, près de Vincennes, qu'on appela long-temps le château des Bagaudes. Enhardis par le succès de leurs armes, ils avaient proclamé empereurs deux de leurs chefs, Ælianus et Amandus. Maximien les défit, les poursuivit, les envoya au supplice, et termina ainsi cette sanglante rebellion qui avait duré seize années. Maximien Hercule défait les Francs et les Bagaudes.

Ce guerrier, non moins farouche que les barbares dont il avait triomphé, combattait en héros, et gou-

(1) Deux cent quatre-vingt-cinq ans après Jésus-Christ.

vernait en tyran. Heureusement pour la Gaule, elle ne resta que peu de temps sous le joug de ce prince féroce. Constance Chlore, nommé César, eut en partage cette fertile contrée, ainsi que l'Espagne et la Bretagne. La justice et la liberté y rentrèrent avec lui, et ce nouveau César soumit la Gaule par ses vertus, comme le premier qui porta ce nom l'avait conquise par ses armes.

Vertus de Constance Chlore.

Le christianisme dans les Gaules. Persécution de Dioclétien.

Depuis près de deux siècles le christianisme croissant au milieu des persécutions, et fortifié par le sang des martyrs, avait presque par-tout chassé les faux dieux de leurs temples, et vaincu jusque dans les forêts gauloises le culte sauvage des druides.

Dioclétien, trompé ou dominé par Galère et par les pontifes de l'idolâtrie, inonda l'empire du sang des chrétiens, et le couvrit des débris de leurs autels.

Cette persécution fut la grande tache de son règne. Son abdication, qui la suivit de près, lui fit retrouver dans la retraite la gloire qu'il avait perdue sur le trône.

Le vertueux Constance fut le seul qui n'exécuta point ses ordres sanguinaires, et par sa tolérance la Gaule vit en paix l'Évangile s'étendre et multiplier ses racines.

Le génie belliqueux de Maximien avait échoué contre un rebelle qui s'était fait proclamer empereur dans la Bretagne; Constance, plus heureux, recouvra cette île, et détrôna Carausius, héritier de l'usurpateur. Aussi redoutable aux ennemis que cher à ses peuples, il combattit les Germains, les vainquit, et les poursuivit au-delà du Veser;

Guerres de Constance contre les Germains.

mais ces tribus belliqueuses, semblables à l'hydre de la fable, montraient sans cesse de nouvelles têtes menaçantes prêtes à venger celles qu'on venait d'abattre. Les Allemands franchirent encore le Rhin; ils surprirent l'empereur près de Langres. Entouré d'ennemis, ce prince ne dut la vie qu'à son courage; il se fit jour avec son épée au milieu de la foule des barbares, regagna les portes de la ville, et, les trouvant fermées, se fit hisser par une corde que les habitans de Langres lui jetèrent du haut des remparts : son intrépidité réveilla celle des légions romaines et gauloises; elles se rallièrent, et Constance à leur tête triompha des Allemands et en tua soixante mille.

(1) Délivré de cette guerre, il ne s'occupa plus qu'à faire fleurir dans les Gaules la justice, les arts et les lettres. Par ses soins, les écoles célèbres d'Autun se relevèrent; un professeur renommé, Eumène, leur donna par son éloquence un nouveau lustre.

Avant son abdication, Dioclétien, qui craignait que la douceur de son collègue ne dégénérât en faiblesse, lui envoya des officiers qui parurent surpris de trouver son trésor vide. Constance, leur ayant fixé un jour pour expliquer sa conduite, les frappa d'un plus grand étonnement en leur montrant, lorsqu'il les revit, un prodigieux amas d'or que de toutes parts on s'était empressé de lui apporter. « Vous » pourrez, dit-il alors, apprendre à Dioclétien que » je ne manque point d'argent lorsqu'il m'est né- » cessaire, et que j'aime mieux laisser mes richesses

Trésor de Constance.

(1) Deux cent quatre-vingt-treize ans après Jésus-Christ.

» en garde à mes sujets qu'aux agens du fisc. L'af-
» fection des peuples est un trésor inépuisable pour
» les princes. »

Galère, tyran des Romains, haïssait Constance. Il était jaloux d'une gloire dont ses vices le rendaient indigne, et n'enviait pas moins une puissance fondée sur la vertu. Le jeune Constantin, fils de Constance, retenu en otage par Galère, échappa au péril qui le menaçait, et vint retrouver son père, mais il jouit peu de temps de sa tendresse et de ses sages leçons. Constance mourut en Bretagne et lui laissa un trône que ce prince illustra depuis par sa gloire et qu'il souilla par ses rigueurs. Héritier de la plupart des qualités de son père et d'un plus vaste génie, il eût été le plus grand des monarques, si l'intolérance et la cruauté n'avaient pas taché quelques pages de sa vie glorieuse.

Constantin. Son règne glorieux.

(1) Les Francs ne pouvaient renoncer à l'espoir de conquérir les Gaules; ils semblaient pressentir leurs futures destinées; leurs défaites ne faisaient que les exciter à la vengeance; ils regardaient la paix comme une trève et le repos comme une servitude. Leurs bandes guerrières vinrent bientôt essayer leurs armes contre celles du successeur de Constance. Le jeune César court au-devant d'eux, leur livre bataille, remporte sur eux une victoire complète, prélude ainsi à la gloire de son règne, et déshonore son triomphe par un barbare abus de la victoire.

Sa cruauté envers ses ennemis.

Deux rois des Francs, Ascaric et Radagaise, étaient tombés dans les fers de Constantin; il donna leur

(1) Trois cent cinq ans après Jésus-Christ.

mort en spectacle aux Romains. Ces princes et les autres captifs furent exposés aux bêtes dans les arènes de Trèves. Eumène, en faisant au milieu du sénat de Rome le panégyrique de cet acte féroce, immortalisa sa honte et celle de Constantin.

Ce supplice d'une foule de prisonniers n'assouvit point le courroux du vainqueur; il franchit le Rhin et livra aux flammes le pays des Bructères. Si les Germains furent victimes de la violence de Constantin, les Gaulois n'éprouvèrent que sa justice; il les défendit en barbare et les gouverna en père.

Le reste de l'empire, livré aux caprices sanguinaires de Galère, de Licinius, de Maximien et de Maxence son fils, croyait voir renaître le siècle des Caligula et des Néron. La Gaule seule resta paisible et heureuse; tous ces tyrans divisés se détruisirent mutuellement. (1) Maximien Hercule, chassé de Rome par son fils Maxence, chercha un asile près de Constantin qui avait épousé sa fille; l'âge épuisait les forces de ce vieillard, sans éteindre son ambition; il conspira deux fois contre son gendre. Constantin pardonna le premier complot, échappa au second que sa femme lui découvrit, trancha les jours de son cruel beau-père, et réunit toutes ses forces contre Maxence qui s'armait, plutôt pour détruire un rival que pour venger son père.

Avant que son armée fût réunie, Constantin se vit encore obligé de combattre avec un corps peu nombreux toute la ligue des Francs qui de nouveau envahissaient la Gaule. Cette fois il dut autant

(1) Trois cent dix ans après Jésus-Christ.

ses succès à sa ruse qu'à son intrépidité. Comme il avait appris la langue des barbares, il osa, revêtu de l'habit et de l'armure d'un Franc, pénétrer seul dans leur camp, en examina la position, en reconnut les points mal gardés, rejoignit sa troupe, trompa les barbares par une feinte retraite, tomba sur eux pendant la nuit, s'empara de leur camp et les tailla en pièces.

Sa munificence envers les Gaulois.

Avant de quitter la Gaule, l'empereur laissa aux Gaulois de nobles souvenirs de sa munificence; il embellit leurs cités; Trèves lui dut un cirque et un palais magnifique; il remit aux Éduens cinq ans de tributs qu'ils lui devaient : le sénat et les nobles de cette cité se jetèrent à ses pieds pour lui exprimer leur reconnaissance; tant la Gaule était changée! Un peuple qui se prosterne même devant un bienfaiteur ne pourra plus se relever contre un tyran.

Autun voulut alors prendre un des noms de Constantin, et s'appeler *Flavia*; mais le temps lui a conservé celui d'*Augustodunum*, qu'elle tenait d'Auguste.

Les rivaux de Constantin soutenaient avec une moitié de l'empire le culte des faux dieux; ce prince réunit à son parti l'autre moitié du monde romain, en embrassant la cause de l'évangile. Comme il marchait à la tête des Bretons, des Espagnols et des Gaulois, il vit, dit-on, apparaître dans les cieux le signe mystérieux de la rédemption, le donna pour enseigne à ses légions sous le nom de *Labarum*, arbora la croix par conviction ou par politique, franchit les Alpes, battit Maxence, le tua, et rentra triomphant dans Rome avec les Gaulois.

Le Labarum.

Siége de l'empire transféré à Byzance. Révolution dans les mœurs.

Depuis il vainquit Licinius qui lui disputait encore le trône, et ne pouvant résider avec sécurité dans cette Rome où le gênaient les monumens de la liberté et les temples du culte antique, il changea le sort du monde en transférant le siége de l'empire à Byzance.

Une révolution complète se fit alors dans l'administration et dans les mœurs. Jusque-là, malgré la tyrannie d'un grand nombre d'empereurs, les formes antiques subsistaient encore, et le gouvernement était toujours la chose publique; sous Constantin il devint chose privée. Le changement de *Res publica* en *Res privata* marque la grande limite qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne.

De ce moment les princes furent tout et le peuple rien, la cour remplaça la nation; l'obéissance passive devint sous le nom de fidélité la première vertu; l'empire, au lieu de grands citoyens, eut de grands dignitaires; les patrices, les grands domestiques, les préfets du prétoire, les maîtres de la cavalerie et de l'infanterie firent oublier les consuls; la tribune resta muette; la chaire seule résista au trône; la jeunesse déserta les camps et peupla les monastères; le luxe laissa les cités et les frontières sans défense, les champs sans culture; on préféra les fonctions domestiques aux emplois publics; enfin on regarda le service de la patrie comme un fardeau, et celui du prince comme un honneur.

Tant que Constantin vécut, la force et la gloire cachèrent ses chaînes sous des lauriers; mais, peu de temps après sa mort, l'empire, par une rapide décadence, prouva la dégradation dans laquelle cette révolution asiatique avait précipité les Romains.

# CHAPITRE CINQUIÈME.

## HISTOIRE DES GAULOIS DEPUIS LA MORT DE CONSTANTIN JUSQU'A CELLE DE THÉODOSE.

**Les Francs et les Allemands vaincus par Crispus César. — Héritage de Constantin disputé. Magnence, usurpateur gaulois. — Mort de Magnence et de sa famille. Constance reste seul. — Les Germains envahissent la Gaule. Sylvain. — Julien. Il commande dans les Gaules. Son caractère. — Obstacles qu'on lui oppose. — Ascendant de son génie. — Ses victoires. — Taille colossale des Francs. — Punition des Gaulois. — Julien établit sa résidence à Paris. — Réduit les impôts. — Les Francs Chamaves. Générosité de Julien. — Calomnies des courtisans de Constance. — Julien l'emporte. Douceur de son gouvernement. — Constance ordonne à l'armée gauloise de passer en Asie. — Murmures des légions gauloises. — Soumission de Julien. — Révolte des soldats. Julien proclamé empereur. — Il affermit son pouvoir. — Mort de Constance. Julien seul maître de l'empire. — Humilie les chrétiens. Ses victoires. Sa mort. — Jovien. Lucilien massacré. — Valentinien. Fixe sa résidence dans les Gaules. — Les Allemands repassent le Rhin. — Nouvelle division du territoire gaulois. — Les dix-sept provinces gauloises. — Leur administration. Les légions, les députés, les impôts, etc. — Serfs gaulois. — Patronage du sénat de Rome. — Sévérité de Valentinien. — Troubles dans l'empire. — Défaite des Allemands. Maladie de Valentinien. — Il fait couronner son fils Gratien. — Confie son éducation à Ausonne. — Victoires de Valentinien. Théodose son lieutenant. — Les Bourguignons. — Fable sur leur origine. Leurs forces. — Troubles sur la fin du règne de Valentinien. Les Bourguignons en Alsace. — Gratien partage avec Valentinien II. — Douceur de son règne. Ses victoires. — Troubles dans l'Orient sous Valens.**

— Théodose, empereur d'Orient. — Gratien revient dans les Gaules. — Défend le culte des idoles. — Révolte de Clémens Maximus. — Défaite et mort de Gratien. — Règne de Maxime. Sa mort. — Théodose, vainqueur, rétablit Valentinien. Ambition d'Arbogaste. — Faiblesse de Valentinien. Sa mort. — Arbogaste fait nommer un empereur Franc. — Théodose, vainqueur d'Arbogaste, reste seul maître des deux empires.

---

Les victoires de Constantin sur les Francs et sur les Allemands avaient épouvanté ces tribus guerrières; elles n'osèrent depuis reprendre les armes qu'une seule fois. (1) Crispus César, fils aîné de Constantin, les défit et les chassa de la Gaule. Ce jeune prince jouit peu de sa gloire; nouvel Hyppolite, il périt victime des calomnies de sa belle-mère et de la funeste crédulité de son père.

*Les Francs et les Allemands vaincus par Crispus César.*

Les enfans de Constantin se partagèrent son immense héritage. Constant, l'un d'eux, après avoir vaincu Constantin le jeune, son frère, devint maître de tout l'Occident. (2) Mais un usurpateur né gaulois, Magnence, souleva les troupes, se fit proclamer empereur à Autun, poursuivit son rival près des Pyrénées, le fit périr, et fut reconnu par l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule. Il s'associa son frère Décence, et à la tête d'une immense armée de Gaulois, de Francs et de Saxons, il marcha contre Constance, empereur d'Orient, et le seul enfant de Constantin qui eût encore conservé la vie et le trône.

*Héritage de Constantin disputé. Magnence, usurpateur gaulois.*

(1) Trois cent dix-neuf ans après Jésus-Christ.
(2) Trois cent cinquante ans après Jésus-Christ.

Julien, en parlant de la marche de Magnence, dit, « Que la Gaule tout entière semblait rassemblée dans » son camp, et que cette innombrable foule de guer- » riers s'avançait pareille à la foudre lancée du haut » des Alpes. »

(1) Constance accourut d'Asie avec ses légions pour opposer une digue à ce torrent: les champs de Murse et les rives de la Drave furent le théâtre sanglant de la bataille que se livrèrent les deux armées. Tandis que le faible Constance, fuyant le péril, attendait dans une église l'issue du combat, ses généraux tournèrent et vainquirent Magnence (2). Cet usurpateur, battu une seconde fois près des Alpes, fut poursuivi dans la Gaule, et se donna la mort à Lyon, après avoir poignardé sa mère et l'un de ses frères. L'autre, nommé Décence, imita sa fureur, et s'étrangla près de Sens; ainsi l'heureux Constance réunit sous son sceptre toutes les parties de l'empire.

*Mort de Magnence et de sa famille. Constance reste seul.*

Mais pendant le cours de cette guerre civile, le Rhin, laissé sans défense, n'opposa plus de barrières à l'avidité des Germains; ils envahirent et dévastèrent la Gaule. Les Francs sur-tout inondèrent et pillèrent, avec impunité, cette malheureuse contrée. Plusieurs de leurs chefs, élevés aux premières dignités de la cour impériale, protégeaient ces désordres. L'un d'eux, nommé Sylvain (3), d'abord favorisé et ensuite menacé par Constance, se fit proclamer empereur, et se revêtit dans Paris

*Les Germains envahissent la Gaule. Sylvain.*

(1) Trois cent cinquante-un ans après Jésus-Christ.
(2) Trois cent cinquante-trois ans après Jésus-Christ.
(3) Trois cent cinquante-cinq ans après Jésus-Christ.

de la pourpre romaine. Constance, qui n'aurait osé le combattre, le fit assassiner.

Les Francs, répandus dans toutes les provinces, s'emparèrent d'un grand nombre de forts, afin de trouver un asile, si la fortune leur devenait contraire. Cologne même tomba en leur pouvoir. La Gaule était livrée sans défense à l'avidité de tous les peuples de la Germanie ; sa ruine semblait certaine : un grand homme parut et la sauva.

Julien. Il commande dans les Gaules. Son caractère.

Julien, neveu de Constance, appelé au trône par sa naissance, et destiné à la mort par la jalousie de son oncle, dut son salut au danger public. L'empereur effrayé suspendit sa haine, et confia le commandement des Gaules au jeune César. La victoire y reparut avec lui. Étranger à son siècle, il se montrait passionné pour la philosophie, pour la liberté, pour la gloire, pour le culte de l'antique Rome ; le capitole tressaillit en voyant un nouveau Scipion, l'Allemagne un nouveau Germanicus, et la Gaule un nouveau César.

Obstacles qu'on lui oppose.

Tout semblait se réunir pour rendre les succès de Julien impossibles. Quarante-cinq forteresses, qui défendaient autrefois le Rhin, venaient de tomber au pouvoir des barbares ; la plupart des légions romaines restaient dans l'Orient, et soutenaient péniblement la guerre contre les Perses ; d'autres défendaient le Danube contre la fureur des Goths, des Quades et des Marcomans. Les cités de la Gaule, amollies par le luxe, ruinées par l'avidité des agens de Constance, épuisées d'hommes, et épouvantées par les invasions des Allemands et des Francs, rendaient les nouvelles levées lentes et difficiles. Enfin

le jeune César, au moment de combattre des ennemis formidables par leur nombre et par leur vaillance, en laissait encore derrière lui de plus dangereux.

La cour de Constance, loin de désirer ses triomphes, travaillait à sa perte; préfets du prétoire, questeurs chargés des finances, agens subalternes, tous conspiraient contre le défenseur de la Gaule, et redoutaient moins la présence des ennemis dans l'empire, que celle de la philosophie sur le trône.

Ascendant de son génie.

Julien surmonta tous ces obstacles; il sut à la fois inspirer aux peuples l'amour et le respect, aux soldats le courage, aux délateurs, aux courtisans, aux concussionnaires et aux ennemis une crainte salutaire. Son génie suppléa à la faiblesse de ses moyens; son activité et sa célérité semblèrent multiplier ses troupes.

(1) Après avoir chassé des provinces les tribus germaines qui s'occupaient à les piller, et qui ne s'attendaient plus à combattre, il rétablit l'ordre dans l'administration, car le succès donne le droit de se faire obéir (2). Bientôt les Germains revinrent en foule l'attaquer; ils le surprirent et l'enfermèrent dans la ville de Sens. Julien, au lieu de se borner à la défense, qui finit toujours par la reddition des places, sortit impétueusement de ses remparts, et remporta sur les barbares une victoire complète.

Profitant de ce succès, il courut en Alsace, dans

(1) Trois cent cinquante-six ans après Jésus-Christ.

(2) Trois cent cinquante-sept ans après Jésus-Christ.

le dessein de reprendre Strasbourg, tombé au pouvoir des ennemis. Là, il eut à combattre une ligue de sept rois allemands réunis pour tenter un dernier effort contre la fortune romaine. La bataille fut long-temps disputée; la cavalerie batave, qui couvrait la droite des Romains, plia; cette aile, malgré les efforts de Julien, fut mise en déroute; alors toute l'armée allemande, se croyant sûre de la victoire, tomba en masse sur le centre des légions; mais ses attaques redoublées ne purent l'entamer. Cette résistance, retardant la défaite sans donner encore l'espérance de la victoire[1], Julien la décida en chargeant les barbares à la tête de sa réserve. Les ennemis, fatigués de tant d'assauts, cédèrent à cette dernière attaque; bientôt leur retraite devint une déroute; les rois prirent la fuite, une partie de leurs troupes fut taillée en pièces, l'autre se noya dans le Rhin.

Ses victoires.

Chnodomare, chef de la ligue, poursuivi et atteint, perdit à la fois la victoire et la liberté. Amené devant Julien, au lieu de montrer la fierté qui relève le malheur, il se prosterna aux pieds de son vainqueur, et lui demanda lâchement la vie. Julien, respectant son rang et méprisant son caractère, épargna ses jours, et l'envoya en présent à Constance, qui peut-être eût mieux aimé voir dans ses fers le vainqueur que le vaincu.

Le jeune César reprit toutes les forteresses du Rhin, et poursuivit les Allemands au-delà de ce fleuve; mais apprenant qu'ils s'étaient retranchés derrière de nombreux abatis dans leurs forêts profondes, il se contenta de les avoir épouvantés, et

revint dans la Gaule. (1) Là, il combattit de nouveau une tribu de Francs, qui avaient profité de son absence pour tenter une invasion; la fortune lui fut encore fidèle; après une longue et sanglante mêlée, ces Francs, vaincus et enveloppés, rendirent les armes. Leur vaillance opiniâtre était depuis long-temps si connue, que Julien lui-même regarda son succès comme un prodige, car jusque-là on avait toujours vu ce peuple belliqueux préférer la mort à la captivité.

Taille colossale des Francs.

Lorsque ces Francs captifs furent envoyés en Italie, leur taille colossale étonna la cour de Constance. Libanius, dans son récit, compare « ces gigantesques » guerriers à de hautes tours placées au milieu des » lignes romaines. »

Punition des Gaulois.

Julien, dans ce dernier combat, fut puissamment secondé par la valeur de ces mêmes Bataves que les champs de Strasbourg avaient vu fuir. Le jeune César les en avait punis, en leur faisant traverser le camp habillés en femme, et les Gaulois humiliés expièrent leur faiblesse par le courage qu'ils déployèrent contre les Francs.

Julien établit sa résidence à Paris.

Ce prince habile prouva dans cette circonstance à quel point il connaissait le caractère des Gaulois, dont l'honneur fut dans tous les siècles le plus puissant mobile. Le libérateur de la Gaule établit sa résidence à Paris. Ceux de ses ouvrages qui nous sont parvenus nous apprennent que Lutèce lui était chère; il se complaît à en décrire la position, à vanter la douceur de sa température, la fertilité de son sol, la salubrité de ses eaux. Il habitait un palais bâti sur le

(1) Trois cent cinquante-huit ans après Jésus-Christ.

terrain qu'on nomme aujourd'hui *la Cité.* Lutèce était renfermée dans l'île qui porte ce nom : environnée de murailles, on y entrait des deux côtés par deux ponts défendus par des tours.

Le jeune César entreprit alors une guerre plus périlleuse que celle qu'il venait de terminer avec tant de succès; il attaqua les agens du fisc, et voulut soulager la Gaule du poids des impôts dont elle était accablée. Le préfet du prétoire, Florentius, forcé de céder comme administrateur, se vengea comme délateur, il aigrit la défiance de l'empereur, alimenta sa haine par des calomnies; et Constance, écoutant des avis perfides qui flattaient ses passions, rappela près de lui Salluste, le plus dévoué, le plus utile et le plus vertueux des ministres de Julien (1). Réduit les impôts.

Ce jeune prince reprit encore les armes contre les Francs Chamaves; il les vainquit, et, après les avoir effrayés par sa victoire, il les soumit par sa générosité. Le roi des Chamaves pleurait la perte de son fils, tombé en captivité au commencement de la guerre; il le croyait mort : Julien l'offrit à ses regards, l'assura qu'il en avait pris soin comme s'il lui eût donné le jour, et le rendit à sa tendresse. Les Francs Chamaves. Générosité de Julien.

Tandis que ce prince inspirait à la Gaule un juste enthousiasme par ses exploits et par sa sagesse, les courtisans de Constance s'efforçaient d'atténuer ses triomphes et de ridiculiser son caractère; ils lui donnaient en raillant le nom de Victorin, pour rappeler au souvenir de Constance le nom du guerrier gaulois qui, sous le règne de Gallien, avoit usurpé l'empire. Calomnies des courtisans de Constance.

(1) Trois cent cinquante-huit ans après Jésus-Christ.

Constance prodigua à son neveu autant de reproches qu'il méritait d'éloges, lui ordonna de rétablir les impôts supprimés, et exigea qu'il suivît en tout les conseils de Florentius.

Julien l'emporte. Douceur de son gouvernement.

Julien ne se laissa pas plus vaincre par la cour que par les Allemands; il répondit : « que l'empereur » devait se trouver fort heureux que des provinces » qui s'étaient vues si long-temps la proie des bar» bares et des concussionnaires payassent si reli» gieusement les taxes accoutumées; la modération, » disait-il, ranimera la confiance, et remplira le » trésor; la rigueur et l'injustice exciteront le dé» sespoir et produiront l'indigence. »

Ces remontrances l'emportèrent; les vexations cessèrent. Julien se chargea lui-même, sans frais, du recouvrement des impôts; son humanité lui attira l'affection des peuples; ils payèrent les tributs avec zèle, sans contrainte, et sans attendre de sommation. Le jeune César prouva ainsi au tyran de l'empire que l'amour des peuples est la plus solide base de la puissance et de la richesse des trônes.

Le génie peut seul triompher de toutes les erreurs, mais non de l'envie; en l'éclairant, il l'enflamme : la Gaule heureuse, et Julien puissant, étaient deux tourmens pour Constance. Au risque de perdre une des plus belles parties de l'empire, il résolut d'enlever aux Gaulois et à son neveu tous leurs moyens de défense; en conséquence, sous prétexte de fortifier l'armée d'Asie, il donna l'ordre formel à Julien de lui envoyer les troupes qui composaient la force de son armée, c'est-à-dire, les Hérules, les Bataves, et deux légions gauloises renommées par leur vaillance.

Constance ordonne à l'armée gauloise de passer en Asie.

Décentius, ministre de Constance, fut chargé de porter et de faire exécuter ces ordres funestes. On lui adjoignit Lupicinius que Julien avait envoyé dans la Grande-Bretagne pour combattre les Pictes. Ce prince, voyant que sa perte était résolue, ne résista ni n'agit; le refus d'obéir l'aurait constitué en rebellion, l'obéissance le livrait sans défense ainsi que la Gaule aux barbares: sa prudence habile confia sa destinée à l'affection des Gaulois, et ils ne trompèrent point son espérance.

Dès que les légions furent informées de l'ordre qui les appelait au fond de l'Orient, elles s'indignèrent de se voir exilées de leur patrie, comme si leurs exploits eussent été des crimes. « Nous allons » donc, disaient-elles dans un écrit qui circulait » dans tous les rangs de l'armée, exposer à une » nouvelle captivité nos pères, nos femmes, nos » enfans, dont le salut nous a coûté tant de sang. » Ces murmures décidèrent les officiers de l'empereur à presser l'exécution des ordres dont ils étaient chargés. Murmures des légions gauloises.

Malgré les représentations de Julien, ils commandèrent aux différens corps de se rassembler à Paris. Les légions gauloises obéissent; elles se mettent en marche, et leurs premiers pas ébranlent la Gaule. Tout le peuple s'alarme, toutes les cités gémissent; l'air retentit de plaintes et de cris. Chacun croit déjà voir les Francs et les Germains revenir altérés de vengeance et renouveler dans les provinces les désastres dont Julien venait à peine d'effacer les traces; les vieillards désolés, les femmes éperdues arrêtent les soldats, les enfans embrassent leurs genoux; tous

les conjurent de ne point les abandonner à la fureur des barbares.

Les légions indignées traversent lentement cette foule gémissante qui borde leur route ; la discipline contient encore leur courroux, mais il se lit dans leurs regards.

Soumission de Julien.

Julien vient les recevoir aux portes de la capitale ; après avoir rappelé leurs exploits et retracé leurs titres à la reconnaissance publique, « Soldats, leur » dit-il, nous devons obéir et non délibérer ; vous » allez combattre sous les yeux de l'empereur : là, » vos actions recevront un digne prix de votre » vaillance et proportionné à la puissance du prince. » Résignez-vous donc à un voyage dont le but est » la gloire. »

On écouta ces paroles en silence, et ce silence fut sans doute cette fois plus agréable à Julien que les vives acclamations qui répondaient ordinairement à ses harangues.

Jusque-là ce prince, par la circonspection de sa conduite, n'avait donné à ses ennemis aucun prétexte pour l'accuser. Mais alors, soit par affection, soit par un calcul que le succès seul pouvait justifier, il combla de présens les officiers, les principaux légionnaires, et rendit ainsi leur douleur plus vive et leur obéissance plus douteuse ; enfin, au lieu de hâter leur départ, on leur permit vingt-quatre heures de séjour ; ils les employèrent à se concerter ; et ce temps si court leur suffit pour opérer une révolution dans l'empire.

Révolte des soldats. Julien proclamé empereur.

Au milieu de la nuit, les soldats prennent les armes et entourent en tumulte le palais du prince,

qu'on nomma depuis le *palais des Thermes*; leurs cris redoublés proclament Julien Auguste, et demandent violemment sa présence.

(1) Julien, si l'on en croit son récit, ignorait tous ces mouvemens; réveillé en sursaut par ces acclamations séditieuses, il montre d'abord autant d'incertitude que de surprise, consulte Jupiter qu'il adorait alors en secret, et résiste quelque temps aux signes favorables qu'il croit lire dans les cieux. Son hésitation augmente l'ardeur des soldats rebelles, ils enfoncent enfin les portes du palais, y pénètrent le glaive à la main, et forcent le prince à les suivre dans le camp.

Là, de toutes parts, les Gaulois le pressent d'accepter la couronne. Julien, les yeux remplis de larmes feintes ou véritables, les conjure vainement de ne point souiller leurs victoires par une rebellion. « J'espère, dit-il, vous satisfaire sans déchirer l'é» tat par une guerre civile, et puisque vous ne vou» lez point consentir à vous éloigner de votre patrie, » retournez dans vos quartiers. Fiez-vous à ma foi, » vous ne franchirez pas les Alpes. Je prendrai vo» tre défense près de l'empereur. Sa justice punirait » votre révolte, sa bonté écoutera vos remon» trances. »

Ces paroles, au lieu de calmer les esprits, les embrasent; l'amour se change en colère, les murmures en menaces. Julien cède; on l'élève sur un pavois; le collier d'un officier, noble prix du courage, lui sert de diadème, et le nouvel Auguste,

(1) Trois cent soixante ans après Jésus-Christ.

vaincu et couronné, récompense la révolte dont il profite, en distribuant cinq pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat.

Il affermit son pouvoir.

Si le nouvel Auguste avait montré une prudente hésitation avant de s'emparer du pouvoir suprême, il déploya pour s'y maintenir toute la force et l'activité de son caractère. Après avoir vainement cherché à obtenir de Constance son consentement au partage de l'empire, il réunit contre lui toutes les forces de la Gaule, et l'affection des peuples le seconda tellement que bientôt il se vit en état non-seulement de se défendre, mais d'attaquer.

Constance, dans l'espoir d'occuper par une diversion ce rival redoutable, prit le parti honteux d'exciter les Allemands à tenter une nouvelle invasion dans les Gaules; mais il ne retira de cette trahison que la honte qui flétrit la mémoire de tous ceux qui appellent dans leurs états les armes étrangères.

(1) Julien vainquit encore les Allemands, et, marchant ensuite le long du Danube avec une célérité digne du nom de César qu'il portait, il arriva en Thrace, lorsque son ennemi le croyait encore dans les Gaules. Constance rassemblait alors près d'Antioche toutes les forces de l'Orient; mais la mort qui le frappa termina heureusement la guerre civile, et rendit sans combat l'heureux Julien maître paisible de tout l'empire.

Mort de Constance. Julien seul maître de l'empire.

Le règne de ce prince fut glorieux, mais court; les humiliations, car on ne peut pas dire précisément

Humilie les chrétiens. Ses victoires. Sa mort.

(1) Trois cent soixante-un ans après Jésus-Christ.

la persécution, qu'il fit éprouver aux chrétiens, furent la seule tache de sa vie illustre. La passion de la gloire et le désir de réparer l'honneur des armes romaines le conduisirent au-delà de l'Euphrate. Il vainquit les Perses; mais trop ardent à les poursuivre, il se vit bientôt, comme Crassus et comme Antoine, environné d'une foule d'ennemis dans des plaines arides, et menacé par la famine d'une destruction totale; il ne fit pas moins éclater de courage dans ses revers que dans ses triomphes; la victoire illustra sa retraite : (1) dans un dernier combat, blessé mortellement, ses derniers regards virent fuir les Perses; il périt en héros et en philosophe.

Pendant son règne, quoiqu'il fût aux extrémités de l'Orient, la terreur de son nom contint les Allemands et les Francs; et la Gaule, qui pleurait sa mort, dut encore quelques années de calme au souvenir de ses trophées et au respect porté à son ombre.

Jovien. Lucilien massacré.

Jovien son successeur donna le gouvernement des Gaules à Lucilien son beau-père; l'affection des Gaulois pour Julien était encore si forte chez ce peuple qui lui avait dû sa délivrance, que son nom seul excita une révolte générale. Un agent du fisc, accusé d'infidélité par Lucilien, persuada aux soldats gaulois que Julien vivait encore et que Jovien était un rebelle; ils coururent aux armes, Lucilien fut massacré. Valentinien, depuis empereur, échappa à la mort par la fuite, courut en Asie, et dut peut-

(1) Trois cent soixante-trois ans après Jésus-Christ.

être son élévation à ce péril passager. Le temps put seul éclairer les Gaulois sur leur erreur, et les ramener à la soumission.

Valentinien fixe sa résidence dans les Gaules.

Jovien ne régna qu'une année. (1) Valentinien, qui le remplaça, céda l'Orient à son frère Valens, se chargea de gouverner l'Occident, et, après être resté quelque temps à Milan, fixa sa résidence dans les Gaules qu'on regardait alors comme la principale force de l'empire, et comme la barrière la plus importante à sa conservation.

Depuis quelque temps les Romains avaient contracté la honteuse habitude de payer aux peuples barbares un tribut mal déguisé sous le nom de présent annuel. Le préfet des offices, homme impérieux et brutal, négligea d'envoyer aux Allemands les sommes réglées par le dernier traité, et il accompagna d'injures le refus de satisfaire à leurs réclamations; ils prirent les armes, passèrent le Rhin, et recommencèrent leurs dévastations.

Les Allemands repassent le Rhin.

Valentinien, qui se trouvait alors à Paris, fit réparer les forteresses de la frontière, et ordonna dans toutes les provinces de nombreuses levées. Pour rendre cette opération plus prompte et plus régulière, l'empereur jugea convenable de faire une nouvelle division du territoire gaulois. Auguste l'avait partagé en six provinces, ce qui donnait trop de puissance aux gouverneurs. Valentinien porta le nombre des provinces jusqu'à quatorze, et depuis son fils Gratien en ajouta trois autres.

Nouvelle division du territoire gaulois.

Cette division en dix-sept provinces dura jus-

(1) Trois cent soixante-cinq ans après Jésus-Christ.

qu'au temps de la conquête des Francs. Ces dix-sept provinces étaient les quatre Lyonnaises, les deux Belgiques, les deux Germanies, la Séquanie, les Alpes grecques et pennines, la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les deux Narbonnaises et les Alpes maritimes. L'église chrétienne se conforma pour l'établissement des métropoles à cette division. Les dix-sept provinces gauloises.

La Gaule ainsi partagée conserva encore plus que toute autre partie de l'empire des vestiges de l'antique liberté; chaque cité était administrée par un sénat supérieur, composé de membres tirés des familles patriciennes, et les différentes villes ou bourgs, compris dans le territoire de chaque cité, avaient un conseil municipal formé d'hommes libres, propriétaires, issus de familles qu'on appelait curiales. Ces conseils se nommaient quelquefois sénat inférieur. Leur administration. Les légions, les députés, les impôts, etc.

Indépendamment des légions levées d'après les décrets impériaux pour la défense de la Gaule, chaque cité avait ses propres troupes, et nous avons vu dans les guerres de Vitellius, de Civilis, de Sévère, qu'il est souvent fait mention des cohortes auxiliaires que les cités gauloises envoyaient aux armées romaines. Lorsque Sabinus usurpa l'empire, il combattit à la tête des troupes de la cité des Éduens.

Souvent on rassemblait sous la présidence du préfet du prétoire ou de son vicaire, les députés de toutes les cités de la Gaule; on y réglait les affaires intérieures : le préfet du prétoire, chargé du gouvernement général de l'Espagne, des Gaules et de

la Bretagne, était remplacé, dans chacun de ces pays, par un vicaire sous l'autorité duquel des ducs et des comtes commandaient et rendaient la justice dans chaque cité. Les légions marchaient sous les ordres de deux maîtres de la milice, et le pouvoir de ces chefs militaires affaiblit graduellement celui des magistrats civils.

Quatre questeurs étaient chargés du recouvrement des impôts. Ainsi les agens du prince administraient tout ce qui concernait l'intérêt général de l'empire; mais les intérêts locaux restaient confiés à la libre administration des sénateurs gaulois et des décurions des villes. On réglait les affaires ecclésiastiques dans les assemblées fréquentes du clergé. Chaque ville, indépendamment des familles patriciennes et curiales, contenait encore une autre sorte d'hommes libres : c'étaient les artisans, pour la plupart tirés de la servitude par l'affranchissement. Le reste de la population vivait dans l'esclavage.

Serfs gaulois.

Il existait alors dans la Gaule deux classes de serfs; les uns, tout-à-fait esclaves, habitaient la maison de leur maître, et ne possédaient rien; les autres, beaucoup plus nombreux, cultivaient des terrains qu'ils tenaient à charge de payer un tribut, et auquel leur personne restait attachée : ils ne pouvaient ni aliéner ni quitter le sol qu'ils labouraient : jusqu'à nos jours ce servage a été connu sous le nom de servage de la glèbe.

Lorsque les cités de la Gaule se trouvaient opprimées par la tyrannie des commandans militaires, et lésées par les magistrats civils dans leurs droits, dans leurs biens individuels ou communaux, elles

envoyaient des députés pour porter leurs plaintes au sénat de Rome. Ce corps illustre, après avoir perdu la plupart de ses droits, conservait toujours l'usage antique et glorieux du patronage. Chaque peuple comptait ses patrons dans le sénat, et peu de temps même avant la conquête de Clovis, on vit, suivant le récit de Sidonius Apollinaris, les députés et les patrons de la Gaule poursuivre devant le sénat le préfet du prétoire, Amandus, qui fut dégradé et condamné à mort.

Patronage du sénat de Rome.

Valentinien, habile général, prince juste pour les peuples, mais cruel et terrible pour les grands, maintint pendant son règne les lois en vigueur. Sa sévérité prévint les factions; il persécuta d'abord les païens, mais depuis, par une sage tolérance, il rétablit la paix des cultes; son courage repoussa les barbares, et il aurait mérité l'honneur d'être compté au nombre des plus grands empereurs, si sa violence et les actes cruels de ses ministres n'eussent souillé sa gloire par quelques taches ineffaçables.

Sévérité de Valentinien

Au moment où l'empereur se disposait à marcher sur le Rhin, il apprit qu'une révolution éclatait dans l'Orient, et que Procope, soutenu par deux cohortes gauloises, venait de s'emparer de Constantinople; dans le même temps d'autres troubles agitaient l'Illyrie. Valentinien, incertain du parti qu'il devait prendre, était appelé par son frère dans l'Orient; mais les députés réunis de toutes les cités gauloises le conjurant de ne pas les abandonner à la fureur des barbares, il laissa la fortune décider du sort de l'Asie, et ne s'occupa plus qu'à défendre la Gaule.

Troubles dans l'empire.

Bientôt ses inquiétudes furent dissipées par un

message de son frère Valens, qui lui envoya la tête de Procope vaincu, détrôné et poignardé (1). Cependant les Allemands commencèrent la guerre par des succès; les comtes Sévérien et Charieton, chefs d'un corps d'armée romaine, furent battus par les barbares, et périrent dans le combat; la fuite de la cavalerie batave avait été la cause de cette défaite. L'empereur irrité condamna à l'esclavage tous ceux qui avaient fui; mais il leur pardonna ensuite, après leur avoir fait jurer qu'ils répareraient leur honte.

Défaite des Allemands. Maladie de Valentinien

Les Allemands, vainqueurs, se livraient en désordre au pillage et à la débauche; Jovin, lieutenant de l'empereur, marcha contre eux, les surprit près de Châlons et les tailla en pièces. Leur roi fut pendu par les soldats romains, dont les chefs ne purent contenir la furie.

Cette victoire effraya la Germanie et ramena la sécurité dans les Gaules; mais elle fut un moment troublée par une maladie grave de Valentinien. Déjà l'ambition armait quelques personnages puissans qui aspiraient à lui succéder, lorsque le rétablissement de l'empereur fit cesser ces agitations.

Il fait couronner son fils Gratien.

(2) Valentinien, pour enlever toute espérance aux factieux, rassembla ses légions dans une plaine près d'Amiens, et fit proclamer par elles son fils Gratien, Auguste. Lorsque cet enfant fut couronné, l'empereur lui dit en présence de l'armée qui l'entourait : « Le suffrage des soldats et la volonté de » votre père sont les auspices heureux sous lesquels

(1) Trois cent soixante-trois ans après Jésus-Christ.
(2) Trois cent soixante-sept ans après Jésus-Christ.

» vous montez au trône. Montrez-vous digne de » soutenir le poids de l'empire; apprenez à franchir sans crainte, en présence des barbares, les » glaces du Rhin et du Danube. Animez vos soldats » en marchant à leur tête; épargnez leur sang avec » prudence; versez le vôtre avec courage pour les » défendre, et regardez tous les biens et tous les » maux du peuple comme s'ils vous étaient per- » sonnels : le reste de ma vie sera consacré à former » la vôtre. Vous, guerriers, dont la vaillance est » le plus ferme rempart de l'empire, attachez-vous » à ce jeune prince qui se fie a votre fidélité, et qui » va croître à l'ombre de vos lauriers. »

L'empereur, qui se chargeait du soin de fortifier par ses leçons et par ses exemples le courage de son fils, choisit pour éclairer son esprit un Gaulois illustre, Ausonne, né à Bordeaux, orateur éloquent, poète harmonieux, et que ses talens élevèrent dans la suite au consulat. Confie son éducation à Ausonne.

La victoire accompagna constamment les armes de Valentinien et de ses généraux. Théodose, père de celui qui parvint à l'empire, délivra la Grande-Bretagne des incursions des Pictes; il vainquit ensuite les Saxons et les Francs, dont les flottes infestaient les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne. Valentinien conduisit encore lui-même une armée contre les Allemands qui voulaient démolir les forteresses construites par ses ordres pour défendre la frontière. Au moment où ce prince s'efforçait de s'emparer d'une montagne sur laquelle les ennemis s'étaient retranchés, il fut entouré par eux, et ne dut son salut qu'à son intrépidité; elle Victoires de Valentinien. Théodose son lieutenant.

enflamma le courage des Gaulois et des Romains, et lui valut la victoire.

Les Bourguignons.

(1) Dans ce temps, les Bourguignons commençaient à s'acquérir une formidable renommée. Ces peuples, issus des Vandales, habitèrent long-temps les rives de la Warta et de la Vistule. Chassés par les Gépides, ils furent vaincus par Aurélien et par Probus; marchant ensuite vers le Rhin, ils se joignirent aux Allemands pour envahir la Gaule. Maximien Hercule les repoussa, et pour se dédommager du peu de succès de cette expédition, ils enlevèrent aux Allemands, leurs alliés, une partie de leurs possessions et s'y fixèrent. De là une violente haine divisa les deux nations, et les rives de la Sala devinrent le théâtre de leurs combats perpétuels.

Ce peuple, commandé par un chef sans pouvoir, sous le titre de *Heindinas*, et gouverné réellement par un pontife qu'ils appelaient *Sinistus*, dont l'autorité n'avait pas de bornes, sollicita l'alliance des Romains; Valentinien accueillit leur demande dans l'espoir de se servir de leurs armes contre les Allemands.

Fable sur leur origine. Leurs forces.

Une fable répandue en Germanie faisait croire aux Bourguignons qu'ils devaient leur origine à quelques garnisons romaines abandonnées en Allemagne par les successeurs d'Auguste, et que leur nom venait de l'usage anciennement établi chez eux de vivre dans des maisons réunies, qu'ils appelaient *Bourgs*. Valentinien flatta leur orgueil pour exciter leur zèle. Rassemblés par ses ordres, ils pa-

(1) Trois cent soixante-treize ans après Jésus-Christ.

rurent sur les bords du Rhin au nombre de quatre-vingt mille hommes. Cette armée ne semblait pas moins dangereuse aux Gaulois qu'aux Allemands. L'empereur, effrayé de leurs forces, viola le traité qu'il avait conclu avec eux, et ne leur donna ni vivres ni secours. Indignés de cette infraction à la foi jurée, ils ravagèrent les frontières de la Gaule, ainsi que le territoire des Allemands, et devinrent dès ce moment les ennemis implacables d'un empire dont ils hâtèrent peu de temps après le démembrement.

Troubles sur la fin du règne de Valentinien. Les Bourguignons en Alsace.

La fin du règne de Valentinien fut troublée par de continuelles révoltes; ses armes les comprimaient, mais ses rigueurs les faisaient renaître. La Gaule, défendue par son courage contre les barbares, gémissait sous la tyrannie de ses ministres, et la violence de ses arrêts démentit trop souvent la sagesse de ses lois; sa politique même, en voulant s'assurer un repos passager, devint aussi funeste à la Gaule que l'aurait été une sanglante défaite. Il céda des terres en Alsace à ces mêmes Bourguignons qui, moins d'un siècle après, se rendirent maîtres du pays où on les avait reçus comme tributaires.

L'empereur, ayant pacifié la Bretagne, vaincu les Allemands, apaisé les Bourguignons, et chargé Théodose de rétablir l'ordre dans l'Afrique soulevée, s'éloigna des Gaules pour n'y plus revenir et porta ses armes en Pannonie contre les Quades. Là il mourut d'un coup de sang à la suite d'un accès de colère; la même violence qui avait souillé son règne termina sa vie.

(1) Son fils Gratien, l'espoir des Gaules, lui succéda; et son instituteur Ausonne devint encore plus illustre par les vertus de son élève que par ses propres talens.

Le nouvel empereur apprit à Trèves la mort de son père et la révolte de l'armée de Pannonie qui avait revêtu de la pourpre son jeune frère Valentinien II. Gratien, plus occupé du repos public que de sa grandeur personnelle, confirma cette élection et partagea le trône qu'il n'aurait pu conserver seul qu'en exposant l'empire au malheur d'une guerre civile. Il se montra par cette modération digne du vertueux saint Ambroise qui avait formé son cœur comme Ausonne avait formé son esprit.

Gratien partage avec Valentinien II.

Douceur de son règne. Ses victoires.

Sous son règne trop court, la Gaule fut soulagée du poids des impôts; les proscrits y rentrèrent; les délateurs en sortirent; on vit renaître par-tout la sécurité; la justice remplaça la force, et on vit succéder l'amour à la crainte.

(2) Gratien prouva bientôt que s'il différait de son père par sa douceur, il lui ressemblait par son courage. Les Allemands avaient repris les armes; Gratien marcha contre eux, et, secondé par le vaillant Mellobaude, roi des Francs et commandant de sa garde, il remporta sur les Germains une victoire complète. Dans cette bataille, livrée près de Colmar, Priarius, roi des Allemands, se donna la mort pour échapper au ressentiment de son peuple qui pardonnait rarement à ses chefs la honte d'une défaite.

(1) Trois cent soixante-quinze ans après Jésus-Christ.

(2) Trois cent soixante-dix-sept ans après Jésus-Christ.

Tandis que l'Occident voyait ce jeune prince illustrer les armes romaines, l'Orient, ouvert aux barbares, s'écroulait sous le sceptre de Valens, monarque aussi méprisé de ses ennemis que haï de ses sujets. Les Goths, dont la puissance s'était étendue par les exploits de leur prince Hermanrick des rives de la Baltique à celles du Pont-Euxin, venaient d'être vaincus et poursuivis par les Huns, peuple barbare sorti du fond de la Scythie : Les Goths, arrivés en foule sur les bords du Danube, avaient demandé un asile et des terres à l'empereur d'Orient; Valens, n'osant les combattre et craignant de les accueillir, les trompa par de fausses promesses, excita leur vengeance, défendit faiblement contre eux la Grèce et la Thrace, et périt enfin dans une bataille qu'il leur livra près d'Andrinople. Aussi présomptueux qu'inexpérimenté, il s'était hâté de combattre dans la crainte de partager l'honneur d'une victoire avec Gratien qui amenait à son secours les armées d'Occident. Troubles dans l'Orient sous Valens.

La défaite d'Andrinople, aussi funeste pour les Romains que celle de Cannes, eut à peu près les mêmes résultats; les vainqueurs ravagèrent l'empire, mais ils échouèrent devant les murs de la capitale et ne purent s'emparer de Constantinople.

Gratien, après avoir une seconde fois vaincu les Allemands, arriva en Thrace à la tête de ses légions triomphantes, et rassembla les débris de l'armée vaincue.

Par ses ordres un nouveau Scipion, le jeune Théodose, fils du guerrier célèbre qui avait défendu la Gaule, soumis l'Écosse et pacifié l'Afrique, ranima

le courage des légions de l'Orient, marcha contre les Goths, les tailla en pièces et les poursuivit au-delà du Danube. Son père était mort victime de la jalousie de Valentinien et de la cruauté de ses ministres. Gratien, réparant l'injustice commise envers le père et récompensant les exploits du fils, donna le trône d'Orient à Théodose. Par ce partage avec un héros, Gratien retarda de plusieurs siècles la chute de l'empire.

Théodose empereur d'Orient.

Les hommes trop séduits par les illusions de la gloire et de la puissance prodiguent les louanges à l'ambition couronnée de succès, et en sont trop avares pour la sagesse; l'histoire ne donne point assez d'éloges à un jeune empereur qui sut, à vingt ans, sacrifier son intérêt à l'intérêt général, l'ambition à la vertu, et sa famille à l'état.

Gratien revient dans les Gaules.

Gratien, retournant dans l'Occident, défit en chemin les Quades et d'autres peuples barbares; après quelque séjour à Milan, une nouvelle invasion des Allemands le rappela dans les Gaules; il les repoussa, et, pour les contenir, s'établit à Trèves.

Défend le culte des idoles.

Ce jeune empereur, entraîné par les conseils de saint Ambroise, défendit dans tout l'empire et dans Rome le même culte des idoles que jusque-là ses prédécesseurs avaient plus ou moins toléré : la ville de Mars vit renverser l'autel de la Victoire. Gratien refusa le sacerdoce que, par égard pour les païens, les princes n'avaient pas osé dédaigner. On lui prédit qu'un autre grand pontife ne tarderait pas à le punir de ce refus. En effet la proscription de l'ancien culte pour lequel une grande partie des peuples

conservait encore une vénération secrète, lui suscita par-tout et particulièrement dans la Gaule ainsi que dans la Bretagne une foule d'ennemis.

Révolte de Clémens Maximus.

Clémens Maximus, partisan zélé du paganisme, se trouvait alors à la tête de plusieurs légions envoyées par Gratien en Bretagne; il les souleva, les ramena dans la Gaule et persuada aux Gaulois que Théodose appuyait sa rebellion; les suffrages des troupes et des cités le proclamèrent empereur.

Défaite et mort de Gratien.

Gratien s'avança pour le combattre et le rencontra à peu de distance de Paris. La défection de Mellobaude avec ses Francs et celle de la cavalerie africaine contraignirent Gratien à fuir. Ce prince qui naguère disposait de l'empire du monde, ne garda auprès de lui dans ce désastre que trois cents hommes : ceux-ci restèrent même peu de jours fidèles au malheur, et l'empereur vaincu erra seul, sans secours et sans asile, dans cette Gaule défendue par son courage et pacifiée par sa bonté. Il périt près de Lyon par le glaive d'un ennemi ou par le poignard d'un sujet ingrat.

Règne de Maxime. Sa mort.

Maxime régna quelque temps sans obstacle en Bretagne, en Espagne et dans la Gaule; bientôt, méprisant l'enfance du jeune Valentinien, il menaça l'Italie, franchit les Alpes, parut aux portes de Milan, s'en empara, entra triomphant dans Rome et releva les autels de Mars. Valentinien courut chercher un asile dans l'Orient; Théodose prit sa défense et marcha contre l'usurpateur.

A cette époque de décadence on ne voyait presque plus de Romains dans les armées romaines, et

au milieu de cette lutte qui armait la moitié du monde contre l'autre, le trône de Rome n'était attaqué et défendu que par des barbares.

L'armée de Maxime n'était formée que de Germains et de Gaulois. Les Huns, les Alains et les Goths composaient en grande partie les forces de celle de Théodose. Une bataille sanglante qui dura depuis le point du jour jusqu'à la nuit sur les rives de la Sâve, décida le sort des deux empires et des deux cultes. Maxime vaincu prit la fuite; atteint aux portes d'Aquilée, il perdit la couronne et la vie.

(1) Arbogaste, Franc de nation, parvenu dans l'armée de Théodose à une grande fortune par un grand courage, poursuivit les restes de l'armée d'Occident et termina la guerre civile en tuant le fils de Maxime.

Théodose, vainqueur, rétablit Valentinien Ambition d'Arbogaste.

Théodose, vainqueur, proscrivit le paganisme, et força son jeune collègue Valentinien d'abjurer la secte arienne dont sa mère et lui avaient embrassé la cause.

Ce jeune prince, ainsi rétabli sur le trône d'Occident, laissa régner sous son nom l'ambitieux Arbogaste, qui écarta les Romains de tous les emplois pour les prodiguer sans mesure aux Francs et aux Allemands qui lui étaient dévoués.

Faiblesse de Valentinien Sa mort.

L'empereur, entouré d'une garde étrangère, s'aperçut tardivement que, par sa faiblesse, son diadème était devenu une chaîne et son palais une prison. Captif au milieu de la Gaule, il tenta vainement de ressaisir son autorité; rassemblant autour de lui une cour peuplée de lâches ou de traîtres, il

(1) Trois cent quatre-vingt-douze ans après Jésus-Christ.

appelle en sa présence l'orgueilleux Arbogaste, l'accable de reproches et lui lit l'ordre de sa destitution. Le guerrier rebelle sourit avec dédain et foule aux pieds l'arrêt impérial. Valentinien, irrité, tire son glaive; on le lui arrache; le fier Arbogaste, après l'avoir désarmé, l'enferme, le fait étrangler, méprise le trône romain sur lequel on le presse de monter, et y place un rhéteur, Eugène, qui le servait comme secrétaire. Ainsi, pour la première fois, la Gaule se trouva sous l'empire des Francs (1).

Arbogaste fait nommer un empereur Franc.

Avant de souiller par un crime l'élévation où sa vaillance l'avait porté, Arbogaste s'était attiré le respect et la reconnaissance de la Gaule en la défendant avec valeur contre les Allemands, et même contre quelques tribus de Francs qui ravageaient les rives du Rhin. (2) Marcomir et Sunnon, princes ou chefs de ces tribus, furent vaincus par lui, et ses armes dévastèrent le territoire des Chamaves et des Bructères; mais sa fortune ne put résister au génie de Théodose. L'empereur d'Orient l'attaqua, le vainquit, et termina par un supplice le règne éphémère de son vassal couronné. Arbogaste évita le même sort en se poignardant. Ainsi l'heureux Théodose resta seul maître des deux empires.

Théodose, vainqueur d'Arbogaste, reste seul maître des deux empires.

Ce prince, célèbre par ses lois comme par ses victoires, fut le dernier rayon de la gloire romaine; et la lueur passagère qu'il répandit, ne fit qu'éclairer l'abîme dans lequel les fils de ce monarque se précipitèrent avec le monde entier.

(1) Trois cent quatre-vingt-douze ans après Jésus-Christ.
(2) Trois cent quatre-vingt-dix-sept ans après Jésus-Christ.

# CHAPITRE SIXIÈME.

Décadence de l'empire sous les fils de Théodose. — État de la Gaule avant la puissance des barbares. — Sa population. — Sa magnificence. — Hommes illustres. — Culte ancien. — Établissement du christianisme. — Évêques. Leurs vertus. — Ils dégénèrent. Fanatisme et superstition. — Biens des églises. Puissance des évêques. — Prospérité, luxe et mollesse des Gaulois. — Changement subit. — Arcadius, empereur d'Orient. Rufin. — Honorius, empereur d'Occident. Stilicon. — Les Goths. — Leur origine. — Leurs conquêtes. Les Visigoths et les Ostrogoths. — Leur courage. — Hermanrick. — Les Huns. Défaite des Goths. — Troubles dans l'Orient. Mort de Rufin. — Ambition de Stilicon. — Alaric. Il est vaincu par Stilicon. — Invasion des barbares. — Leur mépris pour les sciences. — Les Francs et les Vandales. — Les barbares passent le Rhin. — Fuite des Romains. Résistance des Gaulois. — Dévastation des Gaules. — Révolte des Gaulois contre Honorius. — Constantin, empereur des Gaules, repousse les barbares. — Honorius envoie une armée contre lui. — Il lui abandonne le sceptre des Gaules. — Les barbares passent en Espagne. — Intrigues d'Honorius. Vengeance d'Alaric. — Ataulphe relève l'empire d'Honorius. — Conspirations contre Constantin. — Il est mis à mort par Honorius. — Triomphe et lâcheté d'Honorius. — Wallia, roi des Visigoths. — Édit d'Honorius et de Théodose le jeune. — État représentatif dans les Gaules. — Décadence du pouvoir des empereurs. — Influence de Placidie et de Pulchérie. — Aëtius. Ses victoires. — Pharamond et Clodion, rois des Francs. — Aëtius soutient l'empire. — Établissemens des Francs dans la Belgique. — Combats d'Aëtius contre les Francs. Triste état des Gaules. — Attila. — Mérovée. — Guerres d'Attila. — Geneviève. — Aignan. — Les champs Catalauniques. — Mort de Théodoric, roi des Visigoths. Thorismond. — Attila passe en Italie. — Sa mort. — Théodoric II. — Tableau de la cour de Théodoric, d'après Sidonius Apollinaris.

**— Valentinien III. Assassine Aëtius. — Pétrone Maxime. — Avitus. — Ricimer. — Majorien. — Égidius Afranius. — Défend les provinces romaines. — Veut fonder une monarchie dans les Armoriques. — Childéric. — Les Francs donnent le sceptre à Égidius. — Ils rendent la couronne à Childéric. — Victoires d'Égidius et de Childéric — Syagrius. — Euric, roi des Visigoths. — L'empereur Anthême établit des Bretons dans le Berri. — Fantômes d'empereurs. — Conquêtes des Visigoths et des Bourguignons. — Négociation de saint Épiphane. — Chute de l'empire d'Occident. — Triomphe d'Euric. — Childéric et Syagrius soutiennent les Armoriques. — Clovis. Crimes de Gondebaud et d'Euric. Alaric, fils d'Euric. — Victoires de Clovis. Fin de l'histoire des Gaules.**

---

Le colosse romain, usé par le temps, corrompu par le luxe, amolli par la servitude, tomba en poudre dès que le génie de Théodose eût cessé de le soutenir. Autrefois, lorsqu'on voulut faire sortir du Capitole les statues des dieux, celle de la Jeunesse, dit-on, et le dieu Therme, résistèrent et demeurèrent immobiles. Mais lorsque Théodose, arrachant ces mêmes dieux du Panthéon, traîna dans Rome, à la suite de son char de triomphe, ces mêmes divinités, tous les derniers symboles de la vigueur et de la gloire de Rome disparurent. L'idolâtrie, rendant son dernier oracle, parut alors annoncer la chute de l'empire, au bruit de ces statues brisées, de *Mars* anéanti, du *Therme* démoli, de la *Fortune* en débris, et de l'autel de la Victoire renversé.

Décadence de l'empire sous les fils de Théodose.

Des présages plus certains rendaient ce grand désastre évident aux yeux de la raison : tandis que cet

empire immense, gouverné par de faibles despotes, par de lâches eunuques, par des patriciens corrompus, dépeuplé par le luxe, opprimé par le fisc, déchiré par les discordes religieuses, comptait plus de monastères que de forteresses, plus de domestiques que de citoyens, plus d'ermites et de moines que de guerriers, n'opposait à ses ennemis que des légions composées d'étrangers; une foule innombrable de barbares, se rassemblant depuis les frontières de la Chine jusqu'aux rivages du Pont-Euxin, de la mer du Nord, du Danube et du Rhin, se préparaient à fondre en masse sur l'Occident, à détruire la civilisation du monde, et à plonger dans les ténèbres de la barbarie la Grèce, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule.

C'était un nouveau monde dans sa vigueur, se précipitant sur l'ancien monde dans sa décrépitude; c'était l'ordre attaqué de toutes parts par le chaos, c'était le jour tombant menacé par les ombres croissantes et gigantesques de la nuit.

Depuis long-temps la science militaire avait seule suppléé au courage, résisté au nombre, et retardé la décadence; mais les empereurs, par une imprévoyante politique, formant à l'art de la guerre les hordes barbares, et confiant leur défense aux chefs les plus distingués de ces tribus, il ne fut plus possible à Rome de résister à ces héros sauvages, qu'elle-même venait d'instruire dans l'art de vaincre.

Les deux fils de Théodose, incapables par leur faiblesse de soutenir le fardeau qu'un grand homme déposait dans leurs débiles mains, ne surent ni le

porter ni le défendre. Ce fut sous leur règne honteux qu'on vit la Grèce dévastée, l'Italie conquise, Rome saccagée, et la Gaule en proie aux fureurs des Bourguignons, des Vandales, des Francs, des Alains, des Visigoths.

La fortune prolongea quelque temps encore les débris de la puissance romaine dans l'Orient, malgré l'inepte tyrannie des princes qui le gouvernaient. La politique éclairée du monarque des Goths laissa aussi, pendant plusieurs années, quelqu'ombre d'existence à Rome; mais la Gaule malheureuse fut livrée sans défense à la rage des barbares qui déchiraient son sein, et qui se disputaient ses débris.

État de la Gaule avant la puissance des barbares.

Pour mieux juger l'excès des malheurs qu'elle éprouva, il est utile de connaître le degré de civilisation et de prospérité auquel elle se trouvait élevée, lorsqu'un déluge de barbares détruisit en peu de jours l'ouvrage de quatre siècles.

Sa population.

Du temps de César, on comptait dans la Gaule trois millions de combattans; ce qui doit faire supposer que la population entière montait à neuf ou dix millions d'individus. Cette population, depuis la conquête, dut probablement doubler par les progrès de la civilisation, de la culture, de l'industrie, et par la sécurité que lui donnait la protection de Rome.

Si les frontières du nord et de l'est éprouvaient de temps en temps les maux de la guerre, l'ouest, le midi et l'intérieur vivaient dans une paix profonde. Dans le temps de Vespasien nous avons vu, par la réponse des Trévirois aux Bructères, que des liens

nombreux avaient déjà uni et confondu les familles romaines et gauloises.

Sa magnificence. La Gaule, couverte de cités populeuses, était ornée de riches palais, de maisons opulentes, de temples magnifiques; des routes superbes facilitaient par-tout les communications, on voyait dans toutes les provinces fleurir un grand nombre d'écoles et d'académies illustrées par des talens célèbres. Le luxe de Rome, répandu dans la Gaule, rassemblait dans de vastes cirques toutes les productions des arts; on y représentait les chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Italie; les patriciens gaulois remplissaient le sénat de Rome; plusieurs princes, nés dans la Gaule, portèrent le sceptre impérial; et l'un d'eux, Antonin, donna par ses vertus son nom à son siècle.

La philosophie, les arts, les talens qui depuis firent, dans cet heureux pays, de si rapides progrès, n'y semblaient pas même tout-à-fait étrangers lorsque Rome, triomphante des Gaulois, les nommait encore barbares. Hommes illustres. Gniphon, célèbre grammairien qui avait enseigné la rhétorique à César, était né dans la Gaule : Cicéron raconte qu'il avait assisté à ses leçons. Le druide Divitiac mérita, par son instruction autant que par son caractère, l'amitié de ce même Cicéron. Caton disait que les Gaulois excellaient dans deux arts, la guerre et l'éloquence. Cette assertion paraît justifiée par les discours que César place dans la bouche de Vercingétorix et de plusieurs autres chefs gaulois. Quintilien appelait Julius Florus le prince de l'éloquence; le philosophe gaulois, Favorin, obtint dans l'esprit d'Adrien une estime qui

survécut à son crédit. Les poètes Pétrone, Ausonne, Sidonius Apollinaris, illustrèrent leur patrie dans différens siècles.

On citait avec honneur, comme historiens, Trogue Pompée, Sulpice-Sévère; Salvien et Cassien, nés dans la Gaule, furent comptés parmi les plus savans jurisconsultes; on décora Toulouse du nom de ville de Pallas. L'éloquence de la chaire et les fastes de l'église ont immortalisé les noms de saint Ambroise, de saint Hilaire, de saint Paulin, de saint Prosper, d'Alcime, d'Avitus et de Grégoire de Tours.

Culte ancien.

Les dieux des Romains occupèrent, peu de temps dans la Gaule, la place qu'ils avaient usurpée sur les dieux gaulois, leur triomphe même n'y fut qu'apparent et partiel. Vainement l'empereur Claude proscrivit le culte druidique : il régna long-temps dans les forêts et dans les campagnes; les villes seules et les riches qui les habitaient, se soumirent à la religion du vainqueur. Ceux des druides qui écoutaient plus la voix de l'ambition que celle de leur conscience, donnèrent à leurs divinités les noms de celles qu'on adorait à Rome, et ils se décorèrent du sacerdoce romain, qui les maintint ainsi en dignité et en puissance; les autres, se réfugiant dans leurs bois sacrés, conservèrent long-temps, sur le bas peuple, leur ancienne influence; nous avons vu avec quelle ardeur leur fanatisme seconda les efforts de Civilis pour soulever la Gaule contre les Romains.

Établissement du christianisme.

Dès le second siècle de l'ère chrétienne, le culte de l'évangile s'était déjà répandu dans la Gaule; les

chrétiens y éprouvèrent, l'an 177, une première persécution que la vertu de Marc-Aurèle fit cesser. Mais, si l'on en croit Grégoire de Tours, le christianisme ne fut véritablement établi dans ces contrées que vers l'an 250, à l'époque où Toulouse eut pour évêque saint Saturnin, que le même Grégoire de Tours regarde comme l'apôtre de la Gaule. Cependant, selon l'opinion générale, saint Denys y porta le premier les lumières de la foi.

Au reste, chaque cité attribuait cet honneur au Saint qu'elle révérait le plus: Lyon le décernait à saint Pothin; Arles à Trophime; Clermont à Austrémonius; Tours à Gatien; Limoges à Martial.

Évêques. Leurs vertus.

Comme dans ces premiers temps, le peuple choisissait ses évêques, et ne donnait ses suffrages qu'aux hommes dont le caractère répondait à la difficulté des circonstances; tous ces pontifes firent respecter leur courage autant que leur sainteté, et ils s'assurèrent par leurs vertus un pouvoir plus durable et plus étendu que celui des druides, qui ne le devaient qu'à leur redoutable et sanguinaire superstition.

Ils dégénèrent. Fanatisme et superstition.

Tous ces pontifes méritèrent, par la simplicité de leurs mœurs et par la sagesse de leur conduite, une juste vénération; mais, dès que cessant d'être persécutés, ils devinrent puissans et quelquefois persécuteurs, l'ambition corrompit les mœurs du plus grand nombre; l'ignorance fit dégénérer le culte en superstition; plusieurs s'écartèrent de la route de l'évangile pour suivre celle de la fortune, et la discorde, excitée par les passions des sectes, troubla la paix de l'Occident comme elle avait détruit celle

de l'Orient: une partie même de la Gaule devint arienne.

Cependant plusieurs évêques célèbres, tel que saint Hilaire, opposèrent un courage inébranlable aux erreurs, aux dissensions religieuses, et ne montrèrent pas moins de fermeté dans leur résistance aux farouches tyrans qui opprimaient la Gaule. Heureux! si toujours leur zèle, contenu dans de justes bornes, ne fût pas tombé dans des excès de fanatisme que leurs successeurs n'imitèrent que trop souvent; mais, en parcourant nos annales, nous aurons fréquemment à déplorer des fureurs qu'on ne peut nommer religieuses, puisque la religion les désavoue, et qu'il faut bien appeler sacerdotales, puisque les prêtres s'en souillèrent et ne rougirent point d'imiter, dans leurs cruautés, les tyrans idolâtres qui s'étaient flétris en persécutant les chrétiens.

Malgré la sévérité des empereurs, la puissance des évêques et la rigueur des lois, l'idolâtrie comptait encore au cinquième siècle, dans la Gaule, un grand nombre de partisans. Au lieu de se borner à opposer la lumière à l'erreur, beaucoup de prêtres voulurent détruire une superstition par l'autre, et des fables anciennes par des fables nouvelles. Grégoire de Tours raconte que, de son temps, « les » prières de l'évêque d'Autun, Sulpicius, firent » tomber de son char la statue de Bérécynthie » qu'on promenait, et rendirent immobiles les » bœufs qui la traînaient. »

La Gaule devenue chrétienne contenait, sous le règne de Théodose, dix-sept métropoles et cent

Biens des églises. Puissance des évêques.

quinze évêchés. Depuis Constantin, les empereurs avaient donné successivement un grand nombre de terres à ces églises; les lois impériales, effaçant les limites salutaires qui devaient séparer le pouvoir spirituel de la puissance temporelle, accordèrent aux criminels un asile dans les temples, confièrent aux évêques la tutèle des veuves et des orphelins, et leur concédèrent enfin le droit dangereux de réformer les jugemens des tribunaux. Par là, le clergé, détournant ses yeux du ciel pour les fixer sur la terre, ne fut que trop entraîné à s'enrichir et à dominer. Quelques vénérables prélats, préférant la pauvreté au luxe, et l'humilité à la puissance, ne s'occupèrent, il est vrai, que du soin d'adoucir les mœurs barbares de leur siècle, et de conserver quelques rayons de lumières au milieu des ténèbres; mais le plus grand nombre, marchant sur les traces des druides, ne songea qu'à faire du sacerdoce, le premier, le plus opulent et le plus puissant ordre de l'état.

A l'époque où les fils de Théodose montèrent sur le trône, chaque évêque, dans la Gaule, était déjà considéré comme le chef, comme le protecteur de sa cité; et son pouvoir, supérieur à celui des magistrats romains, parce qu'il gouvernait la conscience des peuples, était encore, comme on le verra bientôt, la seule digue que la fureur des barbares parût quelquefois respecter.

Prospérité, luxe et mollesse des Gaulois.

Tel est enfin le tableau qu'on peut se faire de la Gaule au moment qui précéda sa chute: dix-huit millions d'hommes industrieux et paisibles l'habitaient; dix-sept capitales et plus de trois cents villes y fai-

saient briller les lumières des sciences, tous les chefs-d'œuvre des arts, tout le luxe d'une noblesse opulente, d'un patriciat orgueilleux, d'un clergé puissant. Un commerce actif portait sur les grandes routes et sur les fleuves, les nombreux tributs d'un sol fertile et d'une féconde industrie. Les navires de tous les peuples du monde faisaient flotter dans les ports leurs pavillons divers. Les revenus de l'empire, bornés à quelques fonds de terres réservés dans la conquête, à un faible impôt sur les possessions privées, à une capitation légère, à quelques droits de péages et de douanes, et à une dîme sur les tributaires ou tenanciers, ne pesaient gravement ni sur l'agriculture ni sur le commerce. Le sénat de chaque cité veillait à sa tranquillité, et administrait les intérêts locaux. Une assemblée des députés de la Gaule, qui se tenait ordinairement à Trèves, et qu'Honorius transféra dans la ville d'Arles, délibérait sur les intérêts généraux, et sur les demandes ou plaintes qu'elle croyait convenable d'adresser à l'empereur; enfin, tandis que plusieurs légions et plus de soixante forteresses défendaient les frontières contre les invasions des barbares, la plus profonde paix régnait dans le reste de la Gaule.

Les campagnes retentissaient du chant des laboureurs; l'encens brûlait dans les temples au milieu de pompeux sacrifices, et par-tout une jeunesse brillante et nombreuse, deshabituée des combats, se livrait avec une molle incurie aux jeux du cirque, aux courses des chars, aux plaisirs du théâtre et à toutes ces voluptés qui, du sein de Rome

corrompue, avaient répandu dans la Gaule leurs poisons contagieux.

Changement subit.

Ce fut à l'instant où cette riante contrée, semblable aux jardins d'Armide, jouissait sans prévoyance du calme le plus doux, que tout à coup le bruit effrayant des trompettes guerrières et les hurlemens des enfans du Nord se firent entendre; le fer et le feu dévorent les campagnes, les moissons sont détruites, les fleuves sont teints de sang, l'incendie éclate dans les villes, les palais sont livrés au pillage, les cirques démolis, les temples profanés. Le courage n'a pas le temps de saisir ses armes; l'innocence est outragée; la misère et l'opulence tombent confondues dans un même esclavage; les arts et les sciences disparaissent. Un voile de ténèbres se répand par-tout, et ne laisse briller que la couleur du sang et l'éclat des armes; enfin, depuis les bords du Rhin jusqu'à l'Océan et aux Pyrénées, la Gaule, naguère si florissante, n'est plus qu'un vaste théâtre de désolation et de carnage.

Jamais peut-être dans l'histoire du genre humain on ne vit une plus désastreuse époque, que celle dont nous allons retracer avec douleur le peu de faits échappés à cette longue nuit de ravages et de destructions.

Arcadius, empereur d'Orient. Rufin.

Arcadius, après la mort de Théodose, vit ses faibles mains chargées du sceptre de l'Orient. Il épousa Eudoxie, fille de Baudon, l'un de ses généraux, né parmi les Francs. Ce jeune prince livra les rênes du gouvernement à un Gaulois appelé Rufin, ministre ambitieux, injuste, sanguinaire, qui par ses talens avait surpris la confiance de

Théodose. Sous le règne de son fils, ce ministre, se trouvant sans frein, ne montra plus que les vices qui souillaient son caractère.

Dans le même temps Honorius, héritier du trône d'Occident, y porta la même faiblesse; il confia son pouvoir et ses armées à Stilicon, général vandale, dont le génie justifiait au moins l'élévation. Stilicon s'était rendu fameux, pendant la vie de Théodose, par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de l'empire. Cependant rien ne prouvait mieux la décadence de cet empire, et les progrès de la puissance et de la renommée des barbares, que de voir l'Orient et l'Occident gouvernés par un Gaulois et par un Vandale, tandis que la fille d'un Franc partageait le lit et le trône d'un empereur. Honorius, empereur d'Occident. Stilicon.

De tous les peuples barbares qui s'armaient alors pour venger l'univers et pour démolir le colosse romain, les Goths furent long-temps les plus fameux, les plus redoutables; et comme ils fondèrent les premiers une nouvelle puissance en Italie et dans la Gaule, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur leur origine, et sur les événemens qui les firent descendre des contrées du Nord dans celles du Midi et de l'Occident. Les Goths.

Leur berceau, enveloppé des brouillards glacés du septentrion et couvert de la nuit des temps, fut toujours peu connu; plusieurs auteurs les confondaient avec les Scythes et les Sarmates. Tacite les nomme Gothons, et les dit originaires du territoire de Dantzick, à l'embouchure de la Vistule. D'autres, avec plus de fondement, prétendent qu'ils étaient sortis de la Scandinavie; le nom actuel Leur origine.

d'une province de Suède, la Gothie, justifie cette opinion.

Leurs conquêtes. Les Visigoths et les Ostrogoths.

L'île de Rugen fut leur première conquête. On a généralement regardé les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Hérules comme des ramifications de la nation des Goths, comme des tribus détachées de ce peuple belliqueux qui s'étendit rapidement des bords de la Vistule jusqu'aux rivages des Palus Méotides.

S'avançant ensuite jusqu'au Danube, ils vainquirent les Marcomans, les Quades, les Bourguignons, et refoulèrent tous ces peuples vers l'Occident. Une de leurs tribus moins belliqueuse prit le nom de Gépides, qui, dans leur langue, exprimait la paresse et l'indolence. La partie de la nation des Goths qui s'établit près du Pont-Euxin au nord de la Thrace, reçut le nom de Goths orientaux ou Ostrogoths; l'autre qui porta les armes le long du Danube, forma le peuple des Visigoths ou Goths occidentaux. Cette division se perpétua, et elle subsistait encore, lorsqu'après la ruine de Rome les Ostrogoths régnèrent en Italie, et les Visigoths dans le midi de la Gaule.

Leur courage.

Long-temps avant l'époque dont nous parlons, le courage des Goths les avait rendus célèbres; leurs armes humilièrent Caracalla et l'assujettirent à un tribut. Décius périt en combattant contre eux; Claude, Aurélien, Tacite, Probus, remportèrent sur eux de sanglantes victoires et les soumirent; sous Dioclétien ils se relevèrent. On les vit tantôt ennemis, tantôt auxiliaires des successeurs de Constantin, et souvent quarante mille de leurs guerriers

soutinrent par leurs exploits les forces de l'empire qu'ils devaient un jour renverser.

Si les Goths avaient cultivé les lettres et produit des historiens, ils auraient pu nous faire admirer les exploits héroïques et les folies sanglantes d'un nouvel Alexandre. Le célèbre Hermanrick fut le leur; ce conquérant sauvage réunit sous sa puissance toutes les tribus des Goths et domina sans rivaux, les vastes contrées qui s'étendent de la mer du Nord aux rives du Danube. Mais si son règne marqua l'époque de la plus grande puissance des Goths, il devint aussi celle de leur ruine, et la première cause de la chute de l'empire romain, sur lequel les débris du peuple des Goths se précipitèrent pour échapper à leur vainqueur. Hermanrick

Une nation jusque-là inconnue, sortie des extrémités de l'Asie, les Huns, s'étendant comme un torrent dévastateur depuis les frontières de la Chine jusqu'aux bords de la Vistule, franchirent ce fleuve, attaquèrent Hermanrick, défirent son armée, effacèrent sa gloire, terminèrent son règne et sa vie, renversèrent son trône et poursuivirent les vaincus jusqu'au Danube. Les Huns. Défaite des Goths.

Les Goths demandèrent à l'empereur Valens son appui, un asile, des vivres et une patrie. Valens les trompa et fut puni de sa perfidie. La bataille d'Andrinople où périt ce prince, détruisit la fleur de l'armée romaine. Constantinople vit les Goths à ses portes, et l'empire d'Orient aurait succombé sous la masse guerrière de ce peuple fugitif, si le bras de Théodose n'eût encore soutenu et sauvé le trône de Constantin.

Théodose vainquit les Goths; il fit plus, il conquit leur amitié comme leur estime : Ces ennemis redoutables servirent sous ses drapeaux, et, malheureusement pour Rome, le génie de ce grand prince instruisit dans l'art de la guerre un jeune chef des Goths, cet Alaric qui depuis, profitant trop bien des leçons d'un si grand capitaine, entra le premier en triomphe à la tête des Goths victorieux dans la capitale du monde, et disposa à son gré du trône d'Honorius.

Troubles dans l'Orient. Mort de Rufin.

La main ferme de Théodose avait seule contraint les sectes religieuses au silence, les Romains à la discipline et les barbares au repos. Dès que ce grand homme eût cessé de régner, les troubles et les périls reparurent. Rufin rendit Arcadius odieux à ses peuples et méprisable à ses ennemis. Les Goths entrèrent dans la Grèce et la dévastèrent. Le vaillant Stilicon accourut au secours de l'Orient, défit les Goths et les aurait totalement chassés, si la jalousie de Rufin n'eût arrêté le cours de ses triomphes. Le faible Arcadius força son libérateur à se retirer et Stilicon rentra dans l'Italie, dont il prévit que la vengeance des Goths allait bientôt troubler la sécurité.

Le lâche Rufin voulait monter au trône du maître qu'il venait de trahir; un coup de poignard punit son ambition et sa perfidie. Après sa mort, Arcadius, n'osant combattre les barbares, se laissa gouverner par eux et leur prodigua les trésors de l'empire ainsi que les grandes dignités de la couronne.

Ambition de Stilicon.

Le ressentiment des Goths ne tarda pas à se tourner contre Stilicon; ce guerrier, aussi ambitieux

qu'habile, excita parmi les Romains autant de haine que d'admiration. Les légions le regardaient comme leur appui, comme le guide qui les conduisait toujours à la victoire; les courtisans enviaient son crédit et détestaient son mérite; enfin le clergé et les chrétiens le haïssaient, parce qu'il avait fait élever son fils dans les principes du paganisme, espérant par-là s'attirer l'affection de la nombreuse partie du peuple encore attachée au culte des idoles.

Stilicon, menacé à la fois par tant d'ennemis intérieurs et extérieurs, ne s'occupait qu'à fortifier contre eux sa puissance; il épousa Sérène, nièce de Théodose, et fit promettre au jeune Honorius de prendre son fils pour gendre. Ainsi ce Vandale ambitieux se rapprochait peu à peu du trône et ne voyait plus entre ce trône et lui qu'un faible degré.

Soit qu'il s'apprêtât à le franchir, soit que la lâcheté des Romains, l'épuisement de l'Italie et les menaces des Goths l'effrayassent, il commit l'énorme faute de rappeler près de lui les troupes aguerries qui défendaient la Gaule. Par ses ordres les forteresses du Rhin furent évacuées, et le fleuve n'opposa plus aux barbares qu'une impuissante barrière.

La haine du clergé fit de cette faute, le texte des accusations les plus violentes contre Stilicon, et ce guerrier, qui seul alors osait combattre et savait vaincre les ennemis de l'empire, fut accusé généralement d'avoir voulu le leur livrer. L'ambition de Stilicon suffit plus encore que ses triomphes pour justifier sa mémoire; on ne peut croire qu'il méditât

le renversement d'un trône sur lequel il voulait monter.

Alaric. Il est vaincu par Stilicon.

Alaric se précipita bientôt sur l'Italie. Honorius tremblant prit la fuite; déjà il se montrait prêt à capituler honteusement derrière les remparts qui lui servaient d'asile, lorsque Stilicon, paraissant à la tête des troupes venues de la Gaule, fondit sur les Goths, les tailla en pièces, les poursuivit, remporta sur eux une autre victoire et contraignit le fier Alaric à chercher à son tour son salut dans la fuite. Cependant la haine n'en persista pas moins à accuser le vainqueur de trahison, et la bassesse romaine décerna les honneurs du triomphe à Honorius.

Invasion des barbares.

La détresse de l'empire, l'attaque des Goths, l'évacuation des forteresses du Rhin furent le signal de la ruine des Gaules et de l'horrible invasion des barbares qui dévastèrent pendant quatre ans cette malheureuse contrée. Les Suèves, les Bourguignons, les Vandales, les Allemands, les Quades, les Marcomans, les Saxons, refoulés et resserrés vers l'Occident par les Goths et par les Huns, tournaient depuis longtemps leurs regards avides sur les vignes fécondes et sur les champs fertiles de la Gaule. Ces peuples, méprisant l'agriculture, ne trouvaient de charmes que dans la vie errante; le repos et la paix étaient pour eux des tourmens : aussi toujours on les vit, pour échapper à l'ennui et à la disette, s'attaquer, s'envahir, s'exterminer mutuellement et ensanglanter par leurs perpétuels combats tous les pays situés entre le Danube, le Rhin, la Vistule et la mer du Nord.

A tous momens ils changeaient de lieu, de sort, de nom; et il serait aussi inutile de vouloir suivre la marche, connaître la généalogie et éclaircir l'histoire de cette foule de hordes sauvages, que de compter et de chercher à distinguer l'un de l'autre, les flots tumultueux et les vagues roulantes d'une mer en furie.

Dans le temps de la puissance de Rome, ces peuples, souvent vaincus et jamais soumis, bravant tous les périls, franchissaient fréquemment le Rhin; leurs incursions n'avaient d'autre objet que le pillage; aucune idée d'établissement n'entrait dans leurs vues; et, après avoir dévasté quelques cantons, ils se hâtaient de rentrer dans leurs forêts avec de nombreux esclaves, et chargés d'un riche butin.

Leur mépris pour les sciences.

Quelques chants militaires rappelaient leurs exploits et le nom de leurs plus braves guerriers, mais aucun burin n'écrivait leur histoire; ils méprisaient la culture de l'esprit encore plus que celle de la terre, et ils attribuaient l'asservissement de la Grèce, l'assujettissement de la Gaule, la mollesse de l'Italie et la corruption de Rome, à l'amour des sciences et des lettres.

A l'époque dont nous parlons, la terreur qu'inspirait le nom romain aux barbares, s'était changée en profond mépris. L'un d'eux, le Lombard Luitprand, quelque temps après cette époque, peignait avec énergie ce mépris en ces termes : « Lorsque » nous voulons, dit-il, insulter un ennemi, et lui » donner des noms odieux, nous l'appelons Ro- » main. Ce nom seul renferme tout ce qu'on peut

» imaginer de bassesse, de lâcheté, d'avarice, de » débauches, de mensonges, enfin l'assemblage de » tous les vices. »

Tel était le résultat de la politique odieuse du sénat dans les derniers temps de la république, et sur-tout de ce long despotisme qui avait avili les Romains et détruit leur liberté. Il est facile à présent de concevoir avec quelle furie les nations germaines, poussées sur le Rhin par les peuples belliqueux de l'Orient, franchirent ce fleuve pour livrer au pillage un empire que la guerre des Goths et la faiblesse des fils de Théodose livraient sans défense à leur avidité.

Ce qu'il est nécessaire d'observer, c'est que, dans cette première invasion, les barbares, suivant leurs anciennes mœurs, n'eurent d'autre objet que le pillage; ce flot dévastateur ne voulait que détruire; c'est ce qui rendit cette irruption si funeste. Ce ne fut que quelques années après, lorsque les Goths se fixèrent en Aquitaine, et les Bourguignons en Alsace, que la politique des barbares changea de plan, et s'occupa enfin de la conservation des contrées où ces peuples avaient résolu de se fixer; et ce fut alors aussi que les Francs s'efforcèrent de prendre, dans le Nord, leur part au démembrement d'un empire qu'ils avaient défendu de tous leurs efforts contre la première invasion des autres peuples de la Germanie.

Les Francs et les Vandales.

Les premiers qui se jetèrent sur la Gaule furent les Vandales, mais ils rencontrèrent, dès leurs premiers pas, un obstacle qui faillit causer leur ruine. Les Francs ne voyaient pas sans effroi le Nord et

l'Orient se précipiter sur l'Occident; paraissant alors pressentir leur destinée, ils s'armèrent pour défendre le pays sur lequel ils devaient un jour régner, marchèrent contre les Vandales, les attaquèrent et en tuèrent vingt mille. Cette défaite arrêta dans sa marche le roi des Allemands qui se préparait à rejoindre les Vandales. Si l'on en croit Grégoire de Tours et Frédégaire, le roi des Vandales, Godésigile, ayant été tué dans cette bataille ainsi que ses plus braves guerriers, tout son peuple en déroute aurait été exterminé, si tout à coup une foule innombrable d'Alains ne fût venue les secourir. Ce renfort ranima les vaincus; ils se relevèrent, et leur ligue, qui grossissait tous les jours, contraignit enfin les Francs à se retirer dans leurs marais. Ce fut alors que cet affreux débordement, ne rencontrant plus de barrière qui pût l'arrêter, se répandit dans les Gaules.

Le dernier décembre 406 les barbares passèrent le Rhin. Le souvenir de leurs dévastations nous est seul resté; les horribles détails de leurs brigandages ne sont point parvenus jusqu'à nous, et l'on ne peut suivre les traces de leurs courses incendiaires qu'au moyen de quelques fragmens d'Orose, de Procope, de Frédégaire, et qu'en retrouvant quelques plaintes échappées à la douleur des victimes de cette époque fatale : il paraît seulement que ces hordes dévastatrices s'éloignèrent promptement des provinces septentrionales qu'elles trouvèrent trop défendues par le courage des Belges; le voisinage des Francs surtout les empêcha d'y séjourner.

Les barbares passent le Rhin.

Saint Jérôme, qui vivait dans ce temps, atteste

que les Francs prirent alors avec intrépidité la défense des Romains qu'ils avaient si long-temps combattus. « Au reste, dit ce père de l'église, toute cette » vaste contrée située entre les Alpes, les Pyrénées, » l'Océan et le Rhin, est devenue la proie du Quade, » du Vandale, du Sarmate, de l'Alain, du Gépide, » de l'Hérule, du Saxon et du Bourguignon. Telle » est, enfin, notre funeste destinée ; on a vu les Pan- » noniens mêmes, sujets de l'empire, se joindre à » nos ennemis pour nous écraser. »

Fuite des Romains. Résistance des Gaulois.

Les légions romaines avaient fui de la Gaule, mais cette Gaule abandonnée n'était point encore aussi corrompue que Rome : livrée sans défense et sans chef à la fureur des barbares, elle retrouva quelques ressources dans son courage; et si elle fut forcée de céder au nombre, on peut dire au moins qu'elle ne succomba point sans gloire.

Tandis que la flamme et le fer ravageaient les champs, détruisaient les moissons, incendiaient les cités ouvertes, la jeunesse gauloise s'armait, se retranchait dans les montagnes, se renfermait dans les villes fortes, et vendait chèrement à leurs féroces ennemis leur vie et leur liberté.

Une partie de la Belgique se fit respecter ; l'Armorique sauva son indépendance, et la résistance de plusieurs villes est prouvée par le saccagement de quelques-unes et par la conservation des autres. Enfin ce qui, dans ce désastre, achève de prouver que la Gaule se montra encore, en expirant, digne de son antique renommée, c'est qu'en 409, après trois ans de ravages et de combats, la plus grande partie des barbares, lasse de payer son butin par tant

de sang, abandonna cette contrée belliqueuse et porta ses armes en Espagne.

Nous apprenons par saint Jérôme que Mayence, punie de sa longue résistance, fut détruite: «Worms, » dit-il, après un long siége, a été saccagée. Spire, » Strasbourg, Amiens, Arras, sont tombées dans les » mains des Allemands; la dévastation s'est étendue » dans les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les » Lyonnaises et la Narbonnaise. Peu de villes ont pu » se soustraire au malheur général, et celles dont » les armes ont repoussé les assauts des barbares, » sont affamées par les hordes nombreuses qui les » assiégent. Je ne puis sur-tout retenir mes larmes » en parlant de Toulouse, qui ne dut enfin son salut » qu'au courage et aux vertus de son saint évêque » Exupère. L'Espagne elle-même, à la veille de sa » ruine, est consternée. Que de malheurs éprouvés! » que de maux encore à prévoir! Ne les reprochons » point à nos princes; leur piété les justifie : n'ac- » cusons qu'un barbare travesti en romain; Stilicon » est le seul auteur de notre ruine. » Dévastation des Gaules.

Les dernières lignes de ce passage, où saint Jérôme, après avoir parlé en citoyen, s'exprime en pontife irrité, prouvent que l'excès du malheur même ne peut adoucir celui de la haine, et que l'esprit de parti survit encore à la ruine de la patrie.

Cette fureur d'invasions qui s'était emparée des peuples du Nord, ne se laissait pas plus arrêter par l'Océan que par le Rhin. Les flottes saxonnes et scandinaves menaçaient la Bretagne; à leur approche les légions gauloises et bretonnes qui défendaient cette île se révoltent contre le gouvernement du Révolte des Gaulois contre Honorius.

lâche Honorius; elles élisent un chef nommé Marcus et le proclament Auguste : mais bientôt, le trouvant indigne du rang où la sédition l'avait fait monter, elles l'assassinent. Tous voulaient sauver la Bretagne et délivrer la Gaule; mais pour exécuter un si vaste dessein, il fallait un grand talent, un grand caractère, un grand homme; on le chercha vainement, et dans cette détresse, la multitude crut devoir se fier au sort et s'attacher à un grand nom.

Constantin, empereur des Gaules, repousse les barbares.

(1) Il existait dans l'armée un brave soldat appelé Constantin; ce nom lui valut la couronne, et il justifia ce choix, sinon par son génie, du moins par son active intrépidité. A peine couronné, le nouvel empereur repousse les Saxons, passe dans la Gaule, s'y fait reconnaître, s'allie avec les Francs, ranime partout l'espérance, remporte plusieurs victoires sur les barbares et ramène la fortune dans les rangs gaulois; enfin il force une partie des dévastateurs de la Gaule à repasser le Rhin, et l'autre à fuir au-delà des Pyrénées.

Son nom les y poursuivit, et l'Espagne se soumit aussi à son sceptre. Constantin, sans perdre de temps, releva les forteresses du Rhin et les garnit de troupes; ainsi la bravoure d'un soldat délivra la Gaule, que l'empereur de Rome avait lâchement abandonnée.

Honorius envoie une armée contre lui.

Honorius, qui n'avait osé combattre ni les Goths en Italie ni les barbares dans la Gaule, ne sortit de son sommeil que pour tourner ses armes contre les libérateurs de ces deux contrées. Un lâche assas-

(1) Quatre cent huit ans après Jésus-Christ.

sinat l'avait débarrassé d'un grand capitaine, de Stilicon, vainqueur d'Alaric; il envoya ensuite des troupes commandées par le goth Saurus, pour punir Constantin de ses triomphes et pour lui enlever une couronne généreusement conquise.

L'aveugle fortune abandonna Constantin; Saurus le combattit, le poursuivit et l'assiégea dans Valence (1). Les Francs, sous la conduite d'Édobinc et de Gérontius, volèrent au secours du libérateur de la Gaule; Saurus, repoussé à son tour, rencontra dans sa retraite un grand nombre de Gaulois armés qui ne le laissèrent rentrer dans les Alpes qu'après lui avoir enlevé son butin; car les Romains n'avaient pas rougi d'imiter les barbares et de s'enrichir des dépouilles de la Gaule dévastée.

A cette époque, on voit, par le récit de Zozime, que les Romains irrités, affectant un injuste mépris pour les partisans de Constantin, donnaient le nom de Bagaudes aux milices gauloises. Le mot de *Bagad*, dans la langue celtique, signifiait *attroupement séditieux*: de tout temps le despotisme s'est efforcé de flétrir, par des noms injurieux, la résistance, le courage et la liberté.

Il lui abandonne le sceptre des Gaules.

Le faible Honorius ne tarda pas à sentir l'étendue de la plaie qu'il avait faite à l'empire en le privant de son plus ferme appui. Alaric, autrefois ennemi de Stilicon, revint en Italie le venger. Il y entra en 409. L'empereur, effrayé de cette nouvelle invasion, conclut un traité avec Constantin et lui abandonna le sceptre des Gaules.

(1) Quatre cent huit ans après Jésus-Christ.

Les barbares passent en Espagne.

Ce fut à cette époque que, selon Isidore de Séville et Idace, les barbares découragés s'éloignèrent de cette contrée et portèrent leurs armes en Espagne. Rome ne pouvait attendre alors aucun secours de l'Orient; Arcadius n'y régnait plus, et le jeune Théodose, son successeur, gouverné par sa sœur Pulchérie, ne songeait qu'à s'affermir sur son trône chancelant, et sans cesse menacé par les armes redoutables des Goths et des Huns.

Intrigues d'Honorius. Vengeance d'Alaric.

Honorius, livré à lui-même et entouré de ministres aussi incapables que leur maître de régner, n'opposa au terrible roi des Goths que les intrigues d'une cour corrompue et les perfidies de la faiblesse. Après avoir désarmé Alaric par une basse soumission, il le combla d'honneurs, lui prodigua les dignités de la couronne, lui confia la défense de l'empire, le flatta pour le tromper, et par des trahisons répétées ralluma sa redoutable colère.

Alaric reparut aux portes de Rome en 410; il y entra, y parla en maître, la livra au pillage, et ordonna au sénat d'élire un fantôme d'empereur, nommé Attale, qui bientôt mérita le mépris et l'abandon de son superbe protecteur.

La mort d'Alaric suivit de près son dernier triomphe. Aucun courage ne se présentait alors pour sauver Rome; mais le sort qui voulait encore prolonger son existence, enflamma d'amour le cœur d'un barbare pour une Romaine (1). Ataulphe, successeur d'Alaric, épris des charmes de Placidie, sœur d'Honorius, releva ce faible empereur. Le roi des Visi-

Ataulphe relève l'empire d'Honorius.

(1) Quatre cent onze ans après Jésus-Christ.

goths devint le plus ardent défenseur de l'empire conquis et le premier sujet de l'empereur vaincu.

Orose nous a conservé les paroles ou plutôt le voile sous lequel ce guerrier, dompté par l'amour, croyait déguiser sa faiblesse. « Autrefois, dit-il, le » plus ardent de mes vœux était d'effacer le nom » des Romains, et de le remplacer par celui des » Goths. Je voulais fonder l'empire gothique, et » j'espérais devenir, comme Auguste, la tige d'une » longue suite d'empereurs; mais l'expérience m'a » prouvé que les Goths, trop indociles au joug des » lois, ne pouvaient fonder un état qui ne doit » subsister que par elles : j'emploierai donc désor- » mais leurs armes à défendre, à relever l'empire » romain, et puisqu'il faut renoncer à la gloire de » fondateur, je saurai mériter au moins celle de » restaurateur. »

Ataulphe, devenu l'époux de Placidie, s'éloigna de l'Italie, et reconquit pour Rome la plus grande partie de l'Espagne. Cette révolution soudaine retentit de l'Italie dans la Gaule. La fortune d'Honorius relevé lui rendit ses partisans. La discorde, éternel fléau des Gaulois, secoua de nouveau sur eux ses torches sanglantes, et le trône de Constantin, à peine affermi, s'ébranla dès que la multitude, toujours inconstante et faible, le vit à la fois menacé par les Romains et par les Goths. Conspirations contre Constantin.

Dans tous les pays, comme dans tous les temps, l'amour de la gloire et l'ambition produisent, dans les périls publics, une foule d'hommes déterminés qui bravent le danger pour suivre la fortune; beaucoup même d'entre eux sont favorisés par le sort

et couronnés par la victoire : mais c'est après le triomphe qu'on rencontre souvent les écueils les plus dangereux, il est plus rare de fixer la fortune que de l'atteindre; le courage et le talent suffisent pour vaincre, et l'art de régner est bien plus rare que l'art de la guerre.

Constantin avait renversé ses ennemis, il ne put résister ni aux intrigues de ses courtisans ni aux efforts factieux de ses généraux. Gérontius avait commandé ses troupes en Espagne; Constantin y envoya son fils; Gérontius, jaloux de ce jeune prince, fomenta l'esprit de révolte parmi les Gaulois et dans l'armée. Les Francs et leur chef Édobinc pouvaient traverser les desseins des conjurés, on les éloigna en les chargeant d'inviter leurs diverses tribus à envoyer de nouveaux renforts pour combattre les Goths.

Dès que Constantin fut privé de leur secours, la révolte éclata, et Gérontius fit proclamer empereur un officier gaulois, nommé Maxime. Constantin, pour éviter la mort, se jeta dans la ville d'Arles avec le peu de troupes qui lui étaient restées fidèles; il y fut bientôt investi par les rebelles.

Depuis long-temps l'empire, dans sa chute rapide, n'avait cherché des appuis que parmi les barbares; mais le sort voulut qu'à cette époque un Romain, digne de ce nom, apparut à la tête des légions d'Honorius. Constance, patrice et consul, venait de pacifier l'Afrique soulevée par Héraclien, il fut envoyé dans les Gaules, et la fortune l'y suivit. Gérontius et Maxime. vaincus par lui, trouvèrent la mort dans la fuite.

Edobinc et les Francs accouraient alors pour défendre Arles et Constantin; l'heureux Constance les combattit, les défit et les força de retourner dans leur pays. (1) Constantin, obligé de se rendre, fut livré à la cour de Ravenne. Honorius, qui l'avait reconnu comme collègue lorsqu'il était puissant, l'envoya lâchement au supplice dès qu'il fut vaincu. Il est mis à mort par Honorius.

La Gaule subissait cependant à regret le joug de ce misérable empereur. Les provinces du Nord, de concert avec les Francs, donnèrent la couronne à un Gaulois appelé Jovinus, mais son règne fut de peu de durée. Ataulphe, asservi à Placidie, joignit ses armes à celles de Constance contre le nouvel usurpateur qui perdit la couronne et la vie.

Après une courte querelle que l'inconséquence de la cour de Ravenne excita entre les Romains et les Visigoths, Constance et Ataulphe conclurent de nouveau la paix. L'empereur, par ce traité, céda l'Aquitaine aux Visigoths; il abandonna aussi l'Alsace, ainsi que la Franche-Comté aux Bourguignons, qui avaient profité de tous ces troubles pour s'y établir. Ainsi la paix fut rendue passagèrement à la Gaule démembrée, et le faible Honorius, délivré de tous ses rivaux par les armes d'Ataulphe et de Constance, se fit honteusement décerner dans Rome, par un sénat avili, les honneurs d'un triomphe qui ne donna d'éclat qu'à sa lâcheté. Triomphe et lâcheté d'Honorius

(2) Ce prince, aussi vain que faible, ne savait ni soutenir la guerre ni conserver la paix; manquant

(1) Quatre cent onze ans après Jésus-Christ.
(2) Quatre cent treize ans après Jésus-Christ.

de foi dans sa politique comme de courage dans les périls, il cessa de ménager Ataulphe, dont il ne croyait plus l'appui nécessaire pour affermir son trône. La guerre éclata donc de nouveau; Constance la conduisit avec habileté, et la termina avec sagesse.

(1) Ataulphe jouit peu des douceurs de cette paix, un assassin trancha ses jours, s'empara de son sceptre, et jeta dans les fers sa veuve Placidie, que l'inconstance du sort fit ainsi successivement passer du palais d'Auguste dans la captivité, de la captivité sur le trône, du trône dans les fers, pour la tirer encore de cet esclavage, et remettre dans ses mains les rênes de l'empire.

Le meurtrier d'Ataulphe expia promptement son crime. Les Visigoths, indignés de sa tyrannie, le poignardèrent, et donnèrent la couronne à un guerrier digne de remplacer Alaric et Ataulphe. (2) Wallia, proclamé par eux, maintint la gloire de leurs armes, et consolida leur puissance. Fidèle au traité conclu avec Rome, il conquit une partie de l'Espagne pour Honorius, lui rendit Barcelonne, brisa les fers de Placidie, et lui permit de retourner près de l'empereur son frère (3).

Wallia, roi des Visigoths.

Honorius alors parut pour la première fois éclairé d'un rayon de sagesse; il donna la main de Placidie au brave Constance, releva le titre dégradé de César, en le lui conférant, et dans le même temps, ouvrant tardivement les yeux sur les malheurs de la Gaule livrée par sa faiblesse aux dévastations des

(1) — (2) Quatre cent quinze ans après Jésus-Christ.
(3) Quatre cent seize ans après Jésus-Christ.

barbares, il convoqua les députés de toutes les cités, pour entendre leurs plaintes, pour connaître leurs besoins, et pour remédier à leurs maux.

Jusque-là, suivant un ancien usage, les états de la Gaule s'étaient tenus à Trèves, mais l'inimitié des Francs, et les invasions fréquentes des Allemands ne permettaient plus de réunir les députés dans cette ville; et ce fut dans celle d'Arles qu'il leur ordonna de se rendre.

A cette époque, un lien commun unissait encore les deux branches de la puissance romaine, tout édit impérial était signé par les empereurs d'Orient et d'Occident, et il avait force de loi dans tout l'empire.

(1) Tel fut donc le langage que, dans ce temps de détresse et d'alarmes, Honorius et Théodose tinrent aux Gaulois par un édit que l'empereur d'Occident adressa au sénateur Agricola, préfet du prétoire des Gaules.

Édit d'Honorius et de Théodose le jeune.

« Nous avons résolu, en conséquence de vos » sages représentations, d'obliger, par un édit per- » pétuel et irrévocable, nos sujets des sept provinces » à prendre le seul moyen qui puisse réaliser leurs » voeux. Rien, en effet, n'est plus conforme à l'in- » térêt général et plus utile aux intérêts particu- » liers de votre diocèse, que la convocation d'une » assemblée annuelle des états sous la direction du » préfet du prétoire des Gaules. Elle doit être com- » posée, non-seulement des personnes qui, par » leurs dignités, prennent part au gouvernement

(1) Quatre cent dix-huit ans après Jésus-Christ.

» général de chaque province, mais encore de
» celles qui participent à l'administration de cha-
» que cité. Une telle assemblée peut, sans doute,
» délibérer avec fruit sur les mesures qui seront
» tout à la fois les plus convenables au bien de l'é-
» tat, et en même temps les moins préjudiciables
» aux propriétaires. Notre intention est donc que,
» dorénavant, les députés des sept provinces s'as-
» semblent chaque année, à un jour fixe, dans la
» ville métropolitaine, c'est-à-dire, dans Arles.
» D'abord, une telle assemblée formée des plus
» notables personnages de chaque province, et pré-
» sidée par notre préfet du prétoire des Gaules, ne
» peut prendre que des résolutions salutaires; en
» outre, nos provinces les plus dignes de fixer notre
» attention ne seront plus dans l'ignorance des mo-
» tifs qui auront dirigé nos conseils et dicté nos dé-
» terminations. Nous voulons aussi, comme la jus-
» tice l'exige, que tout ce qui aura été décidé par
» les états soit communiqué aux autres provinces
» qui n'auront point eu de représentans dans cette
» assemblée.

» Nos sujets apprécieront, sans doute, le choix
» que nous avons fait, pour cette réunion, de la ville
» de Constantin. Aucun autre lieu n'offre un aspect
» plus riant et des abords plus faciles. On ne ren-
» contre dans nulle autre ville un commerce plus
» florissant; nulle part on ne trouve à vendre, à
» acheter, à échanger plus commodément les pro-
» ductions de toutes les contrées de la terre; ce n'est
» que là où la nature favorable fait parvenir à la
» maturité ces fruits rares et variés qui, ordinai-

» rement, n'arrivent à leur perfection que sous le
» climat particulier dont ils sont originaires : on les
» voit naître et croître avec succès dans les envi-
» rons d'Arles; on y trouve à la fois les trésors de
» l'Orient, les parfums de l'Arabie, les plantes dé-
» licates de la Syrie, les denrées précieuses de
» l'Afrique, les nobles coursiers que l'Espagne
» élève, et toutes les armes qui se fabriquent dans
» les Gaules. Arles est le lieu que la Méditerranée
» et le Rhône semblent avoir choisi pour y réunir
» leurs eaux et pour y appeler tous les peuples qui
» habitent leurs rivages.

» Nous espérons donc que les Gaules nous sau-
» ront quelque gré d'avoir choisi, pour rassembler
» leurs états, une ville où l'on peut également se
» rendre avec facilité en barque ou en voiture, par
» terre ou par eau. Notre préfet du prétoire, dé-
» terminé par ces considérations, avait déjà pris
» une décision pareille à la nôtre; mais son mande-
» ment à cet égard est demeuré sans effet, soit par
» la négligence des citoyens, soit par l'indiffé-
» rence des usurpateurs pour tout ce qui concer-
» nait le bien public. Aujourd'hui nous vous or-
» donnons de nouveau d'obéir au décret suivant :

» Notre volonté est, qu'en exécution du présent
» édit, et conformément aux anciens usages, vous
» et vos successeurs, vous fassiez tenir chaque an-
» née, dans la ville d'Arles, une assemblée com-
» posée des magistrats, des autres officiers, et des
» députés nommés par les propriétaires de cha-
» cune des sept provinces, laquelle assemblée
» commencera ses séances le treizième du mois

» d'août, et les continuera sans interruption, à » moins d'impossibilité, jusqu'au treizième du mois » de septembre. Nous voulons encore que nos officiers » qui administrent la justice dans la Novempopu- » lanie et dans la seconde Aquitaine, provinces les » plus éloignées d'Arles, dans les cas où ils ne pour- » raient se rendre aux états, y envoient des fondés » de pouvoirs pour les représenter, ainsi que l'usage » les y autorise en pareil cas.

» Nous croyons, par cette ordonnance, rendre » un bon office à tous nos sujets, et donner en même » temps à la ville d'Arles un témoignage authen- » tique de notre reconnaissance pour son attache- » ment constant à nos intérêts : son dévouement nous » est suffisamment connu par les rapports favorables » du patrice Constance, que nous regardons comme » notre père. Enfin, nous ordonnons qu'on fasse » payer une amende de *cinq livres d'or pesant* » aux juges qui auront manqué de se rendre à l'as- » semblée d'Arles, et une amende de *trois livres* » *d'or* aux notables et officiers municipaux coupa- » bles de la même négligence. » Donné le dix-sep- tième avril, l'année du douzième consulat de l'empereur Honorius, et du huitième de l'empereur Théodose. Publié dans Arles le 23me mai de la même année 418.

État représentatif dans les Gaules.

On voit, par cet acte très-remarquable, que de tout temps, la Gaule avait connu et conservé les formes du gouvernement représentatif. Cet élément de la liberté, par-tout ailleurs inconnu, paraît un fruit du sol gaulois, et toujours il en garda quelques racines au milieu des factions de la Gaule indépen-

dante : depuis l'humiliation de la conquête, et même sous le despotisme des empereurs, ces racines, comprimées mais non détruites, semblèrent se fortifier ensuite par les armes des Francs. La féodalité les fit quelque temps disparaître sans les anéantir, l'intérêt du trône uni à celui du peuple les fit renaître. Enfin les siècles de lumière, chassant les ténèbres de la barbarie, leur donnèrent une culture, une vigueur nouvelle, et amenèrent l'époque où, du sein de la Grande-Bretagne et de la Gaule, leurs semences fécondes, s'élançant hors de leurs terres natales, devaient se répandre dans les deux mondes.

Décadence du pouvoir des empereurs

L'édit d'Honorius, dicté par la vanité puérile d'une cour corrompue, nous montre encore les vains efforts de l'autorité impériale pour déguiser sa honte, pour dissimuler le démembrement de l'empire, la perte ou l'indépendance de dix provinces, et pour cacher enfin les véritables motifs de la convocation et de la translation des états. Des ministres courtisans, un conseil esclave, aimaient mieux décrire poétiquement les beautés d'Arles, que d'avouer les malheurs de Trèves.

D'autres causes prolongeaient alors l'erreur qui nourrissait l'orgueil de la cour de Ravenne et du sénat romain. Le long prestige des grandeurs de Rome durait encore, et les peuples mêmes qui renversaient sa puissance semblaient respecter son ombre.

Les Alaric, les Ataulphe, les Wallia, les Gondebaud et les princes des Francs, en combattant les empereurs, s'honoraient des titres de maîtres de la milice, de lieutenans des Césars, de commandans de

leur garde; ils sollicitaient la dignité de patrice : et au moment où ils s'emparaient du tiers des terres romaines, ils se disaient encore hôtes des Romains.

C'est ainsi que les derniers Césars, bercés au moment de leur chute par de vaines chimères et trompés par la flatterie, qui n'abandonne les monarques qu'au bord de la tombe, se regardaient toujours comme rois des rois, et croyaient commander aux guerriers barbares qui les détrônaient.

Honorius accompagna son édit d'une amnistie générale; mais ces mesures tardives, qui tranquillisèrent la Provence, ne purent rétablir dans la Gaule ni le repos intérieur ni la sécurité extérieure : l'avidité du fisc semblait croître en proportion de la perte des terres qui fournissaient aux tributs. La Bretagne, nommée alors Armorique, et plusieurs provinces du centre de la Gaule celtique, révoltées contre les exactions des officiers impériaux, cessèrent d'obéir à une autorité qui les opprimait et ne les protégeait plus; et il paraît que, dès ce moment, sans s'organiser précisément en république, comme le dit le savant abbé Dubos, elles revinrent aux anciens usages gaulois, et se confédérèrent pour assurer leur défense commune.

Le nom des empereurs continua toujours à paraître dans les lois et sur les monnaies, mais la puissance réelle de ces princes n'y fut plus exercée que partiellement, par intervalles, et en y éprouvant sans cesse la plus active résistance. Ce fut à cette époque, de 418 à 420, que la mort enleva un héros à l'empire, un défenseur à la Gaule, et aux barbares une digue redoutable. Constance termina sa

glorieuse vie après avoir donné le jour à un jeune prince, Valentinien III, alors espoir de Rome, et depuis son opprobre.

Honorius, jaloux de tout mérite, ennemi de toute vertu, persécuta sa propre sœur Placidie, veuve de Constance; elle chercha un asile dans l'Orient. En 423, Honorius cessa de régner, ou plutôt de vivre. Placidie et son fils Valentinien, soutenus par les troupes du jeune Théodose, revinrent en Italie, triomphèrent d'un usurpateur nommé Joannès, et reçurent, par le consentement du sénat, la puissance suprême. Ainsi, sous le nom de Théodose et de Valentinien, Pulchérie et Placidie occupèrent les trônes d'Orient et d'Occident, et le monde romain se trouva gouverné par deux femmes. Influence de Placidie et de Pulchérie.

Les intrigues de la cour de Ravenne replongèrent l'empire dans de nouveaux malheurs. Boniface et Aëtius, généraux de Placidie, s'armèrent l'un contre l'autre. Boniface trompé devint rebelle; trahi par la fortune et vaincu, il appela d'Espagne en Afrique les Vandales, qui envahirent, ravagèrent et enlevèrent à Rome cette riche et populeuse contrée. Aëtius. Ses victoires.

Aëtius, exilé par l'impératrice, chercha chez les Huns un asile, des secours; reparut en armes dans l'Italie, perdit une bataille, et tua son rival.

Pendant ces discordes civiles, le désordre s'accrut dans tout l'empire. Les Visigoths attaquèrent la Provence, les Bourguignons s'étendirent dans l'Est, les Francs envahirent le Nord, enfin le terrible Attila, maître d'une partie de l'Europe, menaça l'autre d'une destruction totale.

Dans cet extrême péril, Placidie sentit que le

génie d'Aëtius lui serait plus utile que son ambition ne lui avait paru redoutable; elle le rappela, lui rendit sa confiance, le combla d'honneurs, le nomma patrice, duc des Romains, et par-là, peut-être, sauva la civilisation européenne, qui aurait péri sous la hache dévastatrice des Huns. Ainsi, par un sort bizarre, ce fut le courage d'un Scythe, ce fut le bras d'Aëtius, qui, seul, opposa une digue à ce torrent.

Raffermissant le trône qu'il avait ébranlé, ce grand capitaine ramena dans les Gaules la fortune et la victoire; il vainquit les Visigoths, leur fit lever le siége d'Arles, et les repoussa dans leurs frontières.

Après avoir délivré la Provence, Aëtius enlève aux Bourguignons Metz et Toul; il marche ensuite dans le Nord contre les Francs, et les rejette dans leurs marais.

Le flambeau de l'histoire, presqu'éteint au milieu des débris de l'empire romain tombant en ruines, ne nous a point laissé de lumières pour suivre ce guerrier dans ses combats, qui répandirent un dernier éclat sur les armes romaines.

Les détails de l'invasion des Francs, de leurs progrès et de leur établissement dans les Gaules, ne nous sont connus que par quelques passages tronqués, échappés à ce temps de ténèbres. On sait seulement que dans l'année 420, une tribu de Francs passa le Rhin sous la conduite d'un roi nommé par les uns Théodemir, par les autres Pharamond. En 426 Clodion, successeur et peut-être fils de Pharamond, régnait sur les Francs alors établis en Toxandrie. Dispargum, aujourd'hui Duisbourg, près

Pharamond et Clodion rois des Francs.

de Tongres, était le lieu de sa résidence, et ce fut dans le temps où Placidie devint maîtresse de l'empire, que Clodion, à la tête des Francs, envahit le nord de la Gaule, dans le dessein de s'y établir. Il en fut chassé deux fois par les Romains, mais il est probable que, malgré ses défaites, il y conserva quelques possessions.

Ce qui est certain, c'est que les Francs, alliés de Rome en 406, et qui s'opposèrent alors à l'invasion de la Gaule par les Germains, étaient devenus les ennemis de l'empire depuis la chute de l'usurpateur Constantin, dont leurs armes avaient soutenu la puissance. Cette haine dura long-temps, et ce ne fut, comme on le verra bientôt, que l'approche menaçante des Huns et l'intérêt d'un danger commun, qui suspendirent momentanément cette longue querelle.

Aëtius soutient l'empire.

Les victoires d'Aëtius donnèrent à la Gaule plutôt une trève qu'une paix. L'empire était arrivé à un tel degré de vétusté, de faiblesse et de décadence, que le génie d'un grand homme, en l'étayant, ne pouvait plus que retarder sa chute.

Les seules cités réellement soumises alors aux empereurs étaient celles de la Séquanaise, de la première Aquitaine, de la première Lyonnaise, et des pays situés entre Lyon, les Alpes, la Méditerranée et le Rhône. Les Visigoths gouvernaient en maîtres la Guyenne avec une partie du Languedoc; leurs armes s'étendaient même dans le Périgord, le Poitou, le Limousin, et jusqu'aux frontières de l'Auvergne. Les Bourguignons possédaient l'Alsace, la Franche-Comté, et presque toute la Bourgogne. La Gaule germanique tombait sous le pouvoir des

Allemands et des Francs Ripuaires. Les Francs Saliens menaçaient le nord de la Belgique; et ce qui prouve que, sous le nom d'Armoriques, les provinces situées entre la Seine et la Loire et confédérées avec la Bretagne, s'étaient rendues indépendantes, c'est que, Aëtius, après avoir battu les Francs, se vit forcé de faire le siége de Tours.

Lorsqu'il eut plutôt comprimé que terminé cette rebellion, il revint à Rome, et pendant son absence, Celsus son lieutenant, quittant les Armoriques, livra une bataille près de Toulouse aux Visigoths, qui le défirent complètement. Cette défaite contraignit Aëtius de quitter l'Italie et de rentrer dans les Gaules. La fortune, fidèle à ses armes, le seconda; il répara l'échec de son lieutenant, repoussa les Visigoths, et conclut avec eux une paix honorable; il s'efforça ensuite de nouveau, mais sans succès, de soumettre les Armoriques; et l'éloquence de saint Germain, évêque d'Auxerre, appuya vainement ses armes.

Établissemens des Francs dans la Belgique.

Peu d'années après, les Francs sortent de la forêt Charbonnière, et s'emparent de Tournai et de Cambrai. Jusqu'alors cette partie de la Belgique, désolée par des guerres fréquentes, était restée peu florissante et peu cultivée; ce fut sous la domination des rois francs qu'on y vit s'élever successivement les villes de Bruges, de Gand, de Malines, de Bruxelles, d'Anvers et de Louvain.

Aëtius, dont l'infatigable activité, veillant partout au salut de l'empire, triomphait tour à tour des Vandales en Italie, des Visigoths dans le Languedoc, des Allemands sur le Rhin et des Bourguignons dans

la Lorraine, marcha rapidement contre Clodion, l'atteignit dans les champs des Atrébates, et le défit complètement.

Le poète Sidonius, racontant cette victoire et s'adressant à Majorien, compagnon d'armes d'Aëtius, s'exprime ainsi : « Les Francs, terribles, se » montrent mûrs pour la guerre dès leurs plus ten» dre enfance; en vain le nombre les accable, » jamais ils ne cèdent à la crainte; la mort seule » peut les abattre; le péril les trouve inébranlables, » et leur courage survit, pour ainsi dire, à leur » ame : tels sont les Francs qu'Aëtius força de fuir. » Vos éloges ont, dans ce revers même, honoré » leur valeur. »

L'époque des deux différens combats livrés aux Francs par Aëtius est devenue le sujet d'une vive contestation entre les historiens : il paraît que l'opinion la plus probable est celle du père Pétau, qui rapporte la première défaite de Clodion en 420, et la seconde en 445. Au reste, quoiqu'en aient dit ceux qui veulent que les Francs n'aient point eu d'établissemens dans les Gaules avant Clovis, un grand nombre de faits prouvent que Clodion, chassé, revint dans le Tournaisis, et que ses successeurs y régnèrent. Le tombeau de Childéric, trouvé depuis à Tournai, réfute à cet égard toute objection. Combats d'Aëtius contre les Francs.

Il paraît qu'au temps de cette dernière expédition les différentes tribus des Francs s'étaient réunies sous les ordres de Clodion, et que Cologne devint la résidence des princes ripuaires, comme Tournai celle des rois saliens.

Jamais, peut-être, aucun pays ne se vit en proie à

Triste état des Gaules. plus de malheurs que n'en éprouvaient alors les Gaules ; elles avaient peut-être plus encore à redouter leurs défenseurs que leurs ennemis, et le sceptre impérial pesait plus sur elles que le glaive des barbares.

Ces besoins d'une guerre perpétuelle rendaient le fisc insatiable, la confusion de ce temps de troubles voilait, protégeait tous les abus; enfin, comme on ne voyait plus de Romains dans les légions romaines, les Gaulois opprimés se trouvaient livrés à la licence grossière des Huns, des Alains, des Hérules, des Goths et d'autres aventuriers qui composaient alors l'armée impériale.

Les Visigoths au contraire, les Bourguignons et les Francs, libres, égaux entre eux, ennemis du luxe, rendaient leur joug léger pour les peuples conquis, et, si l'on en croit Orose, tous les Gaulois, encore soumis à Rome, hâtaient par leurs vœux le moment de la conquête.

Écoutons, dans leur détresse, le langage et les plaintes de ces Gaulois infortunés. « Le peuple, disait Salvien, est traité si durement, qu'il n'aspire qu'à secouer le joug; son poids seul l'empêche encore de le rejeter; et comment les Gaulois pourraient-ils former d'autre vœu que celui d'être délivrés d'une chaîne si insupportable ? Écrasés par les impôts, on les menace de la servitude quand ils ne paient pas des subsides hors de toutes proportions avec leurs fortunes. Ils fuient leurs maisons pour échapper à la torture, et s'exilent pour se soustraire aux supplices ; ils ont moins à craindre les soldats de l'étranger que les agens de

» l'empereur, et, persécutés par leurs magistrats,
» ils ne trouvent d'asile contre eux que chez les
» barbares. Ces vexations seraient au moins plus
» tolérables si elles étaient générales, et si elles pe-
» saient également sur tous; mais l'inégalité aggrave
» l'injustice; les exacteurs ne font porter le fardeau
» des tributs que sur les pauvres; l'infortuné paie à la
» fois pour lui et pour le riche privilégié. Ainsi, on
» souffre en même temps de sa propre misère et de
» l'opulence d'autrui; le peuple est condamné à
» vivre dans l'indigence, et à payer l'impôt comme
» s'il était riche. Cependant les sénateurs, tran-
» quilles dans leurs palais, se font indemniser par
» la cour, tandis que leurs arrêts forcent les plé-
» béiens à payer les impositions, sans retard et sans
» dégrèvement. Une pareille oppression est incon-
» nue aux autres nations; on n'en trouve point de
» traces parmi les Vandales, les Francs et les Huns.
» Les Gaulois romains qui habitent leurs états, ne
» sont pas traités avec moins de justice que leurs
» propres concitoyens, et comment Rome pourrait-
» elle encore s'étonner du rapide progrès de la
» puissance des Goths? Tous les peuples souhaitent
» leur domination. Oui, je l'atteste, si tous les Gau-
» lois, si tous les Romains pouvaient, au gré de
» leur désir, transplanter à la fois leurs biens, leurs
» meubles, leurs familles chez les barbares, ils
» n'hésiteraient pas; on les verrait, en foule, fuir
» la tyrannie, et chercher ailleurs la liberté. »

« La Gaule, dit Sidonius qui, cette fois emporté
» par la douleur, ne flatte plus en courtisan, mais
» parle en citoyen indigné, la Gaule obéit depuis

» long-temps à des souverains qu'elle ne connaît pas ; » elle est livrée au pillage par ceux qui doivent la » protéger. Ah ! que les peuples sont malheureux » de vivre sous le gouvernement de princes qui au- » raient eux-mêmes tant besoin d'être gouvernés. »

Ce cri de l'oppression, ces exclamations de la douleur justifient suffisamment l'insurrection des Armoriques. Toutes les cités des provinces celtiques, redevenues indépendantes et véritablement gauloises, se défendaient alors avec une égale vaillance contre la tyrannie romaine, et contre les invasions des Goths et des Francs. Leurs courageuses milices repoussaient tour à tour et les officiers concussionnaires de l'empereur et les hordes dévastatrices des Saxons qui, traversant l'Océan et remontant la Loire, portaient dans ces provinces le pillage et la désolation.

Égidius Afranius, général gaulois, qui depuis défendit glorieusement l'indépendance des Armoriques, vint alors les attaquer par les ordres d'Aëtius ; il assiégea Chinon ; ainsi la Gaule était à la fois écrasée par trois fléaux : le despotisme romain, la discorde civile et la guerre étrangère.

Attila. Ce fut au moment où le sort la réduisait à un état si déplorable que, dans l'année 449, le terrible Attila se précipita sur elle à la tête de trois cent mille combattans, tirés de toutes les nations, tartares, scythiques, sarmates, scandinaves et germaines, qu'il traînait à sa suite. Ce conquérant sauvage fit long-temps trembler par ses menaces le jeune empereur d'Orient, Théodose, qui ne suspendit sa fureur qu'en lui montrant la honteuse soumission d'un vassal.

Après la mort de ce jeune prince, Pulchérie plaça sur le trône un guerrier digne de l'occuper, puisqu'il sut le défendre. Martian, ranimant le courage de ses sujets par son exemple et rétablissant la discipline par sa fermeté, opposa tout à coup au roi des Huns tout l'Orient en armes. Le fier Attila recula devant lui et tourna ses fureurs contre l'Occident : il y était appelé par les sollicitations du roi des Vandales, et tout semblait offrir à ses armes, dans la Gaule démembrée et dans l'Italie corrompue, une proie facile.

Clodion venait alors de terminer sa vie; deux princes Francs se disputaient son trône. L'un d'eux courut implorer l'appui du roi des Huns; l'autre, nommé Mérovée, sollicita la protection des Romains. Mérovée

Attila s'avança vers le Rhin : à son approche, le désordre qui fondait son espérance cessa; les querelles se suspendirent; les intérêts opposés se rapprochèrent : Romains, Gaulois, Visigoths, Bourguignons, tous se réunirent pour s'opposer à ce monstre sanguinaire, à ce conquérant féroce, à ce fléau de Dieu, qui n'attachait de gloire qu'à la destruction, et qui « voulait, disait-il, que jamais moisson ne repoussât dans les lieux où son cheval aurait passé. » Cette guerre était celle de la barbarie contre la civilisation. Attila, vainqueur, aurait plongé l'Europe dans l'état sauvage où vivent encore les peuples du Thibet en Asie, ou ceux qui parcourent les tristes déserts de l'Afrique : heureusement ce torrent s'arrêta dans la Gaule; ainsi nous verrons deux fois la Gaule sauver le monde civilisé. Aëtius, Guerres d'Attila.

général romain, Théodoric, successeur de Walla et régnant alors sur les Visigoths, enfin Mérovée à la tête des Francs, rejetèrent au-delà du Rhin ces Huns destructeurs, après avoir couvert les champs gaulois de leurs cadavres. Par un semblable triomphe, trois siècles après, Charles Martel, dans la même Gaule, extermina les Musulmans, et préserva l'Europe des malheurs et de l'esclavage sous lequel gémissent encore la Grèce et l'Asie.

Ce fut dans l'année 451 que les Huns franchirent le Rhin. La politique astucieuse d'Attila avait retardé la réunion des Romains et des Visigoths; d'abord il ne rencontra pas d'obstacles. Metz, après une faible défense, fut saccagée, et l'armée barbare, composée, selon Sidonius, de Huns, de Ruges, de Gélons, de Gépides, de Bastarnes, de Thuringiens, et même de quelques Bourguignons et de quelques Bructères forcés de la suivre, arriva sans combattre aux portes d'Orléans. La terreur précédait Attila; la ruine de plusieurs villes qu'il avait détruites pour les punir de leur résistance épouvantait les autres; elles lui ouvraient leurs portes; les femmes, les vieillards, les enfans espéraient éviter la mort en se précipitant dans la servitude, et la jeunesse gauloise indignée cherchait dans les camps un asile que ne lui offraient plus des remparts qu'on ne lui permettait pas de défendre.

Cependant, avant qu'Aëtius, Théodoric et Mérovée se fussent réunis, le courage d'un pontife et
Geneviève. la fermeté d'une femme arrêtèrent la marche du conquérant sauvage; Geneviève, que ses vertus firent placer au nombre des saintes, jouissait sur les

rives de la Seine de cette influence que de tous temps les femmes, regardées comme inspirées, exerçaient sur les Gaulois. La vierge de Nanterre, par ses prières, par ses discours, par ses promesses, par ses menaces, au nom d'un Dieu protecteur, ranima la confiance des Parisiens, fit renaître l'espoir dans Lutèce, les Gaulois crurent, et les Huns redoutèrent ses oracles. Le fier Attila détourna ses coups et les fit tomber sur Orléans; mais, arrivé sous les murs de la ville d'Aurélien, il en trouva les portes fermées, le peuple en armes, et les remparts couverts de défenseurs intrépides.

D'abord la multitude effrayée avait voulu forcer les braves à se rendre ou à fuir; mais l'évêque Aignan monte en chaire, parle au nom de la patrie et du ciel, triomphe de la peur par les armes de la religion, annonce des secours, promet des miracles, et ordonne le combat. A sa voix les guerriers courent aux armes, et pour la première fois les efforts puissans d'Attila se brisent contre les murs d'un ennemi. Aignan.

Cependant les Huns renouvelaient leurs assauts; Orléans semblait près de succomber sous la foule des barbares qui l'assiégeaient; déjà les mobiles Gaulois découragés doutaient des promesses de leur pontife, lorsque, du haut des remparts, ils voient briller dans la plaine une forêt de lances. Le patrice romain, le roi des Visigoths et celui des Francs s'avancent; Attila surpris abandonne sa proie, lève le siége et se retire dans le dessein de se joindre à la partie de son armée qu'il avait laissée derrière lui.

Les champs catalauniques. L'armée confédérée le poursuit vivement, et l'atteint enfin dans les plaines de Châlons, dans ces champs catalauniques, où sa défaite jeta sur la Gaule un éternel rayon de gloire.

L'historien des Goths, Jornandès, nous a transmis quelques détails sur cette célèbre bataille. Un vaste plateau qui, des deux côtés, s'abaissait en talus sur la plaine, séparait les deux armées; l'occupation de ce poste avantageux fut l'objet de leurs premiers combats; elles se le disputèrent avec acharnement. Le roi des Visigoths commandait la droite des confédérés; Aëtius la gauche; un corps d'Alains formait le centre; les Francs combattaient en avant de la ligne.

Après un choc long et sanglant, Attila est repoussé, et les deux armées se préparent à une action décisive. Attila range sa troupe en bataille: irrité d'un premier échec, il harangue avec fureur ses troupes; son regard brûle; sa voix tonne: «Eh! » quoi, soldats, dit-il, après tant de victoires, le » courage vous abandonne. Quels sont donc ces en» nemis qui vous arrêtent et qui vous effraient? » Ce sont des guerriers amollis, énervés, à demi » vaincus, dès qu'on les force de sortir des mu» railles qui les rassurent: voyez avec quel effroi » ils se hasardent en rase campagne; regardez avec » quelle crainte active ils creusent des fossés pour » s'y cacher, au défaut de remparts; la pusillani» mité des Romains dégénérés vous est connue; » chargez-les hardiment au milieu de leurs ma» nœuvres, dont notre audace méprise la science, » croyez-moi, la poussière de vos coursiers suffira

» seule pour mettre ces lâches en fuite : mais, que » dis-je ! au lieu de les combattre, il faut les mé» priser. Attaquons des ennemis dignes de nous, » chargeons les Visigoths, renversons les Alains, » enfonçons les Francs : quand ces braves seront » vaincus, les Romains disparaîtront, leur force sera » anéantie; car, lorsqu'une fois les nerfs sont cou» pés, les membres ne peuvent plus agir. »

A la voix courroucée de ce chef terrible, tout frémit, tout s'agite; les plus hardis espèrent la victoire, les autres se résignent à la mort. Le signal est donné, la mêlée commence; la terre est inondée de sang. Théodoric tombe percé de coups; sa mort, loin de décourager les Visigoths, les excite à la vengeance, et change leur vaillance en fureur. Thorismond, son fils, jure de le venger; il se précipite sur les Huns, les tourne, les enfonce; les Francs et toute l'armée d'Aëtius, profitant de ce désordre, portent l'épouvante et la mort dans les rangs désunis des barbares, ils fuient en déroute; la cavalerie gauloise les poursuit et en fait un horrible carnage. Attila cherche vainement à les rallier; la peur brave ses menaces et méprise ses ordres; enfin entraîné lui-même par la foule des fuyards, il se réfugie dans son camp.

Mort de Théodoric, roi des Visigoths. Thorismond.

L'impétueux Thorismond voulait l'attaquer encore, forcer les retranchemens, et compléter sa défaite; mais le prudent Aëtius l'en dissuada : il importait à sa politique qu'Attila ne fût pas totalement détruit, et que le jeune roi des Visigoths ne restât pas sans rival, et l'empire sans danger. Il fit craindre à Thorismond que, pendant son éloignement, quelques factieux ne lui disputassent le sceptre, et il

lui persuada de retourner à Toulouse pour y prendre possession de sa couronne.

Le lendemain Attila continua sa retraite. Aëtius et Mérovée le harcelèrent plus qu'ils ne le combattirent jusqu'aux rives du Rhin. L'année suivante (1) Attila tourna ses armes contre l'Italie. Les Alpes ne purent l'arrêter : Aquilée seule résista ; les autres villes lui ouvrirent un libre passage. Par-tout le roi des Huns cherchait les Romains sans les rencontrer ; aucun soldat n'écoutait la voix d'Aëtius ; aucun obstacle ne séparait plus Rome des barbares ; l'empire allait tomber sous les coups d'un Tartare. Dans cette extrémité, Aëtius voulait que l'emperour Valentinien abandonnât la molle Italie et se refugiât dans les Gaules, seul pays où l'empire comptait encore des bras et des courages. Enfin, tout espoir semblait perdu, lorsque ce vainqueur farouche, que l'univers nommait *le fléau de Dieu*, se laissa tout à coup désarmer par les prières et par l'aspect vénérable du pape saint Léon, qui sauva Rome, comme Geneviève avait sauvé Paris.

Attila passe en Italie.

Ce torrent, qui dévastait tout, s'écoula aussi rapidement qu'il s'était formé et grossi. Le roi des Huns retourna dans ses états et périt bientôt sous le poignard d'une femme captive qu'il avait contrainte à l'épouser ; sa chute entraîna celle de son empire ; sa monarchie fut démembrée, et, depuis, ces Huns si redoutables, qui sous lui dominaient le monde, furent à peine comptés dans la foule des tribus barbares.

Sa mort.

(1) Quatre cent cinquante-deux ans après Jésus-Christ.

Le jeune roi des Visigoths, Thorismond, jouit peu de temps de sa gloire, il fut assassiné. (1) Théodoric II, son frère, lui succéda; ce prince habile affermit son trône, éclaira son peuple, le soumit au joug des lois, lui donna un code, étendit ses limites, inspira une juste crainte aux Romains, aux Bourguignons, et conquit même l'estime des Gaulois.

Théodoric II.

Sidonius Apollinaris fit de ce monarque un portrait que le temps nous a conservé. Le tableau qu'il trace de la cour de Théodoric donne lieu de croire que dans ce temps les chefs de ces peuples, vainqueurs de Rome et méprisés par elle, ne méritaient plus le nom de barbares qu'on leur donnait. Depuis long-temps, en effet, les princes bourguignons et francs, ainsi que ceux des Goths occupant les grandes dignités de l'empire, parlant la langue romaine, correspondant sans cesse avec les personnages les plus distingués de la Grèce et de l'Italie, avaient cessé d'être étrangers à la civilisation; les mœurs grossières de leurs peuples les forçaient encore à se montrer pour eux farouches, durs, souvent même cruels; ils n'auraient pu sans force diriger la liberté sauvage de ces hordes guerrières qui regardaient leur prince plutôt comme un compagnon d'armes que comme un roi; mais ces mêmes chefs et les grands qui les entouraient se montraient sous un autre jour aux Gaulois et aux Romains; ils adoptaient leurs lois, professaient leur culte, imitaient leurs mœurs; enfin on peut dire que, par un singulier contraste, on voyait chez eux à la fois, un

Tableau de la cour de Théodoric d'après Sidonius Apollinaris

(1) Quatre cent cinquante-trois ans après Jésus-Christ.

peuple, une armée à demi sauvage, et une cour presque romaine.

Le Gaulois Avitus, né en Auvergne, qu'il illustra par ses exploits, avait instruit le jeune Théodoric dans les lettres grecques et latines. Depuis, l'affection de ce prince l'éleva pour son malheur au trône de Rome.

Sidonius parle des talens et des vertus de Théodoric avec un enthousiasme qu'il est pourtant difficile de croire exempt d'exagération. « Ce prince,
» dit-il, force l'envie même à l'admiration; sa taille
» est ordinaire et bien prise, sa tête ornée par une
» belle et longue chevelure; ses sourcils sont épais
» et arqués; ses yeux grands et ouverts; leurs cils
» prolongés s'étendent jusque sur ses joues; plu-
» sieurs nattes de cheveux couvrent ses oreilles;
» son nez aquilin donne beaucoup de majesté à sa
» figure qu'embellissent des lèvres vermeilles, une
» bouche agréable et des dents d'ivoire.

» Théodoric, ajoute Sidonius, se lève tous les
» jours avec le soleil, assiste à la prière dans l'église
» arienne, et de là se rend à son tribunal. Un officier
» porte ses armes près de lui; ses gardes armés de
» haches et couverts de fourrures, entrent à sa suite
» dans le prétoire, n'y restent que peu d'instans et
» se tiennent après dans une pièce éloignée. Le roi
» donne audience aux députés des communes et des
» nations: les affaires sont promptement expédiées;
» ses réponses sont courtes et claires. Après le con-
» seil, il visite son trésor, se rend dans ses écuries
» et part pour la chasse; il n'y porte point d'armes:
» si un animal passe à sa portée, un de ses veneurs

» lui présente l'arc qu'il tend lui-même; et rare-
» ment sa flèche manque le but.

» Sa table est bien servie sans être somptueuse;
» sa vaisselle offre plus d'élégance que de richesse;
» ses meubles, couverts de pourpre, brillent plus
» par la propreté que par la magnificence. En tout,
» dans ses repas, ce qu'on admire le plus, c'est la
» gravité des discours du prince. Dans les grandes
» solemnités, il est servi avec le goût des Grecs, la
» profusion des Gaulois, la ponctualité des Romains.
» Le grand nombre des convives vous rappelle que
» vous êtes à un festin, l'ordre qu'on y voit régner
» et le peu de bruit qu'on entend vous font croire
» que vous assistez à un repas d'amis, mais le res-
» pect seul vous fait sentir que vous êtes à la table
» d'un roi. La magnificence et le luxe sont réservés
» pour les jours de fêtes.

» Après le dîner et une courte méridienne, Théo-
» doric se livre quelques instans aux plaisirs du jeu:
» il l'aime vivement; mais, toujours maître de lui,
» il n'y montre jamais aucune émotion: cependant
» on dit que des courtisans habiles ont dû de grandes
» fortunes à la bonne humeur où le mettait le gain.
» Il invite ses convives et ceux qui jouent avec
» lui, à une familiarité qui n'existe ordinairement
» qu'entre égaux.

» A trois heures, Théodoric reprend de nouveau
» son travail; un grand nombre de supplians af-
» fluent dans son palais, et la foule ne s'éclaircit
» qu'à l'heure du souper: alors chacun, suivant
» l'usage, se rend chez son patron, qui reste entouré
» de ses cliens jusqu'au moment où il se couche.

» Le roi, pendant son souper, fait venir des musi-
» ciens, des mimes, des farceurs; mais il ne leur
» permet ni airs lascifs ni paroles satiriques. Dès
» que le prince sort de sa table, il se rend au lit,
» et sa garde prend autour du palais les postes
» qu'elle doit occuper. »

Ces détails sont curieux; ils peuvent, au défaut d'autres documens, nous donner une assez juste idée de la vie et des mœurs des rois de ce temps. Tout porte à croire qu'il existait peu de différence entre la cour de Clovis et celle de Théodoric.

Valentinien III Assassine Aëtius.

Tandis que les barbares se civilisaient peu à peu dans la Gaule, le trône des empereurs, en Italie, s'écroulait journellement; une seule colonne le soutenait encore avec force. Valentinien III la renversa, en poignardant Aëtius son libérateur.

Ce crime annonça que Valentinien allait marcher sur les pas des tyrans : c'est une route funeste où l'on ne peut s'arrêter. Ce prince, livré avec emportement à tous les vices, outrage la femme du sénateur Pétronius Maximus; quelques jours après, le mari offensé fait périr l'empereur par une main inconnue. Les Romains proclament Maxime empereur : sa femme était morte; pour compléter sa vengeance, il épouse la veuve de Valentinien; mais, aussi indiscret que vindicatif, il avoue que c'est lui qui a fait périr l'empereur. Rome alors, nouvelle Argos, put croire que la famille des Atrides revivait dans ses murs; elle devint le théâtre des plus grands crimes et des plus noires trahisons. La veuve de Valentinien jure une haine éternelle au meurtrier de son premier époux, elle appelle secrètement les

Pétrone Maxime.

Vandales en Italie; ils accourent d'Afrique, la ville leur est livrée. Maximus perd la couronne et la vie; Rome succombe sous les coups de Carthage ressuscitée : les richesses, amassées pendant douze siècles de conquêtes, sont la proie des Africains; le peuple est massacré; les patriciens tombent dans les fers; l'époque de destruction, annoncée, disait-on, au bout de douze cents ans, par les douze vautours de Romulus, est accomplie; et les Vandales, abandonnant la reine du monde, ruinée, déserte et déshonorée, retournent dans la ville d'Annibal, dont l'ombre irritée se console à la vue des dépouilles romaines.

Ce désastre du peuple-roi retentit au loin et détruit dans tout l'univers le dernier prestige de sa grandeur. De tous côtés les barbares agitent de nouveau leurs armes; les Saxons descendent en Armorique; les Francs s'emparent de Trèves; ils envahissent les deux Belgiques; les Visigoths menacent la Provence. La Gaule succombait; mais dans ce péril, Avitus. un Gaulois, l'auvergnat Avitus, chargé récemment par Maxime du gouvernement de cette contrée, relève sa patrie expirante; ses armes contiennent les Bourguignons et repoussent les Saxons. Réveillant dans le cœur de Théodoric l'ancienne amitié qui les liait, il obtient de lui la paix; le roi des Visigoths fait plus, il engage le peuple et l'armée à proclamer Avitus empereur; les débris du sénat romain reconnaissent le nouvel Auguste; l'empereur d'Orient confirme son élection, et Rome voit encore un Gaulois triomphant dans ses murs.

Avitus avait acquis une brillante renommée dans

les camps et dans les académies de la Gaule, mais, à Rome, il n'existait plus de guerriers, d'orateurs, de savans; il n'y trouva que des courtisans, des esclaves, un peuple licencieux; la contagion des vices flétrit son caractère, et il perdit sur le trône la gloire qui le lui avait mérité.

Sa chute fut prompte, honteuse, et rendit ridicules les éloges pompeux que Sidonius Apollinaris, son gendre, lui prodiguait à cette tribune aux harangues qui, depuis long-temps, ne faisait plus entendre aux Romains que le langage de la servitude et les accens d'une basse flatterie.

Les peuples, comme les hommes, conservent souvent leur vanité après avoir perdu leur fortune, leur puissance, leur courage et leur fierté. Rome, abaissée sous le glaive des barbares, dominée par les Visigoths, ruinée par les Vandales, s'irritait cependant encore de voir un Gaulois assis sur le trône d'Auguste. Un général suève, Ricimer, commandait alors les légions romaines; il venait, à leur tête, de vaincre les Vandales et de reconquérir sur eux la Corse. Ce guerrier ambitieux, hautain, impérieux, aigrit les ressentimens du peuple et fomenta l'esprit de sédition dans l'armée. Théodoric, le seul appui d'Avitus, était trop éloigné de l'Italie pour y maintenir le pouvoir de l'empereur, son protégé. Le suève Ricimer contraignit Avitus d'abdiquer; ce prince obéit, descendit du trône, partit pour retourner dans la Gaule, et mourut près des Alpes.

Ricimer.

Dans ce temps de honte pour Rome, les barbares disposaient de la pourpre impériale et la dédaignaient. Ricimer fit élire empereur Majorien,

Majorien.

ancien compagnon d'armes d'Aëtius. C'était alors le seul Romain dont l'épée eût brillé dans les combats et qui rappelât quelques souvenirs des vertus antiques. L'Italie applaudit à ce choix; mais il irrita les Gaules, et Théodoric échauffa leur mécontentement.

Le roi des Visigoths, qui venait de reconquérir une partie de l'Espagne pour Rome, repassa les Pyrénées, et tourna ses armes contre la Provence, tandis que les Bourguignons étendaient leur domination dans les deux Lyonnaises.

Majorien, reconnu et soutenu par Léon, empereur d'Orient, opposa autant d'activité que de courage aux nombreux ennemis qui, de toutes parts, accablaient l'empire; il battit les Vandales, les chassa de l'Italie, et confia la défense de la Gaule à un illustre Gaulois, le patrice Égidius : il ne pouvait choisir un plus digne lieutenant. Égidius, surnommé Afranius, et né à Lyon dans la famille Syagria, honora sa patrie par ses talens, la soutint quelque temps dans sa chute par son courage, et sut mériter à la fois l'affection de ses concitoyens et le respect de ses ennemis.

Égidius Afranius. Défend les provinces romaines.

Les Visigoths redoutaient ses armes; il avait contribué, par sa vaillance, aux défaites de Clodion, d'Attila; et les Gaulois ne démentaient point alors les éloges poétiques de Sidonius, qui le comparait pour l'activité à Sylla, pour la prudence à Fabius, et pour les ruses à Camille : les évêques alors les plus révérés rendaient hommage à son caractère, et le disaient « plus illustre encore par ses vertus » que par ses talens. »

Égidius défendit la province romaine contre les Visigoths, repoussa les Bourguignons, et contint les Francs. L'empereur vint le seconder dans ses travaux; et après avoir pacifié momentanément la Gaule, étonnant son siècle par un vaste dessein digne des anciens temps, il rassembla une nombreuse armée, équipa une flotte redoutable, parcourut l'Espagne en vainqueur, et réunit toutes ses forces sur les côtes de l'Andalousie, pour s'embarquer et pour reconquérir l'Afrique. Le sort trahit son génie; ses vaisseaux furent livrés aux flammes par des traîtres; l'or des Vandales vainquit Rome que leur fer avait dépouillée. Majorien se vit forcé de rentrer en Italie, et ses soldalts révoltés le tuèrent: sa mort prouva que les Romains ne pouvaient plus supporter un empereur digne de l'être.

Dès ce moment les Alpes devinrent les bornes de l'empire, et la Gaule en fut séparée : on n'y reconnut plus les empereurs que par une vaine formalité; les Visigoths, les Francs et les Bourguignons, prétendant chacun dominer exclusivement, continuèrent à en faire le théâtre de leurs sanglans combats; l'Auvergne seule resta fidèle au nom des Césars: mais ce qui, peut-être, méritait une admiration qu'un injuste dédain refuse à ces temps de désastres, c'est le courage que les Armoriques opposèrent alors à ces calamités.

Tandis que tout l'univers romain s'affaissait sous les coups des barbares, la Gaule celtique seule se tenait encore debout avec fierté; isolée au milieu de tant de peuples ennemis, elle défendait son indépendance avec ses propres milices, repoussait les

brigandages des Saxons, et faisait respecter par les barbares les rives de la Loire et de la Seine.

Égidius, ne pouvant plus défendre des empereurs, esclaves couronnés, qui ne savaient ni régner ni combattre, forma le noble dessein et conçut l'espoir de sauver la Gaule, de la régénérer, et d'y fonder sur les débris de l'empire une nouvelle et grande monarchie; il pressentit peut-être que l'union des Armoriques avec les plus belliqueux des barbares, avec les Francs, pouvait seule faire réussir une telle entreprise; la fortune favorisa ses premiers pas; mais le sort réservait à un Franc, à Clovis, l'honneur de cette régénération projetée par un Gaulois. Veut fonder une monarchie dans les Armoriques

Childéric avait succédé dans l'année 457 au belliqueux Merovée. Il paraît qu'à cette époque Tournai était devenue la résidence des rois saliens, et qu'une autre tribu de Francs possédait Cambrai. Égidius, comte de Soissons et maître de la milice dans les Armoriques, trouva le vrai moyen de s'attirer l'estime de ces Francs passionnés pour la gloire militaire; il les vainquit. Childéric, au contraire, choquait leurs mœurs, en se livrant à la mollesse, et en s'abandonnant aux vices; son peuple le déposa et donna sa couronne au brave Égidius: ainsi cet illustre patrice, réunissant sous son autorité les Francs et les Gaulois, dut alors espérer que la Gaule ressuscitée chasserait bientôt au-delà du Rhin et des Pyrénées les Visigoths et les Bourguignons. Childéric. Les Francs donnent le sceptre à Égidius.

On ne conçoit pas comment plusieurs auteurs graves ont pu traiter de fable le règne d'Égidius sur les Francs; la différence de religion qu'ils allèguent

ne s'opposait point à cette réunion de deux peuples: récemment on avait vu Celsus, païen, commander les légions romaines, et l'on sait que Clovis, avant sa conversion, fut plutôt secondé que traversé par les évêques de la Gaule: on objecte encore la difficulté de gouverner des peuples dont on n'entend point le langage, mais la langue romaine était alors universellement répandue; depuis long-temps les princes des Francs, revêtus des dignités de l'empire, unis souvent aux Romains par des traités et combattant dans leurs rangs, s'étaient familiarisés avec la langue des maîtres du monde: les anneaux de nos premiers rois portaient des inscriptions latines. On lisait sur celui de Childéric ces mots: *Childerici regis.* Enfin Priscus raconte que dans la cour d'Attila il entendit plusieurs Scythes parler latin. D'un autre côté comment croire qu'Égidius ignorait la langue *tudesque* ou *franque*, lorsqu'il est dit, dans nos anciennes annales, que les chefs francs et germains craignaient de faire des fautes dans leur propre langage, en parlant devant Syagrius, fils de ce même Égidius.

L'incrédulité ne peut pas plus ici s'appuyer sur l'éloignement des deux peuples; les mêmes critiques n'admettent ce motif que pour soutenir leur système contraire à toute idée d'établissement des Francs dans les Gaules avant Clovis : mais tous les faits parlent contre eux; les combats de Childéric au milieu des Armoriques et le tombeau de ce prince retrouvé à Tournai anéantissent toutes ces objections. Enfin l'élévation d'Égidius au trône des Francs paraît incontestablement démontrée par le récit de

Grégoire de Tours, qui, né soixante-trois ans après la mort de Childéric, dut connaître dans sa jeunesse plusieurs contemporains de ce prince.

Quant au titre de roi, un homme tel qu'Égidius l'honorait plus qu'il n'en était honoré, et ce titre était depuis long-temps regardé comme inférieur à la dignité de patrice, puisqu'on avait vu un grand nombre de rois francs et visigoths occuper dans les camps et dans les palais impériaux des emplois et des charges moins considérables.

Ennodius, évêque de Pavie, contemporain d'Égidius, raconte que, sous les drapeaux de Théodoric, on comptait autant de rois que le district où se trouvait l'armée pouvait nourrir de soldats. Quoi qu'il en soit, Égidius, secondé par les Francs, repoussa glorieusement les Visigoths que Ricimer était parvenu à armer contre lui pour soutenir Sévère, fantôme d'empereur, couronné par ses ordres, et dont les Armoriques avaient refusé de reconnaître l'autorité.

Égidius ne put régner que quatre années sur les Francs. Ce guerrier, trompé par ses habitudes ou par les conseils perfides d'un ami secret de Childéric, voulut exiger de ses nouveaux peuples des tributs que refusa leur humeur indépendante; ils rendirent la couronne à Childéric.

*Ils rendent la couronne à Childéric.*

Il paraît qu'Égidius, en cessant d'être roi des Francs, resta leur ami, car depuis on le vit constamment secondé par Childéric dans ses guerres contre les ennemis des Armoriques. Au reste, autour de lui tous les débris de la Gaule tombaient rapidement sous le fer des barbares. Les Francs

*Victoires d'Égidius et de Childéric.*

Ripuaires se rendirent définitivement maîtres de Cologne et de Trèves : Les Visigoths s'emparèrent de Narbonne ; Égidius les contraignit à lever le siége d'Arles. Enfin, dans l'année 463, ces mêmes Visigoths, commandés par Frédéric, frère de Théodoric, se joignirent aux Alains établis depuis cinquante ans sur les bords de la Loire. Ces deux peuples, secondés par Adoacre, roi des Saxons, descendu sur les côtes de l'Océan, s'avancèrent jusqu'aux portes d'Orléans. Égidius et Childéric leur livrèrent bataille et les défirent complètement. Frédéric périt dans ce combat dont Idace et Grégoire de Tours nous ont conservé la mémoire.

Syagrius. Égidius survécut peu de temps à ce dernier triomphe. Syagrius son fils hérita de son pouvoir, de sa fortune, de son ambition, et non de sa renommée. Dans ce même temps Ricimer, ensanglantant et déshonorant Rome à son gré, empoisonna Sévère, sa créature, et donna sa couronne, de concert avec l'empereur d'Orient, à un général romain nommé Anthême. Ce nouvel empereur crut s'affermir sur ce trône chancelant en prenant pour gendre Ricimer, dont l'ingratitude ne trompa que trop son espérance.

Euric, roi des Visigoths. Ce fut à la même époque que Théodoric, roi des Visigoths, mourut. Euric son frère, qui lui succéda, montra pour les ariens un zèle fanatique, et les persécutions qu'il fit éprouver aux catholiques disposèrent les peuples mécontens à la révolution qui, peu d'années après, fonda la domination des Francs dans les Gaules.

Euric, aussi belliqueux, aussi ambitieux que ses

prédécesseurs, voulait envahir les Armoriques et l'Auvergne. On voit par une lettre de Sidonius, alors devenu évêque de Clermont, à quel point les peuples redoutaient le joug de ce prince persécuteur. Sidonius, en s'adressant à l'un de ses parens, Avitus, qui jouissait d'une grande fortune et d'un grand crédit, lui parle en ces termes : « Vos possessions en Auvergne devraient vous y attirer; » venez les voir, les connaître et les défendre : les » Visigoths brûlent de s'en emparer. Cette province, » ruinée par la guerre, désolée par les invasions, est » cependant encore le but de leur ambition; pour » la posséder, pour l'opprimer, ils abandonneraient volontiers leur Septimanie. Puissent le secours du ciel et votre médiation protéger la république et désarmer les barbares! Depuis longtemps, dépassant les limites des possessions que » leur ont concédées les empereurs, leur audace » envahit tout; ils écrasent tout par leurs masses; » l'influence de votre sagesse les engagera peut-être » à la modération et Rome à la fermeté. »

L'empereur Anthême établit des Bretons dans le Berri.

L'empereur Anthême ne pouvait envoyer des Romains à la défense de la Gaule; mais comme alors les Saxons dévastaient la Grande-Bretagne, un roi breton, Riotame, vint avec douze mille hommes chercher un asile dans les Gaules. Anthême, croyant pouvoir se servir utilement de leurs armes, les établit dans le Berri, où, si l'on croit Sidonius, ils causèrent plus de désordre qu'ils n'y apportèrent de secours.

Les Francs seuls défendaient alors avec une apparente sécurité la Gaule romaine et la Gaule indé-

pendante, c'est-à-dire les Armoriques; leur but réel était d'empêcher ou les Visigoths ou les Bourguignons, de parvenir, par le progrès de leurs armes, à une prépondérance qui aurait bientôt rendu l'un ou l'autre de ces peuples maître de toutes les contrées situées entre l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

Les Gaulois voyaient encore à leur tête, à cette époque, un chef digne de les commander; c'était le comte Paulus, maître de la milice. Childéric seconda ses efforts. Tous deux battirent plusieurs fois les Visigoths; mais, peu de temps après, Paulus, marchant contre les Saxons qui avaient remonté la Loire et s'étaient emparés d'Angers, fut défait et tué par eux. Childéric, arrivant trop tard pour le secourir, ne put que le venger. Les Francs taillèrent en pièces les Saxons et les chassèrent de l'Anjou.

Fantômes d'empereurs.

Pendant ce temps le trône des Césars en Italie, livré aux barbares, aux factions et au mépris, était successivement occupé par une foule d'ombres impériales qui ne faisaient que paraître et disparaître sur cette scène autrefois si majestueuse.

Ricimer enleva à son beau-père Anthême la couronne et la vie; il lui donna pour successeur Olybrius qui mourut la même année. Ricimer lui-même descendit au tombeau peu de jours après. Ce fut alors que les Bourguignons, pour la première fois, tentèrent de disposer d'un trône dont les barbares se disputaient les débris (1). Gondebaud, leur roi, avait été nommé patrice et gouverneur des Gaules

(1) Quatre cent soixante-quatorze ans après Jésus-Christ.

par Olybrius; il donna la pourpre à Glycérius; mais ce fantôme d'empereur fut bientôt forcé d'abdiquer et de se sauver en Dalmatie.

Le sénat romain, obéissant aux ordres de Zénon qui gouvernait alors l'Orient, décora du titre d'Auguste Julius Népos. La Gaule et l'Espagne, loin de respecter et de reconnaître tous ces empereurs aussitôt déposés que couronnés, avaient à peine le temps d'apprendre leurs noms qu'une prompte chute faisait bientôt oublier.

Tandis que la puissance romaine expirait, celle des Visigoths prenait un accroissement rapide. Euric s'était rendu maître de toute l'Espagne; il ravagea le Portugal et s'empara ensuite, dans la Gaule, d'Arles et de Marseille. De leur côté les Bourguignons conquirent la première Lyonnaise, sous les ordres d'un de leurs princes, Chilpéric, qui prenait alors le titre de maître de la milice romaine. Conquêtes des Visigoths et des Bourguignons.

L'Auvergne, froissée entre ces deux peuples, leur opposait un honorable mais inutile courage. « Telle est, disait Sidonius, notre déplorable situation; deux nations barbares nous pressent, nous entourent et nous regardent comme une barrière importune qu'elles s'efforcent à l'envie de renverser. Nous serons infailliblement la proie de l'une d'elles. Notre résistance irrite les Visigoths; les Bourguignons se fient peu à notre alliance; ils nous défendent, mais nous les redoutons autant que les Visigoths qui nous attaquent. »

L'événement justifia bientôt les craintes et les prédictions de Sidonius. En 475, Népos céda l'Auvergne aux Visigoths ainsi que le reste de la Gaule :

il se déterminait à cet abandon dans l'espoir qu'Euric le défendrait contre Glycérius, et maintiendrait en Italie son pouvoir chancelant. Quelle distance de ce temps à celui des Flaminius et des Popilius!

Négociation de saint Épiphane. Saint Épiphane, chargé par Népos de cette triste négociation, porta dans Bordeaux, au pied du trône d'un roi barbare, non les ordres, non les demandes, mais les supplications de l'empereur romain. « Julius Népos Auguste, lui dit-il, que Dieu a placé » sur le trône de Rome, vous propose une paix » qui terminera nos dissensions et rétablira la concorde entre la Gaule et l'Italie. Possédez l'une et » conservez-lui l'autre; respectez tous deux les limites naturelles qui séparent ces deux contrées; » que ce partage qui doit vous satisfaire tous deux » forme entre l'empereur et le roi des Visigoths » un lien indissoluble. Terminez de grace la guerre » et acceptez le traité que nous vous offrons, afin » qu'un empereur romain qui désire la paix, mais » qui ne craint point la guerre, puisse se dire avec » honneur votre ami. »

— « Les traits de l'éloquence romaine, répondit » Euric sans doute ironiquement, ont atteint mon » cœur, malgré le bouclier que je porte et la cuirasse qui me couvre; j'accepte la paix; je signe » le traité; je ne veux que la parole de Népos et » je le dispense de tout serment. »

Plusieurs évêques avaient secondé les démarches d'Épiphane dans le dessein de soustraire leur diocèse à la fureur des Visigoths. Les pontifes inspiraient seuls alors quelque respect aux barbares; les Gaulois abandonnés ne trouvaient plus d'appui

qu'en eux : ainsi la lâcheté des gouvernemens, la mollesse des peuples et le courage des évêques fondèrent dans l'Europe la puissance temporelle du clergé.

Cependant, si toute trace de l'énergie romaine avait disparu dans l'Italie, la Gaule en faisait encore briller quelques éclairs, et, malgré le lâche abandon de Népos, Décius, fils de l'empereur Avitus, continua courageusement de défendre sa patrie contre les barbares.

On croit encore entendre le cri de l'indignation des Gaulois, en écoutant cette exclamation de Sidonius : « Enfin Rome avilie achète un honteux » repos aux dépens de la liberté gauloise! Les » Arverniens, descendus de Troie comme les Ro» mains, sont condamnés à l'esclavage! Le bouclier » de la Gaule est brisé! Ces fiers Gaulois, qui » aimaient mieux se nourrir de l'herbe croissant » dans les crevasses de leurs murailles que de les » rendre aux barbares, se livraient encore derrière » leurs remparts à l'espoir de la liberté, et répan» daient souvent l'effroi dans les camps de l'ennemi; » et voilà ceux qu'un lâche empereur livre aux » Visigoths! Son autorité nous abat au lieu de nous » protéger; il ne commande à la Gaule que pour » l'avilir; il nous défend de combattre, et ne veut » pas même nous permettre de mourir armés. »

Népos reçut bientôt le prix de sa pusillanimité. Un barbare, le patrice Oreste, le déposa, et fit proclamer empereur son propre fils Augustule. Le sénat décora le dernier des Césars des noms d'Auguste et de Romulus, comme si le destin eût voulu parer cette

Chute de l'empire d'Occident.

victieme, et sacrifier avec elle au ressentiment du monde, si long-temps opprimé, les deux ombres illustres des deux fondateurs de Rome et de l'empire.

(1) L'apparition d'Augustule fut courte. Un Hérule, Odoacre, rassemble tous les barbares, leur partage les terres des Romains, attaque Oreste, le défait, le tue, et commande à son fils d'abdiquer : ainsi tomba l'empire d'Occident.

Zénon refusa d'abord, par orgueil, de reconnaître la nouvelle autorité d'Odoacre, mais bientôt il y consentit par crainte. Les Ostrogoths attaquaient et dévastaient alors l'empire d'Orient ; un célèbre guerrier, Théodoric, leur roi, force le faible Zénon de se soumettre à son pouvoir et de lui confier le commandement de ses armées vaincues. Théodoric, dédaignant de détrôner Zénon et de régner à Byzance, tourna ses armes contre l'Occident, franchit les Alpes, combattit Odoacre, le défit, et fonda en Italie le royaume des Ostrogoths.

Au bruit de la chute de Rome, les Gaulois découragés laissèrent tomber leurs armes ; et probablement les fiers enfans de la Scandinavie, les descendans d'Hermanrick, les Ostrogoths et les Visigoths, déjà maîtres de l'Italie, de l'Espagne et de la moitié de la Gaule, auraient hérité de la fortune de Rome et ressuscité son empire, si un jeune héros, né parmi les Francs, n'eût soudainement alors arrêté leurs armes et fait pâlir leur gloire.

Triomphe d'Euric.

Avant que ce nouveau conquérant parût, Euric jouit quelque temps de sa prépondérance ; sa cour

(1) Quatre cent soixante-seize ans après Jésus-Christ.

ressemblait alors à celle des anciens maîtres du monde. Sidonius peint sous de vives couleurs la joie que la chute de l'empire d'Occident y fit éclater : « On la voit, dit-il, briller dans les regards des » vieux Sicambres captifs qui laissent recroître » leurs longs cheveux ; le Bourguignon colossal re- » doute la guerre, il sollicite timidement la pro- » tection du roi des Visigoths ; les fiers Hérules flé- » chissent le genou devant le trône d'Euric : enfin » on voit une foule de Romains accourir sur les rives » de la Garonne pour y chercher un appui auprès du » nouveau Mars protecteur de ce nouveau Tibre. »

Ainsi tout le monde romain pliait sous le joug des Goths ; l'Auvergne s'était soumise la dernière à leur pouvoir ; les Armoriques seules gardaient leurs armes, et combattaient encore pour leur indépendance. Euric, en 477, leur accorda une paix honorable, conquise par leur courage ; mais un nouvel ennemi les menaça bientôt. Un corps nombreux d'Allemands, favorisés probablement par les Bourguignons, pénétra dans la Gaule, et s'avança vers la Loire. Alors Childéric, allié des Armoriques et de leur chef Syagrius, comte de Soissons, appelant à son secours les Saxons et leur roi Adoacre, combattit les Allemands, et remporta sur eux une victoire complète ; ce prince mourut en 481. Childéric et Syagrius soutiennent les Armoriques.

Clovis, son fils, âgé de quinze ans, lui succéda. A cette époque la Bourgogne était troublée par des factions et souillée par des crimes : Gondebaud, pour affermir son trône, massacra deux de ses frères. Dans le même temps Euric souillait sa renommée en persécutant les catholiques, et faisait naître, dans Clovis. Crimes de Gondebaud et d'Euric. Alaric, fils d'Euric.

l'esprit des peuples et du clergé, le désir d'être délivrés du joug des Visigoths et des ariens; il mourut peu d'années après. Alaric, son fils, proclamé à Toulouse, hérita d'une puissance plus étendue que consolidée; car les Gaulois redoutaient moins alors le paganisme des Francs que l'arianisme persécuteur des Visigoths.

Victoires de Clovis. Fin de l'histoire des Gaules.

Tel était l'état des Gaules, lorsque Clovis, donnant l'essor à son génie, franchit la Seine, et parut en armes dans les Armoriques. (1) Syagrius défendit encore vaillamment leur indépendance; mais la fortune le trahit : défait près de Soissons par le roi des Francs, il se réfugia chez Alaric, qui, pour éviter la guerre, le livra lâchement à son vainqueur.

La soumission des Armoriques et les triomphes de Clovis terminent l'histoire de la Gaule, et commencent celle de la France. Cette Gaule, envahie, dévastée par cent nations barbares, n'avait pas cessé, depuis un siècle, de les combattre. Son courage survécut à celui de Rome; sa destinée était de ne fléchir que devant la gloire : elle succomba sous les armes de Clovis, comme elle avait cédé à celles de César; mais sa résistance jeta encore quelque éclat sur sa chute, puisqu'elle fut la dernière à poser les armes, et que, peu de momens encore avant de tomber, elle donna un empereur aux Romains et un roi aux Francs (2).

(1) Quatre cent quatre-vingt-six ans après Jésus-Christ.

(2) Avitus et Égidius.

FIN DE L'HISTOIRE DES GAULES ET DU TOME PREMIER.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

